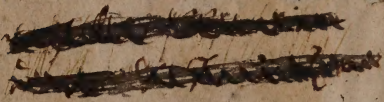
53019/A/2



VALLEMONT
P. Lé Lorrain
Abbé de

LA PHISIQUE OCCULTE
OU TRAITÉ DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE

72.810

LA PHYSIQUE OCCULTE,

Ou TRAITE' de la

BAGUETTE DIVINATOIRE,

Et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des tresors cachez, des voleurs & des meurtriers fugitifs.

Avec des Principes qui expliquent les phenoménes les plus obscurs de la NATURE.

Par M. L. L. *de* VALLEMONT, *Pr. D. en Th.*

Augmenté en cette Edition, d'un Traité de la Connoissance des Causes Magnetiques des Cures Sympathiques, des Transplantations & comment agissent les Philtres.

Par un Curieux de la Nature.

Augmentée de plusieurs Pieces.

A PARIS,
Chez JEAN BOUDOT, Rüe St. Jaques.

M. DCC IX.
Avec Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR
MONSIEUR
POLLART
CONSEILLER DU ROI
Au Parlement de Paris.

MONSIEUR,

Quand l'honneur, que j'ai d'être à vous, ne me feroit pas un devoir de vous préſenter cet Ouvrage, je me ſerois déterminé par inclination, & par raiſon à vous choiſir pour ſon Protecteur. Je reçois depuis quelques années tant de marques de vôtre bonté, & je ſuis ſi pénétré de mes obligations là deſſus, que j'en ai conçû une forte paſſion de vous en témoigner ma reconnoiſſance dans toutes les occaſions qui s'en préſenteront. D'ailleurs je voudrois bien prévenir le monde en faveur de la Phyſique occulte; *& je ne puis mieux y réüſſir,* MONSIEUR *qu'en marquant publiquement, que vous y prenez quelque intérêt. Car enfin, comme vous êtes reconnu pour un*

Magistrat, dont tous les jugemens sont formez sur les regles de la Verité & de la Justice, quand on verra Vôtre Nom à la tête de ce Livre, on regardera plus favorablement la cause que j'y defends: Puisque l'on sait que vous ne cedez rien à la faveur, qu'il n'est point de consideration au monde, qui vous puisse jamais faire écarter de la plus exacte Equité. C'est cette réputation si belle, & si bien établie, qui fait que l'on s'est accoûtumé, MONSIEUR, *à recevoir vos sentimens, comme des Oracles; & que ceux que vous condamnez, ne laissent pas de se joindre à ce grand nombre de personnes, qui publient vos loüanges. Mais parmi tous ceux, qui rendent ce juste devoir à vôtre vertu, & à vôtre mérite, j'ose dire que si quelqu'un m'égale, personne assurément ne me surpasse dans le zele avec lequel je m'en aquite, puis que je suis avec un profond respect, & un attachement inviolable,*

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très-obeïssant serviteur,

PRE-

PREFACE.

DEpuis que les hommes se mêlent de philosopher, on n'a point examiné une matiére plus curieuse, & plus importante, que celle qui est traitée dans cet ouvrage. Et je puis dire que si l'on avoit une fois expliqué clairement la cause du mouvement de la Baguette Divinatoire sur les sources d'eau, sur les minieres, sur les tresors cachez & sur les traces des criminels fugitifs, il n'y auroit plus rien de si occulte dans la nature, qui ne fût bien-tôt dévelopé, & mis dans un grand jour.

Car si on connoissoit, comment les écoulemens des corpuscules qui s'exhalent des eaux soûterraines, des métaux, & du corps de certains hommes s'insinuent par la respiration insensible dans les pores d'un autre homme, on comprendroit bien-tôt pourquoi les maladies contagieuses & populaires attaquent les uns, & épargnent les autres; on découvriroit cette route invisible par où coule ce flux, & reflux d'humeurs malignes qui sortent d'un corps par la transpiration, & que la respiration fait rentrer dans un autre. Et si ce chemin étoit bien reconnu, la Médecine trouveroit ensuite facilement le secret de préserver, ou de guérir les Hommes de tant de maladies, dont la propagation se fait par les écoulemens des corpuscules contagieux qui sont répandus dans l'air. Cela est, ce me semble de la derniere importance.

Mais de quelle utilité ne seroit point l'usage de la Baguette Divinatoire pour la découverte des sources d'eau, dont on ne sauroit se passer dans la vie, & pour la recherche des métaux les plus nobles, qui font aujourd'hui tout le lien de la société humaine?

Certainement le grand éclat que l'histoire du Payſan de Daufiné a fait dans le monde, & l'empreſſement que chacun a marqué pour s'en informer, montrent mieux que tout ce que je pourrois dire, combien le Public croit qu'il eſt important d'expliquer cette Phyſique ſi ſuprenante.

Je ſai bien que certains Savans ombrageux ne feront pas grand cas de tout ce qu'on pourroit dire de bon ſur ce qui regarde le mouvement de la Baguette, & qu'ils continueront de la regarder comme la choſe du monde la moins digne de leur attention: ils en penſeront ce qu'il leur plaira; mais je puis leur citer d'autres Savans qui n'ont pas crû emploier mal leur tems de tourner leurs études de ce côté là. Nous voïons parmi les Mémoires de l'Académie Roiale des ſciences d'Angleterre, le deſſein que cette illuſtre Société a pris de s'informer de tout ce qui concerne la Baguette Divinatoire pour la recherche des Minieres. En effet, parmi cent articles que M. Boyle a dreſſez ſur le chapitre des Minieres, le XVIII répréſente le plan ſur quoi il ſouhaitoit qu'on ſe réglât pour faire des recherches ſur la Baguette. Le voici: *Utrum* VIRGULA DIVINATORIA

ad-

adhibeatur ad investigationem venarum propositarum fodinarum : & si sic, quo id fiat successu ? art. 18. C'est ainsi qu'il est raporté dans les *Actes Philosophiques* de la Societé Roiale des sciences d'Angleterre du mois de Novembre 1666. pag. 344.

Il y a donc des gens qui n'ont pas si fort mépriſé la choſe. Plus ſincéres que ces Savans dont je viens de parler, ils confeſſent que les Phenoménes de la Baguette Divinatoire ſont merveilleux, & qu'ils méritent bien l'attention des hommes les plus ſages. Mais parmi ceux-là quelques-uns ſe laiſſant prévenir par des terreurs paniques, s'imaginent que la Baguette n'a point d'autre mouvement que celui que le Demon lui imprime. Ils ne peuvent pas croire qu'il ſe puiſſe faire quelque choſe dans la Nature au delà de leur connoiſſance. Tout ce qu'ils ne comprennent pas, ne peut être naturel.

C'eſt de là que le monde s'eſt rempli de tant de fables groſſiéres & ridicules touchant les ſorciers. Ceux qui ſavoient un peu de Grec & d'Hebreu, il y a quelques centaines d'années, paſſoient pour des Magiciens. Il eſt arrivé pluſieurs fois à des ignorans de prendre des figures de Mathematique pour des caractéres magiques. Jean Schiphower de l'ordre des Hermites de S. Auguſtin du Couvent d'Oſenbrug dans la Comté d'Ederbourg, parlant de l'Imprimerie vers l'an 1440. dit que dans ces premiers commencemens, les ſuperſtitieux & les ignorans la

faiſoient paſſer pour un art, où il y pouvoit avoir de la magie la plus criminelle. Il n'y a point de Bâteleurs, dont les ſubtilitez ne paſſent pour des ſorcelleries auprès de beaucoup de monde. C'eſt encore par le même eſprit que nous voïons aujourd hui accuſer de magie les operations de la Baguette; par ce que la cauſe n'en eſt pas connüe.

Van Helmont a fort bien remarqué qu'on ne ſauroit trop déplorer le mal que ces préjugez font dans les ſciences, & ſur tout dans la Phyſique. Y a t'il rien, dit-il, de plus ſurprenant, & de plus déplorable que de voir les arts vils & mécaniques ſe perfectionner tous les jours, pendant que la Phyſique demeure toûjours quaſi dans le même état. Rien ne retarde tant le progrés de la ſcience naturelle, que les criailleries & les cenſures injuſtes des ignorans; parce qu'elles épouvantent, arrêtent & font même reculer ceux que quelque ouverture d'eſprit, & une longue étude auroient mis en état de contribuer à perfectionner la Phyſique: *Quid dolendum ſummopere, atque admirandum magis artes mecanicas proficere quotidie, ſolum verò naturalium ſtudium cenſuris iniquis terreri, & retroire. Van Helmont, de cura Magnet. Vulner. num.* 36.

Je déclare que je n'ai point été retenu par cet épouvantail; car enfin nous ſommes dans un ſiécle éclairé, de qui on doit attendre plus de juſtice que de ceux ſur leſquels l'ignorance, & la barbarie avoient répandu de ſi épaiſſes ténebres. J'ai eu en vûe ſur tout de montrer qu'ou-

qu'outre les utilitez qu'on peut tirer de la Baguette, ces nouveaux Phénoménes peuvent apporter beaucoup de lumiéres à la Physique & à la Médecine. Le Public jugera si mes efforts doivent être comptez pour quelque chose.

On trouvera que cette matiére assez obscure d'elle-même, est égaiée par des expériences très-belles, & très-curieuses, que j'ai accommodées à la portée de tout le monde, & qui sont tout à fait propres pour accoûtumer l'esprit à croire que la Nature emploie des agens invisibles quand elle opére ses plus grandes merveilles. C'est ce que j'appelle *la Physique occulte* pour la distinguer de ce que la Nature fait à découvert, & par des causes sensibles.

J'ai crû que, pour expliquer *la Physique occulte* de la Baguette Divinatoire, je devois préferer la Philosophie des Corpuscules à toutes les autres; non seulement parce qu'elle est la seule qui puisse servir utilement à développer les secrets de la Nature: mais parce qu'elle est encore plus ancienne que toutes celles, dont la connoissance est venuë jusqu'à nous. Car avant Leucippe maître de Démocrite, le premier selon Minucius Félix qui ait employé les Atomes dans la Philosophie, un certain Moschus originaire de Phénicie expliquoit les Phénoménes de la Nature par les *corpuscules*: c'est à dire, par les *particules*, ou petites parties insensibles de la matiére. Strabon qui raporte cela, ajoûte que ce Moschus *vivoit avant la guerre de Troye*, & par conse-

quent plusieurs Siécles avant qu'aucun des Philosophes Grecs parût dans le monde.

Voilà l'ancienne origine de la Philosophie des *Corpuscules* : & puis qu'elle est Phénicienne, on a tout sujet de croire que ç'a été celle des Hébreux, d'où elle a passé chez les Grecs.

Personne dans ces derniers tems n'a si bien cultivé la Philosophie *Corpusculaire* que M. Boyle, comme on le peut voir par tant de beaux endroits de ses observations que j'ai rapportez dans ce Traité. Et si le P. Lana Jésuite n'étoit pas mort sitôt, il l'auroit encore portée beaucoup plus loin : comme il est aisé de le juger par son grand & excellent ouvrage intitulé ; *Magisterium artis, & naturæ* : où l'on peut remarquer que cet homme si laborieux philosophoit comme on dit, les expériences à la main, sans quoi en matiére de Physique on ne sait pas où conduisent les raisonnemens ; comme on ne sait pas, si l'on ne s'égare point, quand on marche sans guide dans un Pays inconnu. Un Physicien, disoit le P. Kirker Jésuite, qui philosophe sans faire des expériences, est comme un aveugle qui auroit la folie de vouloir disputer des couleurs : *In physicis rebus sine experimento philosophari, idem est ac si cæcus de colore judicium ferre insipientiùs præsumeret. Mund. Subterr. l. x. 3. p.* 188.

Il semble qu'il auroit toûjours manqué quelque chose à mon ouvrage, si je n'avois pas vû m'objecter que je n'aurois raisoné que sur des relations, dont tout le monde ne s'accommode

mode pas. Enfin cet homme si fameux est venu à Paris le 21. de Janvier 1693. par l'ordre du grand Prince. Je l'ai vû deux heures par jour presque un mois durant: & on peut croire que dans tout ce tems là je l'ai tourné, & retourné comme je devois. Il est certain que la Baguette Divinatoire lui tourne entre les mains sur les traces des voleurs & des meurtriers fugitifs. Il n'en sait pas la raison: & s'il en connoissoit la cause Physique, & qu'il eût assés d'etendüe d'esprit pour raisonner dessus, je puis assûrer que, quand il entreprendroit une expérience, il n'y manqueroit jamais. Mais un Payſan qui ne sait ni lire, ni écrire, saura bien moins ce que c'est qu'*atmosphere*, *volume*; *écoulemens de corpuscules répandus dans l'air*: Il ignore encore plus comment ces corpuscules peuvent se déranger, & cesser de produire le mouvement & l'inclinaison de la Baguette. Il n'est pas capable non plus de reconnoître combien il lui importe pour réüssir, de savoir s'il est lui même dans un état tel qu'il faut, pour être sensible aux impressions des corpuscules qui s'exhalent des corps sur quoi la Baguette s'incline: car il ne faut presque rien pour déranger l'ordre des cáuses naturelles, & pour faire manquer une expérience. M. Boyle a fait un Traité entier sur cette matiere. On y peut apprendre, comme une seule circonstance de plus, ou du moins empêche l'action ordinaire de la Nature.

Ainsi quoique Jaques Aymar soit un homme simple, & de bonnes mœurs, il lui peut

arriver d'entreprendre ce qu'il n'exécutera pas toûjours bien, par la raison qu'il ne sait pas, qu'il doit être dans une certaine disposition présente de sensibilité, afin que les corpuscules répandus dans l'air puissent lui causer quelque sensation ; & que cette disposition si rare peut être facilement renversée par un mouvement de crainte, ou par d'autres émotions subites & véhementes.

Quoiqu'il ne puisse pas démêler tout cela; cependant il reconoît bien qu'il se peut tromper, & qu'il ne sait pas précisément toutes les fois que sa Baguette tourne, si c'est sur de l'eau, sur du métail, ou sur un cadavre, parce qu'elle se meut sur tout ce qui transpire beaucoup S'il assure que c'est un meurtrier qu'il suit; c'est qu'il reconnoît que la sensation qu'il a prise au lieu de l'assassinat, est la même qui dure le long du chemin, & dont il est toûjours également agité. Voilà son *Criterium*.

Si Jaques Aymar se hazarde donc à des essais, qui ne lui réüssissent pas, on ne s'en étonnera point, pour peu qu'on se soit formé une juste idée de la conduite de la Nature, & qu'on ait etudié la Physique par les expériences. Car on saura que le mécanisme de la Nature demande une proportion si exacte dans l'arrangement, dans la force & dans le mouvement des causes, que le moindre obstacle en renverse les effets. Les meilleurs chiens de chasse ne tombent-il pas quelquefois en defaut? Pourquoi donc veut on qu'Aymar soit toûjours également sensible aux impressions

de

de l'air ? Mais afin de rectifier les idées de ces gens qui voudroient qu'il réüssit toûjours, il n'y a qu'à les renvoier à l'*Inclinaison* de la verge de fer aimantée, par laquelle j'explique l'*Inclinaison* de la Baguette Divinatoire. Ils verront que la métode, dont on se sert pour trouver cette *Inclinaison*, demande une exactitude si scrupuleuse, que d'ordinaire de vingt expériences il ne s'en rencontrera pas quatre qui soient entiérement semblables. Ainsi le bon sens veut que les essais qui ne réüssissent pas, ne fassent point de préjugé contre les experiences constantes.

Je ne nie pourtant pas qu'il n'y ait des fourbes qui en donnent à croire, & qui pousent l'usage de la Baguette à trop de choses ; comme il arrive aux Charlatans qui aiant effectivement un bon remede particulier, le rendent eux-mêmes mépriſable, en voulant le faire paſſer pour universel.

Et j'ajoûte à cela qu'on découvrira des gens, qui aiant une sensibilité plus vive, & plus délicate, auroient encore plus abondamment que lui la faculté de trouver les sources, les minieres, les tresors cachez, les voleurs, & les meurtriers fugitifs. On nous mande déja de Lyon qu'il y a un garçon de 18 ans, qui là-dessus surpasse de beaucoup Jaques Aymar. Et chacun peut voir à Paris chez M. Geoffroy ancien Echevin de cette Ville, un jeune homme qui trouve l'or caché en terre par une violente émotion qu'il ressent, du moment qu'il marche dessus.

Le

Le LIBRAIRE au LECTEUR.

AMi Lecteur, le grand debit qu'ont eu la premiere impression de ce Livre à Paris, & la seconde que j'ai faite que j'ai augmenté a de grande utilité pour ceux qui aiment à se divertir & à s'instruire en même tems des experiences les plus propres à découvrir & à expliquer les Phénomenes les plus obscurs de la Nature, m'ont obligé d'en donner non-seulement une troisiéme édition plus correcte & plus exacte que les précedentes mais encore une quatriéme. J'ai joint à la fin de cet Ouvrage un petit Traité fort curieux touchant la connoissance des Causes Magnetiques, des Cures sympathiques, des Transplantations & comment agissent les Philtres. Ce Traité vient d'une Personne sçavante & curieuse, & qui par son genie, son étude & ses expériences a découvert plusieurs beaux secrets de la Nature. Cette Personne étant morte, ce Traité a demeuré long-tems enseveli avec quantité d'autres beaux Manuscrits de ce grand homme qui auroient été d'une fort grande Utilité au Public, étant remplis de tous ce que Paracelse, Cardan, Crolius, Van Helmont, Digby & autres curieux & Celebres Naturalistes ont de plus remarquable, & ne pouvant par consequent que donner de grandes lumiéres pour la découverte de divers secrets & remedes spécifiques dont cet Auteur avoit une parfaite connoissance. J'espere de donner bien-tôt quelqu'autre de ses Traitez : Cependant Ami Lecteur, joüis de celui que je te présente.

LA

LA PHYSIQUE OCCULTE, OU TRAITE' DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE,

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une Baguette Divinatoire : ce que c'eſt ; & comment on s'en ſert.

QUoiqu'il y ait plus de de deux cens ans, que les Minéraliſtes ſe ſervent d'une Baguette de Coudrier, pour trouver les miniéres d'or & d'argent ; & qu'il y ait un ſiécle que les Fonteniers l'emploient à chercher des ſources d'eau, on n'avoit point remarqué qu'elle eût été miſe à d'autres uſages. Cependant nous venons d'apprendre qu'un Payſan de Dau-

Dauphiné s'en sert, pour suivre à la piste des voleurs & des meurtriers. J'avoue que ce fait a quelque chose de si extraordinaire, qu'on ne sauroit aporter trop de diligence pour s'en assurer; afin de ne pas admirer ridiculement des prodiges, que le peuple raconte, & qui n'auroient jamais été. C'est une chose en effet bien plaisante de voir de célebres Physiciens, faire une levée de bouclier, disputer avec tout l'apareil de la Philosophie, pour savoir, si la Nature a pû faire certains miracles, que le tems nous aprend en suite être supposez, & fabuleux. Cette mauvaise conduite a extrémement décrié la Science naturelle, & a fait croire qu'elle étoit toute occupée à expliquer des visions & des chimeres. Il faut donc s'assurer du fait, avant que de travailler à l'expliquer; du moins si l'on veut philosopher régulierement.

I. On a disputé long-tems, comment la *Rémore*, peut arrêter un navire si promtement, dans le tems même qu'il va à pleines voiles: & aujourd'hui on assure que cette histoire est fabuleuse, & que le poisson qu'on a trouvé par hazard attaché à la proüe du Navire arrêté, n'étoit point la cause de ce repos; mais peut-être des cavernes qui sont au fond de la mer; dans lesquelles l'eau s'engouffre & qui retiennent ainsi quelque tems les navires, qui passent par dessus.

Les Naturalistes ne se tourmentent pas peu à trouver la cause, pourquoi la Plante qui

est

eſt nommée *Lunaria major*, déferre un cheval qui marche deſſus ; comme Dioſcoride le raporte. Cependant aujourd'hui on regarde cela comme un conte fait à plaiſir. Car ſupoſons que les feüilles de cette Plante s'attachent intimement au fer d'un cheval ; tout ce qui peut arriver de là, c'eſt que les cloux qui tiennent le fer, étant plus forts que n'eſt la tige de la Plante, ils la rompront, ou l'arracheront de la terre.

Pline, & pluſieurs Phyſiciens crédules, qui l'ont copié, diſent tant de pauvretez ſemblables, que la Phyſique ancienne eſt aujourd'hui dans un décri univerſel parmi ceux mêmes, qui font profeſſion de preferer les anciennes erreurs aux veritez nouvellement découvertes. Mais ſur ce ſujet rien n'eſt plus divertiſſant que ce qui arriva à la fin du ſiécle paſſé, au ſujet d'un garçon, qui roula par pluſieurs Villes en montrant une dent d'or, qu'il diſoit lui être venüe. L'an 1595. vers la fête de Pâque, le bruit ſe répandit qu'il y avoit au Village de Weildorſt en Siléſie dans la Bohéme un enfant de ſept ans à qui les dents étoient tombées, & qu'en la place de la derniere dent macheliere, il lui en étoit venüe une d'or Jamais hiſtoire ne fit plus de bruit. Les ſavans s'en mêlerent. Voilà auſſi-tôt, les Medecins & les Philoſophes en campagne, pour en connoître, & pour en porter jugement, comme d'un cas de leur compétence. Un de ceux qui ſe diſtinguerent des premiers, fut *Jacobus Horſtius*

stius Professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad. Ce Médecin dans un écrit qu'il fit imprimer, montroit que cette *dent d'or*, étoit en partie un ouvrage de la Nature, & en partie un Prodige ; & que de quelque maniere qu'on la considerât, c'étoit visiblement une consolation que le Ciel envoioit aux Chrétiens de la Bohéme, sur qui les Turcs exerçoient alors les dernieres cruautez.

Dans le même tems *Martinus Rulandus* donna encore au Public l'histoire de la *dent d'or* : il est vrai que deux ans après *Johannes Ingolstetterus* réfuta l'histoire de *Rulandus*, qui sans perdre aucunement courage, défendit dans la même année 1597. son ouvrage contre les attaques d'*Ingolstetterus*.

Andreas Libavius entra sur les rangs, & publia un livre où il raporte ce qui s'étoit dit pour & contre la *dent d'or*, qui donnoit alors lieu à de grosses querelles, & qui n'étoit pourtant qu'une tromperie assez grossiere, comme on l'a sçû depuis. Cet enfant fut mené à Bresslaw, où chacun couroit avec le dernier empressement, afin de voir une nouveauté si merveilleuse L'on produisit l'enfant dans une assemblée de Docteurs fort intriguez pour examiner la fameuse *dent d'or*, parmi lesquels se trouva *Christophorus Rhumbaumius* Professeur en Médecine, homme qui vouloit bien voir avant que de croire. D'abord un orfévre voulant s'assurer, si c'étoit de l'or, y frotta sa Pierre de touche ; à l'œil

l'œil la ligne marquée sur la Pierre paroissoit être de véritable or ; mais quand on eût mis de l'eau forte sur cette ligne, elle disparut, & découvrit une partie de la fourberie. *Christophorus Rhumbaumius* homme d'esprit, & adroit, visitant la dent encore plus exactement, aperçût un petit trou au dessus ; de sorte qu'après y avoir porté un stilet de fer, il trouva que c'étoit une feüille de cuivre peut être dorée ; & il auroit facilement enlevé cette feüille, si le fourbe qui promenoit l'enfant de ville en ville, ne s'y fut opposé, & ne se fut hautement récrié sur le tort qu'on lui faisoit, en lui ôtant par là l'occasion d'atraper l'argent des curieux & des simples. Le fourbe, & l'enfant s'éclipserent, & on ne sait pas bien aujourd'hui ce qu'ils devinrent.

Mais parce que les savans ont été dupez quelquefois, il n'est pas raisonnable de vouloir toûjours douter. Il y auroit visiblement de l'injustice de ne croire personne, parce qu'on sait bien qu'il y a des gens qui prennent plaisir à debiter des fables. Ainsi quoi que l'histoire de la dent d'or soit fausse, il ne faut pas par pur caprice rejetter celle de la Baguette de Coudrier qui est devenüe si fameuse depuis ce qui se passa à Lyon au mois de Juillet dernier.

C'est donc une crédulité blamable de croire legerement ce qui choque la vrai-semblance, car c'est se mettre en danger d'adopter le mensonge aussi-bien que la verité, c'est

c'est agir au hazard, & non pas en homme : mais aussi ne pas croire ce qui porte tous les caractéres de l'évidence, c'est une incredulité hypocondriaque, & un degré de folie qui ne différe guéres de la maladie de celui, à qui on ne pouvoit persuader, qu'il avoit une tête ; & qui n'en fut convaincu, que par le poids d'un bonnet de plomb, qu'on lui mit, & dont l'incommodité le fit bientôt revenir de son erreur.

Quoiqu'il y ait long-tems qu'on emploie la Baguette Divinatoire, pour trouver des sources d'eau, des minieres, des tresors cachez ; qu'on s'en soit servi depuis peu, afin de suivre à la piste des meurtriers, & que cela soit de notoriété publique, & porte tous les caractéres de l'évidence même, il ne laisse pas de se trouver beaucoup de gens, qui révoquent ces choses en doute. Il y en a même qu'on compte parmi les savans, & parmi les Interprétes des secrets les plus occultes de la nature, qui sans tour, & sans façon nient absolument ces faits.

Certainement il y a bien des choses à dire sur cette matiere de prononcer sur un fait aussi circonstancié, & aussi attesté que celui qui regarde le meurtrier de Lyon suivi & découvert par le moyen de cette Baguette. L'honnêteté publique, que l'on se doit réciproquement, a établi parmi le monde poli, & civilisé, des loix, qui défendent de se soûlever, & de se roidir contre les relations des Magistrats, contre les explications des curieux,

rieux, & des savans ; & enfin contre le témoignage d'une infinité de témoins oculaires d'un bon sens exquis & d'une critique exacte & severe.

Ne pourroit-on point dire encore, que c'est avoir un peu trop bonne opinion de soi-même, de se porter à nier un fait parce qu'on ne le croit pas possible ? Comment, disoit Vanhelmont dans une occasion à peu près semblable, ces gens-là pourront ils excuser d'excéder en orgueil, & en superbe, qui mesurant la toute-puissance de Dieu selon la portée de leur esprit, nient les faits qu'ils ne peuvent concevoir ? Qui les oblige de juger des autres par eux mêmes, & de décider que ce qu'ils n'entendent pas, ne sera compris de personne : *Omnium animos ex suo æstimat, qui putat fieri non posse, quod intelligere non potest. De Curat. Magnet. Vulner. n.* 9.

On dira à ces esprits forts, qui cachent leur ignorance & leur orgueil à l'ombre de leur incredulité, ce que le Pere Schott Jesuite répondit à certaines gens, qui nioient que la *Baguette de Coudrier* indiquât les eaux, & les métaux. Il ne faut point chicaner, il est certain que cette Baguette tourne sur les veines métalliques, sur les sources d'eau & sur les tresors qui sont cachez dans la terre. Le fait est constant. Mais la difficulté est de savoir, si cet effet de la Baguette est naturel, ou bien s'il s'opére par le secours du Démon. *Dubium ergo nullum est, quin dicta virgula effectum præstet in venis metallicis detegendis,*

&

& in pecuniis ac thesauris reperiendis. Controversia solùm est ... Thaumaturg. Physic. lib. 4. cap. 1. pag. 412.

Il ne faut pas cependant exiger d'un homme qu'il croie, sans qu'il sache pourquoi. Il faut même trouver bon qu'il aporte ici d'autant plus d'examen & de précaution, que le cas est surprenant, & paroît une chose toute nouvelle. Mais aussi doit-il profiter des Régles que nous avons pour nous conduire dans ces rencontres. Feu M. de Lannoy, Docteur de Navarre, & si célebre par les ouvrages de Critique, qu'il a composez sur plusieurs points de l'Histoire Ecclésiastique, donne quatre Régles, pour discerner dans les faits la vérité d'avec le mensonge.

1. Il veut que l'on croie les Auteurs contemporains, lorsqu'ils ont de la probité, & qu'ils ne sont pas contredits par des témoins du même âge.

2. Il veut qu'on s'en raporte à ceux, qui ont été les plus voisins du lieu, où la chose s'est passée.

3. Il veut que le fait ne choque point la raison : mais une raison éclairée.

4. Il veut que l'on se defie d'un fait, qui est raporté différemment, & dont les témoins ne conviennent pas sur plusieurs points.

En apliquant ces quatre admirables *Prescriptions* à l'histoire du Paisan à la Baguette, on saura pourquoi on n'en peut pas douter, si l'on se veut conduire par la raison ; qui nous aprend que les eaux sont d'autant plus pures,

pures, qu'on les puise plus près de la source, selon l'expression d'un Poëte;

Purius ex ipso fonte bibuntur aquæ.

Après tout il faut être bien étranger en France, & dans les livres mêmes, pour n'avoir jamais oüi parler de la Baguette Divinatoire. Car enfin je puis assurer avec vérité, que j'ai connu par pure rencontre, tant à Paris, qu'en diverses Provinces du Roiaume, plus de cinquante personnes, qui employoient cet instrument si simple, afin de trouver des eaux, des minieres, & des tresors cachez, & à qui elle tournoit veritablement entre les mains. *Il est plus raisonnable*, dit le Pere Melebranche, *de croire un homme qui dit: J'ai vû, qu'un million d'autres, qui parlent en l'air. Recherch. de la Verité liv. 2. chap. 3. pag. 158.*

II. On a donné plusieurs noms différens à cette Baguette Divinatoire. On l'a appellée *Caducée*, *Verge Divine*, *Baguette Divine*, *Baguette Divinatoire*, *Verge d'Aron*, *Bâton de Jacob*. Et ceux qui ont été bien pénétrez de l'utilité de cette admirable invention n'ont pas manqué de la relever encore par d'autres noms éclatans, comme sont ceux de Verge *luisante*, Verge *ardente*, Verge *saillante*, Verge *transcendante*, Verge *tremblante*, Verge *tombante*, Verge *superieure*, que lui ont donnez les Italiens, qui travaillent aux minieres de Trente, & de Tirol; Et sur ces sept noms Basile Valentin a fait une espéce de commentaire en sept chapitres dans le deuxié-

me livre de son Testament. D'autres l'ont célébrée par des comparaisons magnifiques. L'un dit que c'est la Verge, dont Moyse se servit, pour faire sortir l'eau du rocher. D'autres la comparent au sceptre d'Assuerus Roi des Perses & des Medes, dont Ester n'eût pas plûtôt baisé l'extrémité, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Il y en a même, qui appliquent à cette Baguette ces paroles du Pseaume 23. *vôtre verge, & vôtre bâton m'ont consolé.*

Voilà le genie des hommes. Ils ne sauroient garder de mesures, quand ils sont prévenus d'estime pour quelque chose. Nous condamnons sans doute ces expressions outrées, & ces aplications profanes de la Parole de Dieu, dont on fait là visiblement un abus criminel. Il faut méditer dans l'Ecriture sainte ce qui n'y passe point nôtre intelligence, & adorer ce que nous n'y entendons pas. Voilà l'usage qu'il en faut faire selon les saints Peres.

Mais on ne trouvera volontiers rien à dire, que l'on compare cette Baguette à la Verge de Pallas, qui selon Homére, servit à cette Déesse, pour rajeunir Ulysse, & pour lui ôter ensuite les agréemens de la jeunesse, qu'elle lui avoit donnez *Odyss.* 13. & 16. Ce sera, si l'on veut, le Caducée de Mercure, qui selon Virgile, ouvre & ferme les enfers, & qui préside aux vents & aux tempêtes. *Eneid.* 4. Ce sera la Baguette de Circé, avec laquelle cette fameuse Magicienne changeoit

les

les hommes en bêtes, & opéroit tant de prodiges. *Homer. Odyss.* 10. *Virgil. Eneid.* 7. *Ovid. Metamorphos.* 17. Ce sera encore le Bâton Augural des Romains, & qui leur tenoit lieu de sceptre. *Alexand. lib.* 1. *Dier. Genial. lib.* 1 *cap.* 28. On ne s'opposera point, dis-je, à toutes ces grandes métaphores, qui sentent un peu le génie des Chymistes; à qui rien ne paroît trop fort, pour exprimer l'excellence de leur Pierre Philosophale.

Il seroit assez difficile de marquer précisement le tems, où l'on a commencé de se servir de la Baguette Divinatoire. Je n'en ai rien trouvé dans les Auteurs, qui ont précedé le milieu du XV. siécle. Car il en est parlé amplement dans le Testament de Basile Valentin Religieux Benedictin qui florissoit vers l'an 1490. J'y voi cependant qu'il en parle d'un air à nous faire croire, que l'on a eu connoissance de cette pratique avant ce tems-là.

Oseroit on bien avancer que la Baguette Divine a été connüe, & pratiquée il y a près de deux mille ans: certainement j'en ai une conjecture, qui n'a pas semblé legére à des personnes, qui savent assez peser les choses. En effet, quelle aparence de compter pour rien ce que Ciceron dit à la fin de son premier livre des Offices, lors qu'exhortant son fils Marc à entrer dans tous les devoirs de la societé, il lui remontre qu'il doit se garder de l'illusion de ceux, qui disent; qu'il ne faut avoir de relation avec le public, qu'au-

tant que l'on en a besoin, & que si l'on avoit trouvé, *comme l'on dit, par la Baguette Divine*, de quoi se nourrir, & de quoi se vêtir, il faudroit se dérober aux affaires publiques, afin de mettre tout son tems à l'étude : *Quid si omnia nobis, quæ ad victum, cultumque pertinent, quasi Virgulâ Divinâ, ut ajunt, suppeditarentur.*

Ce qui me porteroit à croire, que Cicéron fait allusion à la *Baguette Divine de Coudrier*, c'est qu'il parle d'une fortune faite tout d'un coup, sans qu'on y ait beaucoup contribué par le travail, comme seroit celle d'un homme, qui a trouvé un tresor. Il faut ajoûter à cette consideration, que les Commentateurs, & les Traducteurs de cet endroit de Cicéron, demeurent là tout court; & qu'il est à croire que ce grand Homme ne se sera pas servi d'un Proverbe froid, sans sel, sans pointe, & sans aucun goût, tel que celui qu'Erasme & les autres Interpretes de Cicéron lui attribuent.

Varron le plus savant d'entre les Romains a composé une Satyre qui a pour titre *Virgula Divina*; comme nous l'apprend *Vetranius Maurus* dans le catalogue qu'il a fait des ouvrages de Varron : Et nous trouvons en effet cette Satyre souvent citée par *Nonius Marcellus* dans son livre intitulé; *de Proprietate Sermonum*. Mais ce qui acheveroit de me persuader que Cicéron avoit en vûe la Baguette de Coudrier, & que l'on en avoit connoissance alors; c'est qu'à la fin de son I. livre *de la*

la Divination, il raporte des vers d'Ennius, où ce Poëte se moquant de certaines gens, qui faisoient profession d'enseigner où il y a des tresors, pourvû qu'on leur donnât une Drachme, leur disoit: Je vous la donne de bon cœur, mais ce sera à prendre sur les tresors, que nous trouverons par vôtre moyen.

Quibus divitias pollicentur, ab iis Drachmam ipsi petunt.

De his divitiis deducam Drachmam, reddam cetera.

Voilà le Portrait de ces Fourbes qui font encore aujourd'hui le même manége, qui courent les Châteaux de la campagne avec leur Baguette Divinatoire, & qui sous l'esperance qu'ils donnent de découvrir des tresors cachez dans les caves, prennent toûjours par avance quelque bon apartement.

C'est une réponse admirable, qu'on auroit bien raison de faire à ces importuns brûleurs de charbon qui promettent des montagnes d'or à ceux qu'ils veulent engager à changer leur argent contre les cendres, qui se trouvent au fond des creusets, où l'on cherche depuis si long-tems la Pierre Philosophale.

III. Avant que de donner les differentes manieres de se servir de la Baguette Divinatoire, il faut observer qu'on peut emploier indifferemment, toute sorte de bois, quoique le poreux & le plus leger y soit beaucoup plus propre. Jaques Aymar Payſan de S. Verran près de saint Marcellin en Dauphiné, qui

est devenu si fameux depuis qu'il a découvert par le moyen de cette Baguette un insigne meurtrier qu'il a suivi durant plus de 45. lieües, guidé par ce simple instrument, se sert du premier bois trouvé, pour les eaux, pour les métaux, pour les choses volées, & pour les larrons & les assassins.

Le Sieur Royer Avocat au Parlement de Roüen se sert de branche de Laurier & même de tronc d'Artichaux, comme de Coudrier. *Je n'y trouve*, dit-il, *à present aucune difference, & je ne puis déterminer qu'elles choses s'y portent le mieux les unes que les autres pag.* 341. Le Pere Déchales Jesuite dit, qu'un Gentilhomme de ses amis emploie des branches d'Amandier. Cependant ceux qui enchériſſent sur tout, & qui se mêlent de raffiner, disent que le Coudrier est bon pour chercher les veines d'argent, le Frêne pour les minieres de cuivre, le Pin sauvage pour le plomb; & que pour trouver l'or, il faut mettre des pointes de fer à l'extremité de la Baguette. Il y en a qui veulent qu'elle soit coupée en pleine Lune; mais à dire la vérité, c'est une observation inutile, aussi bien que celles, dont parle *Georgius Agricola*, qui dit que les Allemans enchantent auparavant la Baguette par des Vers qu'ils récitent; & comme quelques autres ceremonies impertinentes marquées par Jean Bélot Curé de Milmonts, homme entêté des superstitions & puérilitez cabalistiques, s'il en fut jamais.

On

On me vient en effet de mettre entre les mains la prétendüe benediction de la Baguette, qui doit, dit-on, être coupée d'un seul coup un Mécredi à l'heure Planetaire de Mercure, sur laquelle on doit mettre certains caracteres, & reciter une petite Oraison, qui ne manque jamais d'être bien dévote en ces sortes d'occasions : *Virga avellanæ debet uno ictu incidi, die Mercurii, ortu solis, &c.* Mais il faut renvoier ces pratiques indignes d'un homme de bon sens à des gens sans science, & sans religion : Car je ne doute point que des fourbes, & des charlatans, à qui la Baguette tournoit, n'ayent enveloppé quelquefois ce don de la nature sous des cérémonies extravagantes, afin de cacher, & de mieux faire valoir leur secret : comme je l'ai dit dans mon *Traité de l'Aimant*, de ceux qui percent la tête d'un Poulet sans le faire mourir ; où j'ai fait voir que cette opération est la plus simple, & la plus aisée du monde : & qu'elle consiste seulement à percer d'un stilet le milieu de la tête du Poulet, en un endroit, où le cervelet n'étant point blessé, l'animal se trouve ainsi attaché sur une table, sans qu'il en meure ensuite ; pourvû qu'on ne l'y tienne pas plus d'un quart d'heure. J'ai fait encore observer que les Bâteleurs, pour faire croire cette opération plus difficile, l'accompagnent de paroles barbares, qui n'y servent de rien.

Premiere maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

QUant à la maniere de se servir de la Baguette Divinatoire, la plus commune est de prendre une branche fourchüe de Coudrier, autrement, Noisetier, d'un pied & demi de long, grosse comme le doigt, & qui ne soit pas de plus d'une année autant que cela se peut. On tient les deux branches A, & B, dans ses deux mains, sans beaucoup serrer; de maniere que le dessus de la main soit tourné vers la terre; que la pointe C, de la Baguette aille devant; & que la Baguette soit parallele à l'horison. Alors on marche doucement dans les lieux, où l'on soupçonne qu'il y a de l'eau, des minieres, ou de l'argent caché. Il ne faut pas aller brusquement, parce que l'on romproit le volume de vapeurs & d'exhalaisons, qui s'élevent du lieu, où sont ces choses, & qui imprégnant la Baguette, la font incliner.

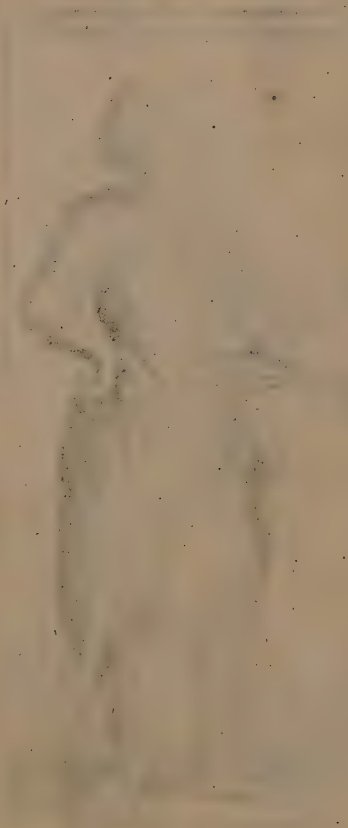
Seconde maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

IL y en a qui tiennent la Baguette autrement. La méthode du Sieur Royer est de la porter sur le dos de la main en équilibre. Voici comme il répresente sa maniére: *Pour trouver donc de l'eau, il faut prendre une branche fourchüe soit de coudre, d'aulne, de chêne, ou de pommier, d'environ un pied de longueur, & grosse comme un des doigts, afin*

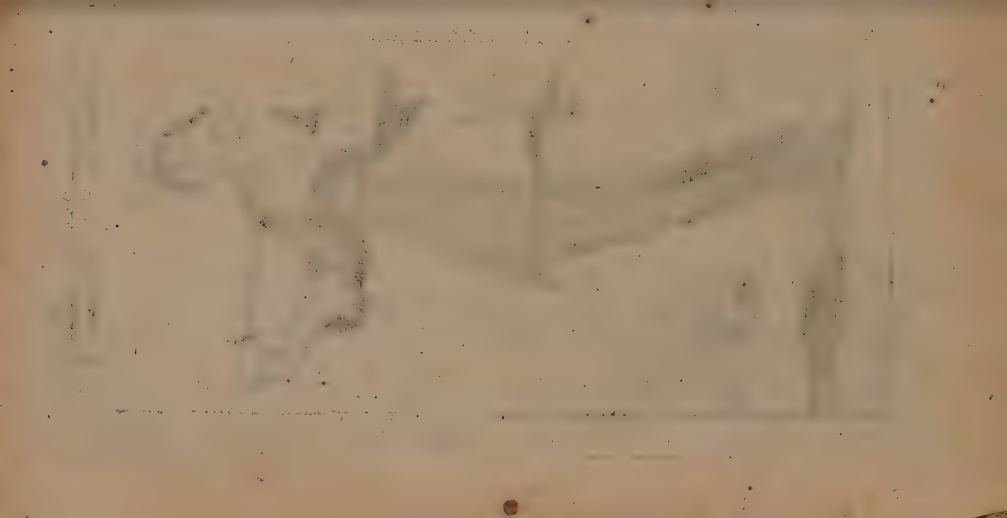
que

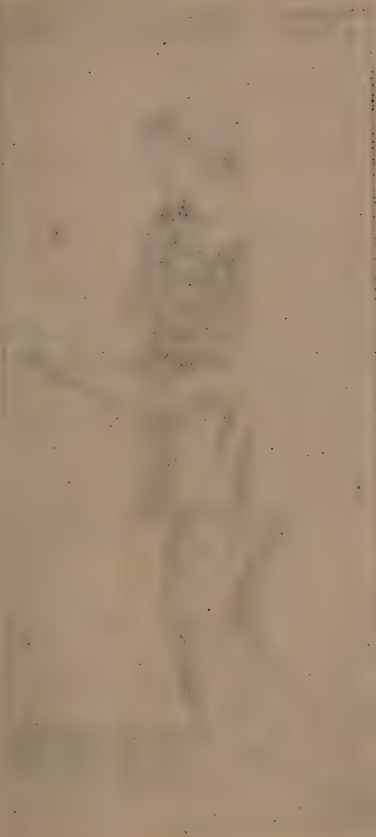
1e. Manier de tenir la Baguette

2e Manier^e de tenir la Baguette



3e Manier de tenir la Baguette





4e Maniere de tenir la Baguette

que le vent ne la fasse pas facilement remuer .... Il la faut mettre sur une des mains en équilibre, & le plus en balance que faire se pourra; puis marcher doucement, & quand on passera par-dessus un cours d'eau, elle se tournera.

Troisiéme maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

LE Pere Kirker Jesuite dit qu'il a vû pratiquer en Allemagne cette Divination d'une maniere toute differente. On prend un rejetton de Coudrier bien droit, & sans nœuds: on le coupe en deux moitiez à peu près de la même longueur: on creuse le bout de l'un en forme de petit bassin, & on coupe le bout de l'autre en pointe; en sorte que l'extrémité d'un bâton puisse entrer dans l'extrémité de l'autre. On porte ainsi ce rejetton devant soi que l'on tient entre les deux doigts *Index*, comme la figure le montre. Quand on passe par-dessus des rameaux d'eau, ou des veines métalliques, ces deux bâtons se meuvent & s'inclinent.

Quatriéme maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

IL y a encore une autre façon, que je n'ai vû suivre qu'à peu de gens qui font métier de chercher des eaux: Ils prennent un long rejetton de coudrier, ou de tout autre bois bien uni, & bien droit, comme une canne ordinaire, ils en tiennent les deux bouts dans

leurs mains & le courbent un peu en arc : ils le portent parallele à l'horison, & du moment qu'ils passent par-dessus une source d'eau, le bâton se tourne, & l'arc se porte vers la terre.

Non-seulement il est certain, que chacun n'a pas ce don de faire incliner la Baguette Divinatoire sur les eaux, sur les métaux, sur les choses volées, & sur les criminels : mais même il arrive à ce don, pour ainsi dire, des syncopes ; de sorte que j'ai vû par expérience que la même personne, à qui elle avoit tourné plusieurs fois, n'avoit plus du tout cette vertu : on s'en est déja aperçû plusieurs fois : comme on le peut voir dans le P. Schott Jesuite : *Non omnes cum virgula loqui possunt, nec eidem personæ semper percutit. Schott. Magia Sympath. l. 4. part. IV. Syntag. 4. cap. 10. pag. 426.*

Il est encore certain que cet effet vient absolument de la personne : car enfin si cela étoit dû à la Baguette, rien n'est plus assuré que, si on la suspendoit sur un pivot, comme une aiguille de Bousole, elle ne manqueroit pas de s'incliner sur les eaux, ou sur les métaux, c'est pourtant ce qui n'arrive point du tout, comme je l'ai expérimenté, après le P. Schott Jesuite ; *pag. 425. de Mag. Sympath.* Je conclus de-là, que cet effet ne résulte donc pas d'une vertu qui soit dans la Baguette.

Il y a bien de l'aparence que la Baguette Divinatoire n'a pas été d'abord emploiée à tous

les

les usages où on la met aujourd'hui. Encore ne sait-on pas, qui s'est avisé le premier de cette admirable invention. Il y en a qui croient que Paracelse, persuadé, comme dit *Adrovandus l. 1. Paragraph. ratio metall. inven. pag.* 20. que les métaux ont quelque sympathie avec certains arbres, a introduit cette pratique parmi les Ouvriers qui travaillent aux Minieres. Mais à en juger par les ouvrages mêmes de Paracelse, bien loin d'avoir donné cours, ou crédit à la Baguette Divinatoire, il en parle en plusieurs endroits comme d'une chose qu'il ne conseille jamais de pratiquer, & qu'il condamne même toûjours, parce, dit-il, qu'il n'a rien d'assuré dans son usage : *Virgula Divinatoria fallax est, sæpius etiam in nummulum unum perditum intendens. Paracelf. de Philosophia occult. pag.* 490. C'est là même que Paracelse, dit qu'après avoir fouillé à l'endroit, où la Baguette avoit tourné, on n'y a point souvent trouvé de tresor, quoiqu'elle s'incline quelquefois sur une petite piéce de monnoye, & que cela pourroit bien venir de ce que les Sylphes, & les Gnomes se rendent maîtres des tresors, & les détournent, de peur qu'on ne les leur enleve. Après cela, ce Patriarche des Chymistes dit avec beaucoup d'ignorance, qu'en ce cas-là l'on doit faire des exorcismes; sur quoi des impies se sont souvent portez à la profanation des choses les plus saintes, afin de trouver leurs tresors prétendus, & d'en chasser l'esprit malin qu'ils

s'imaginoient s'en être emparé. Paracelse se trompe assurément. Et sa bévüe consiste en ce qu'il a crû que la Baguette Divinatoire ne tournoit que sur les métaux. La Baguette ne trompoit point; parce qu'elle s'incline pareillement sur les eaux, sur les corps morts, sur les fosses creusées en terre, & en un mot sur tout ce qui transpire des vapeurs, des exhalaisons, & des fumées. Bien loin que Paracelse ait inventé cet usage de la Baguette pour les métaux; nous trouvons que Basile Valentin qui florissoit trente ans auparavant, a emploié 7. chapitres entiers de son Testament, afin, d'expliquer l'utilité de la Baguette de Coudrier dans la recherche des mineraux.

Mais la bévüe de Paracelse nous aprend qu'alors, c'est à dire, vers l'an 1530. qui est le tems où il composoit ses ouvrages, on n'avoit pas encore fait attention à la proprieté qu'elle a d'indiquer les sources d'eau, & les cadavres des personnes qui ont été assassinées. Et je m'imagine qu'après s'y être trompé plusieurs fois, on a enfin compris qu'elle tournoit également bien sur ces autres choses.

C'est ainsi que le hazard a toûjours la meilleure part dans presque toutes les découvertes. On n'a pas trouvé toûjours les secrets de la Nature en les cherchant. Les Chymistes qui ne rencontrent pas souvent ce qu'ils recherchent avec tant d'étude, & de patience, acquierent en chemin faisant des connoissances

ces très-curieuses ; le pur hazard leur dévoilant des mystéres de la Nature ausquels ils ne seroient peut-être jamais arrivez, s'ils avoient tenté d'y aller droit.

Apelles ne pouvant trouver la maniere de répréſenter l'écume d'un cheval, jetta de deſeſpoir contre ſon tableau, l'éponge avec laquelle il eſſuioit ſes couleurs, & fit par hazard cette écume, qu'il n'avoit pû répréſenter par ſon Art.

On dit qu'un Vitrier en coupant ſon verre, & aiant regardé au travers d'une petite lentille, qui s'en étoit détachée, aperçût qu'elle groſſiſſoit les objets d'une maniere monſtrueuſe ; & par là découvrit cette ſorte de petit Microſcope merveilleux, à quoi il ne ſongeoit guéres.

Ce fut encore un pur hazard, qui aprit au Payſan de Saint Marcellin, que la Baguette tournoit ſur les cadavres de ceux qu'on a aſſaſſinez. Car enfin en cherchant un jour des eaux dans ſon voiſinage, ſa Baguette s'inclina avec tant de rapidité ſur un endroit, qu'il aſſura que l'eau n'étoit pas loin : Mais il ſe trompoit, comme nous l'avons dit de Paracelſe ; car au lieu d'eau, on trouva dans un tonneau le corps d'une femme, qui avoit encore au cou la corde dont on s'étoit ſervi pour l'étrangler. On jugea auſſi-tôt que ce ne pouvoit être qu'une femme, qui avoit diſparu depuis quatre mois. Le Payſan alla dans la maiſon de cette femme dont on étoit en peine depuis quelque tems, il préſenta ſa Baguette

ſur

sur tous ceux de la maison ; elle demeura immobile jusqu'à ce qu'il l'appliquât au mari, sur lequel elle tourna violemment. Comme ce malheureux prit aussi-tôt la fuite, le Paysan conclut que la Baguette Divinatoire tournoit sur les criminels, aussi bien que sur les sources d'eau, & sur les métaux.

Chapitre II.

Histoire surprenante d'un Paysan, qui guidé par la Baguette Divinatoire, a poursuivi un meurtrier durant plus de 45. lieües sur terre, & plus de 30. lieües en mer.

IL a paru à Paris plusieurs Relations tant imprimées que manuscrites sur la découverte d'un meurtrier, qui s'est faite par le moyen de la Baguette Divinatoire. Elles ne se contredisent en rien pour ce qui regarde le fait, quoique les Auteurs ne conviennent pas pour l'explication de cet effet, le plus surprenant, & le plus extraordinaire qui fut jamais. Ainsi je pourrois me régler ici sur la premiere relation qui se presenteroit : Cependant j'ai crû devoir donner la préférence à celles qui ont été dressées sur le Procés verbal que M. de Vaginy Procureur du Roi à Lyon, Magistrat d'un mérite très-singulier, a fait de toute cette importante affaire ; dans l'instruction de laquelle il a fait paroître son application, & son habileté ordinaire.

Je

Je joins à cette Relation quelques particularitez que je tire de plusieurs Lettres qui ont été écrites à M. l'Abbé Bignon, pour l'informer de tout le détail de cette avanture, qu'il importe tant à ceux qui ont à cœur l'avancement des Sciences, de connoître à fond; afin que si l'on ne peut pas bien pénétrer la cause particuliére, & immediate d'effets si singuliers, l'on puisse du moins compter que l'on est assuré du fait.

On ne sera pas faché de voir ici quelques morceaux de ces savantes Lettres, puisqu'on les a lües avec plaisir à la Cour; & que d'ailleurs elles partent d'une personne d'un solide mérite, & à qui nous sommes même redevables de l'attention, que l'on a aportée, pour bien aprofondir la verité des faits, touchant la vertu de la Baguette Divinatoire. Ces lettres sont d'autant plus considerables pour le sujet que je traite, qu'elles nous réprésentent une partie des soins, que plusieurs personnes de qualité, & d'un génie exact, & pénétrant, ont pris, afin de découvrir, s'il y a quelque chose de réel & d'assuré dans l'usage de cette Baguette.

Recit de ce que Jaques Aymar a fait pour la découverte du meurtrier de Lyon.

LE 5. Juillet 1692. sur les dix heures du soir, on assassina à Lyon dans une cave un vendeur de vin, & sa femme, afin de voler leur argent, qui étoit dans une boutique tout proche, laquelle leur servoit de chambre.

Tout

Tout cela fut exécuté avec tant de resolution & de silence, que personne ne s'aperçût d'abord de ce meurtre: ce qui donna lieu aux assassins de s'enfuir.

Un voisin touché vivement de l'énormité de ce crime, s'étant souvenu qu'il connoissoit un nommé Jaques Aymar riche Payſan, qui se mêloit de suivre à la piste les larrons, & les meurtriers, le fit venir à Lyon, & le présenta à M. le Procureur du Roi, à qui ce villageois donna parole que, pourvû qu'on le menât dans le lieu où l'assassinat avoit été commis, pour y prendre son impression, il iroit certainement sur les pas des coupables, les suivroit & les démêleroit en quelque lieu qu'ils fussent. Il ajoûta que pour venir à bout de ce qu'il promettoit, il se serviroit d'une Baguette faite indifferemment de toute sorte de bois, & coupée sans aucune façon en quelque tems que ce soit, enfin telle qu'il emploie pour trouver les sources d'eau, les métaux, & les tresors cachez.

Monsieur le Lieutenant Criminel, & Monsieur le Procureur du Roi l'envoierent donc dans la cave, où le meurtre avoit été commis. Il y fut émû, son poulx s'éleva comme dans une fiévre violente, & la Baguette fourchûe qu'il tenoit entre ses mains, tourna rapidement sur les deux endroits, où l'on avoit trouvé les cadavres du vendeur de vin, & de sa femme.

Aiant pris là son impression, comme il le souhaitoit, guidé par sa Baguette, il passa

par

par toutes les rües, par où les assassins avoient fui. Il entra dans la Cour de l'Archevêché, & fut à la porte du Rône, qui se trouva fermée, parce qu'on faisoit cette expérience de nuit. Le lendemain il sortit de la Ville par le pont du Rône, & toûjours conduit par sa Baguette, il prit à main droite le long de ce Fleuve. Trois personnes, qui l'escortoient, furent témoins qu'il s'aperçevoit quelquefois de la trace de trois complices, & que quelquefois il n'en comptoit que deux. Dans cette incertitude sa Baguette le conduisit à la maison d'un Jardinier, où il fut éclairci du nombre des scélérats. Car enfin étant arrivé là, il soûtint de toutes ses forces, qu'ils avoient touché une table, & que de trois bouteilles, qu'il y avoit dans la chambre ils en avoient touché une, sur laquelle sa Baguette tournoit très-visiblement. En effet, deux enfans de neuf, à dix ans, qui le nioient d'abord par la peur d'être punis de leur pere, pour avoir tenu la porte ouverte contre sa défence, avoüerent ensuite que trois hommes, qu'ils dépeignirent, s'étoient glissez dans la maison, & avoient bû le vin de la bouteille; que le Payſan désignoit.

Comme on étoit déja éclairci par cette déclaration des enfans, on n'hésita point de suivre le Payſan, & d'aller au bord du Rône à demi lieüe plus bas que le Pont: on aperçût dans le sable les traces de ces scélérats imprimées le long du rivage. Ce qui fit juger qu'ils s'étoient mis sur la riviere. Le Villageois les

suivit

suivit aussi exactement par eau, que sur terre; & fit passer son bâteau dans des routes, & sous une arche du Pont de Vienne, où l'on ne passe jamais; surquoi on conclut que, puisque ces malheureux s'écartoient si fort du véritable chemin, ils n'avoient point assûrement de batelier.

Durant le voiage, le Villageois fit aborder à tous les ports, où les fugitifs avoient pris terre, alloit droit à leur gîte, & reconnoissoit au grand étonnement des hôtes, & des spectateurs; les lits où ils avoient couché, les tables sur lesquelles ils avoient mangé, & les pots & verres qu'ils avoient touchez.

Il arrive au Camp de Sablon, où il se sentit beaucoup plus ému; il croioit bien voir, & démêler les meurtriers, dans cette foule de soldats; enfin il étoit persuadé qu'ils étoient là, mais pour s'en assûrer; il n'ose faire agir sa Baguette, de peur que les soldats ne l'insultent, & ne maltraitent.

Cette consideration le fit revenir à Lyon, d'où on le renvoia au Camp de Sablon dans un bâteau avec des Lettres de recommandation. Il n'y trouva plus les criminels. Se mit pourtant à les suivre, & fut après eux jusqu'à la foire de Beaucaire en Languedoc, & marqua toûjours dans la route les lits, les tables & les siéges où ils s'étoient reposez.

Etant à Beaucaire, & cherchant dans les rües, sa Baguette le conduisit à la porte d'une prison, où il assûra positivement qu'il y avoit un des scélérats. On lui ouvrit la porte; on

on lui présenta quatorze, ou quinze prisonniers ; il appliqua à tous sa Baguette, qui ne tourna que sur un Bossu, qu'on y avoit mis depuis une heure pour un petit larcin.

Le Payſan n'hésita point à dire que c'étoit là certainement un des complices du meurtre. Cependant il se mit à chercher les autres, & découvrit qu'ils avoient pris un sentier, qui conduisoit au chemin de Nîmes. On n'en fit pas davantage pour cette fois. On transféra à Lyon le Bossu, qui soûtenoit au Payſan que sa Baguette mentoit, jurant qu'il n'avoit point du tout de connoissance de ce meurtre, & que même il n'avoit jamais été à Lyon. Cependant comme on le remenoit par le même chemin, qu'il avoit suivi en fuïant ; & se voiant par tout reconnu par les hôtes chez qui il avoit logé, il avoüa étant à Bagnols, qu'il avoit passé par cette même maison en décendant du Rône avec deux hommes faits, comme les enfans du Jardinier d'auprès de Lyon les avoient dépeints. Il ajoûta que c'étoit deux Provençaux, qui l'aiant pris pour Valet, l'avoient engagé de tremper dans cette action, sans qu'il eût pourtant ni tué ni volé, & que les Provençaux avoient fait le massacre, & volé l'argent, dont ils ne lui avoient donné que six écûs & demi. Cette confession réjoüissoit un peu le Payſan, parce qu'elle faisoit voir qu'il ne s'étoit point trompé. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que ce Villageois ne pouvoit aller derriere le Bossu le long du chemin, à cause

cause qu'il y ressentoit de grands maux de cœur. Pour éviter cela, il falloit qu'il marchât devant. C'est sans doute par la même raison que ce Villageois ne sauroit se trouver dans les lieux, où quelque meurtre a été commis, qu'il ne soit incommodé notablement par les mêmes maux de cœur, & qu'il ne soit agité comme dans l'accés d'une fiévre violente. Ce qu'il ressent beaucoup moins, quand il poursuit des meurtriers sur une Riviere; & ce qu'il n'éprouve point du tout lors qu'il cherche des eaux ou de l'argent caché.

Le Bossu dans le premier interrogatoire qu'il subit, dés qu'il fut à Lyon, confessa que le jour du meurtre, deux hommes, qui parloient Provençal, l'avoient mené à la boutique d'un Marchand, de qui ils achetérent, ou dérobérent deux serpes à Bûcheron; que sur les dix heures du soir tous trois ensemble, furent chez ce vendeur de vin, qu'ils firent venir à la cave avec sa femme, sous prétexte de remplir une grosse bouteille couverte de paille; que les deux Provençaux décendirent sans lui dans la cave avec ces bonnes gens; que là ils les tuérent à coups de serpe, & remontérent dans la boutique, ouvrirent un coffre, & volérent 130. écûs, 8. loüis d'or, & une ceinture d'argent. Il avoüa encore qu'ils s'allérent promptement cacher dans une grande cour; que le lendemain ils sortirent de Lyon par la porte du Rône; qu'ils bûrent à la maison d'un Jardinier

nier en présence de deux enfans ; qu'ils détacheront un bâteau du rivage ; qu'ils furent au Camp de Sablon, & de là à Beaucaire. Il ajouta enfin que sur la route ils avoient logé chez les mêmes hôtes, où le Payſan l'avoit fait repaſſer au retour afin de l'y faire reconnoître.

Cette confeſſion du Boſſu expliqua bien des choſes, qu'on ne pouvoit débrouïller auparavant. Car on trouva veritablement dans la boutique, qui ſervoit de chambre, une ſerpe à Bucheron neuve, & toute ſanglante, avec une groſſe bouteille preſque pleine de vin.

Dés que la nouvelle de la priſe du Boſſu fut répandüe dans Lyon, chacun raiſonna à ſa maniere ſur l'homme à la Baguette, qui avoit ſuivi & démêlé ſi exactement ce miſérable durant plus de 45. heües françoiſes, qu'il y a depuis Lyon à Beaucaire. Les ſavans & les curieux ſe réveillerent au bruit d'une avanture ſi ſurprenante & ſi rare, que toute l'antiquité ne produit rien qui en aproche. On fit des experiences ; on viſita le Villageois, on le fit parler, on l'écouta, on l'examina, on étoit attentif à tout ce qu'il faiſoit : & la choſe en verité le meritoit bien. Les ſavans prirent le parti qui étoit le meilleur. Car enfin ils ſollicitérent le Payſan de retourner à la cave, pour y faire de nouveau ſes mêmes experiences. Cela ſe fit en préſence de perſonnes diſtinguées. Il parcourût la cave, & les mouvemens de la Baguette mar-

marquérent les deux endroits, où le mari & la femme étoient tombez en mourant; il y fut abondamment moüillé de sueur, eût le poulx élevé, & demeura plus d'une heure en cet état.

On poussa les expériences encore plus loin. On prit la serpe sanglante & deux autres du même ouvrier; on les rangea à un pas de distance l'une de l'autre: le Villageois mit le pied sur chacune, & la Baguette ne s'inclina que sur celle, qui étoit sanglante. On s'imagina que ce Payſan pouvoit adroitement imprimer ce mouvement à la Baguette: c'eſt pourquoi on les cacha dans la terre; & on lui ferma les yeux avec une serviette, & toûjours, la Baguette tourna immanquablement sur la serpe ensanglantée. Tout cela s'eſt paſſé sous les yeux de perſonnes non-seulement de qualité, mais d'un caractére d'eſprit à ne se pas laiſſer ébloüir.

J'eſtime que l'on en jugera ainſi, quand on aura lû ce qui en eſt dit dans la premiere Lettre à Monſieur l'Abbé Bignon. Voici comment elle parle: *Monſieur de Berulle vint chez moi il y a quelque tems à neuf heures du ſoir accompagné de M. le Lieutenant Criminel, de M. le Procureur du Roi & de M. le Comte de Varax. Il me préſenta un Payſan, qu'il me dit être de S. Marcellin en Daupkiné, & ajoûta que c'étoit celui, dont il m'avoit déja parlé, qui avoit la vertu de découvrir les eaux, auſſi bien que les meurtriers, & les voleurs. Il me montra enſuite trois groſſes ſer-*

ſerpes que portoit un laquais de M. le Procureur du Roi, toutes pareilles & du même ouvrier, ſur l'une deſquelles il y avoit un peu de ſang, & qu'il me dit être celle qui avoit ſervi à un meurtre qui s'étoit fait ici quelques jours auparavant; & ajoûta que la Baguette du Payſan tournoit ſur celle-là, & ne tournoit pas ſur les autres; qu'il en avoit déja été témoin, & me demanda ſi je voulois l'être auſſi. J'acceptai le parti. Nous prîmes les ſerpes Monſieur de Berulle, & moi, & après les avoir miſes dans mon jardin ſur des herbes en différens endroits; quoiqu'il fut déja nuit, Monſieur de Berulle prit encore la précaution de bander lui même les yeux au Payſan avec un linge, & de le conduire par la main ſur les ſerpes. La Baguette ne tourna point ſur la premiére, ni ſur la troiſiéme, mais elle tourna ſur la ſeconde, qui à la clarté de la bougie fut reconnüe pour la meurtriére. Je ne fus pas encore ſatisfait de cette premiére experience; & croiant que le hazard pouvoit s'en être mêlé, je fis prendre par mes gens trois tabliers de cuiſine, dans chacun deſquels on enveloppa une des ſerpes, ſur leſquels nous conduiſimes derechef le Payſan, qui aiant entendu qu'on les mettoit dans du linge, nous dit qu'il ne croioit pas que ſa Baguette tournât deſſus; & en effet elle ne tourna point. Je demandai au Payſan, ſi elle tourneroit ſur les ſerpes couvertes de terre, il me dit qu'oüi. Sur cela nous les enterrâmes Monſieur de Berulle & moi dan mon jardin en des lieux ſéparez, de

ma-

maniere qu'on ne les voioit point du tout. Nous y conduisimes ensuite le Payſan. La baguette ne tourna point ſur la premiére & la ſeconde, mais elle tourna ſur la troiſiéme, que nous reconnûmes à la bougie être la meurtriére. Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai vû du Payſan ..... Mais voici ce qui m'arriva hier au ſoir. Monſieur le Procureur du Roi d'ici qui par parenthéſe eſt un des plus ſages & des plus habiles hommes de ce pays, me vint prendre ſur les ſix heures, & me mena à la maiſon, où s'étoit fait le meurtre. Nous y trouvâmes M Grimaut Directeur de la Doüanne, que je connois pour un fort honnête homme, & un jeune Procureur nommé Beſſon, que je ne connoiſſois pas & que M. le Procureur du Roi me dit avoir la vertu de la baguette, auſſi bien que M Grimaut. Nous décendimes tous dans une cave, où le meurtre s'étoit commis; & toutes les fois que M. Grimaut, & ce Procureur paſſoient ſur le lieu où le meurtre s'étoit fait, & où il y avoit encore du ſang les baguettes qu'ils tenoient en leurs mains ne manquoient jamais de tourner, & ne tournoient plus auſſi-tôt qu'ils avoient paſſé cet endroit. Nous fimes ce manége pendant une groſſe heure, & quantité d'experiences ſur la ſerpe meurtriére, que Monſieur le Procureur du Roi avoit fait aporter avec lui, qui ſe trouvérent toutes juſtes. Je remarquai des choſes extraordinaires au Procureur. La baguette lui tournoit bien plus fortement qu'à Monſieur Grimaut; & lorſque je mettois un de mes doigts dans cha-

cun

eune de ſes mains, pendant que la Baguette tournoit, je ſentois des battemens d'arteres tout à fait extraordinaires d ns ſes mains ..... Il avoit le poulx élevé, comme dans une groſſe fiévre. Il ſuoit à groſſes goutes. Il falloit de tems en tems qu'il allât prendre l'air dans la cour ..... Vous jugez bien, Monſieur, qu'après cela il ne m'eſt pas poſſible, de ne pas croire à la Baguette. On s'en moquera tant que l'on voudra ..... Mais j'eſpére que je ſerai bien-tôt vengé, & que les expériences, que l'on ne manquera pas de faire à Paris ſur les vols & les meurtres, par ceux qui ont éminemment la vertu de découvrir les eaux, feront bien-tôt connoître, que nous avons eu raiſon ici de croire ce que nous avons vû: car je ne doute point que la vertu, pour découvrir les meurtres, ne ſe trouve dans la plûpart de ceux qui découvrent les eaux. Je dis dans la plûpart, car j'ai déja verifié ici qu'elle ne ſe trouve pas en tous. Voilà qui eſt circonſtancié d'une maniere; à ne nous laiſſer rien à ſouhaiter là deſſus.

Mais pour reprendre le fil de nôtre hiſtoire: deux jours après que le Payſan fut arrivé à Lyon, on le renvoia avec des Archers au ſentier, qui conduit à Nîmes, & où il avoit ceſſé de ſuivre les deux autres ſcélérats, afin d'en reprendre la piſte. La Baguette le remena par de longs détours dans Beaucaire à la porte de la même priſon où l'on avoit trouvé le Boſſu. Sur cela il aſſura qu'il y en avoit encore un là dedans. Mais il en fut détrompé

par le Geolier, qui lui dit qu'un homme, tel qu'on représentoit un de ces deux scélérats, y étoit venu depuis peu demander des nouvelles du Bossu. Le Villageois se remit ensuite sur leurs pas. Il fut jusqu'à Toulon dans une hôtellerie, où ils avoient dîné le jour précédent. Il les poursuivit sur la mer, car ils s'étoient embarquez, pour se réfugier à Genes Il reconnût qu'ils prenoient terre de tems en tems sur nos Côtes; qu'ils y avoient couché sous des Oliviers; & malgré les tempêtes, & le gros vent qui survint, il les suivit sans pouvoir les atteindre, jusqu'aux dernieres limites du Roiaume.

Cependant le procés du Bossu s'instruisoit à Lyon avec la derniere exactitude; & quand le Payſan fut de retour, ce criminel, qui ne se donnoit que dix-neuf ans, fut condamné à être rompu vif à la place des Terreaux, & à passer en allant au suplice par devant la porte du vendeur de vin, où la sentence fut lüe. A peine le patient fut-il devant cette maison, que de son propre mouvement il demanda pardon à ces pauvres gens, dont il declara qu'il avoit causé la mort, en suggérant le vol, & gardant la porte, dans le tems qu'on les assassinoit.

Voici comme en parle la Lettre à Monsieur l'Abbé Bignon : *Un des complices du meurtre, qui a donné occasion à la Scéne de la Baguette, & que l'on avoit suivi jusqu'à Beaucaire par le moyen de cette Baguette, a été rompu vif depuis deux jours. Il a tout avoüé;*

& sa confession s'est trouvée si conforme à tout ce que la Baguette a indiqué, & à cinquante autres preuves, & circonstances, que l'on a eües d'ailleurs, que jamais affaire de cette nature n'a été mieux éclaircie.

Voilà un fait que je croi très-constant, quelque disposition que j'aie à vouloir joüir exactement de tous les droits de la *liberté Philosophique*, qui ne se repose pas volontiers sur le crédit & l'autorité des temoins, & qui est en possession immémoriale de pouvoir soumettre à un examen sévére tout ce qui paroît nouveau en matiére de Physique. Mais comme cette liberté n'est pas ridicule & extravagante, elle a ses bornes, audelà desquelles elle dégénére en une incrédulité forte & ignorante, qui doute plus par humeur que par raison, & qui est plus d'un jeune étourdi, que d'un véritable Philosophe. Messieurs de la Société Roiale de Londres qui prennent tant de mesures, si scrupuleuses mêmes, avant que de porter leur jugement en matiere de fait, se determinent pourtant à croire un phénoméne, quand soixante ou cent personnes l'attestent. C'est sur ce principe que leur historien veut qu'on ne doute point de la verité, & de la certitude de leurs expériences. Comme je n'en demande pas davantage sur l'histoire que je viens de raconter, je me servirai au sujet de l'expérience de la Baguette Divinatoire, de ce qu'il dit à l'égard des expériences de la Société Roiale d'Angleterre. *Je leur dirai donc ce qu'on*

aprouve, & pratique maintenant dans le monde, n'a point plus de certitude & d'evidence, que ce que la Société propose ; si on excepte les saints mystéres de nôtre Religion. Dans toutes les matiéres de croiance, d'opinion, & de science, la certitude dont les hommes ont coûtume de se contenter, n'égale point celle des faits dont on rend compte au public. J'ose en apeller à tous les hommes prudens ; puisque dans tous les Pays, où les hommes sont gouvernez par des Loix, on ne demande que le temoignage de deux ou trois témoins dans les affaires où l'on décide de la vie, & des biens ; si ce n'est pas les traiter équitablement sur un fait de Physique, de leur donner le témoignage & le consentement de soixante, ou cent personnes ? Histoire de la Société Roiale de Londres, 2. part. sect. 17. pag. 125. Je n'ai pû m'empêcher d'ajoûter cette réflexion à la suite de ce recit, quoiqu'il semble que ce que j'ai dit à l'entrée du premier Chapitre, dût suffire pour convaincre ceux qui doutent du fait : mais comme il y a des gens, qui n'agissent que par imitation, j'ai été bien aise de leur proposer l'exemple de Messieurs de la Société Roiale de Londres.

On voit là les justes bornes dans lesquelles ils renferment leur crédulité. Après tout ne se souviendra-t'on jamais, qu'il faut des raisons pour douter aussi bien que pour croire ?

Comme Monsieur Bourdelot Médecin du Roi m'a fait la grace de m'envoier une Lettre, qu'il vient de recevoir de M. Chauvin

Méde-

Médecin de Lyon, où il répond à quelques difficultez qu'on lui a proposées sur l'homme à la Baguette, & particulierement sur ce qui regarde le fait, j'en inférerai ici quelque chose : d'autant plus volontiers qu'il s'agit de bien établir la vérité du fait, dont beaucoup de gens semblent s'être fait un point de conduite de douter.

Voici ce que M. Chauvin écrit à M. Bourdelot : *Je ne conçois pas comment il se trouve encore de très-bons Philosophes, qui nient la possibilité du fait, ou qui l'attribuent à quelque pacte avec le Diable. On m'a assuré que ce dernier sentiment est celui du Pere Malebranche : faites moi l'amitié de m'éclaircir de la verité, & s'il peut-être possible, qu'un si grand métaphysicien donne dans une pareille cause, pour expliquer un phénoméne de Physique, & quelles peuvent être ses raisons. Je suis neanmoins un peu moins surpris du parti qu'a pris ce bon Pere, depuis que l'illustre Monsieur Chirac Professeur en Médecine à Montpélier a pû me proposer la difficulté suivante ..... Il ne croit pas qu'il y ait personne au monde qui soit doüé d'une pareille vertu à celle que nous supposons dans nôtre Villageois, non pas même pour la découverte des sources.* Surquoi Monsieur Chauvin ajoûte : *Le don de trouver les sources est de notorieté publique dans nôtre Villageois, & dans plusieurs autres personnes ; & on les voit tous les jours confirmé par une infinité d'experiences. ..... Il y a donc des hommes qui ont une*

disposition de corps propre à découvrir des sources : & comme je conçois que celui de suivre un assassin est plus proportionné à la mécanique de l'homme, que celui de trouver les sources, je ne doute pas que quelque homme ne puisse avoir ce don là.

M. Chauvin après cela declare que ce don ne s'étend pas si loin que M. Panthot le fait aller dans sa Lettre à Monsieur le Prémier Médecin. Mais il dit que si on en demeure aux termes du recit qu'il en a fait, surquoi il a dressé sa dissertation, *& qui n'est qu'un précis de la procédure sur laquelle trente Juges très-vigilans, & très-éclairez ont condamné un des complices à être rompu vif, lequel a avoüé son crime sur l'échaffaut, il paroit que la personne du monde, la plus incrédule ne sauroit le revoquer en doute.*

Ensuite il montre que par la seule inspection de toute cette affaire, dont les circonstances sont simples liées, naturelles, & mêlées même d'incidens, que la plus fine prudence n'auroit pû prévoir, il est impossible que ce soit un jeu d'esprit & une intrigue concertée. Il est certain que deux personnes ont été assassinées; qu'un criminel a été rompu vif, & que trente Juges ont examiné, & jugé cette affaire avec une application prodigieuse. Il est d'ailleurs certain que le Payfan à la Baguette a été le seul organe, qui a fait découvrir & arrêter le Bossu fugitif. Tous ceux qui attestent ces articles si incontestables; assurent également, que le Villageois n'a

réüssi

réüssi dans cette recherche, que par le secours de sa Baguette Divinatoire. Y a-t'il à douter après cela? Les hommes agissent pour une fin; ils ne font point d'actions sans motif; ils ne se remuent pas tout à fait machinalement; ils se proposent quelque profit dans un mensonge concerté: que revient-il aux Juges de Lyon de reconnoître, & de dire que Jaques Aymar a suivi durant quarante-cinq lieües, guidé par sa seule Baguette, le Bossu fugitif; si ce n'est la vérité du fait, le mouvement de leur conscience, & le devoir de leurs charges, qui les forcent à rendre ce témoignage.

La Lettre de M. Chauvin contient encore quelques réponses qu'il a faites à des questions, qui lui ont été proposées par Monsieur Terré Médecin de Monsieur le Cardinal de Boüillon. Comme cet éclaircissement contient des faits fort curieux, j'ai crû les devoir placer ici. *Le Villageois pourroit suivre un assassin sans Baguette, mais il ne peut pas découvrir les sources, l'or, & l'argent caché sans elle. Comme la Baguette ne lui sert sur un assassin, que de signe extérieur & que d'un moyen de délassement, il ne se gêne pas à la tenir toûjours entre ses mains de la maniere décrite Il convient neanmoins qu'une longue poursuite d'un assassin le fatigue si fort, qu'il en est comme épuisé: il n'est pas necessaire qu'il mette ses pieds sur les traces de ceux des assassins. Il suffit qu'il soit sur leur route; ce qui est démontré par la maniere dont il suit un meur-*

trier sur une riviere. C'est la nature du sentiment intérieur qu'il ressent au moment qu'il est, pour ainsi dire, aimanté sur le lieu d'un assassinat, qui lui empêche de prendre le change: & quoique je conçoive bien la mécanique par laquelle nôtre Paysan peut reconnoître une femme débauchée, ce bon Villageois n'a jamais dit, qu'il eût ce don, non plus que celui de connoître le plus coupable des complices d'un meurtre. La Baguette tourne sur les traces d'un assassin exécute: car elle tourne actuellement dans la cave, où l'assassinat a été commis.

Voici ce me semble le fait assez circonstancié, & peut-être assez établi, pour n'en plus douter. C'est à ceux qui liront cette histoire à examiner là dessus, & à voir jusqu'où l'on pourroit pousser le Pyrrhonisme, s'il étoit permis de revoquer en doute des faits, qui ont tous les caractéres d'autorité, que peut exiger la foi humaine.

Chapitre III.

La nature n'a qu'un seul mécanisme dans toutes ses operations: & la Philosophie des Corpuscules est la seule, qui puisse rendre raison des merveilles de la sympathie, & du mouvement de la Baguette Divinatoire.

Il faut d'abord remarquer que par le *mécanisme de la nature*, on ne veut point signifier un être, qui, sans être Dieu, agiroit

in

inceſſamment par tout le monde, comme les Philoſophes Payens l'ont entendu : Car ils s'imaginoient, que la nature etoit une ame univerſelle, qui animoit & mettoit en mouvement toutes les choſes corporelles. Mais par le mécaniſme de la nature nous entendrons toûjours *les loix générales du mouvement ; que le Créateur a établies, & ſelon leſquelles il gouverne tout l'Univers.*

Il faut encore remarquer que, comme il eſt conſtant qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, puiſque rien ne ſe peut produire ſoi-même ; il eſt pareillement certain, que nulle cauſe ne peut agir ſur aucun ſujet, ſi ce n'eſt en le touchant ; ſuivant ce principe naturel, auquel il ne faut jamais donner d'atteinte ; que *rien n'agit ſur ce qui eſt diſtant : nihil agit in rem diſtantem.* Cela ſupoſé

I. Je dis que, la nature agiſſant toûjours par les voyes les plus ſimples, & ne faiſant jamais rien en vain, elle ne prend pas, quand elle opére des merveilles, une autre conduite que celle qu'elle tient lorſqu'elle ſe joüe, pour ainſi dire ; dans des ouvrages communs, & dont les reſſorts ſont tout-à-découvert. Ce principe eſt de la derniere importance ; & faute d'y avoir eu égard dans l'explication des phénoménes de la Nature, les Philoſophes de l'Ecole, & le petit peuple ſe ſont jettez dans des extrémitez contraires, qui ont également retardé le progrés que les hommes pouvoient faire dans l'étude des choſes naturelles.

Le petit peuple accoûtumé à ne pas s'élever au dessus des choses sensibles, & ne pouvant s'imaginer que la Nature employât des agens, qui ne fussent pas visibles, & palpables, a attribué aux sorciers, & aux démons, tous les effets dont il ne pouvoit pas développer le mécanisme.

Les Philosophes de l'Ecole au contraire, ne voulant pas ramper avec le peuple dans les choses grossiéres & sensibles, ont pris une route toute opposée. Quand il a été question d'expliquer les phénomenes surprenans de la nature, ils ont appellé à leur secours les *qualitez réelles*, les *formes substantielles*, & les termes pompeux de *sympathie*, *d'antipathie*, & de *vertus occultes*, sous lesquels on leur reprochera toûjours d'avoir voulu cacher leur ignorance.

Pour nous, nôtre dessein est de marcher entre ces deux extrémitez. Nous quitterons au peuple les corps grossiers & sensibles, qui ne sont point certainement les organes, dont la nature se sert dans ce qu'elle fait de merveilleux. Nous négligerons pareillement les *qualitez*, les *formes substantielles*, les *vertus occultes* si célébres dans l'Ecole, qui ne tombent pas à la verité sous les sens par lesquels le peuple se gouverne ; mais aussi qui sont pour le moins autant intelligibles, que les secrets les plus impénétrables de la Physique.

Nous reconnoîtrons donc entre les *corps visibles* & ces *êtres inconcevables*, un genre moyen d'agents volatils, très-subtils, & très-actifs,

actifs, que nous nommerons indifferemment *Corpuſcules*, *Particules de la matiere*, *Atomes*, *matiere ſubtile*. Car pour le nom il importe peu; & cela ne mérite pas après tout, qu'il y ait un ſchiſme, & une diviſion entre les Cartéſiens, & les Gaſſendiſtes; puiſque ce n'eſt qu'une même Philoſophie dans le fond, & que l'on peut expliquer par les *Atomes* de Gaſſendi tout ce que l'on explique par la *matiere ſubtile* de Deſcartes.

On voit déja bien par ce plan, que je ne me ſervirai pas non plus des quatre Elémens des Péripateticiens, ni des trois des Chymiſtes, pour expliquer, comment ſe fait le mouvement de la Baguette Divinatoire. Je ne mépriſe pas pour cela l'antiquité. C'eſt peut-être par l'eſtime que j'en faits, que j'en uſe de la ſorte. Car enfin quelque âge que puiſſe avoir la doctrine d'Ariſtote, & le Péripatétiſme, la Philoſophie des corpuſcules eſt beaucoup plus ancienne; c'eſt du moins l'opinion de M. Boyle qui lui donne le nom de *Philoſophie Phénicienne*, parce qu'elle a précedé toute la philoſophie des Grecs. Il ſe ſert, pour établir ſa prétention, du témoignage de quelques anciens Ecrivains, qui aſſurent qu'avant qu'*Epicure* ou *Democrite*, ou même Leucippe euſſent jamais enſeigné leur Philoſophie dans la Gréce, il y avoit eu un certain Phyſicien, originaire de la Phénicie, qui expliquoit tous les Phénoménes de la nature par le mouvement, & les proprietez des petites particules de la matiere: *Scripto-*

rum quorundam antiquorum autoritate fretus, à quibus accepi Physicum quendam è Phœnicia oriundum Phænomena naturalia per minutarum materiæ particularum motum, aliasque affectiones explicare solitum. Boyle Præfat. in Experim. Chymic.

Ce qui a le plus contribué à écarter de la vérité les sectateurs des *qualitez occultes*, c'est qu'ils ont crû qu'il y avoit plus de mystére, qu'il n'y en a véritablement, dans les effets que nous admirons davantage. Ils se sont figurez que, lorsque la Nature se cache dans ses œuvres, elle se comporte d'une autre façon que quand elle agit à découvert : c'est cependant toûjours le même mécanisme.

Ainsi lorsque nous voyons qu'un corps est mis en mouvement, qu'il est poussé, encore que le ressort, & la maniere, dont se fait cette impulsion, ne nous soient pas sensibles, à cause de l'extréme grossiéreté de nos sens, & de la prodigieuse ténuité, ou petitesse des agens, que la nature emploie, nous devons pourtant être persuadez, que ce mouvement est produit selon les mêmes loix, par lesquelles les corps sont mûs à découvert & sensiblement.

Il n'y a qu'à examiner par quels moyens l'Art, qui ne fait qu'imiter la nature, met quelque chose en mouvement : or la mécanique remüe les machines par le *levier* par la *poulie*, par la *roüe*, par le *coin*, & par la *vis* ; on doit donc se persuader, que si la Nature, lorsqu'elle agit par des ressorts secrets, n'emploie

ploie pas ces instrumens grossiers, dont la Mécanique se sert, pour augmenter les forces humaines, elle leur substitue certainement des instrumens équivalens, mais plus subtils, & tout à fait insensibles. Toute la différence qu'il y a entre les opérations de la Nature, qui nous paroissent surprenantes, & celles dont nous ne sommes point du tout touchez; c'est que dans le merveilleux, son mécanisme n'emploie que le ministére d'organes & d'instrumens, sur lesquels nos sens n'ont aucune prise; & que dans les ouvrages ordinaires elle ne cache point son art, ne mettant en œuvre que des choses sensibles. Ce qu'il y a de différence vient donc des agens, dont les uns sont sensibles, & les autres ne se découvrent que par la raison; mais quant au mécanisme, c'est toûjours le même; c'est par tout la même analogie & la même conduite.

Quand, par exemple, le feu brûle le bois, rien ne surprend, parce que la Nature ne se cache point là; & l'on voit comment la flâme perce, ouvre le bois, en separe, & en écarte les parties afin de s'y insinuer & de le consumer. Tout cela est de la juriſdiction des sens Mais il n'en va pas de même lorsque les fumées séches, & chaudes des minieres dessèchent, & brûlent les plantes & les arbres qui croissent dessus; parce que ces exhalaisons subtiles, acres, & mordantes ne tombent pas sous les sens, il a fallu que la raison ait aidé à les découvrir. Cependant

c'est

c'est le même mécanisme ; & la nature en brûlant le bois par le feu ne prend pas une autre métode que celle qu'elle tient, pour brûler les plantes sur les minieres ; puisque les corpuscules brûlants, qui s'exhalent des matieres minérales, percent, ouvrent, déchirent, découpent, & séparent les parties des plantes pour les détruire, comme fait le feu à l'égard du bois.

On ne sauroit faire trop d'attention à ce que je dis ; & j'ose bien avancer que c'est là un principe & une clef, pour se faire entrée dans les secrets, dont il semble que la Nature nous ait voulu dérober la connoissance, & sur lesquels la Philosophie de l'Ecole nous a donné jusques ici si peu de lumiéres.

La Philosophie n'est donc pas embaraſſée à expliquer ce que la nature fait sous les yeux de tout le monde, & lorsqu'elle n'emploie que des corps grossiers & visibles ; parce que l'on voit alors l'union de l'agent & du patient ; la contiguité des corps est sensible ; la cause qui agit, & le sujet sur lequel elle agit, se touchent par un *contact mathématique*. Ils sont corps à corps ; c'est ainsi que le cachet laisse son image sur la cire molle, en la touchant immédiatement. Mais la difficulté c'est quand l'agent, & le patient sont distans, & qu'on ne voit point ce qui émane de l'agent, pour porter sa vertu sur le patient. C'est ainsi, que l'action d'une pierre d'aiman, semblable à celle de Messieurs de la Société Roiale de Londres, qui fait mouvoir

voir une aiguille de bouſſole à neufs pieds de diſtance, donne la torture à un homme, qui ne ſait pas, qu'il circule au travers & autour de cet aimant un tourbillon de matiere ſubtile, dont la ſphére d'activité s'étend à neuf pieds à l'entour : & quoique ſes yeux ne voyent pas ces petits agens, il eſt pourtant très-certain que c'eſt par leur miniſtére que l'aimant agite l'aiguille de bouſſole, & la touche par un *contact phyſique*, c'eſt à dire par de petits corps qui ſont moyens entre l'agent & le patient, & qui lui impriment tous les mêmes mouvemens, que l'on donne à la pierre. C'eſt ainſi que les deux piéces, qui joignent les planches d'une *regle paralelle*, font que l'une ne ſe peut remuer, que l'autre ne ſe trouve toûjours en même tems dans la même ſituation.

II. Ces petits corps ſont trop myſtérieux, & leur uſage eſt trop grand, pour ne les pas conſidérer avec attention.

1. Ils ſont quelquesfois une partie & un écoulement de la ſubſtance même dont ils émanent ; comme ſont les corpuſcules du Vitriol, qui ſe détachent de la poudre de ſympathie pour ſe répandre dans l'air.

2. Ils ſont quelquesfois une ſubſtance *tierce*, qui porte la vertu de l'agent vers le patient. Ainſi les eſprits animaux ſont une ſubſtance *tierce*, que le cerveau qui en eſt le reſervoir, diſtribüe dans les nerfs, & de là dans les muſcles, afin de produire dans l'animal les divers mouvemens que nous y admirons.

3. Ils

3. Ils ne sont quelquefois que l'air voisin de l'agent, à qui il sert de vehicule pour porter son impression sur le patient. Ainsi l'air, qui environne une cloche étant agité par le mouvement de la cloche, & du battant, pousse l'air voisin, celui-là l'autre, & ainsi successivement jusqu'à ce qu'il vienne heurter, comme un marteau, au tympan de l'oreille, & y produire le son, dont nous avons alors un sentiment.

Ce sont ces petits corps, qui font tout le mystére de ce qu'on apelle *sympathie* & *antipathie*, comme ils en font en effet tout le ressort : dés qu'on les peut une fois bien reconnoître, tout ce qu'il y a de plus occulte dans la *sympathie* se manifeste bientôt ; & j'espére que nos Poëtes ne nous chanteront plus :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies.
Dont par le doux accord les ames assorties,
S'aiment & l'une & l'autre, & se laissent piquer.
Par ce je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer.

Cela étoit vrai, avant le rétablissement de l'ancienne Philosophie des corpuscules, & dans le tems que tous les Philosophes dans les merveilles de la nature ne recouroient qu'à la *sympathie*, & à *l'antipathie* ; s'imaginant en avoir beaucoup dit, quand ils avoient fait montre de ces mots pompeux, qui ne sont pas plus intelligibles que ce qu'ils vouloient expli-

expliquer. Alors toute la Physique dans le merveilleux rouloit sur ces termes magnifiques.

Jean-Baptiste Porta dit que c'est par la force de la *sympathie* qu'un taureau en furie s'apaise sur le champ, si on l'attache à un figuier ; & qu'un Eléphant s'adoucit à la vüe d'un Bélier ; & que c'est par *antipathie*, que la vigne fuit le chou ; que la cigüe s'écarte de la rue, & que quoi que le suc de la cigüe soit un poison mortel, il ne nuit nullement, si après l'avoir bû, on avale du suc de rüe, *lib.* 1. *mag. natur. cap.* 1.

Corneille Agrippa explique aussi par la *sympathie*, & *l'antipathie* tout ce qu'il n'entend point dans la Physique. Il dit qu'il y a une grande *sympathie* entre le palmier mâle, & le palmier femelle ; entre la vigne, & l'olivier ; entre le figuier, & le myrte ; & qu'il y a une *antipathie* irréconciliable entre le scorpion, & le crocodile, qui cherchent réciproquement à se tüer ; entre l'éléphant, & le pourceau, entre le lion, & le coq ; le corbeau, & le hibou ; le loup, & la brebis ; le crapaut, & la belette. *lib.* 1. *Philosoph. occult.*

Jérôme Cardan ne philosophe pas d'une autre maniere. Il dit que le lézard a de la *sympathie* avec l'homme, & qu'il se plait à le voir, & à chercher sa salive qu'il boit avec avidité. Il ajoûte que c'est par *antipathie*, que la queüe d'un loup suspendüe dans une étable empêche les bœufs de manger. *lib.* 17. *de subtil.*

Il ne faut pas dissimuler que ces Philosophes tâchoient de faire entendre ce qu'ils pensoient par *sympathie*. Ils disoient que c'est une *convenance ou conformité de qualitez naturelles d'humeurs ou de tempérament, qui font que deux choses s'aiment, se cherchent, & demeurent en repos ensemble.* Mais certainement il faut qu'ils reconnoissent à leur tour que quiconque n'en dit pas plus, insinüe assez qu'il n'y entend rien. On ne doute pas de cette *convenance*, & de cette *conformité de qualitez*; mais on demande ce qui la produit, & ce qui en est la cause efficiente. C'est ce qu'on ne sauroit expliquer sans la Philosophie des corpuscules.

La Baguette Divinatoire a couru la même fortune que les autres secrets de la Physique. On en a raporté les effets à la *sympathie* qu'il y a entre les métaux & certains plantes. On n'en pouvoit pas dire davantage. Philippe Mélancthon dans un discours qu'il a composé exprès *de συμπαθεία & ἀντιπαθεία*, fait six classes des différentes *sympathies*, qu'il a observées dans la nature, & fait l'honneur à la *Baguette de Coudrier* de la placer au second rang. La deuxiéme sorte de *sympathie*, est, dit il, celle qui est entre les métaux & les plantes; De là vient que tourne la Baguette fourchüe de Coudrier, dont se servent ceux qui travaillent aux minieres, pour trouver les veines d'or, & d'argent, & qu'ils appellent pour ce sujet *Baguette Divine*. Après cela il fait quelque effort, afin d'expliquer la raison

son & le secret de cette *sympathie*, qui fait tourner la Baguette sur les métaux. Il dit que c'est que le Coudrier tire par ses racines les sucs minéraux, qui sont dans la terre, qu'il s'en nourrit, & fortifie merveilleusement, & que de là naît la sympathie qu'il a avec l'or, & l'argent : *Cujus furculi vires augent, roborantque succi minerales.* Il falloit alors se paier de cette monnoie, bonne, ou mauvaise ; on n'avoit rien de meilleur à donner on ne philosophoit pas, on devinoit, & par malheur très-mal.

La Philosophie des corpuscules nous mêne aujourd'hui plus loin. Elle dévelope, autant bien qu'on le peut, le mécanisme de la nature dans les opérations que l'on attribue à la *sympathie*, & à *l'antipathie* : tellement que nous disons avec certitude, que cette affection, ou cette estime secrette, dont nous nous sentons prevenus, pour certaines personnes, dés la première fois que nous les voyons, est causée par une émission d'esprits, ou de corpuscules qui partent de ces personnes, & qui vont faire une douce impression sur la rétine, ou le nerf optique, ou dans les autres nerfs ; laquelle parvenant jusqu'au cerveau, affecte l'organe de maniere que la perception ou sensation nous est agréable. Quand au contraire cette sensation se fait avec un sentiment confus de desagrément, ou d'éloignement, celà s'apelle *antipathie*. Voilà un modele pour expliquer toutes les *sympathies*, & *antipathies*, qui se peuvent trou-

ver

ver dans les trois familles des animaux, des végétaux, & des minéraux.

M. Gassendi raporte un assez plaisant exemple *d'antipathie*, dont il a été témoin. Un jour, dit-il, je vis avec surprise une troupe de pourceaux, qui en plein marché se mirent tous à gronder contre un boucher, & à le régarder de travers comme leur ennemi mortel tant qu'il fut proche d'eux. J'ajoûterai à cela, que j'ai vû dans une rüe de Paris tous les chiens sortir des maisons, aboyer avec beaucoup de violence contre un de ces chiffonniers, qui tâchent souvent de les attraper, pour en avoir la peau. Or cette *antipathie*, venoit de ce que & le boucher, & le chiffonnier étoient environnez des esprits des animaux qu'ils avoient fraichement tuez: comme ces corpuscules, dont leurs habits étoient remplis, avoient été tirez de force, & étoient, par conséquent agitez d'un mouvement extraordinaire, ils s'alloient porter avec rapidité sur le corps de ces pourceaux & de ces chiens, & les heurtoient d'une maniere qui produisoit en eux une sensation fort desagréable.

C'est la raison pourquoi le sang d'un homme assassiné se remet en mouvement, & coule de la playe à la présence du meurtrier; s'il est vrai que cela arrive quelquefois, comme les loix, qui semblent y avoir quelque égard, le supposent. Les esprits du mort, dont le meurtrier est tout environné, & qui ont été arrachez avec toute l'horreur que produit la pré-

préſence d'un homme cruel, & ſanguinaire, ſont demeurez dans une agitation ſi violente, qu'ils ne manquent pas, ſi le cadavre eſt dans la ſphére de leur activité, de le choquer rudement, & de remettre en mouvement les eſprits qui ſont reſtez dans le ſang. *Poteſt aliqua adhuc fieri collectatio inter occiſi ſpiritus in ſanguine ſuperſtites, & appellentia ab occiſore corpuſcula, iis conſimila, quæ occiſionis tempore horrorem incuſſerunt. Gaſſend. Phyſic. ſect. 1. lib. 6. cap. 14. pag. 453.*

On dit que le coq a de la *ſympathie* pour l'aurore, dont il annonce le lever par ſon chant, & par un battement d'ailes. Cicéron déclare que Démocrite a fort bien expliqué cette *ſympathie* par la diſtribution de la matiere ſubtile qui s'eſt formée de la digeſtion durant la nuit, & qui s'eſt répandüe dans toutes les parties du coq. La digeſtion, dit-il, eſt alors achevée; le ſang s'eſt diſtribué par tout le corps; le coq ſent ſes forces rétablies par les nouveaux eſprits dont il eſt rempli, il n'y a donc rien de merveilleux; ſi cet oyſeau à qui le chant eſt naturel, fait éclater ſa joie par ſon chant, & par un battement d'ailes. *Democritus quidem optimis verbis cauſam explicat, cur ante lucem galli canant: depulſo enim de corpore, & in omne corpus diviſo, & modificato cibo, cantus edere quiete ſatiatos .... De Devinat. lib. 2. n. 57.*

La ſympathie de l'héliotrope avec le ſoleil fait trop de bruit, pour la paſſer ſous ſilence. La raiſon pourquoi cette fleur ſe tourne du

côté

côté de cet Astre, en cas qu'elle lui soit bien exposée, c'est que les rayons du soleil en desséchant la tige du côté qu'ils la frapent, font qu'elle s'accourcit à cause de l'évaporation des esprits qui s'en exhalent; & qu'elle se courbe, comme fait une carte moüillée mise devant le feu ou au Soleil. Voilà tout le mystére qui a si fort tourmenté tant de Philosophes; & ce n'est rien avec la clef de la Philosophie des corpuscules.

Il faut encore dire un mot des corps électriques comme sont le diamant, le saphir, l'opale, l'ambre, le jay, l'agate, & la cire d'Espagne, qu'on appelle Electriques, parce qu'ils attirent d'une façon très-sensible des brins de paille. Chacun a pû voir comment ces corps, & plusieurs autres pierres précieuses lévent, quand on les a frottées contre du drap, de petits fêtus, & mêmes toutes sortes de petites choses bien legéres; mais peu de gens savent comment se fait cette attraction. Ceux qui l'ont voulu expliquer par les *vertus occultes*, n'ont rien dit. Mais la Philosophie des corpuscules dévelope la chose parfaitement bien. Quand on frotte cette substance, on en ouvre les pores, on augmente le mouvement de la matiere subtile qui y transpire; & alors il se fait une émission abondante d'esprits à l'entour, dont le cours rapide chasse l'air contigu. Mais comme cet air a la vertu de faire ressort, & de revenir, pour ainsi dire, sur ses pas, il repousse les petits corps Electriques, lesquels pénétrent

&

& emporterent en retournant les choſes legéres qu'ils trouvent ſur leur chemin. Je ne m'amuſerai pas à prouver ici ; que l'air a une vertu élaſtique. Un ballon rempli d'air, & dont les Ecoliers ſe joüent, ne fait tant de bonds, que parce qu'en tombant le cuir s'enfonce, & comprime l'air, qui revenant par ſon reſſort dans l'enfoncement d'où il s'étoit retiré, fait bondir cette groſſe boule de cuir autant de fois qu'il ſe fait une compreſſion d'air au dedans.

Les corps électriques attirent donc la paille, comme l'aiman attire le fer ; avec pourtant cette difference :

1. Qu'il ne faut point frotter cette pierre, parce qu'il y a toûjours autour d'elle une atmoſphére de matiere magnétique, qui eſt en mouvement.

2. Que l'aimant n'attire que le fer.

3. Que l'impulſion qui ſe fait du fer vers l'aimant, n'eſt point empêchée par l'interpoſition d'un corps hétérogéne ; ce qui fait voir que les corpuſcules magnétiques, qui communiquent leur vertu au travers du marbre même, ſont incomparablement plus ſubtils que les corpuſcules électriques.

Il faut maintenant venir à l'explication du mouvement qui fait incliner la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les autres choſes ſurquoi l'experience nous apprend qu'elle tourne.

C'eſt ici où il faut raſſembler ſommairement tout ce que j'ai dit dans ce chapitre. Je

n'y

n'y ai été un peu long, qu'à cause de l'importance de la matiere; & qu'il faut préparer le monde à un système, que beaucoup des gens n'entendroient point sans le secours, qu'on pourra tirer des principes, que j'ai posez.

1. J'ai montré, que la Nature n'a qu'un seul mécanisme dans tout ce qu'elle fait. Il faut donc considérer ce mécanisme dans un effet qui nous soit déja connu; afin de reconnoître plus facilement le même mécanisme dans l'inclinaison de la Baguette Divinatoire. Personne ne se soûlevera contre cette métode tout à fait conforme au bon sens, qui veut que l'on explique ce que l'on ne connoît pas dans les choses naturelles, par ce que l'on y connoît déja.

2. J'ai fait voir par plusieurs exemples, qu'il n'y a que la seule Philosophie des corpuscules, qui soit capable de développer ce qu'il y a de plus caché dans les merveilles de Nature, & dans tout ce que l'on apelle *sympathie*, & *antipathie*. Il faudra donc chercher, & suivre ces petits corpuscules, puisqu'ils nous découvriront tout le secret mécanisme de la Nature dans le mouvement de la Verge de Coudrier. Or c'est ce que j'espére exécuter dans la suite d'une maniere où il y aura peu de chose à souhaiter pour l'évidence.

Avant que de finir ce chapitre; il faut faire ici une observation, qui me paroît de la derniere importance, tant pour la Physique, que

que pour la Médecine, & à laquelle cependant je ne vois pas que les Philosophes aient jamais bien pensé. Il me semble qu'on auroit dû faire plus d'attention à l'extrême fluidité & liquidité de l'air, & à la parfaite analogie qu'il a avec l'eau. Il est composé de particules si subtiles & si deliées, qu'elles se dégagent facilement des corps où elles sont enfermées, afin de prendre la forme d'un tout extrêmement liquide. Il faudroit donc considérer l'atmosphére de l'air, qui envelope le globe de la terre, comme un fleuve d'une immensité prodigieuse, dans lequel les hommes & tous les animaux vivent à leur maniere, comme les poissons & les monstres de la mer font dans l'eau. Les parties de l'air s'unissent, & se désunissent avec autant de facilité, qu'on en remarque pour l'union, & pour la desunion des particules de l'eau : l'air est susceptible comme l'eau de froid, & de chaud : de même il s'imprégne aisément des odeurs bonnes & mauvaises ; il coule, & s'insinue comme l'eau, dés qu'il trouve le moindre petit passage, ainsi qu'on l'expérimente tous les jours aux portes & aux fenêtres, quand elles ne sont pas bien exactement fermées : je ne doute pas même qu'il ne se puisse teindre, & revêtir de toutes sortes de couleurs, comme on en fait quelquefois prendre à l'eau.

Expérience.

Chacun sait ce petit jeu par lequel on fait voir les gens avec des visages pâles, livides,

& hydeux comme des déterrez. Il consiste à brûler dans une chambre une verrée d'eau de vie dans laquelle on a mis une pincée de sel commun. On éteint les bougies, & le feu même. Alors l'air de la chambre est si chargé des corpuscules de l'eau de vie & du sel, qui se sont évaporez, que les visages que l'on voit au travers de cet air, paroissent effroiables. Il y en a qui portent ce secret plus loin.

Expérience.

Si au lieu d'eau de vie, & de sel, on fait évaporer dans une petite chambre un demi-septier de bon esprit de vin, que l'on met avec un morceau de camphre en un plat de terre vernissé sur les charbons ardents; celui qui vient à entrer ensuite dans la chambre, voit un spectacle qui le surprend terriblement, s'il y entre avec une chandelle allumée. Car enfin comme toute la chambre est remplie des corpuscules de l'esprit de vin, & du camphre, qui est la matiere du monde la plus inflammable, l'air se met en feu, & la personne se voit au milieu des flammes. La chose est d'autant plus plaisante que c'est un feu subtil, comme celui des éclairs, qui ne nuit à rien du tout. Mais il est d'ailleurs fâcheux que le camphre ait une odeur si violente, & qui n'agrée pas à bien des gens.

L'air est donc absolument fluide & liquide comme l'eau, & puisqu'il est susceptible de toutes les mêmes impressions, il en faut donc rai-

raisonner comme on fait à l'égard de l'eau. Or de même que l'eau d'un bain devient très-sale, & d'une puanteur insuportable en deux heures de tems, il en arrive de même quelque fois à l'air. Et sur cela je ne saurois trop me récrier contre l'ignorance barbare de certaines gens, qui dans les visites qu'ils font chez les malades, recommandent si mal à propos avec tant de soin qu'on tienne leur chambre bien close, & bien fermée : ce qui peut être d'une très-dangereuse conséquence & pour le malade, & pour les personnes qui le gardent. Car il est certain qu'il arrive à l'air de la chambre en peu de jours, ce qui arrive à l'eau d'un bain, qui se salit, & se corrompt en peu d'heures : & c'est une cruauté terrible d'obliger un malade de ravaler tout ce mauvais air, dont la Nature l'avoit déchargé par la transpiration insensible. Il est de la propreté d'une personne qui se porte bien, de renouveller souvent l'air de sa chambre, en ouvrant une porte ou une fenêtre ; & il est important pour un malade qu'on veut rétablir, de donner à la chambre de tems en tems un peu d'air nouveau. Voilà pourquoi *M. Tschrinbaus* dans le petit Livre qu'il a composé en Allemagne, *des remédes du corps*, parmi les régles qu'il a données, pour se conduire quand on est malade, il s'en trouve une qui dit ; *qu'il faut mettre le malade en un lieu, où l'air soit calme, modérément chaud, & où il n'y ait aucune mauvaise odeur ; & que si la maladie est longue,*

on doit renouveller de tems en tems l'air de la chambre, où il est couché. Regle IX.

Après avoir montré qu'il fait raisonner de l'air, comme on raisonne ordinairement de l'eau ; je passerois d'abord à donner mon système sur le mouvement & l'inclinaison de la Baguette Divinatoire ; mais je me sens obligé de répondre auparavant à une difficulté, que je crains qu'on ne me fasse d'abord.

Chapitre IV.

Nous connoissons assez la nature des Corpuscules, pour nous en servir à expliquer les phénoménes de la Baguette Divinatoire.

On me pourroit d'abord objecter, que je veux expliquer le phénoméne si obscur du mouvement de la Baguette Divinatoire, par une chose que nous connoissons peut-être encore moins. Car, dira-t'on, les corpuscules de la matiere subtile ne pouvant à cause de leur ténuité être découverts par les sens dont les organes sont trop grossiers, peuvent-ils servir à démontrer la cause du mouvement de la Baguette Divinatoire sur les eaux sur les métaux, & sur les pas des criminels ?

Il est vrai que cette objection seroit très-raisonnable, si nous n'avions pas une connoissance plus distincte de ces petits & très-invisibles corps, que celle qu'en donne ordinairement la Philosophie Péripatéticienne car on ne peut nier que les Philosophes n'aien

n'aient traité avec beaucoup de négligence ce qui regarde les corpuscules. A peine ont-ils fait attention à leur existence. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont pris si peu de soin d'en rechercher les différentes espéces ; puisqu'ils ont même assez légérement examiné, s'ils étoient au monde. Il a plû à Aristote, & à ceux qui se sont fait un point de devoir de ne l'abandonner jamais, quoiqu'il dise, de distribuer en deux classes tous les petits corps qui se détachent des deux grandes masses dont le globe terrestre est composé. Ils apellent *exhalaisons* chaudes & séches, les *fumées* qui s'élevent de la partie solide de la terre ; & ils nomment *vapeurs* froides & humides ce qui s'éleve de la partie liquide, c'est à dire, des eaux. Il leur arrive même quelquefois de confondre ces différens noms, & de se servir indifféremment de celui de *vapeurs*, d'*exhalaisons*, ou de *fumées*. Cependant ceux qui se sont formé des idées plus distinctes, & qui ont voulu parler plus exactement, y ont toûjours mis de la différence.

Je ne disconviens pas que les vapeurs ne soient *des corpuscules d'eau, que la chaleur du soleil, ou des feux soûterrains, ou le mouvement circulaire de la terre ont separez des autres, & élevez en l'air ;* puisque nous voyons par expérience, que la chaleur réduit l'eau en vapeurs.

J'accorderois aussi volontiers que les exhalaisons sont *des corpuscules que la même chaleur, & le même mouvement ont separez, &*

élevez des corps terrestres : puisque les fermentations continuelles, qui se font dans la terre, détachent & élevent des fumées des corps terrestres.

Mais ce qu'il y auroit à dire à cette division faite par Aristote ; c'est qu'elle n'est pas plus juste, que si je divisois tous les animaux en deux familles ; à savoir en *bêtes à cornes*, & en *bêtes à deux pieds* ; où l'on voit que les chevaux, & les poissons ne trouveroient aucune place.

Il en va de même des corpuscules : ils ne sont pas tous renfermez dans la famille des vapeurs *froides*, & *humides*, & dans la famille des exhalaisons *seches*, & *chaudes*, puisque les fumées du mercure, & de l'opium sont estimées *seches*, & *froides*, Mais après tout, quand même le dénombrement des corpuscules suivi dans les Ecoles seroit exact, on n'en devient guéres plus savant dans la connoissance de la nature des animaux. Je ne connois guéres davantage un taureau, quoique je sache qu'il a des cornes, puisque le bouc, le rhinocérot, le cerf, & plusieurs monstres de la mer en ont aussi. Connois-je la nature de l'ambre, des cantarides, de la canelle, & du tabac, pour savoir que les corpuscules qui s'en séparent, sont secs & chauds ?

Au lieu de cette division par laquelle les Ecoles rangent tous les corpuscules sous deux classes, & qui n'est au fond d'aucun secours dans la Physique, nous considérerons trois pro-

propriétez dans ces écoulemens de matiere subtile, qui nous serviront extrémement, non-seulement pour connoître la nature déterminée de ces petits corps, mais encore pour trouver la cause prochaine, & immédiate des phénoménes de la Nature les plus surprenans, & sur tout les effets de la Baguette Divinatoire, dont on a jugé jusques ici la cause occulte, & impénétrable.

1. Nous verrons que ces corpuscules répandus dans l'air, quoique réduits en un volume invisible, gardent pourtant, la nature du tout, dont ils se sont separez.

2. Nous reconnoîtrons que nos sens jugent facilement par les qualitez sensibles de ces particules de la matiére; qu'elles sont aussi différentes entre elles, que les corps, d'où elles émanent, sont différens entr'eux.

3. Nous allons nous assurer, que ces corpuscules produisent sur certains corps les mêmes effets, qui produiroit la masse de la substance, d'où ils s'exhalent: Ce qui nous mettra en état de connoître distinctement la Nature propre, & particuliere de ces particules de la matiere, & nous ménera loin dans la Physique la plus cachée.

I. Je dis que *les corpuscules répandus dans l'air, quoique réduits en un volume invisible, gardent pourtant la nature du tout, dont ils se sont separez*: ce qui se manifeste effectivement du moment qu'ils sont réünis: car dans un tems humide, les vapeurs de l'eau qui volent dans l'air, retournent en

eau sur les marbres, sur les murailles, & sur tous les autres corps capables par leur froideur de les condenser, & de les retenir; ou bien lorsqu'elles se répandent sur la terre en rosées & en pluies.

Le vif argent même nous fait voir par diverses métamorphoses, comment il se dégage des mélanges, dans lesquels on l'a fait entrer, & la subtilité avec laquelle il se dépoüilla du masque & des ornemens étrangers, sous lesquels on a crû le déguiser à ne le plus reconnoître; mais cependant par la distillation, avec le secours d'un feu proportionné, il se dérobe, des chaînes dont on l'avoit arrêté, il s'envole en vapeurs, & se retrouve incontinent sous sa premiere forme dans le recipient.

Expérience.

Les ouvriers qui se servent de mercure pour dorer leurs ouvrages de cuivre ou d'argent, expérimentent souvent à leur perte combien il est vrai que les écoulemens des corpuscules ont la même qualité bonne ou mauvaise, qui se trouve dans les corps dont ils se séparent. Les doreurs en faisant évaporer peu à peu sur le feu le vif-argent, qui s'en va dans l'air en fumées, éprouvent l'effet même qui se passe dans la distillation; car comme dans la distillation le vif-argent répandu en vapeurs parmi l'air se réünit, & reprend sa prémiere forme de fluide dans le récipient; de même les fumées qui s'en élevent en dorant,

rant, se rassemblent quelquefois dans la tête de ces ouvriers, & les tuent dans la suite. Voilà pourquoi les doreurs & les chymistes, qui en emploient beaucoup, se précautionnent contre cet inconvenient, en mettant une piece de monnoie d'or dans leur bouche, car les esprits du mercure s'y portent si volontiers, que quand on retire la piece, elle semble être plûtôt de l'argent que de l'or.

Expérience.

Les Chymistes apellent *fleurs de soufre* une matiere qui se forme des vapeurs condensées que l'on voit s'élever du soufre lorsqu'on le purifie, & qui n'est autre chose qu'un véritable soufre, & de même nature que celui qui avoit été exposé à la sublimation; comme on peut le reconnoître dans la fusion par laquelle on reduit cette fleur en masse de soufre.

Comme je pourrois montrer par quantité d'autres experiences rapportées dans les ouvrages de M. Boyle, qu'il est très-constant que pour l'ordinaire les corpuscules ont les mêmes qualitez, qui se trouvent dans les corps, d'où ils se sont évaporez: je me borne à une qui établit parfaitement bien la philosophie des corpuscules.

M. Boyle raconte qu'il pria un homme d'esprit de ses amis qui alloit aux Indes Orientales pour y remplir une place importante, de se souvenir de faire à sa consideration dans son voyage quelques observations Phy-

 siques,

siques, & de l'en informer ; & qu'entre celles qu'il lui envoya, il y en avoit une qui marquoit que quand le Navire aprochoit de l'Isle de Céylan si celebre par l'abondance de la canelle, & des gommes odoriférantes qu'on y prend, le vent qui venoit de ce côté-là, leur aportoit une odeur tout à fait agréable quoi qu'ils en fussent éloignez peut-être de plus de vingt-cinq milles. L'air est un fluide qui s'impregne facilement des corpuscules qui s'y répandent : & comme il est un fluide beaucoup plus subtil que l'eau, le vin, & toutes les liqueurs dont nous avons la connoissance ; il n'est pas surprenant, si les écoulemens des particules qui s'exhalent des corps se conservent si long-tems, se portent & se font sentir si loin dans l'air.

II. Une seconde chose que nous devons observer dans les corpuscules ; & qui peut être d'un très-grand usage dans l'étude de la Physique c'est que *les gens jugent même par les qualitez sensibles de ces particules de la matiere, qu'elles sont aussi differentes entre elles, que les corps, d'où elles émanent, sont différens entr'eux.*

Il seroit difficile de décider, si les différentes vapeurs, que la chaleur du soleil, & que l'agitation de l'air font élever visiblement du globe de la terre, ont quelque différence dans leurs couleurs. L'œil en jugeroit difficilement : mais du moins il est constant que dans certaines productions de l'art, les yeux peuvent fort bien remarquer une diversité de cou-

couleurs parmi quelques exhalaisons, même sans le secours du feu extérieur pour les mettre en mouvement. C'est ainsi que M. Boyle nous assûre qu'il a souvent observé qu'au dessus de l'*esprit de nitre* bien rectifié, lors même qu'il étoit froid, il s'élevoit en ondoiant des fumées dans des phioles bouchées où il le gardoit ; & que dans ces petits nuages un certain rouge s'y distinguoit très-sensiblement.

Il faut reconnoître que nous n'avons point d'organes qui nous puissent raporter aucun témoignage sur la *quantité*, sur la *figure*, & sur le *mouvement* de ces petits êtres matériels. Nos organes quoi qu'admirables dans leur fabrique, sont trop grossiers, pour atteindre jusqu'à la matiere subtile. Il est certain que l'œil desarmé, c'est à dire, qui n'est point aidé par un microscope, ne sauroit apercevoir ces *atomes vivans*, comme parleroit un Poëte, qui sont dans le fromage, & que nous découvrons avec cet instrument si nécessaire à un Philosophe. Alors nous voyons avec surprise que ces petits *points vivans*, que nous n'aurions jamais connus sans ce secours, ont des organes, des pieds, des yeux, & se meuvent comme les animaux. Comment aurions nous connu leur figure, leur mouvement, & leur grandeur ; puisque sans le microscope, nous ne savions pas, qu'il y eût rien de tel dans la nature ? D'où nous pouvons juger, que si l'on a découvert des vermisseaux dans le vinaigre, dans le lait,

dans le sang de certaines personnes, dans les pustules qu'on voit sur la peau de quelques gens, il y en a bien d'ailleurs dont nous n'avons nulle connoissance, & qu'il importeroit peut être beaucoup pour l'interêt de la santé, & de la vie des hommes, de bien connoître.

Cependant je dirai une chose très-digne de considération, & qui nous servira à expliquer les symptomes qu'on a remarquez dans le Payſan à la Baguette lorſqu'il se trouve dans un lieu, où l'on a commis un meurtre. On juge d'ordinaire que le Toucher est le plus grossier de tous les sens, & peut-être que l'on a raison; mais cependant, comme ce sens est plus étendu que ne sont les autres & qu'il est répandu par tout le corps, il est certain que l'on découvre quelquefois par le Toucher la présence de petits corpuscules sur lesquels les yeux n'ont point de prise. C'est ainsi qu'il y a des oiseaux, & même des personnes délicates & infirmes qui prévoient les pluies, les tempêtes, & les changemens de tems, par les douleurs que les écoulemens des vapeurs invisibles, dont l'air est rempli, produisent dans les parties, qui ont été autrefois affoiblies par quelque mal considérable.

M. Boyle prouve cette importante Physique par des faits très-curieux qu'il raporte. Il raconte qu'il a connu une Dame d'esprit dont le temperament étoit tout à fait tendre, & délicat, laquelle connoissoit immanquablement, quand ceux, qui la visitoient, venoient

noient d'un lieu, où il y avoit beaucoup de neiges. Elle attribuoit ce discernement si surprenant, qu'elle n'avoit point (quand on venoit du milieu des glaces) à une certaine impression qu'elle croioit se faire en elle par le même organe, qui sert à juger des odeurs.

Il ajoûte qu'un Médecin fort habile & de ses amis, aiant été pris d'une fiévre assez extraordinaire, l'ouïe lui en étoit devenüe si subtile, qu'il entendoit très-distinctement ce que disoient ceux-mêmes qui se parloient tout bas à l'oreille.

Il y a dans Cicéron une histoire qui surpasse encore tout cela. Jamais rien n'eût davantage l'air, & le caractére d'un paradoxe. Ce grand Homme dit que deux amis qui voiageoient ensemble, étant arrivez à Mégare, l'un alla loger dans une hôtellerie, & l'autre chez un ami; il ajoûte que ce dernier vit en dormant, comme son compagnon le suplioit de venir à son aide, parce que l'hôtellier vouloit le tuer; qu'aiant regardé cela comme un songe fâcheux qui n'avoit aucune aparence de vérité, il s'étoit rendormi; mais qu'aussi-tôt son compagnon lui aparut, lui disant que puisqu'il ne l'avoit pas secouru quand il étoit vivant, il ne laissât pas du moins sa mort impunie, que l'hôtellier après l'avoir tué venoit de cacher son corps dans un chariot sous du fumier, & qu'il eût à se trouver le lendemain matin à la porte de l'hôtellerie, avant qu'on eût emporté son corps hors de la ville. Cicéron dit encore que cet ami

ami tout troublé d'un ſonge ſi terrible, y courut dés le matin, & qu'aiant trouvé le bouvier à la porte du logis, il lui demanda ce qu'il portoit dans ſon chariot; qu'auſſitôt ce payſan prit la fuite; qu'on retira le mort de deſſous le fumier; & qu'après que la choſe fut bien examinée, on condamna à mort le maître de l'hôtellerie. *Cicero de Divination. lib.* 1. *numer.* 57. Sans recourir aux prodiges, pour expliquer ce phénoméne, je dirois que cet homme qu'on aſſaſſinoit ſi lâchement répandoit dans l'air, ſoit par les cris, ſoit par la tranſpiration inſenſible des impreſſions capables de s'étendre aſſez loin pour aller juſqu'à ſon ami, qui y devoit être plus ſenſible que perſonne, par le raport qu'un long commerce d'amitié avoit établi entre-eux.

C'eſt à cette impreſſion, & à ces mouvemens des corpuſcules qui ſe répandent dans l'air à meſure qu'ils ſe détachent du corps des perſonnes qui nous ſont chéres, que j'attribüe ces preſſentimens que nous avons des diſgraces, & des malheurs de nos parens & de nos amis abſens. Cardan ce pere ſi curieux, qui aiant fait l'horoſcope de ſon fils, en attendoit tant de merveilles, fait pitié quand il récite la fin tragique de ſon cher Jean-Batiſte, qui perdit la tête ſur un échaffaut, pour avoir empoiſonné ſa femme. Ce qu'il faut obſerver ici, eſt que Cardan dit que dans le tems que ſon fils avoüoit ſon crime en priſon, il en fut averti par une impreſſion puiſ-

ſante,

sante, qui le lui expliqua très-distinctement. *Lors qu'il demeura d'accord de son crime, s'il y a du crime à faire périr une femme adultére, moi qui ne savois rien du tout ce qu'il avoit fait, je me sentis comme arracher le cœur, & déchirer les entrailles, & je me recriai : Quoi à l'heure qu'il est, mon fils avoüe qu'il s'est défait de sa femme par le poison ! Il est donc coupable de ce dont on l'accuse ! Et pour cela il perdra la vie. Hieronym. Cardan. de libris propriis pag.* 5. Il en est comme de deux cordes de luth montées à l'unisson, l'impression que fait l'une dans l'air, quand on la pince, met l'autre en mouvement. Et à la verité il y a long-tems que je me suis imaginé que l'air peut porter fort loin une parole à l'égard d'une personne, dont l'oüie sera de la subtilité dont M. Boyle répréſente celle de ce Médecin fébricitant, qui entendoit nettement ce qui se disoit tout bas à l'oreille ; sur tout, si ce sont gens liez par une amitié mutuelle. Voilà des preuves bien évidentes, pour démontrer ce que peuvent sur les organes du corps humain, & particulierement sur celui du Toucher, les corpuscules qui s'exhalent dans l'air après s'être séparez de quelque volume de matiere.

Mais pour nous bien convaincre que les corpuscules mêlez dans l'air ne sont pas tous de la même espéce, & qu'il y en a de diverses grandeurs, de différentes figures, & d'un mouvement qui n'est pas par tout, ni toûjours le même, il n'y a qu'à faire attention à ce

ce que font les bons chiens de chasse, qui démêlent leur maître, après l'avoir perdu, dans une foire, où il y a je ne sai combien de mille personnes. M. Boyle raporte une chose là-dessus, qui démontre invinciblement qu'il y a des corpuscules de différente qualité qui tiennent presque toûjours quelque chose de la substance dont ils se sont exhalez. Il dit qu'un Gentilhomme son parent pour s'assurer si son chien de chasse étoit bien dressé, commanda à un valet de s'en aller à une petite ville à quatre milles du lieu où il étoit, & de passer de là par un bourg éloigné de trois milles, où il y avoit ce jour là une foire; que quelque tems après, le Gentilhomme mit le chien sur la piste du valet; que le chien en prit si bien la voie, qu'il alla à la petite ville, de là au bourg, passa au travers de la foire, & sans nullement s'arrêter à un nombre infini de gens qu'il rencontroit sans cesse, il alla directement à une maison où le valet étoit entré, & monta à un cabinet qui étoit au dernier étage: & là parmi une compagnie fort nombreuse démêla le valet, avec l'étonnement de plusieurs personnes par qui le Gentilhomme faisoit suivre son chien.

Un Chasseur de profession, & qui étoit d'une adresse merveilleuse, pour bien dresser des chiens, assura un jour à M. Boyle, que l'impression qu'un cerf laissoit en passant sur un gazon duroit bien six ou sept heures. Mais un homme d'esprit qui se trouva là par hazard,

zard, dit qu'il avoit de vieux chiens d'un sentiment si fin, & si subtil, que s'ils se trouvoient proche d'un lieu dans une forêt, où un cerf auroit passé un jour auparavant, après un peu de tems ils en prenoient l'odeur, de sorte qu'ils alloient directement à l'endroit où le cerf s'étoit retiré. Il ajoûta à cela qu'il y avoit de ses chiens, qui en chassant, démêloient un cerf échauffé parmi une troupe d'autres cerfs entre lesquels il se seroit jetté. Enfin, il soûtenoit même qu'à voir la maniere, dont les chiens suivoient une bête, il connoissoit, si c'étoit un lievre, ou un renard. En effet, comme un renard a beaucoup plus d'odeur, les chiens le chassent avec plus de chaleur, & portent le nez plus levé. Tant il est donc vrai que la matiere de la transpiration insensible d'un lievre est différente de celle qui s'exhale du corps d'un renard.

Ces effets, pour être ordinaires, n'en sont pas moins admirables. Car enfin il n'est point croiable qu'il y ait des gens d'un esprit assez bouché, pour ne pas admirer la sagacité d'un bon chien de chasse, qui découvre les corpuscules répandus dans l'air; qui les suit, & sur lesquels il se dirige d'une maniere si exacte & si juste, qu'il ne prend point le change. Cependant M. Boyle ne paroit pas trop touché de ce phénoméne. Il dit qu'il est bien plus surprenant, que d'un corps froid & sec, à en juger par la vûe & par le toucher, tel qu'est une substance végétable qu'il prépare,

il

il s'en fasse des exhalaisons si subtiles, si actives, & si puissantes, qu'elles agissent en une minute d'heure sur une lame de métail, jusqu'à la colorer, quoiqu'elle soit envelopée dans un papier.

Voilà, dit-il, qui passe de beaucoup ce que font les chiens de chasse. Car on comprend bien plus facilement, comment des écoulemens de corpuscules peuvent agir sur les organes d'un animal vivant, chaud, & dont le sentiment est infiniment plus exquis, que celui qui se trouve dans les hommes; mais il est bien moins aisé d'expliquer, comment il se peut exhaler d'un corps froid, & sec une matiére assez agissante, pour déranger la contexture d'un corps aussi dur que du métail.

Il faut pourtant ici remarquer qu'il n'est pas absolument vrai, que les corpuscules qui se répandent dans l'air conservent toûjours leur qualité sans s'alterer aucunement. Il s'en fait quelquefois un mêlange & une combinaison avec les particules de l'air, où il semble qu'ils s'évanoüissent, & se perdent.

Expérience.

1. Deux cordes de viole montées à l'octave, qui sont touchées en même tems, si on en juge à l'oreille, semblent ne rendre qu'un seul son, quoiqu'il soit bien assûré qu'il y en a effectivement deux.

2. Il y a des liqueurs lesquelles, quand elles sont mêlées ensemble, ne retiennent rien de

de la couleur qu'elles avoient auparavant ; & le goût n'y trouve pas le moindre reste de ce qu'il y trouvoit quand elles étoient séparées.

3. Enfin plusieurs fleurs, & plusieurs herbes odoriférantes séchées, & mises dans une petite poche fermée, font ce qu'on apelle ordinairement *un potpourri* ; parce que les corpuscules d'odeur, qui s'en exhalent, étant mêlez, & combinez les uns avec les autres, font un effet où l'on auroit bien de la peine à démêler l'odeur d'une des plantes en particulier.

4. C'est de cette combinaison des vapeurs, des fumées, & des exhalaisons, qui sortent de la terre, que naissent quelquefois les nuées, les pluies, & les autres météores de l'air ; & quelquefois elle fait que les broüillards qu'elle a excitez dans la basse région de l'air, se précipitent, tombent, & nous donnent le beau tems.

5. C'est encore cette combinaison de différens corpuscules qui rend l'air empesté & contagieux ; parce que les corpuscules, qui étoient fixez ; concentrez, ou émoussez par l'association des particules d'air qui les envelopoient, deviennent plus actifs par certains mêlanges, & s'étant déchaînez font sentir toute leur malignité. *Dimmerbroockius* sçavant Médecin a observé que durant que la peste étoit à Nimégue, d'ordinaire elle n'attaquoit personne dans une maison tandis que l'on n'y blanchissoit pas le linge avec du savon ; mais que dés le jour même, ou au

plus

plus tard dés le lendemain qu'on avoit savonné le linge, deux ou trois personnes de la maison prenoient la peste ; & il déclare que lui même a éprouvé avec douleur cette malheureuse expérience dans sa propre maison, où la plûpart de ses domestiques, qui avoient mis le linge au savon, furent pris de la peste dés la nuit suivante. N'est-il pas étrange que les corpuscules qui se détachent du savon eussent la force de réveiller les particules empestées de l'air, sans quoi elles étoient en repos, & sans malignité ?

6. Cette combinaison de divers corpuscules est aussi salutaire quelquefois, que nous la venons de voir dangereuse, & mortelle. *Georgius Sandys* Anglois, raconte que dans le tems qu'il étoit en Egypte, la peste étoit au grand Caire ; & que toute cruelle, & meurtriere qu'elle étoit, elle s'apaisa dés que le Nil commença à se déborder. Ce qu'on attribüe avec raison aux corpuscules nitreux, dont l'eau de ce fleuve abonde extrémement, & qui se mêlant dans l'air, enveloppent ceux de la peste, & les dépoüillent de ce qui fait leur qualité pernicieuse ; *Pestis quæ enormiter hic sævit, ad primam fluminis intumescentiam subitò cessat. Sandys in Itinerar. lib. 2.*

III. Une troisiéme chose qui serviroit extrémement à nous faire connoître la nature déterminée de ces écoulemens, ou comme parle M. Boyle, de ces essains de corpuscules, ce seroit d'être assûrez que ces atomes

font,

font, non pas sur les organes de nos sens, nous en venons de parler dans la réflexion précédente, mais sur plusieurs corps, les mêmes effets, qu'y produiroit la masse même de la substance, d'où ces atomes se détachent.

Or nous savons parfaitement que les écoulemens de la matiere subtile, qui s'exhalent des corps, opérent les mêmes effets, que feroient les corps mêmes, s'ils y étoient présens & apliquez. C'est ce qu'il faut prouver.

1. Les Médecins nous assûrent que les corpuscules qui se répandent parmi l'air, peuvent empoisonner également comme la masse même le pourroit faire.

2. Sennert raconte que les apprentifs Apoticaires, qui ne sont pas encore faits aux odeurs des drogues, ne manquent point de tomber dans un profond sommeil, toutes les fois que les vapeurs qui se détachent des liqueurs qu'ils distilent, pour faire l'opium & les compositions dormitives, leur montent au cerveau par les narines. *Sennertus lib. 7. part. 7. cap. 1.*

3. Ceux qui ont écrit de la Mandragore, disent que sa racine, ou son suc pris en breuvage, cause un sommeil létargique. Et *Levinus Lemnius* écrit que tandis qu'il a eu dans son cabinet une pomme de Mandragore, il n'a jamais pû étudier : parce qu'il tomboit aussi-tôt dans un assoupissement, dont il n'a pû se délivrer qu'en ôtant la pomme : après quoi la sérenité, & la gayeté,

de

de ſon eſprit revinrent comme auparavant. *Levin. Lemnius in explicatione herbar. biblicar. cap.* 2.

4. La malignité contagieuſe qui ſe trouve dans les corpuſcules qui ſe détachent d'un chien enragé, ſoit par ſon ſouffle, ou autrement, eſt quelquefois une preuve bien funeſte que la matiere ſubtile qui s'évapore d'un corps, produit ſouvent tous les mêmes effets que produiroit le corps même.

5. *Cælius Aurelianus* dit après *Aretæus*, qu'un homme fut frapé de la rage, pour avoir reçû de trop près le ſouffle d'un chien enragé; qu'un autre eût le même mal, pour avoir été ſeulement égratigné par les pieds d'un chien ſemblablement malade. *Cælius Aurelianus lib.* 3. *acutor. morbo.* Et Matthiole aſſure qu'un homme qui n'avoit nullement été mordu, prit cet horrible mal, pour avoir reçû par hazard un peu de bave d'un chien enragé.

6. Sennert dit qu'un Peintre, aiant ouvert une petite boëte dans laquelle il avoit gardé long-tems du réagal, les fumées de ce minéral très-dangereux lui montérent à la tête de telle maniere qu'il fut pris d'un vertige, qu'il perdit toute connoiſſance, que le viſage lui enfla horriblement, & qu'il en ſeroit ſans doute mort, s'il n'eût pas été ſecouru par des antidotes qu'on lui fit avaler.

7. M. Boyle dit qu'il y a des végétables, & des minéraux, dont l'odeur, les fumées, & les exhalaiſons répandues dans l'air, ont

une

une vertu à peu près auſſi *cathartique*, c'eſt à dire, purgative, que ſi on en avoit pris les ſubſtances. Il aſſure qu'un Médecin de ſes amis aiant fait piler dans un mortier quantité de racines d'hellebore noir, vit avec plaiſir que tous ceux qui étoient dans le cabinet, & ſur tout le garçon qui broioit l'hellebore, furent purgez avec aſſez de violence. Et Sennert dit qu'il y a des perſonnes, à qui la même choſe arrive, par la ſeule odeur de la Coloquinte. Il raconte après *Nicolaus Florentinus* qu'un certain homme Lombard à Florence aiant brûlé indiſcrétement à la chandelle une groſſe aragnée preſque noire, il s'en ſépara une fumée qu'il attira par le nez, qui étoit ſi violente qu'il en perdit la connoiſſance; que ſon poulx s'affoiblit tellement qu'on ne lui en trouvoit preſque plus; que toute la nuit il en reſſentit de cruelles tranchées dans les inteſtins: & qu'on ne le tira de là qu'à force de tériaque, & d'autres antidotes.

Enfin je finis ce chapitre par une obſervation qui a été faite dans l'Amérique, & que M. Boyle raporte ſur la fin de ſon admirable petit Traité *De natura determinata effluviorum*. Il dit qu'il a ſçû de pluſieurs perſonnes d'eſprit qui ont été à l'Amérique, qu'il y a un arbre venimeux, qu'on appelle *Manchinelle*, & que les oyſeaux non-ſeulement s'abſtiennent des fruits de cet arbre mortel, mais que même la plûpart ne veulent pas ſe prancher deſſus. Ce qui provient ſans doute de ce que les corpuſcules, qui ſe ſéparent de

toutes les parties de ces arbres, déplaisent par leur odeur aux oyseaux, & font qu'ils ne se portent point du côté d'où s'exhalent ces petits corps meurtriers, qui font sur les organes des oyseaux, quoique moins violemment, ces effets dangereux, que les arbres mêmes y feroient avec plus de véhémence.

Voilà ce me semble les trois considerations, que j'avois promises. Elles sont dans toute l'étendüe qu'on pouvoit souhaiter. Je n'y avance rien qui ne soit prouvé, & même démontré. Je m'y suis arrêté parce que ce sont des principes, qu'il faut poser, & qu'on doit connoître, pour comprendre ce que j'ai à dire sur les effets de la Baguette Divinatoire. Car enfin nous verrons que ce sont ces petits corps répandus dans l'air sur les sources d'eau, sur les minieres, sur les tresors cachez, & sur les pas des criminels, qui la font mouvoir, & qui dirigent le Payſan, que nous appellons *l'homme à la Baguette*. Et on ne pourra pas présentement se plaindre, que pour expliquer les effets surprenans de cette Baguette, nous nous servions de corpuscules dont on ne connoit rien; puisque nous voici assûrez, 1. que ces petits êtres répandus dans l'air, quoiqu'ils soient reduits en un volume invisible, gardent la nature du tout, dont ils se sont séparez; 2. que ces particules de la matiere sont aussi différentes entr'elles, que les corps d'où elles émanent, sont différens entre eux; & 3. que les atomes produisent sur certains corps les mêmes effets,

effets, qu'y produiroient la masse de la substance, d'où ils se sont exhalez.

CHAPITRE V.

Système du mouvement & de l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les sources d'eau, sur les minieres, sur les tresors, & sur la piste des voleurs, & des meurtriers fugitifs.

DAns l'obligation, que je me suis imposée, d'expliquer le mécanisme, de la Nature touchant l'inclinaison de la Baguette Divinatoire, qui a été inconnu jusqu'à présent, par un autre mécanisme qui nous fut déja connu, je n'ai pas eu de peine à me déterminer sur le choix. A peine ai-je promené quelque tems mon imagination dans les trois régnes des animaux, des végétaux, & des minéraux, que j'ai remarqué aussi-tôt que le mouvement, & l'inclinaison de l'aiguille de bousole, ou d'une verge de fer aimantée, étoit absolument la même chose que le mouvement, & l'inclinaison de la Baguette ou verge Divinatoire. A dire la chose, comme je la pense, je voyois le même mécanisme par tout; puisque la Nature n'en a qu'un seul: & si certains animaux, comme les chiens, sont attirez par l'odeur d'un lievre; si certains plantes, comme le palmier mâle, & le palmier fémelle semblent se chercher; & si parmi les métaux le vif-argent se

joint avec avidité à l'or ; tout cela se fait toûjours par la même raison & par le même mécanisme, c'est à dire, par un écoulement de corpuscules, qui se portent du lievre au chien ; du palmier mâle vers le palmier fémelle ; & du mercure à l'or. Il ne faut qu'ouvrir les yeux avec quelque attention d'esprit, & regarder sur le grand théatre de la Nature pour y rencontrer aussi tôt un infinité d'effets : qui ont une entiere analogie avec celui que nous admirons dans la verge de Coudrier.

Mais il faut avoüer qu'il n'y en a point qui lui revienne mieux, que le mouvement, & l'inclinaison de la verge de fer aimantée. C'est par tout tellement la même chose, jusqu'à la moindre minutie, pour ainsi parler, que l'on ne sauroit trop s'étonner, comment tant de savans & de grands Philosophes, qui ont été consultez, & qui se sont expliquez sur cette matiere, n'aient pas même entrevû cette parfaite analogie.

Rien en effet ne se pouvoit présenter à mon imagination de plus heureux, de plus facile, & de plus reconnu, que le magnétisme, qui fait mouvoir, & incliner vers la terre une verge de fer aimantée, pour expliquer le magnétisme, qui cause le mouvement, & l'inclinaison de la Baguette Divinatoire, sur les sources d'eau, sur les veines de métaux, & sur les pas des criminels.

Mon système donc sur la verge de Coudrier, est le même que le système de l'inclinaison

naiſon de la verge de fer aimantée ; & qui ſçait l'un, aura bien-tôt demêlé l'autre. Mais il les faut comparer tous deux enſemble, afin d'en démontrer la reſſemblance ; car enfin on n'eſt pas obligé en fait de Phyſique de croire les gens ſur leur parole.

1. Comme lorſque les corpuſcules magnétiques, qui circulent à l'entour de la terre, viennent à rencontrer la verge de fer aimantée, ils la rangent ſelon leur cours, & la rendent parallele aux lignes, qu'ils décrivent à l'entour du globe terreſtre : Il y a de même ſur les rameaux d'eau, ſur les minieres, ſur les treſors cachez en terre, & ſur la piſte des criminels fugitifs des corpuſcules, qui s'élevent verticalement dans l'air, & qui imprégnant la verge de Coudrier, la déterminent à ſe baiſſer pour la rendre parallele aux lignes verticales, qu'ils décrivent en s'élevant. Il ſe paſſe là, ce qui arriveroit à la verge de fer aimantée au pole de la terre, où elle s'inclineroit perpendiculairement, à cauſe que les corpuſcules magnétiques s'élevent-là verticalement.

2. Comme les corpuſcules magnétiques répandus dans l'air agiſſent ſur la verge de fer aimantée, parce qu'elle eſt déja imprégnée de pareils corpuſcules qui y ſont demeurez, quand elle a été touchée avec un bon aimant ; ainſi que l'eau s'inſinüe plus facilement dans une matiére déja humide : c'eſt de la même maniere que les corpuſcules, qui s'élevent des ſources d'eau, des minieres, & de deſſus

la piſte des criminels fugitifs, imprégnent aiſément la Baguette de Coudrier; à cauſe que Jaques Aymar, qui en eſt imprégné tout le premier, lui en communique un petit tourbillon, en la touchant.

C'eſt ainſi que les corpuſcules du vif-argent, que l'on a fait évaporer dans une chambre, ſe raſſemblent, & ſe précipitent dans un verre, où l'on en aura mis deux ou trois onces. Car enfin, ces petits atomes inviſibles errans dans l'air par un mouvement vague, venant à rencontrer une atmoſphére de vapeurs ſemblables qui circulent autour de la maſſe contenüe dans le verre, ils ſe mêlent, & tombent dans le vif-argent. J'ai averti dans la page 56 qu'il faut raiſonner des corpuſcules, des atomes, des vapeurs, des exhalaiſons, de la matiére ſubtile, & de l'air même, quoique plus groſſier, comme on raiſonne des corps liquides.

3. Enfin comme la verge de fer doit être aimantée pour recevoir ſa direction par le tourbillon répandu dans l'air, & qui circule autour de la terre, & qu'on l'aimante en la touchant d'un bon aimant, qui lui communique un petit tourbillon de corpuſcules magnétiques: ainſi la verge de Coudrier ne ſeroit nullement ſenſible à l'action des petits corps, qui la font incliner, ſi elle n'étoit auparavant, pour ainſi parler, *aimantée*; c'eſt à dire, touchée par la main d'un homme, qui étant le premier abondamment pénétré, & inondé des vapeurs, des exhalaiſons,

S
Europa
Asia
Africa
A
A
M

sons, & des fumées, qui s'élevent des eaux, des métaux, & de dessus la piste d'un voleur fugitif, en communique un petit tourbillon à la Baguette de Coudrier.

Voilà pourquoi il a fallu que Jaques Aymar prît d'abord son impression sur le lieu où les assassins avoient commis leurs crimes. Voilà pourquoi il met le pié sur celui d'un homme, pour en prendre l'impression, afin de reconnoître s'il est le coupable qu'il cherche. Voilà pourquoi il le mit encore sur les serpes, afin de distinguer celle qui avoit servi au meurtre.

Cependant comme tout cela, quelque clair qu'il soit, ne sauroit être intelligible qu'à ceux qui entendent *l'inclinaison* de l'aimant, sur quoi il n'y a pas aujourd'hui, ce me semble de difficulté; je mettrai ici en faveur des personnes qui n'ont pas fait d'étude de ces sortes de matieres, & qui d'ailleurs sont bien aises de s'assurer qu'il n'y a rien dans le mouvement de la Baguette Divinatoire que de fort naturel, ce que j'ai dit de *l'inclinaison* de l'Aiguille de Boussole dans mon Traité *de l'Aimant de Chartres pag.* 115. 116. 117. & 118.

„ L'inclinaison dans l'aimant est l'action „ par laquelle les aiguilles de Boussoles, qui „ sont en équilibre, avant que d'être aimantées, perdent cet équilibre quand elles ont „ reçû la vertu magnétique, à cause qu'elles „ deviennent plus pesantes par le bout qui

„regarde le pole le plus proche du lieu où „l'on fait cette expérience.

„Cette inclinaison vient de la détermina„tion, que donne la matiére magnétique à „ces aiguilles, & à toutes les verges de fer, „qui sont en liberté de se mouvoir. Nous „avons vû que cette matiére se meut circu„lairement autour de la terre, & va en se „courbant depuis l'Equateur C, C jusqu'aux „poles S, M.

„Or comme cette matiére dispose les ver„ges de fer selon qu'elle se meut en les ren„dant paralleles aux lignes qu'elle décrit, il „s'ensuit qu'où elle baisse vers le pole, l'ai„guille y doit aussi baisser de la même ma„niere. Cette raison fait que l'inclinaison „n'est pas égale dans tous les climats. Il n'y „en a point du tout en effet à l'équateur, où „l'aiguille est parfaitement horisontale, com„me on le voit dans les deux fléches qui „sont entre C & A, & comme les relations „que nous avons des Voyageurs nous l'a„prennent. Cette inclinaison doit augmen„ter à mesure qu'on aproche des Poles, com„me les deux fléches qui sont entre S & A, „& entre A & M le démontrent, & comme „mille expériences qu'en font les pilotes le „confirment tous les jours. Car enfin les pi„lotes qui d'abord en ignoroient la cause „étoient obligez, quand ils alloient vers le „Septentrion, de mettre un peu de cire sous „l'extrémité de l'aiguille qui regarde le mi„di, parce que l'autre bout baissoit vers le

„pole

„pole septentrional. Lorsqu'ils étoient sous „la Ligne, il falloit entiérement ôter la ci„re, parce que l'aiguille est là dans un par„fait équilibre. Et puis il en falloit remettre „au contraire sous l'extrémité qui tourne „au Septentrion, quand ils passoient au de„là de l'équateur vers le pole méridional, „où baissoit l'extrémité de l'aiguille qui le „régarde.

„Plusieurs expériences nous ont apris que „l'Aimant incline à Paris d'environ soixante „& cinq degrez à l'horison.

„L'aimant de Chartres a cette même in„clinaison. Je l'ai trouvé par la métode dont „M. Rohaut parle dans sa Physique, Part. 3. „chap. 8. pag. 202. Je me suis servi d'une „aiguille d'inclinaison; c'est à dire, d'une „aiguille faite exprès pour cette expérience. „C'est un fil d'acier long d'un peu plus de „quatre pouces, & traversé par le milieu à „l'angle droit d'un petit fil de laiton, qui „sert à soûtenir cette aiguille en la maniére „que le fleau d'une balance est soûtenu par la „chape. D'abord cette aiguille d'inclinaison „étant ainsi ajustée, se trouvoit dans un en„tier équilibre; mais du moment que ses „deux bouts ont touché aux deux poles de „l'aimant de Chartres, quand on la met au „plan du méridien, le bout qui régarde le „Septentrion, trébuche tout à coup, & ne „s'arrête point qu'elle n'incline à l'horison „d'environ soixante & cinq degrez.

Expérience.

Pour s'assurer de cette inclinaison, sans qu'il en coûte les frais, & les peines d'un voyage du tour presque de la terre, on peut voir avec un petit fil de fer de la longueur de trois lignes apliqué en diverses façons sur un aimant rond, les mêmes phénoménes, qui arrivent à l'aiguille de bousole, où à la verge de fer aimantée, dans les différens climats du monde. Ainsi sans sortir de son cabinet, on fera à l'entour d'un aimant sphérique les mêmes expériences que les pilotes ont faites à l'entour de la terre. Car si on porte ce petit fil de fer sur l'équateur de l'aimant, il se mettra de lui même parallele à l'axe de l'aimant, sans nulle inclinaison. Si on le pose aux poles, il se placera, comme s'il sortoit de l'aimant, & qu'il en voulût continuer l'axe. Si on le met entre l'équateur, & les poles, il baissera, & s'inclinera par le bout, qui regardera le pole; & d'autant plus qu'il en sera plus proche. De sorte qu'on observera par la différente situation & inclinaison que prendra ce fil de fer sur un aimant sphérique, en le plaçant différemment à l'entour, la même situation & la même inclinaison que garde l'aiguille de bousole sous un même méridien dans les diverses contrées du monde. Ce qui se fait ainsi, parce que chaque aimant est entouré d'un petit tourbillon de matiére magnétique, qui circule autour de sa circonférence, & qui y décrit des lignes, comme

en

en décrit le grand tourbillon de cette même matiere autour de la terre. C'eſt pourquoi Gilbert Anglois a fort bien dit que la Terre eſt un grand aimant, & qu'un aimant rond eſt une petite terre.

Quiconque entendra bien ce myſtére de l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée, concevra facilement tout le ſecret de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire; qui ne trébuche, comme elle fait, que parce que les colomnes, ou les lignes des corpuſcules (que nous démontrerons bien-tôt s'élever au deſſus des ſources d'eau, des minieres, des treſors, & de la piſte des criminels fugitifs) trouvant la Baguette déja imprégnée de ſemblables petits corps, s'y portent avec avidité, l'inclinent vers la terre, & l'attirent comme feroit un filet d'argent ou une chaînette d'or. Et cette attraction rend la Verge de Coudrier parallele aux lignes verticales des vapeurs, & des exhalaiſons, comme la verge aimantée devient parallele aux lignes que décrit la matiére magnétique, dont elle eſt attirée. C'eſt ainſi que l'on attachoit au derriere d'un bâteau une branche d'arbre, on verroit bientôt, qu'elle ſe dirigeroit ſelon ſa longueur, ſuivant le cours de la Riviere, avec lequel la branche affecteroit toûjours de ſe rendre parallele.

Ce ſyſteme non-ſeulement démontre, comment la Baguette Divinatoire tourne ſur les rameaux d'eau, ſur les minieres, & ſur les treſors cachez en terre; mais encore il

explique parfaitement bien toute l'hiſtoire de la découverte du meurtrier de Lyon. C'eſt en effet par tout le même mécaniſme & la même conduite de la Nature.

1. Car comme les corpuſcules, qui s'élevent des ſources d'eau, & des minieres imprégnent la Baguette, étant attirez par ceux que lui a communiquez Jaques Aymar en la touchant, de même les corpuſcules qui s'exhalent par la tranſpiration inſenſible du corps d'un ſcélerat fugitif, inondent pareillement la Baguette, qui eſt déja comme aimantée par le contact des mains du Payſan imprégné tout le premier par l'impreſſion qu'il a priſe ſur le lieu, où la tragique hiſtoire s'eſt paſſée.

Je n'examine point encore comment Jaques Aymar prend ſon impreſſion, j'en parlerai dans la ſuite; comme auſſi de la maniere, dont les corpuſcules qui font l'impreſſion, paſſent de lui à la Baguette Divinatoire, & j'eſpere que les gens les plus difficiles auront lieu d'être contens à cet égard.

2. Comme les vapeurs & les fumées qui ſortent verticalement des ſources, & des minieres, en imprégnant la Baguette la font incliner perpendiculairement deſſus; ainſi les corpuſcules de la tranſpiration imprégnent pareillement la même Baguette, & la font tourner ſur la piſte du criminel où ils ſont demeurez inhérens, & où ils forment une eſpéce de colomne ſemblable à celles, que nous avons obſervées ſur les ſources d'eau & ſur les minieres.

On

On voit par là que c'est la même conduite de la Nature dans le mouvement & l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les tresors, sur les sources d'eau, sur les minieres d'or, & d'argent, que sur la piste des criminels; puis qu'elle tourne par les vapeurs, les fumées, & les corpuscules qui se transpirent de ces différentes choses. Et par là on comprend comment Jaques Aymar ayant pris d'abord son impression dans la cave où le meurtre fut commis, a pû suivre ces scélérats si long-tems. Car enfin la Baguette ayant été d'abord imprégnée des corpuscules de ces criminels, cessoit de tourner quand il s'écartoit de la trace qu'ils avoient laissée dans leur route. Ainsi une verge de fer suspendüe sur un pivot, & qu'on agite avec un bon aimant, cesse de se mouvoir, quand elle n'est plus dans le tourbillon de la matiere magnétique, qui compose la sphére d'activité de cet aimant.

On comprend par là comment parmi les prisonniers de Beaucaire, il démêla le Bossu, & comment il le reconnût pour le coupable qu'il cherchoit : puisqu'il y a autour d'un homme un tourbillon de corpuscules exhalez par la transpiration, comme il y a autour d'un aimant un tourbillon de matiere magnétique : Or Jaques Aymar ayant été pénétré par les corpuscules des criminels, n'en pouvoit admettre d'une autre personne, sans s'appercevoir du changement de sensation qui seroit survenu en lui. Et si un bon

chien ne quitte point, pour une autre bête, la trace de celle qu'il poursuit, parce qu'étant plus échauffée elle agit plus vivement sur son odorat : combien un homme d'une sensation exquise sera-t'il plus exact s'il y joint l'attention, & le raisonnement ? Mais pour expliquer cela plus mécaniquement, j'ai recours à l'aimant, & je dis que quand on a aimanté un coûteau en commençant par le pole septentrional d'un aimant, & finissant par le méridional, on ne rompt pas facilement le cours des esprits magnétiques qu'il a reçûs par ce contact, quand au contraire en commençant par le pole méridional, & finissant par le septentrional ; parce qu'il faut repasser l'aimant plusieurs fois sur le coûteau afin de lui ôter la premiere impression qu'il avoit reçüe.

On explique par là comment cette Baguette tourne sur un larron, ou sur un assassin ; parce qu'y aiant autour de ces gens-là un tourbillon, ou un volume de matiére transpirée extraordinairement par la fraieur éternelle qui n'abandonne jamais ces criminels, la Baguette entrant dans ce tourbillon de corpuscules transpirez, en est pénétrée, & elle s'incline, afin de leur devenir parallele.

Après avoir parlé à l'esprit, & à l'imagination, il faut maintenant parler aux yeux. Car enfin il faut aider ceux, qui ne sont pas accoûtumez aux spéculations philosophiques, & qui ne conçoivent les véritez, que quand on les découvre à leurs sens. C'est ce que

que je fais dans la figure suivante ; où l'on voit Jaques Aymar armé de sa Baguette Divinatoire, qui cherche des veines de métaux, ou des sources d'eau. On découvre devant lui, & sous ses pieds les corpuscules, qui s'élevent de dessus les minieres, ou de dessus les ruisseaux cachez dans le sein de la terre : & comment cette matiere subtile va le pénétrer, & passer de lui à la Baguette, pour la faire incliner.

Maintenant pour me servir des termes, dont on use dans les Ecoles de Philosophie, je dis que les corpuscules, tant ceux qui se transpirent des mains de l'homme à la Baguette, que ceux qui s'élevent en vapeurs au-dessus des sources d'eau, en exhalaisons au-dessus des minieres, & en colomnes de corpuscules de la transpiration insensible sur les pas des criminels fugitifs, sont la cause efficiente prochaine du mouvement, & de l'inclinaison de la Baguette Divinatoire.

Voilà mon systéme, que j'estime d'autant meilleur, qu'il est plus simple ; puisqu'il est par conséquent plus conforme aux loix de la Nature, qui ne fait rien d'inutile. Je le réduits au mécanisme de l'inclinaison de la verge de fer aimantée, qui doit le rendre plus plausible ; parce que la Nature n'a qu'une seule maniere d'agir dans tout ce qu'elle fait ; comme l'a fort bien reconnu Monsieur Gassendi : *Ideo ipsis competit generalis familiarisque rebus naturæ omnibus agendi, & patiendi modus. Physic. sect. 1. lib. 6. cap.*

cap. 14. *pag.* 450. Et ma métode d'expliquer ce qui paroit de plus surprenant, & de plus merveilleux dans la Baguette Divinatoire, par les effets les plus familiers de l'inclinaison de l'aimant, dont tout l'art est aujourd'hui si connu, doit avoir sans doute la préférence sur toutes les autres manieres de philosopher: car enfin, ajoûte M. Gassendi, il ne faut pas s'aller figurer que les effets les plus rares, les plus obscurs, & les plus impénétrables de la sympathie soient produits par une autre disposition d'organes, & par une cause plus intriguée, que ce que la nature opere tous les jours par des ressorts les plus communs, & les plus sensibles: *Sed non videtur existimandum aliâ ratione id peragi, quàm quæ soleat magis familiaribus effectibus intervenire.*

Et le Pere Kirker Jésuite parlant de la maniere de développer la cause des effets les plus surprenans, dit, qu'il faut supposer d'abord qu'il n'y a qu'une clef, pour entrer dans le sanctuaire des merveilles de la Nature, & que celui-là ne doit pas s'imaginer connoître quelque chose dans les causes naturelles, qui n'a pas encore trouvé *l'unité de cette Clef*, pour ouvrir le ressort d'une infinité de différens effets: *Naturæ clavis una est, quam is solus qui in materiis dissimillimis unitatem complectitur. Magnetic. natur. reg. sect.* 1. *cap.* 3. *pag.* 12.

Enfin j'explique la sympathie de la Baguette de Coudrier avec les métaux, & les autres choses surquoi elle s'incline par l'écoulement,

lement, & le flux de la matiere subtile, qui se transpire de tous les corps, & qui se répand dans l'air: & le Pere Schott Jésuite declare que c'est la bonne matiere de développer les effets, qu'on a jusques ici attribuez à des qualitez occultes : *causam sympathiæ ..... oriri plerumque ..... ex emissione tenuiorum quarumdam exhalationum, quas diffundi à multis corporibus certum est. Mag. sympath. part. 4. lib. 4. syntag. 1. cap. 3. pag. 369.*

Après avoir rendu compte de ma métode, & l'avoir autorisée par les lumieres de la raison, & par le témoignage de ceux, qui se sont davantage appliquez à la Physique, je ne laisse pas de comprendre ; que quelque simple que soit mon systéme, tout le monde ne s'en contentera pas, si je ne démontre auparavant, qu'il y a des vapeurs sur les eaux, des exhalaisons sur les miniéres, & une matiere subtile de la transpiration sur le lieu où a passé un voleur, ou un meurtrier, & que ces vapeurs, ces exhalaisons, & ces corpuscules de la transpiration insensible ont assez de subtilité, & assez de force pour pénétrer dans les pores de Jaques Aymar, & pour imprimer à la Baguette, ce mouvement rapide, que nous lui voyons, quand elle tourne. J'espere mettre toutes ces choses dans une telle évidence, qu'elles passeront, pour être exactement démontrées chez ceux qui savent ce que c'est que démonstration en matiére de Physique.

Chapitre VI.

Il s'éleve des vapeurs sur les rameaux d'eau, qui font incliner la Baguette Divinatoire.

Quoiqu'il y ait peu de choses dans le monde, qui soient plus d'usage que les Fontaines; cependant on ne convient ni sur la matiere ni sur la maniere, dont la Nature les produit. Nous savons en effet si peu ce qui se passe dans le sein de la terre, qu'il ne faut point être étonnez de voir les Physiciens si partagez sur l'origine des Fontaines.

On ne sera peut être pas fâché de voir ici les opinions differentes, que les plus célébres Philosophes tiennent sur une matiere si curieuse, & d'autant plus que cela nous acheminera à la connoissance des vapeurs dont j'ai à parler.

1. Aristote a crû que les Fontaines tiroient leur origine de l'air. Voici son hypotése. Il a crû qu'il s'éleve des vapeurs du profond de la terre, lesquelles en rencontrant des rochers en forme de voutes au haut des montagnes, s'épaississent en eau comme dans le chapiteau d'un alambic, & que cette eau coule ensuite au pié ou dans le penchant des montagnes. *Aristot. 1. meteor. cap. 13.*

Cette opinion est rejettée; parce qu'il n'y a guéres d'aparence, que la terre contienne assez d'air, pour fournir des eaux à un si grand nombre de Fontaines & de Rivieres si grosses.

2. D'au-

2. D'autres disent que les Fontaines prennent leur origine des eaux de pluie, & qu'en pénétrant les pores de la terre, & les fentes des rochers, elles se ramassent dans des carrieres, comme dans des réservoirs, coulent ensuite par des canaux souterrains, & sortent pour se répandre sur la terre. C'est le sentiment de feu M. Mariotte de l'Académie Roiale des Sciences, dans son *Traité du mouvement des eaux*, que M. de la Hire de la même Académie a fait imprimer avec beaucoup de soin, & de travail après la mort de ce savant homme. Voici comme M. Mariotte parle : *Les pluies étant tombées pénétrent dans la terre par de petits canaux, qu'elles y trouvent ..... Celle qui tombe sur les colines, & sur les montagnes, aiant pénétré la surface de la terre, principalement quand elle est legére, & mêlée de cailloux, & de racines d'arbres, rencontre souvent de la terre glaise ou des rochers continuels, le long desquels elle coule, ne les pouvant pénétrer, jusques à ce qu'étant au bas de la montagne ... elle resort à l'air, & forme des Fontaines*, 1. part. second discours pag. 19. 20.

Cette opinion est si ingénieusement, & si doctement soûtenüe par M. Mariotte, qu'Aristote, qui ne s'en pût autrefois accommoder, l'auroit préférée à la sienne, s'il l'avoit lüe avec les agrémens que lui a donnez cet Académicien.

Le P. Kirker la combat aussi. Il dit que généralement parlant, il n'est pas vrai que toutes

tes les Fontaines viennent de l'eau de pluie; puisqu'il ne pleut point sur les montagnes de Gelboë, comme le Texte sacré le dit, ni en beaucoup d'endroits au dedans & au dehors de la Zone torride, où l'on trouve cependant des Fontaines. *Kirker Mund. Subterran. lib. 5. cap. 1. pag.* 249.

On ajoûte encore à cela que la plus grande partie de la pluie s'écoule par les torrens, & par les rivieres, & se rend à la mer; & que quelque quantité que la terre en imbibe durant les plus longues pluies, on trouve enfin qu'elle n'est pas pénétrée plus avant que de dix piés: *Pluvia non ultra decem pedum profunditatem humectat terram*, dit *Varenius* dans sa Géographie, *lib. 1. cap. 16. propos. 5. pag.* 235.

Séneque n'auroit pas non plus adopté l'opinion de M. Mariotte: car il dit que la pluie se détrempe dans la terre, & qu'elle est toute consumée avant qu'elle puisse descendre bien avant: *Omnis humor intra primam crustam consumitur, nec in inferiora descendit. Quest. natural. lib. 3.*

3. Le troisiéme sentiment que je préférerois aux autres, est que l'origine des Fontaines vient de l'eau de la mer, ou des rivieres, qui par des conduits soûterraïns est portée jusques dans le sein des montagnes, & à tous les endroits où nous voions des sources. Ainsi voilà une circulation admirable, qui après avoir fait venir par les veines de la terre les Fontaines, de la mer, les y fait retourner par le

le canal des rivieres ; selon ces paroles de l'Ecriture : *Tous les fleuves entrent dans la mer, & la mer ne regorge point : les fleuves retournent au même lieu, d'où ils étoient sortis pour couler encore.* Eccléſiaſte 1. verſ. 7.

Ce ſyſtéme, outre qu'il eſt conforme à l'Ecriture ſainte, a beaucoup de vrai-ſemblance. Car on ſera aiſément perſuadé, que c'eſt la mer, qui fournit d'eau à toutes les Fontaines, ſi l'on conſidere qu'il y en a de ſalées, qu'il y en a qui croiſſent, & decroiſſent par raport au flux & reflux de la mer ; que la plûpart des ſources ne tariſſent jamais, & que les rivieres, qui en ſont des amas, entrant continuellement dans la mer, ne la rendent point plus enflée : ce qui ne manqueroit pas d'arriver, puiſque nous connoiſſons plus de mille groſſes rivieres qui ſe déchargent dans la mer. Il faut donc que ces eaux mêmes en ſortent par des canaux ſoûterrains : *Plures quàm mille fluvii in mare ſe exonerant, & majores ex illis tantâ copiâ, ut aqua illa, quam per totum annum emittunt in mare ſuperet totam tellurem. Varenius loco citato pag.* 238.

Le P. Paul Caſati Jéſuite non-ſeulement s'eſt déclaré pour ce ſentiment ; mais encore il explique d'une maniere aſſez ingénieuſe, comment les Fontaines viennent de la mer. Il ſupoſe d'abord qu'il y a un feu central dans la terre, & que la terre à des veines, & des conduits ; puis il ajoûte que ce feu central fait boüillir l'eau de la mer dans ſes abymes,

& la reduit en vapeurs, dont les superieures étant poussées continuellement & contraintes de s'élever par les inférieures, jusques à ce que le froid les condense derechef vers la surface de la terre, elles forment l'eau, qui suivant enfin la pente des montagnes, nous donne les sources que nous en voions couler. Et comme s'il vouloit répondre au calcul de M. Mariotte qui a supputé comment les pluies, qui tombent durant une année, peuvent suffire pour fournir à tout ce que les sources, & les rivieres en laissent couler sur la terre en un an; il dit; celui qui auroit la curiosité de calculer à peu près combien les rivieres portent d'eau en une année à la mer, & d'examiner après cela combien il faut qu'il y en soit entré depuis plus de soixante siécles, il trouveroit sans doute qu'elle a dû déja avoir inondé plusieurs fois toute la face de la terre. Ce qui n'est pourtant jamais arrivé; tant il est vrai que la mer se décharge par des conduits soûterrains qui forment les Fontaines, d'autant d'eau qu'elle en reçoit par les rivieres. Voici le P. Casati lui-même qui va parler: *Quid igitur superest: quàm ut infusa per telluris venas aqua, ex subjecti in centro ignis calore attenuata in vaporem, sibi per rimas, quas invenit, exitum quærat in superiora, donec demum vi frigoris, & vigentibus posterioribus halitibus iterum vapor constipetur, & concrescat in aquam; quæ montis proclivitati obsecundans tandem influat in mare. Dissertat. 3. de Igne, pag. 72.*

II. On

II. On voit bien par ce que je viens de dire touchant l'origine des Fontaines, que c'eſt un ſujet qui a trop de raport avec les vapeurs, pour paſſer abſolument un point de Phyſique ſi agréable, & il me paroît que ce que j'en ai mis ici, prépare inſenſiblement l'eſprit à reconnoître ces vapeurs, qui ſelon quelques Phyſiciens, ſont la cauſe materielle des Fontaines, & que je ſupoſe être ſur les rameaux d'eau. J'ai vû des perſonnes de merite & d'étude même, qui ſe ſont gendarmez, quand on leur a parlé de ces vapeurs, & qui ſe récrioyent là-deſſus comme contre les paradoxes les plus incroiables

Nous montrerons dans la ſuite comment de tous les corps, mêmes les plus durs, & les plus ſolides, il ſe tranſpire ſans ceſſe une matiere ſubtile, qui s'en détache, & qui ſe répand dans l'air. Les métaux, le marbre, & le diamant même ne ſont point exemts de ces bréches inévitables à la conſiſtance des corps les plus fermes; & qui cauſent le dépériſſement continuel de tous les êtres matériels.

Si ces émanations ſe font des corps ſolides, & dont les parties ſont liées, & tiennent fortement les unes aux autres; combien davantage ces écoulemens arriveront-ils aux corps fluides & liquides tout à la fois, dont les parties ſont toûjours dans un actuel mouvement?

Ainſi quoique les Phyſiciens ne ſoient pas d'accord ſur l'origine des Fontaines, ils

conviennent cependant tous qu'il y a des rameaux d'eau cachez. Cela se tire même nécessairement de leurs différentes hypotèses, si on y prend garde de bien près. Ceux qu'on apelle *Aquiloges*, chercheurs d'eau ou Fontainiers, & qui nous ont donné quelques lumieres sur la maniere de trouver les sources, ont tous mis les vapeurs qu'on aperçoit sur certains lieux le matin vers le Soleil levant, comme un indice assuré d'un rameau d'eau.

Cela doit bien être ainsi. Car puisque les vapeurs sont des particules d'eau ; que les feux soûterrains, ou la chaleur des fermentations, qui se font sans cesse dans la terre, ont détachées des autres, & élevées dans l'air, il est de necessité qu'il y ait de l'eau, au lieu d'où sortent ces vapeurs. Nous voyons tous les jours en effet des expériences, qui nous confirment que la chaleur réduit l'eau en vapeurs.

Bacon Chancelier d'Angleterre, dit dans son Histoire Naturelle, qu'il y a des lacs, & des puits semblables à l'Averne de la Campanie, dont il s'éleve des vapeurs si mauvaises, que les oyseaux qui volent par dessus, tombent morts ; & que les hommes, qui restent un peu trop de tems proche, meurent comme empestez : *Lacus & putei, ut Avernus, volucres supervolantes pestiferis exhalationibus enecare dicuntur, aut homines diutius astantes. Hist. Nat. cent. x. num. 918.*

Mais ces vapeurs s'élevent, non-seulement des eaux qui sont à découvert sur la surface de

de la terre ; mais encore de celles dont la Nature entretient le cours dans le sein des montagnes.

Pline a connu ces vapeurs humides qui s'élevent sur les endroits, où il y a des rameaux d'eau ; puisqu'il les prend pour un signe des plus certains qu'il y a une source au lieu où l'on les découvre : *Certior multo nebulosa exhalatio est, ante ortum solis longiùs intuentibus, quod ex edito quidam speculantur proni terram mento attingente. Hist Natural. lib.* XXXI. *cap.* 3.

Vitruve a eu une très parfaite connoissance de ces vapeurs, que l'on voit ondoyantes sur les lieux, où il y a des eaux qui coulent sous terre. Pour connoître, dit-il, les endroits où il y a de l'eau, il faut un peu avant le lever du Soleil se coucher sur le ventre, aiant le menton apuié sur la terre, & regarder le long de la campagne : car le menton étant ainsi affermi, la vüe ne s'éleve point plus haut qu'il est necessaire, mais assurément elle s'étendra au niveau : & si l'on voit en quelque endroit une *vapeur humide* s'élever en ondoyant, il y faudra foüiller, car cela n'arrive point aux lieux, qui sont sans eau : *Sin autem non profluunt quærenda sub terra sunt capita, & colligenda ; quæ sic erunt experiunda, uti procumbatur in dentes, antequam sol exortus fuerit in locis quibus erit quærendum, & in terra mento collocato & fulcto, prospiciantur hæ regiones. Sic enim non errabit excelsiùs quàm oporteat visus, cum erit*

erit immotum mentum : sed ad libratam altitudinem in regionibus certâ definitione designabit. Tunc in quibus locis videbuntur HUMORES *se concrispantes, & in aëra surgentes, ibi fodiatur : non enim in sicco loco hoc signum potest fieri. Vitr. lib. 8. cap. 1.*

M. Perrault de l'Académie Roiale des sciences, qui a traduit, & commenté Vitruve, dit sur cet endroit, que *Palladius raporte ainsi la maniere de découvrir par les vapeurs, les lieux où il y a des sources*, mais il veut que l'on y aporte quelque précaution, pour ne s'y pas tromper.

Théodoric Roi des Ostrogots fait dire par la plume de Cassiodore son Secretaire d'Etat, aux chercheurs d'eau, que sur les lieux, où il y a de l'eau on voit s'élever des vapeurs subtiles qui forment une espéce de colonne dans l'air : *addunt etiam in columnæ speciem conspici quendam tenuissimum fumum. Theodoric Epist. 53. Cassiodor. variar. lib. 3. pag. 58.*

Sidonius Apollinaris écrivant à un de ses amis, qui faisoit beaucoup d'accüeil aux personnes de Lettres, & qui les produisoit dans le monde, le compare aux rayons du Soleil, qui en élevant par leur chaleur les vapeurs humides, que forment les rameaux d'eau cachez dans les veines de la terre décelent, pour ainsi parler, ce dont la Nature affectoit de faire un secret. On voit par là que ces *vapeurs, & ces atomes humides* sont quelque chose de bien reconnu dans le monde, puis-

que

que *Sidonius Apollinaris* en parle dans une lettre à un ami, où l'on ne fait guére entrer que des choses familieres : *Sic ingenia producis ; ut solet aquam terræ visceribus absconditam per atomos bibulos radius extrahere solaris ? Cujus lucis aculeo non sola penetratur aut arena subtilis, aut humus fossilis : sed si saxei montis oppressu fontium conditorum vena celetur, aperit arcanum liquentis elementi secretorum cœlestium natura violentior. lib. IX. Epist. 6.*

Le P. Kirker Jésuite, dit pareillement que le Fontainier doit le matin, au soleil levant, se coucher tout de son long sur la terre ; afin d'observer, s'il ne découvre point quelque part des *vapeurs ondoyantes*, qui forment une petite nuée bien legére dans l'air, que s'il aperçoit quelque chose de pareil, il faut faire foüiller à l'endroit, parce qu'il est certain qu'il y a de l'eau. *Aquilex mane orientem versus, ante solis tamen ortum pronus in terram prostratus, observet utrum alicubi humores in tenuem nubeculam se crispent, & tremulo motu aërem ferianr ; quod ubi comperit, fodiat de aqua condita securus. Mund. subterran. lib. 5. cap. 2. pag. 266.*

Le P. Jean François Jésuite dans son excellent traité intitulé : *l'art & la conduite des eaux* parle ainsi de ces vapeurs : Selon *Palladius* il faut au mois d'Août, où les pores de la terre sont ouverts, & donnent libre passage aux *vapeurs*, regarder par des rayons visuels rasans la terre, & remarquer des *fumées*

tremblantes s'élever en tourbillon de quelque endroit de la terre : Et ce sera là où il faudra foüiller pour trouver l'eau, qui sert de matiére à ces *vapeurs montantes* : les autres lieux qui sont *sans eau n'en pouvant donner*. chap. 1. pag. 6.

Le P. Gaspar Segor Jésuite dit, nous voyons souvent assez distinctement des vapeurs monter des lieux humides de la terre dans l'air ; quoique nous ne puissions pas toûjours discerner, si ce ne sont point des exhalaisons ; qui partent de quelque matiere terrestre : *Vaporem non obscure videmus à locis humentibus, atque ex ipsis terræ glebis sole splendente, ascendere in aëra, quamquàm non distinctè vaporem ab exhalatione discernamus. lib.* XI. *Mirabil. Meteor. cap.* 1. *paragraph.* 1. *pag.* 1182.

Le P. Déchales Jésuite donnant la maniere de découvrir des sources d'eau, & raportant celle de Vitruve, finit en ces termes : Il faut donc foüiller la terre aux lieux sur lesquels on voit des vapeurs s'élever en l'air en ondoyant, parce que c'est une marque qu'il y a une veine d'eau au dessous : *Tunc in quibus locis videbuntur humores se concrispantes, & in aëra surgentes, ibi fodiatur ..... ex vapore enim se attollente judicium fertur de vena intus latente Mund. Mathemat. Tom.* 2. *de fontib. nat. propositi.* 16. *pag.* 190.

Ces vapeurs sont tellement reconnües comme une chose constante, & qui ne souffre point de difficulté, que Tostat s'en sert pour expli-

expliquer les paroles du verſ. 20. du premier chap. de la Geneſe, qui ſemblent dire que Dieu a formé de l'eau non-ſeulement les *poiſſons*, mais auſſi les *oyſeaux*, ſelon que l'enſeignent S. Baſile, S. Ambroiſe, & pluſieurs autres Peres. Toſtat pour apuyer ce ſentiment, dit qu'il y a deux choſes dans l'eau: 1. une partie qui eſt épaiſſe, & peſante, & qui étoit une matiere propre à former des poiſſons: 2. Une autre partie plus legere qui s'éleve dans l'air & s'exhale en *vapeurs*, comme on le peut voir ſur de l'eau qui boult: après quoi il ajoûte que cette ſeconde partie ſubtile de l'eau étoit convenable à la nature des oyſeaux qui s'élevent, & volent dans l'air. *Conventebat, aquæ, quod ex ea aves producerentur, quia in aqua eſt aliquid craſſum, & ponderoſum, quod ad naturam piſcium competit: aliud autem eſt ſubtilius reſolutum in modum vaporis, quod elevatur in altum ſicut apparet in aqua bullienti; ad hanc partem ſubtilem pertinerent aves, & ideo elevarentur in altum. Queſt. 325. in Geneſ.*

C'eſt pourquoi les anciens Chrétiens mangeoient en Carême non-ſeulement des poiſſons mais encore des oyſeaux, prétendant que ſelon Moyſe, Dieu avoit tiré de l'eau les uns, & les autres: comme le raporte Socrate: *alii cum piſcibus volucres etiam manducant, eaſque ex aqua, ut eſt apud Moyſem, naſci aſſerunt. Hiſt. lib. 5. c. 21.*

III. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir montré l'exiſtence de ces vapeurs ſur les rameaux

 d'eau,

d'eau, il faut expliquer, 1. comment ils entrent dans la Baguette de Coudrier: 2. comment ils peuvent la faire incliner vers la terre.

1. On n'aura pas de peine à croire, que les corpuscules des vapeurs entrent dans la Baguette Divinatoire, si l'on considere avec combien de facilité les parties de l'eau même s'insinüent dans les plantes, & dans les arbres. Chacun même a pû souvent remarquer, comment les branches des arbres, qui sont sur le bord des Fontaines, & le long des Rivieres, s'inclinent vers l'eau. Ce qui vient sans doute des parties aqueuses qui les pénétrent, qui les chargent, & qui les rendent autant qu'il se peut paralleles aux petites colomnes des vapeurs qu'on voit quelquefois s'élever au dessus de la surface de l'eau.

Expérience.

On sait que les Plantes tirent de l'eau leur principale nourriture, & leur accroissement. Nous avons vû l'été dernier une expérience fort agréable qui prouve bien ce que je dis. Car aiant mis une petite branche de baume, qu'on apelle autrement de la menthe, dans une phiole pleine d'eau; non-seulement cette branche, qui n'avoit que quatre doits de hauteur, a pris racine; mais elle a crû jusqu'à un pied de hauteur, a poussé beaucoup de branches, jetté des fleurs, & produit enfin de la graine dans cette eau, comme elle auroit fait en pleine terre.

Expé-

Expérience.

Van Helmont a fait une expérience très-belle, & qui prouve admirablement bien la convenance qu'il y a, sur tout entre les pores de certains arbres, & les corpuscules qui se détachent de l'eau. J'ai pris, dit-il, un grand vase de terre dans lequel j'ai mis 200. liv. de terre bien sechée au four, que j'ai ensuite arrosée d'eau de pluie. Après cette préparation j'y ai planté un tronc de saule pesant 5. livres, au bout de cinq ans cet arbre, qui y a poussé extrémement, pesoit 169. liv. & environ trois onces. J'y ai mis de l'eau de pluie, ou bien de l'eau distillée toutes les fois qu'il a fallu l'arroser : j'ai eu un fort grand soin de couvrir ce vase par des feüilles de fer blanc percées de quantité de petits trous, afin d'empêcher que la poussiere n'y tombât. Il faut encore remarquer que je n'ai point pésé toutes les feüilles, qui durant quatre automnes sont tombées en abondance. Enfin j'ai fait secher la terre, comme j'avois fait auparavant, & j'ai retrouvé mes 200. liv. de terre, peut-être deux onces moins. Il s'est donc produit de la seule eau 164. liv. de bois, d'écorce, & de racine. *Libræ ergo 164. ligni, corticum, & radicum, ex solâ aquâ surrexerant. Joan Baptist van Helmont, Complex. atq. mixt. Element. figmen. pag. 68. num. 30.*

Ce Philosophe pour établir la convenance qu'il y a entre les fibres des plantes & les par-

ties insensibles de l'eau, allégue ces plantes qui flottent toûjours sur les eaux, & qui ne prennent point d'autre nourriture que celles que l'eau leur donne. *Quin etiam, natantes herbæ aquam tegant solo aquæ fracidæ potu contentæ. Van Helmont Imagin. ferment. impregnat. mass. semin. pag. 72. num. 31.*

Ceux qui savent comment les vapeurs qui sont dans la terre montent dans les plantes pour les nourrir, ne douteront pas, que les vapeurs répandües dans l'air sur les sources d'eau, ne puissent s'insinüer dans la Baguette Divinatoire, puisque ce sont des parties de l'eau, qui sont de même nature que le tout, & que pour ces deux effets la Nature n'a qu'un seul, & même mécanisme.

Les Physiciens savent que les Plantes ont des *fibres ligneuses*, qui s'étendent en long, comme autant de tuyaux, depuis la racine jusques à son extrémité; & que c'est par ces tuyaux qui trempent par le bout d'embas dans les sucs de la terre, que la nourriture se communique à toute la plante.

J'ai même observé avec un assez bon microscope, que le bois de coudrier, d'aulne, de hêtre, qu'on emploie d'ordinaire pour chercher les rameaux d'eau, paroît n'être qu'un amas de fibres arrangées, & qui sont mises les unes à côté des autres, comme s'il étoit composé de plusieurs petits tuyaux de verre.

Et à l'égard du hêtre en particulier; j'ai expérimenté qu'il est tellement composé de

ces

ces petits tuyaux, que si l'on met tremper dans de l'eau le bout d'une grosse branche de hêtre de deux pieds de long, on fait sortir facilement en petites bulles d'air, l'eau qui s'y est imbibé, en soufflant un peu fort par l'autre bout. Il faut donc que ce bois soit extrémement poreux. C'est ce qui le rend plus propre à faire la Baguette Divinatoire; & c'est ce qui le rend plus facile à brûler; parce que le feu y trouve ces petits espaces, ces interstices, où il s'insinüe aisément. Ce qui me fait conjecturer, que le boüis & l'ébéne qui ne sont pas si inflammables à cause de leur dureté, ne pourroient pas servir à la recherche des sources.

Les Physiciens disent aussi que ces sucs de la terre entrent dans les pores des racines, par l'agitation de la chaleur des fermentations qu'ils souffrent, quand la pluie, avec la chaleur du soleil ou des feux soûterrains détrempe les divers sels qui sont répandus dans toute la surface extérieure de la terre. Or ces sucs doivent monter dans les plantes, parce que le poids de l'air les y pousse, & qu'ils se font plus facilement un passage dans les pores des plantes, que dans l'air même.

Voici l'aplication. Quand Jaques Aymar rencontre un volume de vapeurs répandües dans l'air sur une source d'eau, je dis que ces vapeurs pressées par l'air qui pése dessus, & poussées par les vapeurs qui les suivent, se trouvent forcées de s'insinüer dans les pores de la branche de Coudrier, & y entrent avec

impétuosité; comme une eau long-tems arrêtée par une digue, coule d'une maniere rapide, quand elle vient à rencontrer une issüe.

Il est certain que ces vapeurs sont plus pesantes que l'air, puis qu'elles s'élevent si peu hors de la terre, & que l'air nage au dessus, selon ce principe de l'hydrostatique; *corpus humido levius, positâ paritate molis, non mergitur.*

2. Ils'agit maintenant d'expliquer, comment ces vapeurs en entrant dans la Baguette Divinatoire, la font incliner sur les sources d'eau. Il faut se souvenir ici de ce que j'ai dit dans la page 86. touchant l'inclinaison de la verge de fer aimantée, qui prend par toute la terre sa détermination de celle que gardent les écoulemens magnétiques en circulant autour du globe terrestre. Car enfin si ces corpuscules se meuvent sous l'équateur en ligne parallele avec l'axe de la terre, la verge de fer aimantée se mettra là parallele avec ce même axe. Si cette matiere magnétique décrit à Paris une ligne inclinée de 65. degrez; la verge de fer aimantée, s'y incline pareillement de 65. degrez. Enfin si aux poles ces petits corps sortent verticalement de la terre; la verge de fer aimantée s'inclinera perpendiculairement sur le pole, comme pour continüer l'axe de la terre.

La même chose arrive à la verge Divinatoire: elle se range selon les lignes que décrivent les vapeurs, qui s'élevent au dessus des

sources d'eau. Or est-il qu'elles sortent verticalement de la terre : il est donc necessaire, selon les loix du magnétisme, que la Baguette s'incline perpendiculairement ; afin de se rendre parallele avec les colomnes que forment les vapeurs en s'élevant vers l'air. Et ces lignes de vapeurs sont comme des chainettes, qui tirent la Baguette, & qui la tiennent abaissée, comme fait la matiere magnétique à l'égard de l'aiguille ou verge d'inclinaison.

Je n'ai point imaginé, ce mouvement vertical par lequel les vapeurs s'élevent en colomnes. Je l'ai trouvé dans Cassiodore, qui dit positivement que c'est un principe commun chez les Fontainiers : que les vapeurs humides montent au dessus des sources en forme de colomnes dans l'air : *Addunt etiam in columnæ speciem conspici quendam tenuissimum fumum.*

Il faut se bien pénétrer de ce mécanisme qui emploie les vapeurs humides, pour faire incliner la Baguette Divinatoire sur les sources d'eau, selon toutes les mêmes loix, que suit le magnétisme, dans l'inclinaison de la verge de fer aimantée : puisque ce sera la regle unique, dont je me servirai pour expliquer l'inclinaison ; que l'on remarque encore dans la Baguette sur les minieres, sur les trésors cachez en terre, & sur la piste des criminels fugitifs.

Pour aider l'imagination dans l'explication de cette inclinaison, dont nos sens extérieurs

rieurs ne peuvent découvrir ſes agens imperceptibles qui en ſont la cauſe ; il faut avoir recours à l'expérience ſenſible, par laquelle nous voyons que les vapeurs du mercure répandües parmi l'air d'une chambre, viennent ſe réünir de tous côtez, afin de ſe remettre en mercure coulant & liquide comme avant l'évaporation.

Ou bien, ſi l'on veut, puis que ces petits corpuſcules fumans, qui reſtent quelque tems au lumignon d'une chandelle éteinte, ſervent de véhicule, pour y ramener la flamme d'une chandelle ardente qu'on en aproche, afin de la rallumer : on peut bien penſer que la même choſe ſe fait autour de la Baguette Divinatoire entre les mains d'un homme qui lui a communiqué par un contact matématique un peu des vapeurs de l'eau, dont il a été imprégné le premier, ſur le lieu de la ſource. Car cette portion de corpuſcules humides, qui ont déja pénétré la Baguette, y attire abondamment ceux qui ſont épars dans l'air. Ils ſe raſſemblent, & ſe réüniſſent là, à cauſe de la facilité qu'ils trouvent à s'inſinüer dans la Baguette, dont les pores, quoique déja configurez dans les plantes par l'inſtitution de la Nature, d'une maniere qui convient à la figure des corpuſcules de l'eau, ſont encore nouvellement ouverts par ceux que la tranſpiration inſenſible des mains de Jaques Aymar y a déja inſinuez.

C'eſt ainſi qu'un amas d'eaux agitées du vent

vent se répandent comme un torrent, qui se fait bien-tôt un large passage, pourvû qu'il puisse trouver au travers du sable un petit endroit, où la terre soit déja humectée; car enfin la raison de *l'homogénéité*, ou de la ressemblance de la nature, fait que les eaux se portent là, & viennent aussi-tôt à inonder tout le voisinage. Cela est si clair, que je n'ai garde de m'imaginer, que l'application n'en saute pas d'abord aux yeux: sur tout si l'on se souvient que les vapeurs sont liquides, comme l'eau même; & que la Baguette Divinatoire entre les mains de Jaques Aymar devient, par son attouchement humectée de ce liquide insensible qui attire celui que j'ai montré être répandu dans l'air sur les rameaux d'eau.

Chapitre VII.

Il s'éleve des exhalaisons ou fumées sur toutes sortes de minieres, & sur les trésors cachez dans la terre, qui font incliner la Baguette Divinatoire.

Les métaux comme l'or, l'argent, le cuivre, &c. sont des *corps durs qui sont malléables, & fusibles;* c'est à dire, qui s'allongent sous le marteau, & qui deviennent liquides par le feu à la fonte. Ils s'engendrent dans des lieux soûterrains, que l'on appelle des miniéres. Pour ne rien dissimuler, les hommes qui en sont si empressez, ne savent

pourtant point comment, ni dequoi la Nature les forme dans le sein de la terre : du moins on n'en sait rien que par conjecture. Si la Physique avoit quelque chose d'évidemment constant sur la formation des métaux, les Philosophes n'auroient pas pris tant de partis différens sur ce point.

I. Les Péripatéticiens, & les Chymistes sont aux prises il y a long-tems sur les principes qui entrent dans la génération des métaux. Un célébre Philosophe dit qu'il ne seroit pas difficile de les accorder ; puis qu'ils sont d'accord dans le fond, & qu'ils ne disputent que sur les mots, dont ils auroient bien-tôt réglé entr'eux l'idée qu'ils y veulent attacher, si ces Philosophes avoient assez de patience pour s'écouter respectivement, *fortè in rebus conveniunt, verbis discrepant ;* dit M. Duhamel, *Physic. part.* III. *quæst. ult. pag.* 546.

Aristote dit que les métaux sont composez de vapeurs, & d'exhalaisons, *lib.* 3. *meteorolog. cap. ult.* Agricola soûtient que c'est un mêlange exquis de terre & d'eau, *lib.* 1. *cap.* 21. *de natura fossilium.*

Les Chymistes qui sont gens du métier, veulent que ce soient le souffre, & le mercure qui font la matiere des métaux. Albert le Grand est de ce sentiment, & il appelle le souffre le pere des métaux, & le mercure la mere : *sulphur est quasi pater, & argentum mater metallorum. Præfat. metallic. lib.* 4.

Le P. Kirker Jésuite dit que le souffre, & le

le mercure ne suffisent pas, & qu'il faut un sel pour donner de la dureté, & de la consistence au métal. *Materiam proximam metallorum ..... vaporem, & exhalationem sulphureo-sale-mercurialem dicimus. Mund. subterran. lib. x. cap. 1. pag. 182.*

M. Descartes croit que la partie la plus intérieure de la terre est de métal, & que ce que les Mineurs tirent de la terre, n'est que comme un filet d'eau qui se sépare de la source; ou une branche d'arbre qui s'écarte du tronc.

M. Régis prend un autre tour. Il dit que *les métaux sont composez de plusieurs parties intégrantes longues, & branchües, qui selon la différente grosseur & figure qu'elles ont, constituent toute la diversité, qui se trouve entre les métaux de différente espéce. Physic. liv. 4. part. 3. chap. 4. pag. 371.*

Il est certain que la plûpart des Philosophes, qui prennent le souffre, le mercure, les sels, l'eau, l'huile minérale, les sucs, les fumées, les exhalaisons, pour matiere des métaux, n'en raportent que la matiere très-prochaine; & non pas le premier principe; puisqu'il resteroit toûjours à savoir de quoi ce souffre, ce sel, ce mercure, &c. sont composez. C'est comme si je disois à quelqu'un que le bronze est un alliage de métaux, dont le principal est le cuivre fondu avec quelque partie d'étain; je ne l'instruirois pas beaucoup, s'il ne savoit pas d'ailleurs ce que c'est que le cuivre, & l'étain.

A la vérité M. Regis Philosophe plus exactement, & on ne peut nier qu'il n'ait raporté la matiere premiere des métaux.

Si on ne connoît gueres de quoi les métaux sont composez, on ne sait pas davantage comment il se forment.

Cependant je me rangerois plus volontiers du parti de ceux, qui croient que les feux soûterrains sont la cause efficiente de la génération des métaux; parce que ces feux métant en mouvement les matieres & les vapeurs minérales, & les poussant comme de petits boulets de canon, vers la surface de la terre, il arrive que ces sucs se reffroidissent, se glacent, & forment ce que nous apellons métal. Les parties les plus volatiles de ces sucs, ne pouvant pas être si facilement fixées dans les veines de la terre, se dégagent, passent outre, s'élevent dans l'air, & ne s'arrêtent point jusqu'à ce que par la rencontre de la colomne d'air qui fait effort dessus par son poids, elles aient perdu peu à peu toute l'impression qu'elles avoient reçüe des feux soûterrains.

Quant à ces feux soûterrains, on ne peut pas raisonnablement les revoquer en doute. Ils se déclarent, & se font reconnoître par trop d'endroits, pour en nier l'existence.

Ils se font sentir dans les fontaines qui brûlent, & dans les bains chauds.

Je sai bien qu'on pourroit attribüer aux fermentations, qui se font dans la terre la chaleur des sources chaudes sans qu'il soit be-

soin

soin du ministére du feu central : c'est même une opinion que M. Charas de l'Académie Roiale des sciences semble vouloir établir à l'occasion d'une expérience fortuite qui s'est faite dans son laboratoire, & dont parlent *les Memoires de l'Academie pag.* 155. La fermentation, qu'on explique là, ne détruit nullement le feu central, je ne sai même, s'il ne le faut pas supoſer néceſſairement, pour mettre en mouvement les minéraux, & les sucs, afin de les pouſſer & de les mêler avec l'eau dans les canaux soûterrains, où elle passe. Si on ne comprend pas comment les feux soûterrains puiſſent être toûjours entretenus ; je ne conçois pas davantage comment s'entretiendront toûjours les sucs & les minéraux, qui font les fermentations & conſequemment les sources chaudes, sans qu'ils puiſſent jamais s'épuiſer. L'embarras est bien égal de part & d'autre, si je ne me trompe.

Au reste je ne croi pas que le feu central, ait plus besoin d'être entretenu que le *soleil*, qui ne dépérit point.

Mais ne pourrions-nous pas penſer de ce feu central ce que Lactance dit du feu que la Juſtice de Dieu a allumé pour brûler éternellement les impies ? Il declare que ce feu est bien différent de celui dont nous nous ſervons pour tant de beſoins de la vie : nôtre feu domeſtique est fluide, & coulant, il ne peut ſubſiſter & il s'éteint du moment qu'il n'a pas une matiere où il puiſſe s'attacher pour

la

la devorer. Mais ce feu divin, où le démon a été précipité avec ses anges, est un feu qui subsiste par lui-même, & sans aucuns alimens. Ce feu est pur, parce qu'il ne dépend point d'une matiere étrangere : il est liquide comme l'eau. *At ille ignis divinus per seipsum semper vivit, ac viget, sine ullis alimentis ..... est purus ac liquidus, & in aquæ modum liquidus. Lactanc. lib. 7. Divin. Instit. cap. 21.*

Rien n'empêche donc que nous ne regardions ce feu central que la nature emploie pour tant de générations merveilleuses qui se font dans le sein de la terre, comme un feu liquide, comme un feu fixe, comme un feu stagnant; ou, si l'on veut, comme un *étang de feu* qui n'a pas plus besoin d'aliment pour subsister, qu'en a un étang d'eau. C'est ainsi que philosophe le P. Casati Jesuite dans sa troisiéme Dissertation *de Igne pag. 75.*

Quant à ce que dit M. Charas dans la page 157. que si la chaleur des eaux chaudes venoit des feux soûterrains, *on trouveroit dans les sources de ces eaux quelques marques d'incendie que l'on n'a point encore remarquées.*

Ce raisonnement pourroit bien n'être pas convainquant; car enfin s'il étoit aussi constant qu'il est vrai-semblable que les eaux des Fontaines soient pour l'ordinaire filtrées au travers des pores de la terre; certainement cette transcolation ne permettroit pas qu'elles nous apportassent ces marques d'incendie qu'on

qu'on voudroit voir, pour croire qu'il y a des feux soûterrains.

Ce grand nombre de Volcans, c'est à dire, de montagnes qui vomissent des flammes & des cendres, & qu'on peut remarquer en tant d'endroits de la terre, sont encore autant d'argumens de la vérité & de la realité de ce feu central. Le mont Gibel dans la Sicile, le mont Hécla en Islande, le mont Vésuve dans la Campanie; d'autres dans les Isles Molucques, dans les Isles Philippines, dans le Pérou; enfin la montagne qui est près de Guatimala dans l'Amérique, d'où il sort quelquefois des morceaux de rocher avec la même violence qu'un boulet sort d'un canon, font souvent expérimenter d'une maniere très-funeste aux habitans de ce Pays-là, qu'il n'est que trop vrai qu'il y a des feux horribles dans les entrailles de la terre.

Je ne saurois trop m'étonner qu'il y ait encore des gens qui croient que la génération des métaux dans les entrailles de la terre, soit un effet de la chaleur du Soleil. C'est une vieille réverie des anciens Philosophes, qui n'ont pas considéré que si les pluies les plus abondantes ne pénétrent pas la terre plus avant que de 10. pieds, il n'y a nulle raison pour croire que les rayons du Soleil puissent se faire sentir beaucoup plus loin.

Les Ouvriers des minières qui en doivent plûtôt être crûs que ceux qui n'y sont jamais descendus, nous assurent que plus on péné-

tre

tre dans la terre, & plus on aperçoit très-sensiblement que la chaleur s'augmente.

Jean-Batiste Morin dit qu'étant descendu au mois de Juillet dans une miniére, il trouva la partie supérieure très-froide jusqu'à la profondeur d'environ 480. pieds; & qu'après cela, à mesure qu'il descendoit, il trouvoit une chaleur qui s'augmentoit tellement que les ouvriers ne pouvoient travailler dans le fond, que tout nuds. *Relatio de locis subterran. pag.* 131.

Joannes Baguinus raporte la même chose des miniéres de Hongrie. Il assûre qu'au solstice d'été il descendit dans une miniére d'argent, profonde d'environ mille cinq cens coudées, à cinq cens pas de Schemnitz; & qu'il aprit des ouvriers, qui à cause de l'extréme chaleur travailloient tout nuds, que l'on voit s'élever souvent du centre de la terre des *vapeurs minérales*, qui éteignent leurs lampes, & qui les étouferoient eux mêmes, s'ils ne se retiroient pas promptement. *Cum enim superiori æstate in Hungaria medio miliari in Schemnitz, in argenti fodinam mille quingentos circiter cubitos profundam descendissem; à fossoribus qui ob summam mineræ æstum vestibus, & ipso induso exuti laborabant, didici; Vapores minerales à centro terræ frequenter sursum ferri, eorumque lucernas, & ipsosmet, ut subitò recedant, extinguere Tyroc. Chymic. lib.* 2. *cap.* 14.

Certainement ce seroit se moquer, que d'attribuer au Soleil ces bouffées si terribles

de

de chaleur qui étouffent quelquefois les ouvriers au fond d'une miniére creusée de quinze cens coudées. Mais enfin, qu'on les prenne, si l'on veut, pour l'effet du Soleil, ou des fermentations qui se font dans la terre, il s'ensuit également de ces deux hypothéses, qu'il doit y avoir des fumées & des exhalaisons sur les miniéres; puisque les sels volatils, & les corpuscules les plus subtils des métaux seroient également mis en mouvement par un de ces deux agens, aussi-bien que par les feux soûterrains.

II. Aussi est il vrai que ceux qui ont écrit avec quelque soin & quelque solide connoissance des minéraux, ont tous fait mention de ces exhalaisons ou fumées ausquelles nous attribuërons la cause du mouvement & de l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les miniéres. Et comment auroient-ils oublié de parler de ces vapeurs métalliques; les yeux les peuvent même découvrir assez facilement le matin, lors que le Soleil se leve?

Pline parlant des miniéres d'argent, dit qu'il s'en éleve une vapeur que tous les animaux, & sur tout les chiens, ne peuvent souffrir. *Odor ex argenti fodinis inimicus omnibus animalibus, sed maximè canibus Hist. natur. lib.* 33. *cap.* 6.

François Bacon Chancelier d'Angleterre, (qu'on peut mettre au rang des plus grands Philosophes de l'Antiquité; & qui a compris le premier dans ces derniers tems la necessité de faire des expériences pour assûrer

nos

nos raisonnemens, & pour perfectionner l'Histoire naturelle) a eu connoissance de ces fumées malignes qui sortent des minières. Il s'exhale, dit-il, dans les minières, des vapeurs mortelles, qui tüent les ouvriers, soit en les étouffant, ou en les empoisonnant. *Sæpius eructant fodinæ vapores mortiferos, seu suffocatio sit, seu venenata mineralis natura. Hist. natur. cent.* 10. *n.* 918. *p.* 508.

Tomaso Garzoni Auteur du Livre intitulé, *la piazza universale*, dit qu'on reconnoît les montagnes qui enferment des minières; parce qu'elles poussent d'ordinaire dans l'air des fumées & des exhalaisons: *i monti che contengono minere, sogliano mandare fuori qualche esalatione, o fumosità. Discor.* 70. *pag.* 245.

Joseph Maria Maraviglia Professeur de Morale dans le College de Padoüe explique fort bien comment les feux soûterrains poussent sans cesse dans l'air des fumées, des vapeurs & des exhalaisons, qui sont la matiere des vents, des nuées, des pluies, & des autres météores. Car enfin, dit-il, on voit par expérience, que dans les saisons où le Soleil ne peut pas échauffer les entrailles de la terre, il y a pourtant dans ses abîmes une chaleur qui lui doit être sans doute naturelle. Ce qui se prouve même par tant de Volcans; c'est à dire, par tant de montagnes qui jettent des flammes; par les sources d'eau chaude; par les fontaines boüillantes, & par certaines vapeurs ou espéces de petits nuages

que

que les Nautonniers aperçoivent quelquefois s'élever du fond de la mer, & qui ne manquent jamais de former bien-tôt des vents & des orages. D'où il conclut qu'il faut qu'il y ait sous les eaux de la mer une chaleur qui ne vient point du Soleil, & qu'on doit reconnoître, pour la cause de ces fumées : *Ex quibus perspicuum fit alium quàm solarem calorem infra maris fundum vigere, quo vis illa tanta halituum excernatur, sursumque propellatur. Proteus Ethico-politic. leg.* XI. *pag.* 57.

Il y a parmi les expériences de la Société Roiale d'Angleterre l'extrait d'une lettre, que le Docteur Edoüard Browne a écrite expressément sur les vapeurs qui se trouvent si abondamment dans les miniéres de Hongrie. Nous y voyons que les effets de ces fumées métalliques sont si terribles, & si funestes aux ouvriers qui y travaillent, qu'ils en sont quelquefois étouffez.

Il ajoûte que dans ces allées soûterraines on trouva 28. hommes étouffez en même tems par ces esprits qui s'exhalent des matieres métalliques ; & que ces exhalaisons malignes sont très-souvent empoisonnées ; & qu'on ne remédie à ce desordre que par des tubes qui en communiquant un bon air dans ces lieux soûterrains, en chassent le mauvais. Il y est encore parlé d'un puits profond de 900. pieds, dans lequel les ouvriers étoient extraordinairement tourmentez par ces fumées qui sortoient de la terre. *Chemnitii mihi refer-*

referebant, 28. *viros interiisse eodem tempore in* 4. *cuniculis*, 7. *in singulis*; *& in fodiendo puteo Leopoldi*, *qui* 150. *orgyas profundus est*, *multùm vexabantur vaporibus. Acta Philosoph. mensis Junii* 1669. *pag.* 147.

Les curieux peuvent avoir recours au livre qu'Agricola a composé, *de re Metallica*, s'ils veulent voir les machines, dont on se sert pour tirer ce mauvais air du fond des minieres, afin d'y en substituer un plus pur, & plus sain.

Nous avons même dans le *Journal des savans* du 23. Mars 1682. un précis de ces mêmes remarques de M. Edoüard Browne touchant les exhalaisons des miniéres d'or, & d'argent qui sont dans la Hongrie. *Monsieur Brovvne assûre que les miniéres d'or & d'argent de ce Pays-là exhalent des vapeurs très-épaisses & mêmes très-malignes*; *que ces vapeurs ne sortent pas seulement des lieux boüeux*, *& humides*, *mais même des endroits de la miniére les plus secs*; *qu'il y a des lieux dans ces miniéres*, *qui sont humides*, *& comme des espéces de cloaques*, *où ses vapeurs se rendent extrémement sensibles*, *& comme palpables*, *tant elles sont fortes*; *qu'en sa présence un homme tenta inutilement quatre ou cinq fois d'entrer dans un de ces endroits-là*, *parce que la lampe s'éteignit toûjours à cause de l'épaisseur des vapeurs*; *que ces vapeurs sont quelquefois si malignes*, *qu'elles suffoquent en peu de tems les ouvriers*, *que quelquefois elles ne font que les affoiblir peu à peu*, *& dimi-*

nüer leur santé ; & qu'enfin ces vapeurs & exhalaisons qui y croupissent & qui en sortent continuellement sont si nuisibles que, si les Mineurs ne se précautionnent contre elles, en se servant de l'expedient dont j'ai déja parlé, ou d'autres qu'ils ont, pour chasser ce méchant air, ils courent grand risque d'y être étoufez.

Ces exhalaisons & vapeurs étant une fois supposées, je connus d'abord quels pouvoient être les effets de la Baguette Divinatoire, dont je voyois des ouvriers se servir, pour trouver des miniéres abondantes en fer dans les montagnes des Alpes, & je formai le système que je donne maintenant au public ; auquel je n'ai presque rien ajoûté ni changé dans le fond ; quoi qu'alors, je ne susse pas encore que cette même Baguette s'inclinât sur les cadavres des personnes assassinées, & sur les pas mêmes des criminels fugitifs.

Mais afin qu'on ne s'imagine pas, que ce n'est qu'en Hongrie qu'il y a des vapeurs, & des exhalaisons sur les miniéres, il faut remarquer que ces fumées servent d'indices aux Philosophes Minéralistes, pour reconnoître les lieux où il y a des veines métalliques.

Georgius Agricola dit en général que pour trouver des miniéres, il faut observer, si l'on voit des fumées s'élever sur quelque endroit des montagnes, parce que c'est un indice qu'il y a là des métaux cachez dans la terre. *Venæ enim siccum expirant calidumque halitum.*

Le

Le P. Kirker Jésuite regarde pareillement ces exhalaisons, qu'on remarque souvent sur le sommet des montagnes, comme la dix-septiéme marque, dont on se sert d'ordinaire pour s'assurer qu'elles contiennent des métaux dans leur sein : *ex montium apicibus, in quibus plerumque vapores expirare solent, metallorum latentium indices sunt. Mund. subterran. lib.* 10. *sect.* 2. *cap.* 7. *pag.* 200.

Cæsius Jésuite non-seulement dit que ces écoulemens de matiére subtile, qui font comme de petits nuages en certains endroits des montagnes, sont des marques qu'il y a en ces lieux-là des veines métalliques ; mais il ajoûte encore que ces fumées seches & chaudes font la stérilité qui régne sur les miniéres, parce qu'elles y dessechent, & font mourir les plantes, & les arbres, en brûlant même jusqu'à leurs racines : *Ea namque operâ efficiunt calidi, & sicci venarum halitus, qui ne radicibus quidem arborum parcunt. De mineralib. lib.* 1. *cap.* 7. *sect.* 3. *pag.* 124.

Joachim Bécker si célébre par son excellent livre intitulé *Physica subterranea*, supose l'existence de ces fumées métalliques sur les miniéres, comme une chose si évidente que sans la prouver, il ne songe plus qu'à considérer la maniere selon laquelle ces vapeurs se meuvent. Il dit d'abord que ces corpuscules métalliques qui s'élevent des miniéres sont bien plus subtils, & plus minces à la superficie de la terre que dans ses entrailles ; parce que ces vapeurs filtrées par cette longue suite

de

de pores où il faut qu'elles passent avant que d'arriver jusqu'au haut des miniéres, laissent dans le fond les parties les plus grossieres. Voilà pourquoi à mesure qu'on foüille la terre plus avant, on trouve les veines plus grosses, & plus remplies de cet agréable limon qui fait tant de plaisir aux hommes. Puis il ajoûte qu'il ne faut pas oublier que ces vapeurs gardent toûjours la même maniere de se mouvoir du centre à la circonference de la terre. *Ejusmodi vapores certum ordinem in motu suo à centro ad circumferentiam terræ observant.* Et dans le chapitre suivant il compare le mouvement circulaire de ces fumées métalliques à celui des vapeurs que la chaleur fait élever de la matiere qui est dans la cucurbite vers le haut de l'alambic, & que les tubes qui circulent, raportent de l'alambic dans la cucurbite. Il répréſente par là comment les exhalaisons qui viennent du fond des miniéres y retournent par une circulation perpetuelle ; *perpetua naturæ circulatio. Beker. Physic. subterran. lib. 1. sect. 2. cap. 6. pag. 97. 98.*

Le Pere Tylkowski Jésuite Polonois, dit positivement que, si l'on voit une espéce de petit nüage toûjours au même endroit sur une montagne, c'est une marque qu'il y a des métaux au dedans. Et il assûre que si aux mois d'Avril & de Mai, on voit au lever du soleil, quand le Ciel est serein, des vapeurs sur une montagne, c'est signe qu'il y a une miniére de vif-argent. *Metalli intra*

terram signum est, si loco nebula incumbat ordinariè ..... in Aprili, & Maio sereno cœlo vapores in montibus sub auroram instar nebulæ ..... indicium sunt mercurii. Philosoph. Curiosa. Tom. 7. Sect. 8. cap. 5. pag. 10.

M. Boyle reconnoît non-seulement des exhalaisons sur les miniéres: mais il a même beaucoup de penchant à croire que ces fumées sont chaudes. Ce qui lui fait dire que c'est sans doute pour cette raison qu'Agricola a mis au rang des choses qui indiquent les miniéres, la promptitude avec laquelle la neige disparoît si-tôt sur les lieux où il y a des veines métalliques; ce qui fait encore qu'on n'y voit jamais de gelée blanche; pourvû, ajoûte-t'il, qu'il ne se trouve pas dans la terre des pierres & des rochers qui détournent les exhalaisons, & qui empêchent qu'elles ne s'élevent *verticalement*..... Il faut, dit-il, qu'il y ait non-seulement des fumées sur les miniéres; mais il faut bien, qu'il y ait encore une grande chaleur dans la terre pour les faire élever: car enfin je sai de ceux qui ont voyagé exprès en Hongrie, pour y voir les miniéres d'or, que les feüilles d'arbres qui sont en ces endroits-là, se trouvent très-souvent couvertes d'une couleur d'or par la force des exhalaisons métalliques: *Folia arborum ..... sæpius aureo colore obducta inveniri ab auri-fodinarum exhalationibus metallicis. Boyle de Temper. subterran. region. pag. 16.*

On comprend par là comment la Baguette Divi-

Divinatoire tourne sur les puits, sur les fosses & sur les trésors que l'on a cachez en terre ; puisqu'il est certain, comme l'a reconnu M. Edoüard Browne, qu'il s'en éleve des vapeurs & des fumées, aussi bien que de dessus les sources & les miniéres.

La terre que l'on a remise dans une fosse où l'on a caché un trésor, n'est plus replacée comme elle étoit selon l'institution de la Nature ; ce dérangement la rendant plus poreuse, fait que les fumées qui s'élevent de la terre, viennent en foule en ces endroits-là parce qu'elles y trouvent un plus facile passage.

Nos soldats qui ne manquent pas d'expérience là dessus, n'ignorent point cette Physique : car à peine sont ils chez leurs hôtes en quartier d'hiver, qu'ils ne manquent pas d'observer dans le jardin de la maison, lorsqu'il y a une gelée blanche, ou qu'il a tombé de la nége, les lieux où il n'y a ni nége ni frimas ; dans la certitude qu'ils ont que la terre y a été nouvellement remuée, & que c'est là par conséquent que l'hôte a caché ce qu'il a de plus précieux : tant ils savent bien que les exhalaisons qui sortent par là plus abondamment, y fondent la nége & les frimas.

Il ne faut pas s'imaginer que quand cette fosse seroit remplie de bassins d'argent, ou de quelque autre métal, la transpiration des vapeurs soûterraines en fut empêchée ; car les fumées passent aux travers des métaux, & il en sort même en abondance de toutes sortes de minéraux.

Il faut bien observer que le savant M. Boyle reconnoît en effet que ces vapeurs & ces exhalaisons s'élevent *verticalement*, c'est à dire, *droit* au dessus de la terre ; à moins que leur cours ne soit détourné par la rencontre des pierres & des rochers que ces écoulemens de matiére subtile ne peuvent pénétrer : *Quod directa calidorum effluviorum ascensio impedita fuerit per obstacula rupium, aut aliorum lapidum, quæ penetrare effluvia non poterant. Boyle de temperie subterran. region. pag.* 16.

Ce mouvement vertical des exhalaisons minérales ne combat point le mouvement circulaire que leur attribüe Becker. Car enfin cela se concilie par cette regle du mouvement si constante, laquelle dit *que si un corps qui se meut en ligne droite rencontre quelque obstacle en son chemin, il se détournera de cette ligne ; mais de telle sorte que l'angle de son détour sera proportionné à la grandeur de l'obstacle qu'il aura rencontré.*

On comprendra donc facilement que ces vapeurs qui s'élevent d'abord de la terre verticalement, trouvant ensuite de la résistance dans l'air, se détournent de cette ligne verticale ; & comme en montant elles rencontrent toûjours de nouveaux obstacles, elles sont obligées de décrire des lignes courbes, qui deviennent d'autant plus courbées, que les obstacles qu'elles trouvent sont plus grands.

Voilà donc les exhalaisons métalliques qui s'élevent verticalement sur les minières jusqu'à

qu'à une certaine hauteur, comme Cassiodore l'a dit des vapeurs qui se portent dans l'air en forme de colonne sur les rameaux d'eau ; & cette admirable uniformité reconnüe par ces grands hommes dans l'élevation des vapeurs & des exhalaisons, montre que la Nature n'a par tout qu'un même mécanisme.

Voilà encore la raison pourquoi la Baguette s'incline perpendiculairement sur les minières & sur les métaux cachez en terre. Car enfin il ne faut point douter que les métaux, l'or & l'argent monnoié ne poussent des fumées perpétuelles qui forment une espéce d'atmosphére autour d'eux : comme le dit si bien le Pére Mallebranche : *Enfin*, dit-il, *il se transpire beaucoup plus d'humeur par les pores imperceptibles des artéres & de la peau, qu'il n'en sort par les autres passages du corps : & les métaux mêmes les plus solides n'ont point de pores si étroits, qu'il ne se trouve encore dans la Nature des corps assez petits, pour y trouver le passage libre, puisqu'autrement ces pores se fermeroient. Recherche de la verité, livre 2. chap. 3. pag. 157.*

Objection.

Il reste une difficulté à resoudre. On demande pourquoi la Baguette s'incline sur les métaux quelquefois avec tant d'effort, qu'elle se rompt : ce qui n'arrive point sur les raneaux d'eau.

Réponse.

Je réponds que cet effort démontre qu'il y a une grande difference entre les vapeurs de l'eau, qui sont froides & humides, & les exhalaisons des métaux qui sont séches & chaudes, comme M. Boyle l'a fort bien reconnu. Or ces corpuscules secs & chauds font sur la Baguette ce que le feu même y feroit : ils la penetrent, ils l'ouvrent, & la font se tourmenter, ainsi que se tourmente une branche de coudrier devant le feu : car on sait qu'elle tourne d'elle-même assez long-tems, pour donner loisir d'y voir rôtir entiérement un petit oyseau qui y est attaché. Le feu subtil, qui s'exhale des minéraux, fait même avec plus de violence & plus promtement sur les longues fibres du Coudrier, ce que le feu ordinaire n'y fait qu'avec beaucoup de tems.

Après tout, cette réponse que je croi excellente, & que je fortifierai encore dans un Chapitre entier que je ferai sur *la force des corpuscules*, n'est point une invention dont je doive me faire honneur ; puisque je la tiens d'un homme qui s'est fait un grand nom parmi le monde Chymique, & à qui il est juste d'en donner toute la gloire. C'est le célébre Basile Valentin qui est un de ceux qui ont porté plus loin l'usage de la Baguette Divinatoire. Il dit plus de 10. fois dans les Chapitres 22. 23. 24. 25. 26. 27. & 28. du premier livre de son Testament, *que tout le*

mon-

mouvement de cette Baguette a son principe dans les exhalaisons seches, & chaudes qui s'élevent de dessus les minières, & qui n'ont gueres moins d'ardeur que le feu même, quoiqu'elles ne soient pas agitées jusqu'à être enflammées. Il dit sur tout dans le Chapitre 29. que quand les exhalaisons sont pesantes, & qu'elles retombent dans les minières, où l'on travaille, il n'y a point d'homme au monde qui puisse y rester alors, & que l'on n'y sauroit porter une chandelle allumée qu'elle ne s'éteigne aussi-tôt.

Objection.

Joannes Matthæus Docteur en Medecine, qui s'est soulevé contre les *Guérisons magnétiques*; en donnant son avis sur ce qu'on nomme *unguentum armarium*, parle de la Baguette de Coudrier, & prétend par un seul dilemme renverser l'opinion qui lui attribüe une vertu pour la découverte des métaux. Il commence par dire que chaques métaux ont leurs sucs particuliers qui leurs sont propres: sur quoi il raisonne ainsi: Ou la Branche de Coudrier s'incline sur toutes sortes de métaux, ou elle ne s'incline que sur un seul; Si elle tourne sur tous, elle renferme donc en elle même des vertus toutes contraires. Si elle ne se baisse que sur l'or? qu'on nous dise donc, pourquoi on s'en sert à découvrir toutes sortes de métaux? .... *Si omnium dixeris? habebit corylus naturam sibi invicem contrariam: si unius? quæro quomodo ergo omnia*

metalla unius coryli furculo investigentur? Theat. sympath. pag. 581.

Réponse.

Ce Médecin propose cette difficulté avec beaucoup de confiance, & d'un air à persuader qu'il ne croit pas qu'il y ait d'homme vivant qui y puisse répondre. Cependant il ne faut pas faire grand effort pour renverser ce prétendu Achille.

1. Il n'y a qu'à admettre des pores dans le Coudrier de plusieurs figures, comme il est très-certain qu'il y en a effectivement. Et voilà la porte ouverte pour les différens sucs des métaux, & pour toutes sortes d'autres corpuscules.

2. Comme nous disons qu'on peut aimanter une verge de fer par un bout, & puis par l'autre d'une façon toute contraire, & lui faire changer de pole; à cause que le fer est souple, & que les parties se peuvent plier plusieurs fois de suite en divers sens sans se rompre: nous disons pareillement que les fibres du Coudrier sont encore plus souples que celles de fer, & qu'après s'être rangées pour le passage des corpuscules qui émanent de l'or, elles prennent un sens différent pour laisser couler ceux qui se transpirent de l'argent.

3. Cette difficulté est aussi plaisante que seroit celle d'un homme, qui ne pourroit pas concevoir, comment avec un même crible on peut couler successivement de l'eau, de

la

la bierre, du vin, du laict, &c. Celà ne mérite pas que nous nous y arrêtions davantage.

Comme ce Chapitre est déja fort long, je me reserve à faire voir dans le suivant la proportion qu'il y a entre les pores de la Baguette, & les corpuscules de l'eau, des minéraux, & de la transpiration insensible; afin que l'on puisse mieux se persuader que ces trois sortes de vapeurs peuvent facilement s'insinuer dans les pores de la Baguette de Coudrier.

CHAPITRE VIII.

Il s'exhale par la transpiration insensible du corps des voleurs, & des meurtriers fugitifs beaucoup de corpuscules, qui demeurent sur leur piste, & qui font incliner la Baguette Divinatoire.

CE que j'ai dit jusques ici touchant l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les sources & sur les minières n'aura peut-être pas beaucoup de contradicteurs. A cela près, que je n'ai pas conduit à découvert les vapeurs, & les exhalaisons dans la branche de Coudrier, j'ai fait ce me semble tout ce qu'on peut exiger raisonnablement, pour montrer qu'elles y entrent, & qu'il ne faut pas chercher ailleurs la cause du mouvement de la Baguette. Mais me voici à l'endroit, où j'aurai aparement à essuier tout ce que

l'imagination vive de gens plus accoûtumez à déclamer qu'à raisonner, leur fera dire avec beaucoup de feu, & de confiance sur une matiére fort propre à exercer leur talent. Le champ est vaste pour ces gens-là, je l'avoüe. Le sujet est susceptible de toutes les formes que lui voudra donner un Sophiste. Les grandes figures, les mouvemens convulsifs, l'entousiasme même peuvent être de la partie; & il faudroit être un bien chétif Rétheur, pour ne trouver pas l'art de les introduire dans la piéce. Mais laissons les Déclamateurs, pour parler aux Philosophes, que nous trouverons dans une disposition plus raisonnable.

Ce qui fait que l'imagination se roidit contre l'histoire de la découverte du meurtrier de Lyon, par le moyen de la Baguette Divinatoire, c'est qu'on ne voit pas comment Jaques Aymar ait pû demêler la piste de ce criminel fugitif, & reconnoître le lit où il a couché, la table sur laquelle il a mangé, les pots, & les verres qu'il a touchez.

Certainement il faut avoüer que la Philosophie des *qualitez occultes*, & des *formes substantielles*, n'a pas, pour ainsi dire, le nez assez fin, pour découvrir les traces, que le meurtrier a laissées sur les lieux par où il a passé. Et il seroit sérieusement à souhaiter, que ceux, qui n'ont apris de Physique que ce qu'il y en a dans les cahiers qu'ils ont aportez du College, fussent seulement persuadez qu'il leur reste encore quelque chose

chose à aprendre dans la Nature, & que le fameux *distinguo*, qui les a rendus invincibles sur les bancs, est un bouclier excellent pour les escarmouches d'une revüe, & de très-peu d'utilité dans un combat de bonne guerre.

Mais la Philosophie des corpuscules nous aprendra qu'il s'exhale sans cesse des minéraux, des végétaux, & des animaux beaucoup de parties subtiles par la voye de la transpiration insensible; & que ces écoulemens vont au-delà de tout ce qu'on imagine ordinairement. Quand j'aurai démontré cela, comme je me le propose, j'ose me promettre que l'on ne sera pas plus surpris de voir le Payſan de Dauphiné suivre à la piste durant 45. lieües un criminel, que nous le sommes, quand nous voyons un chien courre un lievre, ou un cerf sans jamais prendre le change.

I. Quand je dis que tous les corps sont poreux, & qu'il s'en sépare perpétuellement des parties insensibles par des émanations continuelles, je ne dis rien que je ne puisse prouver, 1. par le témoignage des plus grands Philosophes, & 2. par la raison éclairée d'une infinité d'expériences.

1. M. Gassendi qui avoit emploié une partie de sa vie à lire les anciens Philosophes, dit positivement que, si nos sens sont trop grossiers pour découvrir ces corpuscules, il faut que la raison nous aide à les apercevoir: comme elle a aidé à Hypocrate, & à tant

d'autres grands hommes, qui ont tous crû que les corps sont extrémement poreux, & transpirables, & qu'il se fait de continuelles, de réciproques, & d'insensibles transmissions des uns aux autres : *Aut si ipsa ratio audienda videtur, quæ pridem persuasit & Hypocrati, & tot aliis magnis viris, corpora nisi omnia, saltem plurima esse tota perspirabilia, & patere continuò ex istis in illa, ex illis in hæc insensibiles effluxiones. Gassend. Physic. sect. 1. lib. 6. cap. 14. pag. 450.*

2. Puisqu'il n'y a pas de raison, de rejetter la division, que les Chymistes font des corps en trois régnes, à savoir, le régne des Minéraux, le régne des végétaux, & le régne des animaux, nous suivrons cette même distribution, & nous montrerons qu'il se fait de tous les corps de ces trois genres, des émissions d'une matiere subtile, qui se répand incessamment dans l'air.

1. Quant aux minéraux, il est très-certain qu'ils transpirent. Car encore que nos yeux n'y découvrent pas des pores, il est pourtant vrai qu'ils en ont, comme en ont effectivement tous les corps, même les plus durs, & les plus compactes. Et quelques petits que soient ces pores, il y a des corps dans la Nature, qui ont assez de ténuité pour y passer.

M. Boyle a observé que le marbre noir, le rubis, l'agathe, & le Diamant, qui est le corps le plus dur que l'on connoisse, exhalent une atmosphére de la matiére subtile à

laquelle on doit attribüer la cause de cette vertu Electrique, qui fait que ces corps, après avoir été un peu frottez, attirent de petites pailles, & des particules de bois bien legéres. *Boyle de atmosp. corpor. consistent. pag. 4. usque ad 12.*

Encore une fois quelque solides que soient ces corps, on ne doit nullement douter qu'ils ne soient tout criblez d'une infinité de petits trous, par où il se transpire sans cesse un essain de corpuscules. Car enfin il faudroit que les corps ne fussent composez que de matiere subtile de figure cubique, pour qu'ils ne fussent point poreux, & transpirables. Ce qui ne peut pas être; puisque tous les corps seroient homogénes, de même nature, & sans aucune différence individuelle entr'eux. Il faut donc qu'il entre dans leur composition des corpuscules de différentes figures. Or si cela est de la sorte, comme il n'en faut point douter, il est de nécessité absolüe que dans la contexture des corps il y ait des interstices, c'est à dire, des pores; puisqu'il n'est pas possible de concevoir qu'on puisse joindre des corpuscules de différentes figures, comme la sphérique, l'ovale, la cubique, la triangulaire, &c. qu'il ne résulte toûjours de leur arrangement une infinité de petits espaces vuides, par où coule la matiére insensible de la transpiration. Enfin, comme il est nécessaire, qu'il y ait des pores dans la contexture des corps, il est de la même nécessité qu'il y ait des corpuscules qui y passent, car sans cela

ces

ces interstices se fermeroient. C'est le raisonnement du Pere Mallebranche : *Les métaux*, dit-il, *mêmes les plus solides n'ont point de pores si étroits, qu'il ne se trouve encore dans la Nature des corps assez petits, pour y trouver le passage libre ; puis qu'autrement ces passages se fermeroient. Recherche de la verité, liv. 2. cap. 3. pag. 157.*

Il est tellement reconnu que les corps métalliques exhalent un petit tourbillon de matiere subtile, qu'il y a des personnes à qui ces écoulemens sont très-nuisibles. Je connois un homme qui n'entre jamais dans les salles de la Monnoye de Paris, quand il y a beaucoup d'espéces fabriquées, qu'il ne soit obligé d'en sortir précipitamment bien-tôt après ; parce qu'il y est attaqué d'une défaillance de facultez naturelles, & d'une obstruction qui fait rebrousser les esprits vers le cœur, en abandonnant tout le reste du corps ; ce qui est assez conforme à ce qu'enseigne *Fracastorius*. Il dit que les émanations des particules, qui se détachent des métaux, peuvent causer dans un homme une privation soudaine de sentiment avec léſion des principales facultez de l'ame, avec une difficulté de respirer, & tous les mêmes accidens que l'on remarque dans l'apoplexie ..... *E tractione metallicorum apoplecticum hominem fieri : exhalant enim ex his, ac circumquaque feruntur insensibilia corpora. De Contag. lib. 1. cap. 7.*

Je n'ai pas vû le petit Livre intitulé : *Specimen*

cimen cogitationum de ortu, & effluviis metallorum. Mais j'ai sû que l'Auteur qui est *M. Odélius* Gentilhomme Suédois, y marque que le cuivre transpire si prodigieusement, qu'aussi-tôt qu'on a fait de l'eau bleüe avec du tournesol, s'il arrive qu'il y ait du cuivre dans la maison, quoiqu'il ne soit pas dans le même apartement, cette eau rougit par l'impression qu'elle prend de ce métal.

2. Les végétaux sont pour le moins aussi exposez que les minéraux à ce dépérissement perpétuel qui se fait par l'exhalation des corpuscules. Nous avons déja observé qu'un ami de M. Boyle respira en mer à 20. milles de l'Isle de Céylan l'odeur de la canelle & des gommes odoriférantes que cette terre porte en abondance. Et M. le Chevalier Digby l'a remarqué à l'égard des romarins qui croissent sur les côtes d'Espagne, dont on sent l'odeur à trente ou quarante lieües en mer. On s'aperçoit aussi fort loin de l'odeur qui vient du chanvre ou de la fleur des féves. *Fracastorius* voulant donner quelque exemple de végétaux qui transpirent beaucoup, nomme l'oignon, le poivre, l'iris, le tabac; la morelle, le pavot, dont quelques-uns blessent les yeux considérablement, les autres font éternuer, & le dernier endort par l'émission de ses esprits qui assoupissent. Et il dit positivement que cette transpiration forme un essain, un tourbillon, & une atmosphére de corpuscules qui circulent à l'entour

tour de la circonférence, & à quelque distance même de ces végétaux-là. *Seminaria contagionum ad distans feruntur, & in orbem. De Contag. lib. 1. cap. 7.*

M. Boyle dit que cette évaporation de corpuscules se fait en hiver plus abondamment qu'on ne croiroit, dans les pommes & dans les fruits qui sont même enfermez par une forte envelope. Il assûre qu'un jour qu'il tenoit ces fruits dans une balance fort juste, & faite exprès pour ces expériences si curieuses, il trouva qu'il s'en faisoit sans cesse une diminution très-considerable. Ce qu'il ajoûte, est encore plus fort. Il raconte qu'aiant donné ordre à un tourneur de lui faire un vase d'un bois très-solide, qui tenoit environ une pinte, il ne put jamais en trouver le poids dans la derniere précision; parce qu'il se faisoit continuellement de ce vase une si promte & si prodigieuse transpiration de corpuscules qui s'en détachoient, qu'à peine avoit-il mis des grains, pour faire l'équilibre de sa balance, qu'une subite évaporation prévenoit sa diligence, emportoit de nouveau quelques corpuscules, & rendoit le vase plus leger. Et si l'on étoit curieux, ajoûte ce savant Physicien, d'avoir une balance exacte, & faite par un ouvrier un peu entendu dans la Statique, quel plaisir n'auroit-on point à découvrir & à suputer le progrés de ce dépérissement continuel, qui n'épargne pas les corps où nous remarquons le plus de dureté

&

& de consistence? *Boyl. de Atmosph. corpor. consistent. pag.* 4.

Les Plantes ont des pores par où elles transpirent. Il n'en faut point douter. L'admirable contexture de leurs fibres fait qu'elles ont des espéces d'organes, qui semblent les rendre capables de quelque chose d'assez conforme à la sensation des animaux. Il y a en effet des plantes sensitives. Il y en a de pudiques. On croit que les sucs qui les entretiennent, circulent comme le sang des animaux; & Campanelle qui accorde à tous les corps matériels l'usage du sentiment, le donne aux plantes tel qu'aux chairs des animaux, & dans un degré beaucoup plus éminent qu'il ne fait aux pierres, aux minéraux, & aux os mêmes des animaux. *Plantas verò præstantiori vigere sensu simili sensui carnis. De sens. rerum, lib.* 2. *c.* 12. *pag.* 93.

3. Les animaux transpirent; cela est incontestable, & peut-être que de tous les animaux l'homme est celui, chez qui la transpiration est la plus abondante. En effet les corps organisez sont percez d'une infinité de petits trous par où il s'évapore continuellement de la matiére subtile. Les yeux aperçoivent quelques-uns de ces pores; le microscope en fait voir encore davantage mais les plus petits, dont le nombre est le plus grand, échapent & aux yeux & au microscope.

Quand les écoulemens de la sueur ne nous convaincroient pas de l'existence de ces petits inter-

interſtices, il ne faudroit qu'un peu d'attention ſur la compoſition du corps des animaux, afin de comprendre qu'ils doivent être tout criblez par un nombre prodigieux de pores. Car enfin le corps de l'animal n'eſt pas une maſſe de matiére rude & informe ; c'eſt un compoſé de parties dont la ſtructure & l'arrangement ſont admirables. Ces membranes, ces fibres, ces os, ces cartilages, ces ligamens, ces veines, ces artéres, ces nerfs, ces muſcles n'étant autre choſe que de petites parties de matiére de différente figure, & différemment arrangées par raport à tous les divers mouvemens que le Créateur a eu en vüe, il doit y avoir dans la contexture de ces parties organiques un très-grand nombre de petits eſpaces vuides, ſans quoi l'animal ne pourroit jamais fléchir ou allonger le corps.

Mais quoique ces pores ſoient très-néceſſaires pour les différentes *inflexions* du corps de l'animal, ils ont encore d'autres uſages. Ils reçoivent les eſprits animaux qui coulent du cerveau, & qui ſont la cauſe du mouvement machinal de tous les corps naturels & organiſez. C'eſt dans ces pores que ſe placent les ſucs de la nutrition, qui remplacent dans les parties ce qui s'en échape par la tranſpiration inſenſible.

Après tout, ces pores ſont comme autant de petits égouts par où la Nature décharge les corps du poids inutile des humeurs qui doivent s'évacuer par la voye de la tranſpiration

tion insensible. C'est sur cela que le P. Mallebranche dit ; *qu'il se transpire beaucoup plus d'humeurs par les pores imperceptibles des artéres & de la peau qu'il n'en sort par les autres passages du corps. Recher. de la Verit. lib. 2. cap. 3. p. 157.*

Van-Helmont prouve la necessité de cette transpiration assez sensiblement. Il dit qu'il est certain que chaque personne fait pour le moins tous les jours sept ou dix onces de sang, sur tout dans l'âge de consistence ou le corps ne croît plus : d'où il conclut que par consequent il en doit déperir chaque jour autant : puisqu'autrement le corps deviendroit d'une grosseur effroyable. Voilà pourquoi aiant comparé à une rosée la substance la plus pure qui resulte des alimens & qui devient la nourriture immediate des animaux, il dit : Enfin cette rosée s'envole imperceptiblement par les pores de la peau. Car il faut bien que tant d'alimens que nous prenons, il s'en exhale en vapeurs & en eau par les interstices de la peau. *Tandem ros ille imperceptibiliter per cutis poros transvolat ..... sic nempe alimenta tandem per cutim, vaporis specie & aquæ instar expirant ..... Quisque nostrum 7. aut 10. uncias sanguinis quotidie sibi fabricat : atque (saltem in ætate consistente) necesse est, tantundem sanguinis in dies consumi, quantum de novo generatur. Alias namque homo mox in immensum fieret. Imag. ferment. Impregnat. Mass. sem. num. 4. pag. 70.*

Com-

Comme aucun Médecin n'a traité de la transpiration insensible avec tant de soin & d'habilité, qu'a fait *Sanctorius* Professeur en Médecine dans le Collége de Padoüe, aussi personne n'avoit-il jamais bien compris avant lui combien il se perd de matiére subtile par cette évaporation. Voici ses observations, dont il a fait des Aphorismes, section I. Aphor. III. „Celui qui entend bien jusqu'où „va la transpiration insensible, quand il la „faut exciter, & lors qu'il faut réparer ce „qu'elle a trop retranché du corps, est seul „capable de travailler à conserver ou répa„rer la santé des hommes. IV. Le poids de „ce qui s'exhale du corps d'un homme par „la transpiration insensible, surpasse ce qui „en sort par les évacuations sensibles. VI. Du „poids de huit livres de nourriture que l'on „prendra en un jour, il s'en perd bien „cinq livres par la transpiration insensible. „XXI. En hiver il se transpirera d'un hom„me bien sain plus de 50. onces de matié„re subtile dans l'espace de 24. heures. „LIX. Dans une nuit où l'on aura dormi „bien tranquillement, il se fera une transpi„ration de plus de 40. onces. Dans la se„ction 2. Aphorisme XXIII. il dit: En „été on pese trois livres moins qu'en hiver. „XLI. Depuis l'équinoxe de l'Automne „jusqu'au Solstice d'hiver on transpire par „jour une livre moins que de coûtume; & „de-là jusqu'à l'équinoxe du printems, la „transpiration devient toûjours plus facile

„&

„ & plus abondante. Section 3. Aphoris-
„ me VIII. La chair de mouton se digére
„ aisément ; Elle est vaporeuse, & dans
„ l'espace d'une nuit il s'en transpirera du
„ moins 5. onces plus que d'une autre vian-
„ de. Section 4. Aphorisme V. Un som-
„ meil inquiet diminüe de plus de 5. onces
„ la transpiration. XX. Un homme qui
„ dort, transpirera en sept heures quelque-
„ fois 40. onces ; & un homme qui veille,
„ 20. onces. Voici le texte même de *Sanctorius sect.* 1. *aphorism.* 3. *Ille solus qui sciet quantum & quando, magis vel minus corpus occultè perspirat, penetrabit quantum & quando erit addendum vel auferendum pro sanitate conservanda & recuperanda.* 4. *Perspiratio insensibilis sola solet esse longè plenior, quàm omnes sensibiles simul unite.* 6. *Si cibus & potus unius diei sit ponderis octo librarum, transpiratio insensibilis ascendere solet ad quinque libras circiter* ..... 21. *Ille halitus invisibilis qualis hyeme uno die naturali ad quinquaginta uncias, & ultra exhalare potest.* 59. *spatio unius noctis* ..... *quadraginta & ultra per occultam perspirationem evacuari, ut plurimum solent. sect.* 2. *aphorism.* 23. *Æstate temperata corpora sunt minoris ponderis, quàm hyeme, tribus libris circiter* 41. *Ab equinoctio autumnali ad solstitium hyemale, qualibet die minùs librâ circiter perspiramus, inde usque ad equinoctium vernale incipimus liberiùs perspirare, sect.* 3. *aphorism.* 8. *Caro vervecina facile concoquitur,*

&

& est vaporosa ; perspirat enim noctis spatio trientem libræ magis , quàm cetera solitaque edulia. sect. 4. aphorism. 5. Somnus inquietus impedire solet trientem solitæ perspirationis. 20. Perspirationem insensibilem cursu septem horarum in dormiente , inveni in multis esse quadraginta unciarum circiter , in vigilante viginti.

Ces observations sont si curieuses , & si dignes d'un savant Physicien que M. Boyle, après avoir nommé le livre de *Sanctorius* un petit livre *tout d'or* , déclare qu'il a eu la curiosité de faire de pareilles expériences à l'égard de lui-même. Puis il dit : Mes observations jointes à celle d'un grand Prince très-curieux, qui avoit une machine de Statique pour faire ses remarques sur la quantité de cette transpiration continuelle , lesquelles il avoit la bonté de me communiquer , me font croire que *Sanctorius* n'a rien avancé que de très-constant : comme chacun le peut remarquer , pourvû que l'on ait égard à la différence du climat , qui peut faire varier les observations. Car *Sanctorius* a écrit en Italie , où la transpiration est plus abondante , qu'en Angleterre , où j'ai fait mes expériences. *Quædam autem experimenta sollicitè circa meipsum facta , ac quibusdam aliis curiosissimi , Magnique Principis experimentis addita , qui quodam utebatur instrumento , ipsosque mihi operationis eventus indicare dignabatur , omnino sunt in causa , cur Sanctorii observationes non rejiciam , observato tantùm*

tùm Italicum Clima inter, in quo scripsit, atque Anglicanum, ubi experimenta nostra facta sunt, discrimine. De corpor. animal. porositat. cap. 3. pag. 5.

Comme le but de toutes nos études de Physique est de trouver le moyen de conserver, ou de réparer la santé du corps de l'homme, personne ne trouvera mauvais que dans la vûe d'une fin si utile au public, & si recherchée dans tous les tems, je me détourne un moment de mon sujet, pour dire que rien ne peut effectivement contribüer davantage à perfectionner la medecine, que de bien connoître à fond la transpiration insensible.

On ne sauroit trop loüer le dessein que *Sanctorius* a eu de tourner la pratique de la médecine, du côté de la transpiration insensible; puisque c'est l'excés, ou le defaut de cette transpiration qui sont la cause la plus ordinaire de nos maladies. Cependant *Sanctorius* quelque bonne intention qu'il ait eüe, a eu plus de contradicteurs, que de sectateurs. Car il est certain que *Hypolitus Obicius* Lecteur en médecine à Ferrare, a tâché de rendre ridicule dans ses Dialogues intitulez *Staticomastix*, la doctrine de *Sanctorius*. Ce Dialogiste fait triomfer la médecine Galénique, qu'il n'a pas envie d'abandonner, quoi qu'en dise celui qu'il combat. *Sanctorius*, dit l'illustre M. le Président Cousin dans son Journal des savans, *est le seul qui a traité à fond de cette transpiration dans un livre imprimé*

primé à Venise en 1614. sous ce titre, Ars de Statica medicina, aphorismorum sectionibus septem comprehensa, *& dont M. Cusac a inseré ici toute la doctrine.* Journal des savans du Lundi 26. Janvier 1693. pag. 44. Quoiqu'il y ait donc près de 80. années que *Sanctorius* ait publié cet admirable petit traité, je n'ai point remarqué que les médecins aient pris le parti de guérir les malades par la voye très-facile & nullement périlleuse de la transpiration insensible. Je ne vois pas qu'aucun d'eux ait jamais songé à profiter d'une découverte si importante. Cependant j'aprens maintenant avec plaisir, par le même Journal des savans, que M. Cusac veut réduire en pratique la Théorie de *Sanctorius*, & qu'il a composé depuis peu un livre, où il parle *de la métode de guerir les maladies par les voyes de la transpiration & de l'évacuation.*

Cette transpiration par laquelle il sort continuellement de tous les corps une matiére invisible, fait vrai-semblablement le besoin que toutes les choses corporelles ont de l'entretien que Dieu leur donne, afin de réparer les bréches qui y surviennent par la sortie de ces parties subtiles, & insensibles. C'est dans cette vûe que l'Auteur du Pseaume 103. dit à Dieu: *Toutes choses attendent que vous leur donniez la nourriture dans le tems. Quand vous leur donnerez, ils recüeilleront; quand vous ouvrirez, vôtre main, toutes choses seront pleines de vôtre bonté. Que si vous abandonnez*

donnez vos creatures, elles retournent dans la poussiere & perissent ; mais quand vous les remplissez de vôtre esprit de vie, vous renouvellez la face de toute la terre. Vers. 28. 29. 30. 31.

C'est sans doute cette reparation continuelle, qui fait qu'il y a des corps, dont il se sépare une atmosphere perpetuelle de corpuscules cent ans durant, sans qu'ils paroissent diminüer en rien. Ainsi l'ambre gris, & les peaux d'Espagne répandent pendant plus d'un siécle des vapeurs odoriférantes, sans qu'on y remarque aucune altération.

II. Je ne crois pas que l'on puisse rien oposer de raisonnable à tout ce que j'ai dit jusques ici touchant la transpiration insensible. Tout cela ne souffrira point de difficulté ; mais il me reste encore une chose à faire remarquer qui est de la derniere importance ; puisque c'est de là que nous tirerons des lumieres, pour expliquer tout ce qu'il y a de plus obscur dans les effets de la Baguette Divinatoire. Je dis non-seulement que les hommes transpirent ; mais j'ajoûte encore qu'il y a des occasions, & des rencontres qui augmentent, ou diminuent la transpiration insensible ; la dissipation d'esprit, les exercices violens, les passions turbulentes, les voyages précipitez, ouvrent les pores, épuisent les forces du corps, mettent en mouvement les esprits animaux, & causent par conséquent une exhalaison plus abondante de matiére subtile dans les personnes qui se trou-

vent en quelqu'un de ces états, que je viens de marquer. En effet, *Sanctorius* dit positivement que les fatigues du corps épuisent les forces par une trop grande transpiration, & que les peines, & les inquiétudes de l'esprit font un épuisément terrible des esprits animaux, & sur tout dans le cœur, & dans le cerveau, où l'ame fait ses principales fonctions : *duo sunt exercitia ; alterum corporis, & alterum animi : corporis, evacuat sensibilia excrementa : animi, insensibilia magis, & præcipuè cordis, & cerebri, ubi sedet animus. sect.* 5. *aphorism.* 16.

Nous pouvons conjecturer de ce que *Sanctorius* dit là, combien il se devoit faire une abondante, & furieuse transpiration dans les meurtriers de Lyon ; puisque outre les fatigues du corps, qui accompagnoient leur fuite précipitée, il est certain que leur esprit devoit être agité par les mortelles allarmes que donnent l'horreur d'un crime si énorme, & la crainte éternelle du dernier suplice, qui sont, comme parle l'Ecriture, toûjours à la porte d'un scélérat : & le S. Esprit exprime en deux mots parfaitement bien l'étrange situation de ces malheureux, quand il dit que le *méchant fuit, quoique personne ne le poursuive. Fugit impius nemine persequente.* Proverb. 28. vers. 1.

Représentons-nous donc autour des scélérats fugitifs une atmosphere de corpuscules qui se transpiroient continuellement par les pores de leur peau, & qui se répandoient dans

dans leur route de Lyon à Beaucaire, & de Beaucaire à Toulon. Ou pour mieux dire, considérons cet écoulement de corpuscules, comme un ruisseau qui se répand dans l'air, & dont ces scélérats portent toûjours la source avec eux. Si on rassemble maintenant tout ce que nous avons vû de la transpiration dans *Sanctorius*, on avoüera que je ne supose rien ici que de vrai-semblable, & que je n'aie demontré auparavant.

Voilà donc sur les pas des criminels un volume, une atmosphere de corpuscules répandus dans l'air, & qui font incliner la Baguette Divinatoire entre les mains de Jaques Aymar, quand il suit exactement leur route.

III. Ce que j'ai dit jusques ici ne suffit point encore; car il reste à savoir si ces corpuscules, qui s'exhalent du corps des larrons, & des meurtriers, sont d'une configuration propre à s'insinuer dans la Baguette Divinatoire. Il me seroit facile de montrer que le bois a assez de pores de différentes figures, pour qu'il s'y en trouve qui aient quelque analogie, ou convenance avec la matiére subtile de la transpiration insensible. Mais ceux qui se mettoient en garde contre mes raisonnemens, écoûteront plus favorablement la voix de la Nature, que je veux faire parler par des phénomenes très-curieux, & qui rendront pour ainsi dire, palpable la vérité que j'ai à démontrer.

Phénoménes.

M. *Polisius* dans la 43. Observation du Journal de Médecine de l'Académie des Curieux de la Nature en Allemagne 1685. assûre qu'un rameau de romarin qui avoit été mis selon la coûtume entre les mains d'un Mort a végété de telle sorte, qu'il s'est répandu de tous côtez sur la barbe, & qu'il a couvert de sa verdure, tout le visage du deffunt; comme on le remarqua avec beaucoup de surprise, il y a quelques années en découvrant le cercueil.

Cet effet est très-naturel, & facile même à expliquer. Il est certain que les humeurs, restées dans le cadavre aiant été mises en mouvement par les sels ont produit une fermentation, qui a pousse au dehors une atmosphére de matiére subtile: & comme cette matiére transpirée du cadavre s'est trouvée proportionnée aux pores du romarin, elle s'est insinuée dans les fibres de la branche, & a produit la végétation dont parle M. *Polisius*.

Il n'y a rien là d'extraordinaire. Comme il n'y a point de matiére au monde qui ait tant de sels que le sang humain, on ne doit pas être surpris s'il se fait quelquefois des fermentations & consequemment des végétations dans des cadavres. On a vû souvent les cheveux, & les ongles des cadavres croître très-considérablement. Parée nous parle d'un cadavre qu'il avoit embaumé, & qu'il

a gardé 20. ans entiers, sans nulle corruption, & à qui les ongles revenoient fort longs, quoiqu'il les coupât fort souvent. *Paræus lib.* 28. Campanelle dit que cette évaporation de parties subtiles cesse dans la suite du tems, & quand le cadavre est tout desséché, & épuisé. *At temporis mora exhalat attenuatus, remanetque cadaver siccum. De sensu rer. lib.* 4. *cap.* 9. *pag.* 298.

Voilà donc dans le phénomene raporté par M. *Polisius* la proportion des corpuscules de la transpiration, avec les pores du romarin, bien reconnüe, & bien établie : & je me souviens même d'avoir vû pratiquer à des Jardiniers quelque chose qui a raport à ce que je dis. Car quand ils avoient un arbre malade, & sans vigueur, ils enterroient proche la racine un chien mort, dont les corpuscules qui s'en détachoient, ne manquoient pas d'engraisser l'arbre, & de le faire végéter extraordinairement. Pourquoi une fleur perit elle si-tôt entre les mains de certaines gens, si ce n'est parce que la matiére ardente qui transpire de leurs mains s'insinue dans la tige, & en fait sortir les parties humides qui font les sucs de la nourriture, & de la végétation des Plantes.

Mais la végétation de la branche de romarin nous fait encore voir, comment il est très-possible que la Baguette Divinatoire tourne sur les cadavres, & encore plûtôt sur le corps de ceux qui ont fini leur vie par une mort violente ; parce qu'ils meurent tout

pleins de leur sang & de leurs esprits animaux, dont il se fait un grand dépérissement, & peut-être une entiére destruction dans les personnes qui meurent par maladie; sur tout quand la fréquente saignée est venüe au secours des héritiers, & qu'un riche malade a eu l'avantage de mourir selon la *métode Galénique.*

C'est cette consídération qui a porté Paracelse & Van-Helmont à préférer la Mommie qui vient du cadavre d'un homme condamné en Justice, à celle qu'on tire du corps de ceux qui meurent peu à peu. *Paracelſ. Philoſoph. Tract.* 3. *pag.* 504. *Van-Helmont de magnet. vulner. curat. num.* 96.

La Baguette Divinatoire s'incline par cette raison fortement sur les cadavres des personnes assassinées. On ne le savoit pas, avant que l'expérience de Jâques Aymar nous l'eût apris: & il ne le savoit pas lui même, lorsque cherchant de l'eau dans son voisinage, il assûra sur le mouvement rapide de sa Baguette, que l'eau n'étoit pas loin. En quoi il se trompoit; comme il l'eût bien-tôt reconnu. Car en foüillant la terre, on trouva au lieu d'eau le cadavre d'une femme qu'on avoit étranglée. La reflexion que le bon sens lui suggera, nous découvre un effet de la Baguette à quoi on n'avoit jamais pensé. Il conclut qu'elle s'inclinoit donc aussi sur les cadavres de ceux qui ont été assassinez. Je me souviens d'avoir oüi dire plusieurs fois à des personnes entêtées de chercher des tré-

sors

sors par la Baguette de Coudrier, qu'on n'avoit trouvé dans les endroits où elle s'inclinoit, que des os de mort ; sur quoi ces gens-là croyoient qu'il y falloit aporter quelques cérémonies ; ce qui est une erreur & une bétise tout à fait grossiére, puisque la Baguette ne tourne que par le mouvement que lui impriment ces corpuscules de la transpiration. Et je ne doute point qu'elle ne s'inclinât aussitôt sur le corps d'un homme exécuté pour ses crimes, que sur celui d'une personne assassinée, & généralement sur tout ce qui transpire beaucoup ; comme on le reconnoîtra tous les jours par les expériences que l'on en fera.

Expérience nouvelle sur la Baguette.

Nous venons déja d'apprendre que la Baguette s'incline sur l'aimant. Cette découverte favorise d'autant plus mon systéme, que les expériences que l'on vient nouvellement d'en faire en plusieurs endroits de Paris, répondent parfaitement bien au mécanisme que j'ai expliqué. Car enfin, il est certain que la Baguette s'incline sur le Pole d'un bon aimant : voilà son inclinaison. Il est encore d'ailleurs constant que si on lui présente ensuite l'autre Pole, d'où la matiére magnétique sort d'un autre sens, la Baguette au lieu de s'incliner, se redresse, & tourne en arriére, parce qu'elle est pénétrée, & comme aimantée par la premiére impression qu'elle a reçüe en s'inclinant sur le Pole

qu'on lui a exposé d'abord. En quoi la Baguette de Coudrier imite en toutes choses le mécanisme, c'est à dire, le mouvement & l'inclinaison de la verge de fer aimantée. Et cela seul démontre la vérité de mon système, & le ridicule de ceux qui prétendent que l'effet de la Baguette Divinatoire est plûtôt du Démon, que de la Nature.

On m'a proposé des difficultez que je ne veux point dissimuler, & d'autant plus que la maniére dont j'y réponds, est toûjours une suite de mon systéme.

Premiére Difficulté.

On demande comment Jaques Aymar a pû reconnoître les pots, les verres, la serpe, & les autres choses que les assassins avoient touchées.

Réponse.

Les mains transpirent: il n'y a pas lieu d'en douter. Cela paroît même sensiblement, quand on touche une assiette d'argent bien polie; la trace des doits s'imprime dessus comme une petite vapeur, que le mouvement de l'air voisin détache & dissipe assez promtement. D'ailleurs, comme il s'attache des particules matérielles du corps de l'animal sur le lieu où il passe même en courant; de sorte, dit M. Digby, que *les chiens d'Angleterre suivront à l'odorat durant plusieurs lieües la piste d'un homme ou d'une bête, qui aura passé par là quelques heures auparavant*;

paravant; de même il s'attachoit sur tout ce que ces malheureux touchoient des parties matérielles de leur transpiration qui faisoient mouvoir la Baguette. Cela ne paroîtra pas incroiable, si l'on se souvient que les bons chiens démêlent dans un amas de pierres celle que leur maître a touchée, comme M. Digby le raconte des chiens d'Angleterre qui ont le nez fin. *pag.* 54. *de la Poudre de Sympathie.*

Le P. Schot Jésuite a écrit une chose qui est bien plus surprenante. Il dit que du tems de l'Empereur Justinien il y avoit à Constantinople un Charlatan, qui aiant fait amasser beaucoup de monde autour de lui, dit à ceux de l'assemblée, qu'ils pouvoient jetter dans la place les anneaux de leur doigt, & que son chien les iroit prendre, & raporteroit à chacun le sien, sans se tromper; ce qui fut exécuté, comme il l'avoit promis. *Schot. lib.* 8. *mirab. animal. terrest. c.* 9. *paragraph.* 4. *p.* 836. Cela ne se pouvoit faire que parce qu'il demeuroit à chaque anneau des corpuscules individuels de chaque personne, lesquels dirigeoient le chien vers celui où il trouvoit une atmosphére de corpuscules semblables. Car enfin il est certain que tout ce qui entre dans un volume de matiére transpirée, en est imprégné ou moüillé, si l'on veut; comme une piéce d'or qu'on a enfoncée dans l'eau: avec cette différence que les corpuscules de la transpiration insensible étant infiniment plus subtils que les particules

de l'eau, ils pénétrent plus avant dans ce qu'ils inondent, & ne s'en détachent qu'avec plus de tems & de difficulté.

Seconde Difficulté.

On demande, comment il est possible qu'il puisse s'exhaler de certains petits corps, comme sont quelques piéces de monnoie d'or ou d'argent sur quoi la Baguette tourne, assez de particules de matiére subtile, pour faire un effet si considérable, sans qu'il y paroisse quelque alteration ?

Réponse.

J'avoüe moi-même que quelque raison qui j'aie d'en être persuadé, je ne me rendrois pas facilement, si plusieurs expériences, dont je me puis douter, ne me démontroient sensiblement, qu'il se détache de tous les corps, un essain d'atomes, une atmosphére de corpuscules, qui ont d'autant plus d'activité, & de force, qu'ils sont plus petits. Et ce qu'il y a de surprenant ; c'est que les corps qui souffrent ce déperissement toûjours actuel, n'en sont pas visiblement moins pesans.

Expérience.

Chacun sait que le vin émétique, qui purge par haut, & par bas si violemment, se fait avec du verre d'Antimoine, qu'on met tremper dans du vin. Chacun imagine bien encore ; qu'il est nécessaire que ce verre d'Anti-

moine

moine ait communiqué un grand écoulement de ſes corpuſcules à ce vin, pour le rendre capable de ces effets ſi violens. Mais peut-être chacun ne ſait-il pas que ce verre d'antimoine tiré du vin où il aura trempé cent fois, ne paroît pas dans une balance ordinaire avoir rien perdu du poids qu'il avoit, quand on l'y a mis la premiére fois.

Troiſiéme Difficulté.

On demande pourquoi la Baguette s'incline vers la terre.

Réponſe.

J'ai déja marqué qu'elle ſe meut de cette maniere pour ſe rendre parallele aux lignes des fumées, qui ſont deſſus les pas des criminels. Or il n'y a point de doute que les fumées que l'œil n'aperçoit nullement, s'élevent en haut; puiſque celles que les yeux découvrent tous les jours ſe meuvent de la ſorte. Les évaporations par leſquelles la matiére ſubtile ſe détache de certains corps, portent les fumées en haut; & c'eſt, dit *Fracaſtorius*, le premier mouvement qu'on leur remarque: *Quæ circa contagiones contingunt evaporationes, circunquaque feruntur ..... Exhalatio omnis multùm diffunditur, magis autem ſurſum, & primo. De contag. lib.* 1. *c.* 7.

Quatriéme Difficulté.

On demande pourquoi l'homme à la Baguette n'a point pris le change en ſuivant du-

rant 45. lieües les criminels fugitifs, puisqu'il est à présumer, qu'il en a passé plusieurs autres dans la route qu'il a tenüe.

Réponse.

Cela est si agréablement expliqué dans la premiére lettre à M. l'Abbé Bignon, que je ne puis mieux faire que de me servir des termes de la personne de qualité, qui l'a écrite. *On conçoit assez que la cause pour laquelle les bons chiens prennent difficilement le change, consiste en ce que de la même maniere que chaque animal en particulier differe d'un autre de son espéce, les esprits qui s'exhalent de son corps, sont différens aussi de ceux qui sortent du corps d'un autre animal de la même espéce & ces différences que l'on nomme individuelles dans l'Ecole, ne peuvent être revoquées en doute par ceux qui ont observé avec le microscope la difficulté qu'il y a de trouver deux grains de sable, de sénevé, ou de pavot, qui soient entierement semblables. D'où il faut conclure, que le bon chien accoûtumé à suivre les esprits de son liévre; ne les quittera pas aisément pour ceux d'un autre liévre, qui ne font pas sur lui la même impression. Il en faut dire autant des esprits restez sur les vestiges de divers scélerats, dont il n'y a que ceux auſquels l'homme à la Baguette s'est accoûtumé, qui doivent faire sur lui l'impression la plus forte.*

Si on est surpris que l'homme à la Baguette suive un criminel, & le démêle parmi

mi cent autres, après s'être imprégné des corpuscules qui sortent du meurtrier par la transpiration insensible, & qu'il a reconnus, & goûtez, pour ainsi parler; on doit l'être bien davantage de voir un chien démêler son maître dans une grosse foire, le suivre, & le reconnoître toûjours. Ce qui se fait sans doute, à cause que les corpuscules qui sortent du corps de cet homme par la transpiration insensible agissent sur l'odorat du chien d'une maniere toute particuliere à son maître.

Mais voyons ce que Jâques Aymar a répondu lui-même quand on lui a fait cette question. Monsieur Garnier Médecin de Lyon lui demanda si sa Baguette ne tournoit que sur ce qu'il avoit dessein de trouver, & comment il se tireroit d'affaire dans une route, où auroient passé plusieurs voleurs, & meurtriers, & où il y auroit quelque source d'eau, ou de l'argent caché; ou bien le corps d'un homme assassiné. Monsieur Garnier nous dit que: *Jaques Aymar ne nia pas qu'il ne pût se tromper, si dans la même ligne où il y auroit de l'eau, il y avoit aussi de l'argent caché, ou que des voleurs y eussent passé, parce que sa Baguette tourne pour ces trois articles entre ses mains, sans qu'il en puisse reconnoître la différence ..... & qu'à l'égard des meurtriers, il ne peut suivre que celui pour lequel il s'est aimanté sur le lieu du meurtre.* Lettre de M. Garnier pag. 61. & 62. Cette réponse de Aymar est de bon sens: elle est con-

conforme à la vérité, & s'accorde entièrement avec mes principes.

Cinquiéme Difficulté.

On demande si ce n'est point le hazard qui a conduit le Payſan d'une maniere si juſte ſur les pas des meurtriers de Lyon.

Réponſe.

Ce doute a été propoſé par un Grand Prince, auſſi illuſtre par la grandeur de ſon courage, & par la beauté & l'étendüe de ſon génie, que par le ſang Roial qui coule dans ſes veines.

M. l'Abbé Bignon l'envoia à la perſonne de Qualité, dont nous avons parlé, qui lui répondit de Lyon en ces termes : *Vous répondriez bien plus juſte que moi, Monſieur, à la curioſité de M. le Duc de Chartres : ſi vous vouliez le faire ; & vous lui diriez ſans doute, qu'on ne peut pas imputer au hazard une choſe qui arrive toûjours néceſſairement, certaines conditions poſées. Or il eſt certain que toutes les fois que l'homme dont il s'agit, ſe trouve dans un lieu, où il s'eſt commis recemment un meurtre, ou un vol, ſa Baguette tourne toûjours infailliblement, & par conſequent on ne peut pas imputer cela au hazard.* Lettre troiſiéme à M. l'Abbé Bignon.

Je ne m'étends pas davantage ſur ces difficultez, qui ſont déja ſuffiſamment renverſées par les principes que j'ai poſez, & qu'il ne faut qu'apliquer à ces doutes pour les éclair-

éclaircir. Mais j'ai voulu accorder ce petit secours aux personnes qui ne sont pas accoûtumées, à ces sortes d'ouvrages de l'esprit.

CHAPITRE IX.

Les corpuscules de la transpiration insensible des meurtriers de Lyon répandus dans l'air ont pû facilement s'insinüer dans l'homme à la Baguette par la respiration insensible. Combien cette observation peut contribüer à perfectionner la Médecine. Guerisons Magnétiques.

NOus avons vû que Jâques Aymar ne peut se trouver dans un lieu, où l'on a commis un meurtre, qu'il ne ressente aussitôt des maux de cœur, des mouvemens convulsifs, & d'autres accidens assez étranges; ce qui arrive pareillement à tous ceux qui ont le don de se servir de la Baguette. Voici comme en parle une des lettres écrites à Monsieur l'Abbé Bignon. *Le symptôme ordinaire est une agitation interieure, qui produit dans quelques-uns des tremblemens, des sueurs, des maux de tête, & presque dans tous des palpitations de cœur, & de fréquens battemens d'artéres. Mais je n'ai observé ces symptômes que dans le cas du meurtre. Car dans les autres cas, ceux qui ont cette vertu ne ressentent qu'une agitation intérieure, que la plûpart même ne remarquent, que par le tournoyment de la Baguette. L'agitation, & les sym-*

symptômes, qui la suivent, sont plus violens sur la terre que sur l'eau. Mais cela est égal dans une cave, ou en plein air, de même pendant la santé, ou l'indisposition de ceux qui ont cette vertu. Ces effets si sensibles méritent bien que l'on en recherche la cause; ainsi après avoir examiné comment il sort du corps d'un meurtrier un essain de corpuscules par la transpiration insensible, il faut maintenant montrer, comment ces mêmes corpuscules s'insinuent dans le corps de l'homme à la Baguette par une respiration insensible. Car enfin il paroît assez que les corpuscules, qui sortent de l'un sont reçûs dans l'autre.

1. La respiration ordinaire, & visible qui se fait par le larinx, & la trachée artére, & qui porte l'air dans les poulmons, d'où il sort par le moyen des 65. muscles de la poitrine, n'est point celle, dont je veux parler ici; quoiqu'il soit très-certain que c'est une voye par laquelle les atomes contagieux épars dans l'air se peuvent très-promtement répandre par tout le corps de l'homme. Je m'arrête précisément à la *respiration insensible*, qui ouvrant les pores, donne passage aux corpuscules mêlez dans l'air, & les attire en dedans du corps. Il semble que cette respiration répare, ou remplace les esprits volatils, qui se sont échapez par la transpiration.

J'ai dévelopé dans le chapitre précédent tout ce que la transpiration a de plus singulier par

par raport au sujet que je traite ; je destine ce Chapitre-ci à l'examen de ce que la respiration nous présentera d'utile, pour expliquer les symptômes de Jaques Aymar dans le lieu où il s'est commis un assassinat. Nous sommes convaincus de reste, que les corps transpirent par les pores ; mais il faut aussi s'assurer, qu'ils respirent par ces mêmes pores, & puis nous rechercherons comment ces corpuscules de la respiration insensible ont pû être respirez par les pores du Payſan de Dauphiné.

Les corps respirent d'une maniere insensible : cela est indubitable. Mais les Chymistes, non pas ceux qui promettent des montagnes d'or, mais ceux qui étudient la Nature dans leurs belles expériences avec un travail & une aplication infatigable, disent que les corps calcinez font une attraction de l'air voisin, & sur tout le Tartre qui attire à soi neuf fois plus pesant d'air qu'il ne pese lui-même.

Expérience.

Si on expose à l'air, dit M. Digby, une livre de sel de Tartre bien calciné, il donnera dix livres de bonne huile de Tartre, attirant & corporifiant ainsi l'air qui l'environne, & mêmes les autres corpuscules répandus dans l'air ; comme il arriva à l'huile de Tartre de M. Ferrier, laquelle pour avoir été faite dans la saison des roses, où l'air est tout plein de petits atomes qui s'évaporent de ces fleurs,

fleurs, prit l'odeur de roſes, qui s'évanoüiſſoit en hiver, & qui retournoit quand le tems des roſes revenoit.

Expérience.

Tous les ſels ont preſque cela de commun, de s'imprégner aiſément des corps qui ſont mêlez dans l'air: & l'on peut compter que, ſi le ſel qu'on met ſur table eſt humide, c'eſt une marque aſſurée que la pluie n'eſt pas loin; puiſque cette humidité montre que l'air eſt tout chargé de vapeurs humides.

Il y a des gens qui ont une relation ſi parfaite avec l'air, qu'ils reſſentent très-exactement tous les changemens qui y arrivent. Ceux qui obſervent ces gens-là peuvent avec un peu d'expérience prévoir le tems qu'il fera. Car ces perſonnes ſont comme des *hygrométres*, qui ſuivant toûjours la diſpoſition de l'air, annoncent le beau ou le mauvais tems. Ils ſont gays, & agréables, quand l'air eſt pur & ſerein, mais ils deviennent, peſants, cacochymes & inſuportables par leur crachement perpétuel, dés que le tems ſe diſpoſe à la pluie.

Mais quant à ce qui regarde la reſpiration inſenſible du corps humain, nous n'avons rien de plus exprès, & de plus fort là-deſſus, que l'hiſtoire ſi publique d'une Religieuſe de Rome, qui par trop de jeûnes, de veilles, & de mortification s'étoit ſi fort échauffé le corps, qu'il ſembloit qu'elle fut toute en feu, & que ſes os fuſſent tout deſ-

ſéchez

séchez & calcinez. Ce qui mit son corps dans une telle disposition, qu'il attiroit l'air aussi abondamment, que nous l'avons dit du Tartre calciné. Cette attraction de l'air alloit au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer; puisque cette sainte fille le rendit en eau durant quelques semaines en une quantité prodigieuse. M. Digby qui assure l'avoir apris de la bouche même de la Religieuse, dit qu'elle en rendoit jusqu'à 200. livres en 24. heures. Et *Petrus Servius* Médecin du Pape Urbain VIII. ajoûte qu'elle en rendoit même plus de 200. livres en un jour Astronomique.

Cette attraction de l'air est proprement la voye par laquelle les maladies contagieuses se communiquent; & comme cette attraction est plus puissante dans les matiéres séches & calcinées, on en pourroit conclure, que les personnes les plus échauffées & les plus desséchées sont plus sujettes à s'attirer en dedans du corps l'air qui les environne, & par conséquent plus exposées aux maux que l'on prend par contagion.

Mais voici un effet de la contagion que je ne me serois jamais imaginé. J'en dois la connoissance à une observation de M. Boyle. Il dit qu'une personne qui a été une fois attaquée d'un mal contagieux, conserve même après une guérison très-parfaite, une grande disposition à le reprendre, parce qu'après avoir attiré une fois des corpuscules d'un certain genre, on reste disposé à en respi-

respirer plus facilement de semblables. C'est sur cela que ce célébre Physicien assure qu'il y a des hommes d'un tempéramment tel, qu'aiant été une fois malades de la peste, ils s'aperçoivent facilement par une disposition qu'ils ont contractée, & qui les rend très-sensibles au choc des atomes pestiférez, s'il y a de la contagion répandüe dans l'air. M. Boyle prouve cela par trois exemples qui reviennent trop à mon sujet, pour ne les pas mettre ici.

1. Trois années avant que l'on s'aperçût à Londres de cette horrible peste, qui y fit tant de ravages en 1661. une femme consultant son Médecin sur une tumeur que son Epoux avoit à l'aine, dit que le malade assuroit que la peste se feroit bien-tôt sentir dans la Ville; & que la raison qu'il donnoit de ce pressentiment, est que la derniere fois que la peste avoit été à Londres, il avoit eu une tumeur toute semblable. Ce qui par malheur arriva, comme il l'avoit prédit.

2. Un Chirurgien célébre nommé *Fabricius Hildanus* avoit eu un charbon de peste dans sa jeunesse. Il conserva une certaine disposition qui fit que le reste de sa vie, toutes les fois qu'il alloit dans, ou proche une maison infectée de ce mal, il ressentoit aussitôt de la douleur au même endroit.

3. Un Médecin de Breda ne visitoit jamais des pestiférez, que peu de momens après il ne s'aperçût d'une odeur très-mauvaise qui s'exhaloit de son corps; & la nuit suivante il étoit

étoit pris immanquablement d'un mal de tête, d'une sueur abondante, & même d'un cours de ventre. *Boyle suspic. cogmic. pag.* 2.

On comprend par là combien facilement les corpuscules, qui se transpirent d'un homme mal sain, s'insinüent dans un autre, & les desordres soudains qu'ils y causent.

Voilà cependant un étrange commerce que la Philosophie *Corpusculaire* nous découvre entre les hommes, & sur quoi la Médecine pourroit prendre des mesures, pour chercher le secret de fixer dans l'air les atomes contagieux, ou d'en deffendre les hommes par des fumigations propres à cet effet.

Puisque les hommes transpirent, & respirent insensiblement avec tant de facilité, qu'ils se purgent, & se rempliſſent si communement & en si peu de tems des mauvaises vapeurs qui sont répandües dans l'air, pourquoi la Médecine ne s'est-elle point tournée de côté là ? pourquoi a t'elle négligé les moyens de faire transpirer les corpuscules impurs & d'en faire respirer de balsamiques & de salutaires ; puisque ce seroit effectivement une voye si promte, & si facile pour soulager les malades, sans s'amuser à les épuiser de sang, & à détruire toute leur constitution par des saignées fréquentes, & par tant d'autres pratiques, qui ont un dehors, & un apareil aussi rebutant que les maux mêmes? Je n'ai point dessein de chagriner personne. J'honore, autant qu'homme

me vivant, ceux qui font profession d'une science aussi utile à la société humaine, que l'a toûjours été la Médecine ; mais comme un Physicien dans toutes ses études & ses veilles, doit avoir pour but la conservation de la vie des hommes, il ne faut pas s'étonner, si je reviens quelquefois à ces sortes de réflexions. Car enfin je suis très-persuadé que la Physique & ses plus belles curiositez ne méritent de nous occuper qu'autant qu'elles peuvent contribuer au bien de l'homme, pour qui Dieu a daigné faire tout ce qui est dans le ciel, & dans la terre.

Disons donc que si la Nature a laissé des pores, & des interstices dans la peau, ce n'est pas seulement pour l'expulsion des matiéres corrompües qui doivent s'exhaler par la transpiration insensible ; mais que c'est encore pour l'insinuation des atomes salutaires, qui doivent entrer par la respiration insensible. On peut donc être gueri par contagion, comme on peut être malade par contagion.

Il est vrai que les yeux ne sont point témoins de ce commerce mutuel de corpuscules expulsez par la transpiration, & reçûs par la respiration : mais il n'en est pas moins réel, & effectif. Le P. Mallebranche dit fort bien, qu'à l'égard des passages par où cet air se communique, il ne faut pas que l'action de l'esprit s'arrête avec celle des sens, qu'il faut que l'esprit pénétre ce qui leur est impénétrable, & s'attache à des choses qui n'ont point

point de prises pour les sens ; ni même pour nôtre imagination ; & que les parties les plus subtiles de l'air que nous respirons, entrent dans nôtre cœur, & qu'elles y entretiennent avec le sang, & le chyle le feu qui donne la vie, & le mouvement à nôtre corps ; mais que selon leurs différentes qualitez elles aportent de grands changemens dans la fermentation du sang, & dans les esprits animaux. *Recherche de la verité lib.* 1. *cap.* 3. *pag.* 156. 157. *&* 158.

Je compte que quiconque lira ce que je viens de dire, me préviendra, & comprendra par lui-même, que c'est par un effet de la contagion, que l'homme à la Baguette éprouve de si violens symptômes, tels que sont la douleur, la nausée, l'ébloüissement, la sueur, &c. quand il se trouve dans un lieu où l'on a commis récemment un meurtre, ou lorsqu'il marche de près sur les pas d'un assassin. Car le lieu étant tout inondé des corpuscules, que le mourant a transpirez soit dans le combat, soit dans l'agonie ; & le meurtrier transpirant lui-même extraordinairement dans la fuite, Jaques Aymar en doit être inondé, quand il se trouve dans la sphére de leur activité ; puisque cette matiére subtile transpirée par le mourant & par l'assassin est par la respiration sensible de ce Payſan dans les branches de sa trachée artére, puis dans l'artére véneuse, pour se mêler enfin, & se fermenter avec le sang dans le cœur. Cet effet pourtant peut être tout à

fait

fait bien attribué à la seule respiration insensible dont l'action n'est pas moins promte, puis qu'elle se fait tout à la fois dans toutes les parties du corps ; & que le chemin par les pores de la peau au sang des veines & des artéres est même plus court & plus droit, que par la trachée-artére.

Je dirai pourquoi Jaques Aymar, & certaines personnes sont plus sensibles à cette impression de l'air, & des corpuscules qui nagent dans l'air, que tant d'autres chez qui il ne se passe rien de semblable. Cela viendra en son tems. Il faut éviter la confusion.

Mais quant à present on ne peut pas nier que les corpuscules, soit du mort, soit de celui qui a tué, ne causent les symptômes que l'on remarque au Payſan dans ces occasions-là. Dequoi ne sont point capables ces petits corpuscules, qui partent des objets, & qui s'insinuent dans les yeux ? Quels effets terribles n'opére point un spectacle crüel, & sanglant dans les personnes tendres, & compatissantes ; quoique cet objet desagréable ne frape qu'au fond de l'œil sur la rétine ? Ne ressent on pas quelquefois un frémissement dans les parties du corps, qui répondent à celles que l'on voit blessées dans une personne, pour qui cependant on ne s'interesse nullement ? Combien de personnes délicates & foibles, qui se remuent plûtôt machinalement que par raison, ne peuvent entendre battre ni crier une bête, sans quelque inquiétude d'esprit ? car il faut dire de l'o-

l'oreille ce que nous avons dit de l'œil. Un son, ou un mouvement d'air différemment modifié, & qui frape sur le tympan, c'est à dire, sur une petite peau tendue au fond de l'oreille, pour recevoir les impressions de l'air agité, & qui cause le sentiment de l'oüie, range ou dérange quelquefois toute la machine du corps.

Un mot de consolation remet une personne toute desespérée. Une raillerie déconcerte entiérement un esprit foible, & lui fait perdre tout son bon sens. On rit & on pleure successivement au récit des avantures d'un Heros imaginaire.

Revenons, & disons que si de petits écoulemens de corpuscules, qui ne se communiquent qu'à une très-petite partie du corps, telle, que le nerf optique ou le tympan, font de si grands remüemens dans le corps, & dans l'esprit, que ne doit-on point s'imaginer, quand un volume de cette matiére subtile embrasse & touche tout le corps d'un homme?

Car enfin il faut savoir non-seulement, que l'organe du toucher est aussi délicat qu'aucun autre des sens extérieurs; mais même qu'il est plus étendu que tous les autres ensemble, puisqu'il est répandu par tout le corps, & qu'il y a des fibres nerveuses dans la peau, dans le panicule charneux, dans les membranes, & dans les chairs qui répondent au cerveau; & qui sont l'organe immédiat du toucher.

Nous voilà assez convaincus que Jaques Aymar s'imprégne des corpuscules qui ont transpiré de la personne assassinée, quand il se trouve sur le lieu du meurtre ; ou de ceux qui émanent de l'assassin, quand il le poursuit avec sa Baguette sur la terre & sur l'eau, & que cette impression produit dans lui les symptomes, dont nous avons parlé.

II. Chacun voit de reste que ce mécanisme de la Nature, qui dans les mêmes circonstances opére toûjours à l'égard du Paysan les mêmes maux de cœur & les mêmes défaillances, nous conduit ouvertement à l'art d'insinuer par la respiration insensible dans un corps malade des atomes benins & salutaires qui pourroient en chasser par la transpiration insensible la matiére, comme dit M. Boyle, *nichée* dans les parties les plus subtiles du sang. Ne pourra-t'on jamais en effet se purger, que par des potions *cathartiques*, qui sont si dégoutantes, & qui ne font pas tout l'effet que l'on souhaiteroit.

Il y a déja eu des curieux que l'on ne sauroit trop loüer, qui ont trouvé le secret de prendre des remédes par la respiration insensible. M. Boyle parle de quelques Médecins de sa connoissance, qui purgeoient les enfans par des compositions qu'on leur apliquoit extérieurement.

Il ajoûte qu'il a connu un homme qui étoit si bien dressé à ce petit manége, que quand il se vouloit purger, il ne faisoit que s'apliquer sur le corps une espéce d'emplâtre,

ete, & qu'après cela tout alloit le mieux du monde.

Mais il raporte enſuite une hiſtoire qu'on ne croiroit point volontiers, ſi elle ne venoit pas de M. Boyle. Un jour, dit-il, un homme d'eſprit, & de mes amis traitoit de viſions tout ce qu'on lui contoit ſur cette nouvelle maniére de purger les humeurs. Il arriva qu'il en fut bien puni. Un ſavant Chymiſte que j'avois informé de l'incrédulité de cet ami, lui demanda la main. Il la donna. Ce curieux la lui frotta légérement d'une huile qu'il avoit préparée. Quelques momens après nôtre ami ſe ſentit preſſé, comme s'il eût pris le matin une potion *Cathartique*, & fut obligé de céder la place quatre fois en très-peu de tems; ce qui ſe fit pourtant ſans tranchée, ſans douleur, & ſans aucune intempérie. *Quaterque brevi tempore omni abſque tormine, dolore, intemperie dejecit. De corpor. animal. poroſitat. cap.* 3. *pag.* 9.

M. Boyle parlant des remédes *Topiques*, qu'on aplique ſur la partie offenſée & douloureuſe, dit que c'eſt une erreur qui ne ſe peut pardonner qu'aux ſiécles où l'on ignoroit la circulation du ſang, de s'imaginer que les médicamens extérieurs faſſent ſeulement leur effet ſur le lieu où l'on les aplique; puiſqu'au contraire il eſt certain qu'ils inſinüent leur efficace par les vaiſſeaux capillaires, dont la peau eſt remplie dans toute la maſſe du ſang. En effet, il raconte com-

ment il s'est gueri plusieurs fois de la fièvre tierce, double tierce, & même *quotidienne* par un seul mélange de raisins de Corynthe, de houblon, & de sel commun broyez ensemble, & apliquez sur le poignet. Il assûre qu'il a fait cette expérience avec le même succés sur plusieurs personnes qui avoient la fièvre : *Ex uvis Corinthiacis, lupulis, & nigro sale, simul bene contusis ..... ipsemet cum aliis non paucis à simplici tertianâ, aut duplici etiam tertianâ, aut quotidianâ liber evasi. Boyle de Corp. animal. porositat. cap. 4. pag.* 11. Il dit en plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'aiant été fort incommodé d'une hémorragie durant un été entier, il tenta inutilement plusieurs remédes, pour arrêter cette perte de sang : mais qu'il en vint à bout en touchant seulement la mousse qui croît sur le crane d'un homme mort.

J'ajoûterai encore ici un fait très-curieux, qui fut conté à *Zvvelferus* par un Médecin des Etats de Moravie. Ce Médecin qui visitoit tous les jours des pestiférez, assûra que ni lui, ni aucun de ses domestiques n'avoient été attaquez de la peste, parce qu'ils portoient des trochisques de poudre de crapaut préparez selon la méthode de Van-Helmont ; c'est dit M. Boyle, qu'il s'en faisoit sans cesse une émission de corpuscules, qui dissipoient ou émoussoient ceux de la contagion. C'est sur cela qu'il déclare qu'il a beaucoup de penchant à croire, que ces *amuletha* des anciens qu'on portoit au col, n'étoient pas tout à

fait

fait inutiles, & qu'il n'en voudroit pas entiérement condamner l'usage.

Démocrite fit paroître sur la fin de ses jours qu'il avoit compris le secours que les hommes peuvent tirer de la Philosophie des corpuscules pour la conservation de leur vie. Ce grand Philosophe tout cassé de vieillesse, selon Diogéne Laërce, peu de jours avant sa mort, aiant remarqué dans le visage de sa sœur le chagrin qu'elle avoit, de ce qu'il ne mourroit aparemment que durant les Fêtes de Céres; il l'avertit qu'elle ne devoit point se chagriner; qu'elle pouvoit aller prendre part aux cérémonies publiques, & qu'il prolongeroit sa vie jusqu'après les Fêtes, pourvû qu'on lui aportât tous les jours du pain chaud. Ce qu'il fit en effet. Car il se nourrit trois jours en respirant seulement les corpuscules qui s'exhaloient de ce pain chaud. *Panes igitur naribus cùm admovissent, vivum se dum ea celebritas transiret, servavit. Diogen. Laërt. de Vitis Philosophor. lib. 9.*

Les remedes même apliquez extérieurement doivent opérer avec plus de vertu, que ceux qui passent dans l'œsophage, qui souffrent beaucoup d'altération par la dissolution que les sucs acides en font dans l'estomach, & qui n'entrent dans le sang qu'après avoir été mêlez & combinez avec le chyle. Les médicamens sont par eux-mêmes, sans qu'ils aient besoin de chaleur, des écoulemens substantiels, en quoi consiste leur action: puisque nous avons plusieurs expé-

riences dans lesquelles les corpuscules se meuvent & pénétrent à froid des membranes & des corps mêmes très-durs. L'ambre gris, le musc, les fleurs exhalent des corpuscules odoriférans indépendemment de la chaleur. Il y a même une fleur qu'on nomme *Geranium noctu olens*, qui n'a de l'odeur sensible qu'après le soleil couché, & qui la perd du moment qu'il est revenu sur l'horison.

Il est encore assez reconnu que les médicamens extérieurs retiennent leur Nature, & ne perdent rien de leur force, pour avoir été filtrez par les pores de la peau dans la respiration insensible. Cela pourroit être prouvé par plusieurs observations. Mais je me contente d'une de M. Boyle; car son exactitude dans les expériences me fait préférer une de ses remarques à cent autres qui viennent de gens crédules & peu exacts. Il assûre qu'il a remarqué plusieurs fois qu'un peu d'opium mêlé dans des médicamens externes emportoit les douleurs aigües des parties les plus intérieures du corps; ce qui est une preuve bien évidente que la filtration qui se fait de l'opium par les interstices de la peau, ne détruit pas la nature, ni l'efficace de ce remède, & que ceux-là se trompent extrémement, qui soûtiennent que les médicamens n'agissent que sur l'endroit où ils sont apliquez. Car il est certain qu'un spécifique externe exhale des corpuscules, qui en pénétrant la peau, rencontrent en même tems les vaisseaux capillaires, où ils se mêlent dans le sang,

ſang, pour ſe répandre auſſi-tôt par tout le corps, puiſque ſelon la ſuputation que M. Rohaut a faite de la durée de la circulation du ſang; *Il ſe fait trois circulations de tout le ſang dans l'eſpace d'une heure. Phyſique, part. 4. cap. 14. pag.* 334.

Ces remarques ſont non-ſeulement belles & utiles pour la Médecine; mais d'ailleurs elles ne ſont pas là hors de leur place; puiſqu'elles démontrent invinciblement combien les corpuſcules extérieurs peuvent entrer facilement dans les pores de Jaques Aymar; de ces pores dans les vaiſſeaux capillaires, dont la peau eſt toute parſemée, pour de là ſe porter en peu de minutes dans le cœur, & par la circulation du ſang dans tout le corps.

On m'accuſeroit de négliger ce qui eſt le plus de mon ſujet, ſi j'oubliois à parler ici de la guériſon magnétique des maladies par la *Tranſplantation*, & de la guériſon magnétique des playes par la *Poudre de Sympathie*, & par l'Onguent qu'on apelle, *Unguentum Armarium*; puiſque ſelon les écoulemens d'une matiére ſubtile, qui après s'être répandüe parmi les corpuſcules de l'air, va s'inſinuer dans la bleſſure, ou dans tout le corps même de la perſonne malade. D'ailleurs j'ai déja témoigné que l'on ne doit s'apliquer à la Phyſique, qu'en vüe de perfectionner la Médecine. Ainſi nous allons voir ce que les habiles Phyſiciens ont dit ſur ces queſtions ſi curieuſes, & dont la

discussion donnera beaucoup de jour au sujet que je traite dans ce Chapitre.

De la Guérison magnétique des maladies par la Transplantation.

Quand un bon aimant touche un fer il se fait de cette pierre un écoulement magnétique de corpuscules qui aimantent ce métal, c'est à dire qui lui communiquent la vertu de l'aimant; comme on le voit dans l'aiguille de Bousole. Il y a des Médecins qui prétendent que les malades exhalant du dehors des corpuscules *morbifiques*, peuvent par cette voye transmettre leur maladie à un autre, & s'en délivrer par une *guérison*, qu'ils apellent *magnétique*, à cause de quelque analogie qu'elle a avec les écoulemens qui passent de l'aimant au fer.

Il y a une grosse querelle entre les savans sur ce point. Les uns disent qu'il y a bien une propagation de maladies, qui n'est que trop effective, par laquelle un malade peut donner son mal sans le perdre; mais que la prétendüe transplantation est une chose entiérement chymerique. *Hermannus Grube* est de ce sentiment, & il soûtient dans un petit livre qui a pour titre, *De transplantatione morborum Analysis nova*, imprimé à Hambourg en 1674. que rien n'est plus incertain, & moins possible que cette guérison magnétique.

Bartholin combat de toutes ses forces pour la transplantation; il montre par plusieurs exem-

exemples que la chose est possible : & il ne manque pas d'apeller la raison pour prouver que cette guérison est très-naturelle. Le Journal des savans donna il y a quelques années l'extrait de ce livre qui est tout à fait curieux. Il y a un très-grand nombre d'habiles gens qui sont de l'opinion que Bartholin a suivie, & qu'il explique très-clairement par la Philosophie des corpuscules.

Voici à peu près comme en parle le Journal des savans. La transplantation des maladies, c'est quand une personne est guérie d'un mal en le communiquant à quelque bête, ou à un arbre, ou bien à une plante. C'est ainsi que Bartholin dit qu'une personne attaquée d'une fièvre quarte fut guérie en se mettant du pain chaud sous l'aisselle, & le donnant tout imbu de cette sueur à manger à un chien : & qu'une autre fut guérie de la jaunisse en faisant un gâteau pétri avec de l'urine, & de la farine, & le donnant à manger à un chat.

Robert Flud raconte comment par le moyen de la transplantation un nommé *Joannes Rumelius Pharamundus* guérissoit immanquablement de la goutte. Ce Docteur en Médecine, dit Robert Flud, prenoit des ongles des pieds, & du poil des jambes du goutteux, & les mettoit en un trou qu'il perçoit dans le tronc d'un chêne jusqu'à la moëlle ; & aiant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, il couvroit le dessus avec du fumier de vache. Si la maladie

ne revenoit pas dans l'espace de trois mois, il concluoit que le chêne avoit assez de force pour attirer à lui tout le mal. *Philosophia Mosaica lib. 2. memb. 2. folio 120. sect. 2.*

Ce savant Anglois prétend que cette transplantation se fait très-naturellement par l'effusion de la Mommie ou des esprits qui résident dans le sang, & qu'on peut faire passer dans un animal, dans un arbre, ou dans une plante; *Mumia spiritualis cujus sedes est in sanguine microcosmico ex corpore humano, mediante quâdam substantia magnetica ex eodem subjecto electa extrahi potest, atque in bestiam, arborem, vel plantam transplantari; ita ut hac etiam ratione morbus ægroti possit ab eo in dictas creaturas transferri.*

Il prouve cette effusion d'esprits par l'expérience de plusieurs chiens, qui aiant perdu leur maître, le démêloient dans une grande foire, le suivoient par tout où il avoit passé, quoiqu'il fut à cheval, & enfin le trouvoient, guidez par le sentiment de la Mommie spécifique qui transpiroit sans cesse du corps du maître, & qui laissoit des traces de sa personne dans l'air, long-tems même après qu'il n'y étoit plus. Cela étant supposé comme constant, il ne s'agit plus pour la transplantation des maladies, que de trouver une matiére à laquelle la Mommie de la partie malade se puisse attacher facilement; afin que cette matiére lui serve comme de véhicule, pour la transporter dans un animal, dans un arbre, ou dans une plante;

ou

ou pour la faire adopter, comme parle Paracelse, aux animaux, ou aux végétaux. Ainsi selon Robert Flud pour la *Phtysie*, ou *Pulmonie*, il faut apliquer sur la région du cœur, de la graine de lin ou de geniévre, pour *l'hydropisie*, il faut mettre de la pimprenelle, ou de l'absynthe sur le ventre du malade; pour les ruptures & les contusions, on prend le plantain ou le mille pertuis: sur les tumeurs, & les playes on aplique de la persicaire, ou de la petite ou grande consoulde; dans les maux des dents, des yeux, on a recours à la persicaire tachée.

On aplique aussi sur le mal avec la graine ou la plante un peu de terre préparée, que l'on mêle avec d'autre terre, dans laquelle on met en suite la graine ou la plante. On laisse croître ces plantes jusqu'à ce qu'elles aient attiré à elles la Mommie; après quoi on les brûle avec la terre, si la maladie est humide; ou bien on les met sécher, si la maladie n'excede ni en chaleur ni en humidité, & à mesure que la plante meurt, & se séche, le malade recouvre sa santé.

Si la maladie vient de chaleur comme dans les pulmoniques: on jette la plante, & la terre dans une eau courante: enfin si l'on fait manger la plante imprégnée des corpuscules *morbifiques* à quelque animal plus robuste que le malade, la bête prendra le mal, & le malade en sera délivré. Voilà l'opération de la transplantation des maladies, telle que Robert Flud l'enseigne, & comme

elle a été pratiquée par lui, & par ses amis. Il faut observer que cette Mommie se tire non-seulement par la transpiration insensible, mais encore par la sueur, par les urines, par le sang, par les cheveux, ou en recüeillant ce qui tombe de la peau, quand on la gratte un peu fort.

Expérience.

1. Ainsi un homme de qualité en Angleterre guérissoit de la jaunisse un malade fort éloigné, pourvû qu'il eût de son urine. Ce qu'il faisoit de la sorte. Il mêloit cette urine avec des cendres de bois de frêne, & il en formoit 3. ou 7. ou 9. petites boules; & aiant fait au haut de chaque boule un trou; il y mettoit une feüille de safran, & le remplissoit de la même urine. Ensuite il rangeoit ces boules à l'écart dans un lieu, où personne ne touchoit, & dés lors le mal commençoit à diminüer. Robert Flud assûre que plus de 100. personnes de toute condition ont été ainsi guéries par ce Seigneur Anglois.

2. Ainsi Balthasar Wagner assûre qu'il a souvent guéri la rougeur, & l'inflammation des yeux, en apliquant, & liant fortement sur la nuque du cou de la racine de mauve, cüeillie quand le soleil est vers le quinziéme degré de *Virgo*.

3. Si on prend des ongles des pieds & des mains d'un hydropique, si on les attache sur le dos d'une écrevisse, & qu'on la jette à la riviere, le malade se trouve bien-tôt guéri.

4. Si

4. Si on frotte fortement, & presque jusqu'au sang des verrües avec un morceau de chair de bœuf, & si on enterre cette chair; à mesure qu'elle pourrit, les verrües se séchent & disparoissent.

5. Ainsi un homme de qualité guérissoit de la Goutte, en apliquant sur le lieu de la douleur un morceau de chair de bœuf humectée d'un peu de vin; l'aiant relevée six heures après, il la trouvoit toute pourrie, & la faisoit manger à un chien, dans lequel la maladie passoit après plusieurs opérations semblables. On peut guérir l'Epilepsie de la même maniere.

6. *Panarolus* dit que si on fait toucher aux hémorroïdes un oignon de tubéreuse, on expérimente qu'elles se séchent, à mesure que l'oignon de tubéreuse séche; que s'il se corrompt, il arrivera la même chose aux hémorroïdes: c'est pourquoi il recommande fort que l'on mette l'oignon sécher à la cheminée, *fasicul. arcanor.* 1. *pag.* 210.

Plusieurs Médecins se sont soulevez contre cette guérison magnétique, & ils ont prétendu qu'elle étoit superstitieuse. Bartholin, que Frommann apelle *l'Astre éclattant de Dannemarck*, prouve au contraire qu'elle ne renferme nulle superstition, puisque l'on ne s'y sert que des choses naturelles, & que tout se fait sans paroles, sans caracteres, & sans aucune cérémonie. Il ajoûte qu'il y en a des exemples dans l'Ecriture sainte, que Moyse pratiquoit quelque chose de semblable,

ble, & même le fils de Dieu quand il fit passer les démons du corps d'un possédé dans des pourceaux. *Cent.* 3. *histor.* 56. Et à l'occasion du petit livre de *Hermannus Grube* contre la transplantation des maladies, Bartholin a composé une lettre, où il établit par la raison, & par des expériences tant sacrées que profanes, que cette transplantation est une chose veritable, & naturelle. Les raisons sur quoi il compte le plus sont tirées de la transpiration insensible, & des écoulemens de la matiére subtile qui sort par les pores du corps de l'homme. *Data per Grubium occasione transplantationem morborum defendi posse existimavi, & ratione & experientiâ. Rationem ex poris, corporum effluviis, advocavi. Experientiis tam sacris, quàm profanis, quæ in dubium vocari non possunt rationes roboravi.*

Puisqu'on peut prendre une maladie par les pores : pourquoi ne pourroit-on pas s'en délivrer par la même voye ? Je n'ai jamais vû de bonnes raisons pour combattre cette transplantation des maladies. Il y a déja plus de la moitié de la question décidée par la certitude & la triste expérience que l'on a, qu'il y a des maladies, comme la peste, qui se communiquent avec une terrible facilité. Il ne resteroit qu'à savoir présentement, si la personne qui communique la maladie, la perd. Je voudrois distinguer cela, & traiter la chose avec métode.

1. Je dirois qu'une maladie qui seroit fortement

tement enracinée dans le ſang dans les humeurs, & dans la moëlle des os, ne pourroit pas ſe tranſplanter, en ſorte que le malade en fut quitte. Un gouteux, par exemple, qui tient ſon mal de celui même dont il a reçû la vie, en a pour ſon compte, & je douterois fort que la tranſplantation le pût tirer d'affaire. Il en faut dire autant d'une pierre qui eſt dans les reins, ou d'une veine rompüe dans le corps, d'un œil perdu, &c.

2. Il n'en eſt pas de même d'une maladie qui n'a pas vieilli, ni jetté de profondes racines; & je croirois bien que la tranſplantation s'en pourroit faire très-naturellement; pourvû que les ſujets ſoient préſens, & dans l'atmoſphére des corpuſcules qui tranſpirent du malade.

Expériences.

1. Ainſi Frommann aſſûre qu'un écolier, qui avoit une fiévre maligne, la donna à un chien qu'il mettoit coucher dans ſon lit; que l'écolier en échapa, & que le chien en mourût. *De Faſcinat. magic. pag.* 1014. *paragraph.* 34.

2. Thomas Bartholin raconte comment ſon oncle, qui avoit une colique fort violente, en fut guéri par un chien qu'on lui apliqua ſur le ventre dans lequel elle paſſa. Il dit que ſa ſervante s'étant mis ſur la joüe le même chien, elle fut ſoulagée d'une douleur de dents très-aigüe, & que quand le chien fut échapé, il fit bien voir par ſes mouvemens & ſes cris, que le mal étoit paſſé à lui.

3. *Hoff-*

3. *Hoffmannus* dit qu'un homme qui étoit tourmenté de la goutte, en fut délivré par un chien qui la prit, parce qu'il couchoit dans son lit; & que de tems en tems ce pauvre animal avoit la goutte, comme son maître l'avoit auparavant, *l. c. pag.* 367.

4. *Borellus* dit sur cela que c'est le véritable moyen pour connoître les maladies qui sont cachées dans le corps humain. Car, dit-il, si on met coucher un petit chien durant quinze jours avec un malade, si on le nourrit des restes de ce que le malade mange, & s'il léche ses crachats, il est certain qu'il prendra le mal de cette personne. Il n'y a après cela qu'à ouvrir le chien, & on découvre dans la partie qui a contracté la maladie; celle du malade qu'il faut soulager. Il ordonne même de mettre de petits chiens dans le lit d'un goutteux, parce qu'ils attirent du moins une partie du mal, en sorte qu'on les voit devenir en peu de tems dans un état où ils ne peuvent qu'à peine se soûtenir. *Borellus Cent.* 3. *observat.* 28.

Je ne croi pas que personne puisse trouver à redire à ces sortes de transplantations, qui sont fondées sur les écoulemens des corpuscules *morbifiques*, dont la transpiration insensible décharge le corps du malade. Il faudroit être d'une humeur bien chagrine, pour ne pas loüer en cela l'ordre de la Nature, ou plûtôt la sagesse infinie du Créateur, qui a laissé aux hommes un moyen si facile de remédier à ce nombre terrible d'infirmitez

qu'ils

qu'ils expérimentent durant tout le cours de leur vie.

Auſſi *Chriſtianus Frommans*, qui a examiné ſans prévention tout ce qui s'eſt dit pour & contre la tranſplantation des maladies, déclare avec une modération digne d'un Philoſophe, que l'honneur des merveilles qu'opére la tranſplantation, ne doit pas être enlevé à la Nature, pour le tranſporter au Démon. Il a compoſé une diſſertation ſur ce ſujet, & après avoir écouté les Parties qui ſoûtiennent leur cauſe avec chaleur, il décide la diſpute par quatre Paragraphes où ſon ſentiment eſt enfermé, & dont je ne raporterai que le titre, renvoyant les curieux à ſon ouvrage même, où ils verront ſes raiſons qui ne paroiſſent pas frivoles.

1. La guériſon des maladies par la tranſplantation ne doit point être proſcrite du reſſort de la Nature. *Tranſplantatoriam morborum curam non eſſe ſimpliciter à cenſu rerum naturalium proſcribendam dico. pag.* 1021.

2. Quoiqu'on puiſſe alléguer pour & contre la tranſplantation, il faut avoüer qu'il y a dans une choſe ſi obſcure des difficultez de part & d'autre. *Quæcunque tranſplantationis cauſa in re hac obſcura adducitur, ea, fateor, ſua non caret difficultate. pag.* 1028.

3. Ceux qui dans l'examen de la guériſon ſympathique en attribuent la cauſe principale à l'eſprit qui entretient une harmonie entre toutes les parties de l'univers, me ſemblent

en

en indiquer la cause la plus apparente : *Qui spiritui universi in sympathetico transplantationis negotio primas deferunt, probabiliorem videntur assignare causam. pag.* 1035.

4. Quoique la transplantation des maladies soit naturelle, je ne voudrois pas m'en servir souvent, & le Médecin doit être à cet égard fort circonspect ; de peur de scandaliser les ignorans, & de faire tort à sa réputation : *Quamvis transplantatio morborum sit naturalis, ejus tamen usus sit rarus, & circonspectus in hoc sit Medicus, propter tam metuendum scandalum, &c. pag.* 1046.

Mais si l'on veut encore un témoin plus irréprochable de toute maniére que Frommann, je donnerai le Pére Lana Jésuite homme célébre par sa pieté & par sa grande étude dans les choses de Physique. Lors qu'il veut prouver que les corpuscules se portent dans l'air fort loin de la substance d'où ils se transpirent, il allégue la transplantation des maladies, & il dit : Je ne m'arrête point pour le présent à la transplantation des maladies : cependant j'ai appris par des expériences que j'ai faites moi-même, que ces transplantations se font jusqu'à une grande distance. *Omitto morborum transplantationes, quarum aliquas etiam ad magnam distantiam fieri didici propriis experimentis. De motu Transpirat. lib. 2. cap. 2. Propos. 4. pag.* 56.

Ce Pére Jésuite nous aprend non-seulement qu'il croit la transplantation des maladies très-

très-naturelle, mais de plus il assûre qu'il en a fait des expériences qui lui ont réüssi, quoi qu'il y eût une grande distance entre le malade & le sujet dans lequel il faisoit passer la maladie.

De la Guérison magnétique des Playes par la Poudre de sympathie.

La guérison des playes par la Poudre de sympathie n'est aujourd'hui inconnüe à personne ; aussi ne m'y arrêterai-je pas longtems. Son effet est tout contraire à celui de la guérison par la transplantation. Car au lieu que par la transplantation les corpuscules *morbifiques* passent du malade dans l'animal ou dans la plante : au contraire les corpuscules balsamiques, qui sont dans le vitriol dont on fait la Poudre de sympathie, passent dans la playe du malade. Mais enfin l'une & l'autre guérison se fait par les écoulemens des corpuscules ; en quoi consiste le mécanisme occulte de la Nature dans ses opérations merveilleuses.

On ne peut rien souhaiter là-dessus de plus curieux & de plus savant que ce que nous en avons dans un excellent Discours que l'illustre Chevalier Digby Anglois, prononça publiquement devant l'Université de Montpélier, où il étoit allé, par l'horreur qu'il avoit de voir régner en Angleterre l'infame Cromwel au préjudice de l'auguste famille Roiale. On peut dire qu'il est un de ceux qui a le plus con-

contribué à faire reconnoître la Philosophie corpusculaire, dont on avoit alors presque perdu l'idée.

Voici comment on prépare la Poudre de sympathie. On prend telle quantité que l'on veut de vitriol Romain vers la fin de Juillet, ou vers le commencement d'Août ; c'est à dire, dans le tems que le Soleil est dans le Signe du Lyon. On fait dissoudre ce vitriol dans de l'eau ; celle de pluie est la meilleure : après cela on filtre cette eau avec du papier brouillard. Cela fait, on met cette eau sur un peu de feu, afin qu'elle s'évapore, & qu'on trouve au fond du verre, le matin suivant, le vitriol en petites pierres d'un très-beau verd, qu'on expose au Soleil, afin qu'il s'y calcine, & blanchisse. On fait cette dissolution, filtration, coagulation, & calcination trois fois, afin de rendre la substance du vitriol plus pure & plus *homogéne*. Après cela on expose le tout aux rayons du Soleil, afin que le vitriol acheve de se calciner, & de blanchir parfaitement.

Voilà ce qu'on apelle de la Poudre de sympathie simple. Quand on la veut composer, on y ajoûte moitié de gomme Tragacante ou Arabique mise en une poudré presque impalpable. On garde cette Poudre merveilleuse dans une phiole de verre en un lieu bien sec, parce que la moindre humidité remettroit la Poudre en vitriol. Il y a des curieux qui emploient ce vitriol comme il vient de chez le Droguiste, & ils s'en trouvent cependant bien.

On

On ne doit point toucher le vitriol avec un coûteau, quand on prépare la Poudre de sympathie. Ce n'est point par superstition, comme l'ont crû quelques ignorans, mais pour une bonne raison. C'est parce que les esprits du vitriol se portent avec beaucoup de facilité au fer, & que la Poudre de sympathie se trouveroit dépoüillée de ces esprits volatils en quoi consiste toute sa vertu.

Cette Poudre ne se met point sur la playe, mais sur un linge, ou sur une épée où il y aura du sang ou du pus. On tient la playe couverte d'un linge bien blanc : on le léve tous les jours, & on seme sur la matiére qu'il emporte de la playe, un peu de nouvelle Poudre de sympathie. Ce qu'on pratique jusqu'à une parfaite guérison.

Il faut observer de ne pas tenir le linge où il y a du sang & de la Poudre dans un lieu trop chaud, parce que l'inflammation se mettroit dans la playe. Il ne faut pas non plus que le lieu soit ni trop froid, ni trop humide.

Cette Poudre arrête les pertes de sang, appaise la douleur des dents, diminüe extrémement toutes sortes de douleurs en quelque endroit du corps que ce soit ; non pas en mettant de la Poudre sur la partie, mais sur le sang qu'on en tire, & que l'on envelope dans un linge.

Les plus expérimentez dans l'usage de cette Poudre, disent qu'il faut quelquefois changer le linge de lieu selon les différentes dis-

positions

positions de la playe. Car si on y ressent une grande chaleur, il faut mettre le linge en un lieu frais. Le bon sens enseigne cela, sans qu'il soit besoin de rien particulariser davantage.

Je dirai seulement que le célebre Pere Lana Jésuite, qui a été un des plus grands Philosophes de nos jours, comme il paroit par son grand Ouvrage intitulé *Magisterium naturæ & artis*, déclare qu'il s'est servi souvent avec beaucoup de succés de la Poudre de sympathie, qu'il n'y a dans sa préparation & dans son usage, comme je les viens de décrire, aucune superstition, & encore moins aucun pacte avec le Démon, & que la Nature y agit toute seule par les écoulemens de la matiére subtile du vitriol, qui sont les *agens moyens*, lesquels font dans cette guérison si admirable, que la playe & le vitriol se touchent par un contact Physique. *Propterea cùm vis hujus medicamenti omnis sita sit in partibus volatilibus, seu effluviis ipsius vitrioli (neque ulla intercedit superstitio, aut pactum cum dæmone) ejus præparationem & usum hoc loco describere opportunum existimavi; quæ ego ipse multoties certissimis experimentis comprobavi.* Lana de motu transpirat lib. 2. artific. 11.

De

De la Guérison magnétique des Playes, par l'Onguent qu'on apelle,

UNGUENTUM ARMARIUM.

Cet Onguent s'aplique sur l'épée, ou sur le fer qui a fait la playe, & il guérit à une grande distance le malade, & sans le voir nullement.

Il y a eu de furieuses disputes au sujet de cet Onguent. On ne peut gueres pousser la chaleur plus loin, que les Physiciens ont fait sur cette guérison toute merveilleuse. Ils ont fait voir que les Philosophes ont de la bile aussi bien que du flegme. Je dirai que ceux qui se sont le plus déchaînez dans cette contestation, étoient les moins capables d'en porter jugement. En effet, aiant été curieux de voir ce que l'on a écrit sur cette matiére, j'ai remarqué que ceux qui faisoient davantage de bruit étoient des gens ausquels la Philosophie corpusculaire étoit tout à fait inconnue, sans laquelle il est pourtant certain qu'on n'entendra jamais rien dans tout ce qu'il y a d'occulte, & merveilleux dans la Nature; puisque les corpuscules sont les petits agens invisibles par lesquels elle opére ses miracles.

Les uns ont prétendu que cette guérison, qui est réelle & non pas imaginaire, est un pur effet de la Nature; les autres l'ont attribuée au Démon, & il s'en est trouvé, qui ont avancé que ce n'étoit qu'une imposture,

&

& que personne n'a jamais été guéri par cette voye. François Bacon Chancelier d'Angleterre, Van-Helmont, Goclenius, parlent de cet Onguent comme d'une chose qui guérit naturellement.

Mais le P. Lana Jésuite examinant cet Onguent, dont il raporte après François Bacon la composition ; dit qu'on peut très bien expliquer l'effet surprenant de cette guérison par les écoulemens des corpuscules qui se détachent des ingrédiens très-spiritueux, & très-transpirables dont on compose, *Unguentum armarium*. Et si, dit-il, quelque chose sembloit nous rendre suspecte cette guérison, ce seroit sans doute la grande distance, qui se trouve entre l'épée sur quoi on aplique ce remède, & le malade que l'on guérit. Mais certainement, cela ne doit point faire de peine. Car n'y a t'il pas fort loin entre les vignes qui fleurissent en France, & les vins que l'on garde en Allemagne ? cependant nous savons qu'il se fait dans ces vins une efferveſcence, lorsque les vignes sont en fleur. *Si enim aliquid obstaret, quominus reduci possint ad effluvia, & eorum motum, permixtionem, &c. maximè obstare videretur ingens distantia, quæ aliquando intercedit inter vinum, e. g. efferveſcens in Germania, dum uvæ florent in Gallia. De motu transpirat. lib. 2. cap. 2. propoſit. 22. p. 70.*

Et le P. Lana se tient si peu embarrassé de cette distance qui seule peut faire de la difficulté, qu'il paroit prêt à croire que ces écoulemens

lemens de matiére subtile, pourroient bien se porter jusqu'aux astres; & il ajoûte même que si les atomes qui se transpirent du globe terrestre, n'étoient pas portez jusqu'aux étoiles, & puis rapportez depuis les étoiles jusqu'à la terre; comme par un flux & reflux perpetuel, il n'y auroit point de commerce Physique entre le ciel & la terre. *Idem ibid. propoſit.* 44. *pag.* 63.

Après cela on ne sera pas fâché d'aprendre la préparation de cet Onguent merveilleux. Elle est dans la Magie Naturelle de Batiste Porta, *lib.* 8. *cap.* 12. qui en attribüe l'invention à Paracelse. Elle est dans le Traité, *de Unguento Armario de Goclenius*, qui dit que Paracelse a perfectionné, & non pas trouvé ce secret.

François Bacon Chancelier d'Angleterre en donne aussi la composition dans *Sylva ſylvarum*, *cent.* x. *n.* 998. Le P. Lana Jésuite a copié celle de Bacon, & l'a mise dans le second volume de sa Philosophie, *lib.* 2. *cap.* 1. *Experiment. lxxvi. pag.* 43. & le voici comment je l'ai pris de *Goclenius*.

Recipe, uſneæ concretæ in calvaria ſtrangulati uncias duas.

Mumiæ, ſanguinuis humani ſingul, unciam ſemiſ.

Lumbricorum terreſt. aquâ vel vino lotorum, exſiccatorum unc. ij. ſ.

Adipis humani uncias ij.

Adip. urſ. verris aprugni a. uncias ſ.

Ol. lin. terebinth. a drachmas ij.

On mêle ces choses dans un mortier, & on garde cette composition dans une longue phiole étroite. Cela se fait quand le Soleil est dans ♏.

On fait entrer dans cet Onguent le fer, qui a fait la playe, si on le peut avoir; ou bien un autre qu'on a introduit doucement dans la blessure, & qui s'est imprégné du sang, & des esprits animaux qui y résident. On lave tous les matins la playe avec de l'urine du malade, ou de l'eau bien pure; & après l'avoir bien nettoyée, on la bande avec un linge blanc & bien net. Il faut souvent oindre le fer, si l'on veut guérir promtement, sinon, on le laisse un jour ou deux sans y toucher. *Goclenius* dit que c'est une chose très-reconnüe, que l'Empereur Maximilien s'est servi de cét Onguent.

Comme tout ce qui pourroit faire quelque peine sur les symptômes de Jaques Aymar, & sur les guérisons magnétiques, se réduit à savoir certainement, si la matiére de la transpiration est aussi abondante que je l'ai dit, j'ai crû que je ne ferois point mal de finir ce Chapitre par deux belles observations du P. Lana Jésuite, qui mettent la chose dans une évidence entiere.

1. Le P. Lana étoit si persuadé que la transpiration se fait fort abondamment, sur tout quand on dort, qu'il a enseigné la maniere d'en recüeillir une matiére aqueuse, qui est peut-être plus exquise que les teintures que l'on tire des végétaux par l'alembic.

Expé-

Expérience.

Il faut avoir une petite chambre, qui soit bien close, afin que l'air n'en puisse pas sortir, on fera un trou à une fenêtre où l'on mettra un matras, dont le cou soit bien long, en sorte que le corps du matras soit exposé à l'air froid; car il faut faire cette expérience en hyver. Cela fait, si plusieurs personnes dorment dans cette chambre, les écoulemens de la transpiration ne trouvant à sortir que par le trou de la fenêtre, iront dans la phiole, & par la fraicheur de l'air, ils se condenseront en eau. *Lana de mot. transpirat. lib. 2. cap. 3. artific. 2. pag. 73. & 74.* Et ce savant Physicien dit que si les eaux qu'on tire des végétaux ont de grandes utilitez dans la Médecine, il ne faut point douter que celles que l'on recüeilliroit des animaux bien sains par cette metode, n'eussent de grandes vertus, puisqu'il est certain que c'est dans leurs esprits volatils que consiste toute leur vertu même.

2. Le P. Lana Jésuite dit une chose bien plus surprenante. Il soûtient que nous sommes dans l'air qui environne nôtre corps, comme dans un bain perpetuel, tantôt froid, tantôt tempéré, & tantôt chaud : que le corps trempe dans cet air liquide, & y est comme si on en faisoit une infusion; que la Nature travaille alors comme les Chymistes, tirant par cette infusion des teintures délicates des esprits subtils de nôtre corps, dont

l'air demeure tout imprégné. Je déclare que cela est tout à fait favorable à mon systéme, & que je me fais un grand plaisir de voir que de si grands Physiciens l'aient dit les premiers. Il est étonnant que cette belle Physique ait été découverte si tard par les Philosophes. Qu'on ne soit donc plus surpris si Jaques Aymar d'une sensation délicate se trouvant dans un air aussi corrompu que celui d'où sortent trois meurtriers infames, tombe dans des mouvemens convulsifs. Il faut avoir l'imagination plaisamment tournée, pour se persuader que ces symptômes soient l'entousiasme que souffroit la Prêtresse d'Apollon sur le trépié avant que de rendre ses oracles; comme on l'a voulu dire assez legérement dans une lettre qui paroît dans le Mercure Galand du mois de Janvier 1693. Ce prétendu entousiasme est une chimére. Combien souvent se trouve-t'on dans un certain affoiblissement de cœur en la compagnie de certaines gens mal-propres, dont on ne peut soûtenir la présence? Il ne faut qu'un air un peu corrompu, pour faire un grand changement dans nôtre constitution. Entreroit-on sans répugnance dans un bain d'où sortiroit une personne dégoutante? Quoiqu'il en soit, voici les paroles du Pere Lana qui sont très-belles, & qui peuvent donner lieu à des réflexions très-utiles: *Ut proinde dici possit aërem, quo corpora singula ambiuntur, esse veluti liquorem aliquem in quo fiat similis omnium corporum infusio, & quo mediante,*

diante, & longè delicatiores, & subtiliores tinctura seu spiritus puriores à corporibus omnibus eliciantur à natura chymicam, ut ita dicam, artem exercente. Lana Tom. 2. lib. 2. cap. 1. num. 131. pag. 52. Tout ce que je pourrois dire après cela, affoibliroit ces belles idées qu'on aura prises de cette ingénieuse réflexion du Pere Lana.

CHAPITRE X.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, ont assez de tenuité, ou de subtilité, pour s'insinuer dans la Baguette Divinatoire.

VOila une difficulté sur quoi il y a des gens, qui insistent beaucoup. Ils accorderoient volontiers que ces corpuscules s'insinuent facilement dans les pores de Jaques Aymar; mais ils se rebellent, quand nous disons que ces atomes pénétrent avec la même facilité dans les petits espaces vuides, qui sont semez entre les fibres de la Baguette. C'est ce qu'il s'agit de prouver maintenant; & ce que je vais faire par des expériences curieuses, & incontestables; quoique j'aie déja montré plus d'une fois la proportion qui se trouve entre les pores du bois de la Baguette Divinatoire & les particules de l'eau, des métaux, & de la transpiration. Mais il ne faut rien épargner, lorsqu'il est question de convaincre tout le monde sur une matiére,

où je n'ai point vû que quelqu'un fut indifférent. Ainsi il faut traiter dans un Chapitre exprès une observation, dont j'ai répandu déja plusieurs choses dans les Chapitres précédens.

Expérience.

1. Les merveilleuses expériences de l'aimant sont bien propres à donner une juste idée de l'étonnante subtilité, & agilité des corpuscules. Saint Augustin raconte dans le livre XXI. chap. 4. de la Cité de Dieu, comme son Frere & son Collégue Sévere dînant un jour chez Bathanaire Gouverneur d'Afrique, *ce Seigneur prit une pierre d'aimant, & la mettant sous une assiette d'argent sur laquelle il y avoit un morceau de fer, le fer suivoit tous les mouvemens de sa main, sans que l'argent, qui étoit entre deux, en reçût aucune impression.* Ainsi les corpuscules magnétiques s'insinüent en un instant au travers des pores de l'argent, de l'or, ou du cuivre, & font mouvoir le fer qui est dessus, & lui impriment tous les mêmes mouvemens selon lesquels on remüe l'aimant au dessous. Mais on ne doit pas être surpris de cela, puis qu'on fait mouvoir au travers d'une muraille une aiguille de Boussole: & Messieurs de l'Academie Roiale des sciences d'Angleterre nous assûrent que le Docteur Edoward Cotton leur présenta une pierre d'aimant qui pésoit 60. livres, laquelle quoique foible, faisoit pourtant mouvoir une aiguille de Boussole

dans

dans une distance de neuf pieds. *Act. Philosoph. mens. Mart. 1666. pag. 26.*

Il est certain qu'il y a peu de corps dans la Nature qui soient aussi durs, & aussi compactes que le verre, & cependant les corpuscules magnétiques le pénétrent facilement, comme on le peut expérimenter en mettant sur un quarré de vitre un petit bout de fil de fer, & en remuant au dessous un aimant; car on aperçoit que la matière magnétique, par le mouvement qu'elle cause au fil de fer, porte son impression au travers du verre. Mais comme on pourroit s'imaginer que les corpuscules agiroient, non au travers du verre, mais en montant autour & par dessus, comme feroit la fumée d'un flambeau éteint, on a poussé l'expérience plus loin. On a enfermé une aiguille à coudre dans un petit tuyau de verre bouché hermetiquement: on l'a mis nager sur l'eau, & avec un bon aimant, on l'attiroit çà & là comme on vouloit; ce qui est une preuve que l'aimant poussoit ses corpuscules au travers du verre.

Nous avons une expérience faite par Monsieur Boyle sur la *cochenille*, qui est tout à fait bien imaginée pour montrer la divisibilité de la matière à l'infini, & je la trouve plus démonstrative, que celle de la division de l'or, que Mr. Rohaut avoit empruntée de chez les tireurs d'or. Du moins est-elle plus sensible. D'ailleurs, elle nous représente bien, qu'il s'en faut beaucoup, que nous

n'aions une juste idée de la tenuité, ou subtilité surprenante des corpuscules qui se détachent de certains corps.

Expérience.

M. Boyle prit un grain de *cochenille*, qu'il mit dissoudre dans une médiocre quantité d'esprit d'urine; & cette dissolution teignit de couleur rouge 264. onces d'eau très-claire. Ainsi en comptant que chaque once pese 576. grains; voilà 152064. grains d'eau inondez des corpuscules substantiels qui se sont separez d'un grain de *cochenille*. Il faut donner cette expérience à mediter à ceux qui demandent, si d'un petit corps, tel qu'est une piece de monnoie, il s'en peut évaporer assez de matiére subtile pour imprégner la Baguette Divinatoire. J'ai en mes mains une petite pierre d'aimant qui ne pése que 20. grains, & qui a communiqué sa vertu magnétique à un très-grand nombre de petits morceaux de fer, sans qu'elle ait encore rien perdu de son poids, quoiqu'il soit très-constant que ce qu'elle communique, soit une substance matérielle.

M. Boyle parle encore d'une Dame d'esprit, qui se faisoit un plaisir de nourrir des vers à soie, & de qui il aprit qu'il y avoit plus de 300. aulnes de ce petit fil de soie sur une de ces coques où ils s'enferment; & que ces 300. aulnes ne pesoient que deux grains & demi. De sorte qu'on peut faire état qu'un grain de ce fil si menu contient du moins

120.

120. aulnes. *De mira subtilit. effluvior. pag.* 3. *&c.*

Rien ne démontre mieux la subtilité des vapeurs & des exhalaisons, que ce que fait le vif-argent. Ce liquide sec exhale des fumées si subtiles, & si pénétrantes, que si on le remüe, d'une main, on trouvera qu'une piéce d'or que l'on tiendra dans l'autre bien fermée, deviendra toute couverte, & toute blanchie du vif-argent qui se sera insinué au travers de la main. Il en arriveroit autant à la piéce d'or, si on la tenoit dans sa bouche, comme les Doreurs l'experimentent souvent. Le mercure s'insinüe tellement que si on le met avec de l'or, de l'argent, de l'étain, &c. ses corpuscules pénétrent si fort les pores de ces métaux, qu'ils s'amolliſſent, quelque durs qu'ils soient, & se réduisent en une pâte, qu'on nomme *amalgame*. Si on enferme du vif-argent dans un petit tuyau de cuivre, & qu'on l'échauffe un peu, le vif-argent le pénétre, & passe comme au travers d'un crible.

Phénoménes.

On ne peut pas douter que les corpuscules qui s'évaporent des miniéres, n'aient aussi assez de subtilité, pour s'insinuer dans les pores de la Baguette Divinatoire. En voici une preuve bien constante. *Alexander ab Alexand.* raconte comme quelquefois on a trouvé au dessus des miniéres d'or en Allemagne des branches de vignes toutes dorées, & quelques feüilles même de pur or. Ce qui

provient, dit-il, de ce qu'il y a dans la terre en ces lieux-là des atomes métalliques qui s'insinüent par la racine dans ces plantes, comme feroient les sucs destinez à la végétation. Quant au fait, cet Auteur ne peut souffrir qu'on le révoque en doute; & il assûre non-seulement que cet évenement n'est pas rare, mais que plusieurs Ducs & Princes à qui on a présenté de ces sortes de branches qu'ils gardent dans leurs cabinets, en peuvent faire foi; & que de célébres Physiciens qu'on avoit consultez sur ce prodige, en avoient attribué la cause aux vapeurs d'or qui sont sur ces miniéres : *Subtus ex radicibus coalescere aurum ..... & ita germina concipere, frondesque aureas emittere crediderunt. Genial. dierum. lib. 4. cap. 9. pag.* 199.

En effet, il n'y a pas si loin entre les métaux & les plantes qu'on le pense. Car non-seulement on voit des plantes qui admettent par les pores de leurs racines les corpuscules métalliques; mais même on a trouvé que les métaux végétoient, c'est à dire, s'élevoient quelquefois en arbres, & se partageoient en racines, en tronc, & en branches.

Les observations des curieux de la Nature en Allemagne parlent d'un or qui avoit végété, qu'un Payſan trouva dans la riviere de Tartza en Hongrie, & qui se voit dans le cabinet de l'Empereur, où il est parmi plusieurs autres raretez de la Nature & de l'Art, que l'on y garde. *Obser. 131. anno 1. pag.* 260.

Mat-

Matthieu Paris dans son Histoire de France raconte qu'en 1602. on présenta à Henri le Grand de l'or, qui exprimoit parfaitement bien une branche d'arbre, qu'on avoit trouvé dans le Lyonnois proche le village de S. Martin la Plaine, dans la vigne d'un Payſan, où il y avoit une très-riche miniére d'or. *Tom. 2. liv. 5. 1. part. m. 209.*

On garde encore dans pluſieurs cabinets de l'Europe d'autres métaux, qui ont végété. Et les *Curieux de la Nature* en Allemagne diſent que ces vignes & ces arbres ont attiré par leurs racines ces corpuſcules métalliques, qui étant des ſubſtances très-fluides, ont pû aiſément pénétrer dans les petits eſpaces par où les racines reçoivent leur nourriture. *Denique putant vites & arbores per radices ſuas attraxiſſe humorem metallicum, fluidum, adeoque facile obſequentem. pag. 262.*

Le P. Kirker dit que cette inſinuation de l'humeur métallique dans la racine des plantes, ſe fait encore d'autant plus promptement, que les plantes qui croiſſent parmi, ont plus de convenance dans leurs pores avec la matiére ſubtile du métail; parce qu'alors la racine attire dans les intervalles de ſes fibres cette nourriture qui lui eſt convenable. *De Magnet. lib. 3. cap. 3. poët. 5. pag. 726.*

Il y en a même qui paſſent au delà, & qui diſent que comme il y a des *Zoophytes*, c'eſt à dire, une nature moyenne entre les brutes & les plantes; il y a pareillement des *Metallophytes*, c'eſt à dire une nature qui tient le mi-

lieu entre les plantes & les minéraux, & qui participe de tous les deux.

Passons maintenant à des expériences que nous puissions faire nous-mêmes : afin de nous bien assûrer que ces corpuscules dont nous parlons, sont d'une subtilité prodigieuse, & tels qu'ils peuvent même pénétrer les murailles & les corps les plus solides.

L'ancre de sympathie est tout à fait propre à nous faire toucher au doigt ce que je dis.

Expérience.

Ancre de sympathie.

1. Le secret de l'ancre de sympathie consiste dans l'usage de deux eaux différentes, qui étant très-claires séparément, si on les mêle ensemble, deviennent opâques & de couleur fort brune. Elles se composent ainsi. On fait boüillir un demi-quart d'heure durant un demi septier de vinaigre distillé, dans lequel on a mis environ une once de litarge d'argent. Voilà la premiere. La seconde se fait avec un morceau de chaux vive, & un peu d'orpiment qu'on fait infuser pendant 24. heures dans une quantité d'eau suffisante, se servant à cet effet de pots de terre vernis qui soient neufs, & bien nets. On filtre séparément ces deux liqueurs, & on les trouve parfaitement transparentes. Voici l'usage.

Vous écrirez avec la premiere eau ce dont vous ne voulez point qu'on s'aperçoive, & l'écriture disparoît au moment qu'elle est sé-

che ;

che ; mais celui qui reçoit la lettre, passant sur le papier une éponge tant soit peu humectée de la seconde eau, l'écriture commence à paroître sous la couleur d'un roux tirant sur le noir.

Lorsque ces eaux sont fraîchement faites, & que l'on a eu le soin de bien couvrir le pot dans lequel on a fait infuser la chaux vive, il n'est pas necessaire que l'éponge humectée touche l'écriture, pour la faire paroître ; il suffit de la passer à un peu de distance. On a vû plusieurs fois que l'eau de chaux étoit si efficace, qu'après avoir étendu sur une table la lettre écrite de la premiere eau, & l'avoir couverte d'une main de papier ; en versant de la seconde eau sur la feüille de dessus qui en étoit seule moüillée, l'écriture de la lettre ne laissoit pas de se noircir.

Encre de sympathie, où la vapeur d'une liqueur pénétre un livre, ou une muraille.

2. Quoique cette expérience soit presque la même que la précédente, qui est de M. Rohault ; cependant ce qu'il y a de différent, mérite bien qu'elle trouve place ici.

Aiez de *Impregnation de Saturne* ; qui se fait avec du plomb qu'on a réduit en poudre en le calcinant. On calcine le plomb, en le faisant fondre dans une terrine qui n'est point vernie, & en l'agitant sur le feu avec une spatule jusqu'à ce qu'il soit tout en poudre. On met ensuite cette poudre de plomb dissoudre dans

dans du vinaigre distillé : & cette liqueur qui est claire comme de l'eau de fontaine, s'apelle *Imprégnation de Saturne.*

Prenez un livre de l'épaisseur de quatre doigts, ou même plus gros, si vous voulez ; écrivez avec de l'Imprégnation de Saturne sur un papier que vous mettez entre les feüilles du livre : tournez le livre, & aiant remarqué à peu près l'opposite de vôtre écriture, frottez sur la derniere feüille avec un cotton imbu de la liqueur faite avec la chaux & l'orpiment : laissez même le cotton sur l'endroit : mettez aussi-tôt un double papier dessus, & aiant fermé promptement le livre, frapez dessus avec la main quatre ou cinq coups : tournez-le ensuite, & le mettez en quelque lieu à la presse pendant un demi-quart d'heure ; retirez-le & l'ouvrez, vous verrez que vôtre ancre qui étoit invisible, paroîtra. La même chose arrivera au travers d'une muraille ; pourvû qu'on ait soin de mettre quelques planches contre les deux côtez qui puissent empêcher l'évaporation des esprits.

Des fourbes se sont quelquefois servis de ces secrets, en s'érigeant en grands sorciers, pour faire trouver des réponses à des questions proposées par des personnes simples & ignorantes, sur des papiers blancs & cachetez avec soin. On ne manquoit pas de croire que le Diable avoit fait la réponse, & sur les dépositions de ces personnes simples & dupées, des Juges ignorans ont condamné à la mort de prétendus criminels, qui n'étoient pas plus

cou-

coupables ni plus sorciers, quoique meilleurs Physiciens qu'eux.

La cause Physique de ces agréables phénoménes vient de la force de l'eau de chaux; & cette force consiste dans des esprits volatils, qui traversent les corps avec une subtilité merveilleuse, & qui se portent même fort loin.

C'est de là que M. Lémery avertit que les deux liqueurs doivent être composées, & peut être même gardées en des lieux différens, de peur que les esprits volatils de la chaux ne gâtent, & ne tüent, pour ainsi dire, l'Imprégnation de Saturne, si on les approche.

Mais pour appliquer ces considérations à nôtre sujet, je dis que les vapeurs de métaux peuvent ainsi percer très-facilement dans les pores de la Baguette Divinatoire. Ce sont pour l'ordinaire des fumées de Mercure, qui sont d'une subtilité étonnante. Je pourrois me contenter de le prouver par le témoignage de plusieurs savans, qui nous assûrent qu'il perce & s'insinüe jusques dans la moële des os, & qu'on en a trouvé pareillement dans le crane de ceux qui font le métier de Doreurs. Mais voici une expérience de M. Boyle sur laquelle chacun peut s'exercer & se convaincre de la facilité que le Mercure a de pénétrer le bois même le plus solide.

Expérience.

1. Peu de gens ignorent ce que c'est qu'une longue sarbacane de bois, dont on se sert aux Mal-

Maldives pour tirer des fléches, ou bien avec lesquelles on tüe en Europe des oyseaux, en y mettant de petites balles de terre cuite qu'on souffle avec la bouche. M. Boyle dit qu'aiant rempli de vif-argent une semblable sarbacane jusqu'à une certaine hauteur, le poids soit de l'air ou du vif-argent, fit que celui qui étoit tout en bas perçoit le bois, & sortoit par les pores en petites gouttes comme s'il eût passé au travers d'une peau de chamois, ainsi qu'il arrive, lorsqu'on le sépare d'une pâte où il a été mêlé avec quelque métail par un *amalgame*. Ce qui fit voir, dit M. Boyle, un assez agréable phénoméne à ceux qui étoient présens.

2. Non-seulement le vif-argent passe au travers des pores du bois, mais encore l'air y passe. En voici une expérience que fit autrefois M. Boyle, en présence de plusieurs personnes d'esprit à qui elle parût un spectacle tout à fait divertissant. Il apliqua un ais à la machine Pneumatique, & en tira l'air: il fut agréablement surpris que l'air qui pesoit sur l'ais s'insinuoit au travers des pores de la planche de bois, & entroit dans la machine. L'air, dit-il, fit alors ce que le vif-argent fit dans l'expérience précédente.

Il ajoûte ensuite trois autres expériences, dans lesquelles il fit passer au travers des planches de bois, les vapeurs d'une liqueur de sa composition, lesquelles coloroient visiblement des deniers de cuivre. Il faut remarquer que ces différentes expériences se sont faites,

sans

sans que l'action des fumées ait été aucunement excitée par le secours de la chaleur qui les auroit sans doute rendües & plus actives & plus pénétrantes. *Quod gratissimum erat, ac jucundissimum intuentibus spectaculum. Boyle de Corpor. solid. porosit. cap. 4. pag. 28. & 29.*

3. Il n'est guére de corps plus compacte que l'acier d'une épée, dont la lame est bien trempée & bien polie. On est persuadé que les pores en sont très serrez : cependant les corpuscules qui se détachent du sang d'un animal, ne laissent pas de se faire passage, de s'insinüer & de demeurer un très long-tems dans ces petits pores, sans que l'air extérieur ou le linge dont on essuye cette épée, les en puisse chasser. Il n'y a que le feu qui peut faire évaporer ces esprits du sang. Car si on tient cette épée sur des charbons ardens, on voit sortir du côté de la lame opposé au feu, une petite humidité qui ressemble à la tache que l'haleine fait sur un miroir ; & si on la regarde avec une loupe de verre qui grossisse beaucoup les objets, on verra que cette rosée d'esprits consiste en de petites bulles ou vessies enflées.

Cette expérience aprend aux Chirurgiens à connoître la profondeur de la playe, sans la sonder : puisqu'il n'y a que la partie de l'épée qui est entrée dans un corps vivant, sur quoi on trouve cette petite ébullition dont je viens de parler.

Cette expérience nous aprend aussi que les cor-

corpuſcules du ſang des perſonnes maſſacrées à Lyon, étant reſtez dans la ſerpe, dont les meurtriers avoient tué le vendeur de vin & ſa femme; ont ſervi encore à l'homme à la Baguette, pour diſtinguer cette ſerpe, des deux autres du même ouvrier parmi leſquelles on l'avoit confondüe exprès, pour éprouver ſon talent.

4. Le P. Lana Jéſuite raporte une Expérience qu'il a faite, qui fait bien voir l'étrange ſubtilité des particules de l'eau. Il m'eſt arrivé, dit-il, plus d'une fois de fondre à la lampe des Emailleurs un tuyau de verre très-menu, & de l'étendre en un fil ſi mince, qu'il pouvoit le diſputer pour la ténuité aux fils d'araignées. Cependant ce fil preſque imperceptible étoit creux ſelon toute la longueur. Il falloit que ce trou fut d'une petiteſſe à peine imaginable; car enfin les yeux n'en pouvoient rien découvrir: & moi-même je n'apris que ce fil étoit percé, que parce que j'en courbai un en ſiphon, & que nous voyions l'eau monter le long d'une branche du ſiphon, & deſcendre par l'autre; mais cela ſe faiſoit avec un mouvement ſi lent à cauſe de la petiteſſe du trou, qu'il n'en tomboit qu'une goutte en quatre heures, quoi que l'eau ne ceſſât point de monter. Ce qui nous doit faire juger que ces particules d'eau étoient ſans doute d'une ténuité extraordinaire. *Lana de motu penetrat. lib. 1. cap. 2. Propoſit. 23. pag. 31.*

5. Les animaux venimeux nous répréſentent

tent bien l'extréme ténuité de la matiére subtile, par la maniére dont ils insinüent leur venin. Scaliger dit qu'il y a dans l'Aquitaine une espece d'araignée, dont le poison est si actif & si pénétrant, que si on marche par mégarde dessus cet insecte, le venin passe au travers du soulié, & blesse la personne. *Tanta ejus veneni vis, ut calcatus calceorum soleas transmiserit cujusdam Vincentini. Exercitat.* 186. *pag.* 612.

Il est parlé dans l'Histoire du Bresil d'un poisson venimeux, qui empoisonne par le plus simple contact, & même on assûre qu'il engourdit, & rend paralytique le pié du pêcheur, quelque bien chaussé qu'il soit, à peu près comme fait la Torpille de l'Europe. *Piso lib.* 5. *cap.* 14.

Chacun sait que la Torpille est un petit poisson, qui ne pése jamais guére plus de 11. onces, duquel il sort une humeur froide qu'on dit être la cause de l'engourdissement qu'elle produit dans la main du pêcheur, soit qu'il pêche à la main ou avec un filet. Cependant il y en a qui soûtiennent qu'il faut le toucher immédiatement, pour expérimenter cet engourdissement. Mathiole a écrit qu'il n'y a point d'homme, qui ait le bras assez fort, pour qu'il puisse long-tems soûtenir une Torpille vive. Nonobstant son venin, on en mange la chair, & Hypocrate en recommande quelquefois l'usage. Puisque les expériences assûrent le raisonnement, comme le raisonnement conduit, régle, & explique les

les expériences : il ne les faut point séparer autant que nous le pourrons. Ainsi après avoir vû ce que la Nature fait, il faut écouter ce que la raison dit.

Il ne faut qu'un peu d'attention pour comprendre quelque chose de l'extréme petitesse des corpuscules insensibles, & pour s'assûrer qu'il y en a qui surpassent de beaucoup les autres en ténuité.

1. Il est certain que les corpuscules, qui sont sur la piste d'un lievre qu'un chien chasse & par lesquels il est dirigé, sont plus subtils que les atomes qui se transpirent du musc, & de l'ambre-gris, puisque les corpuscules du lievre échapent à nôtre odorat, auquel les particules odoriferantes des parfums sont très sensibles.

2. Il est certain que les corpuscules de l'air, doivent être plus subtils que la matiére qui s'est transpirée du lievre; puisque cette matiére est sensible à l'odorat du chien, & que l'air n'est de la jurisdiction d'aucun de nos sens.

3. Il est certain que les rayons du Soleil sont plus subtils que l'air & que l'eau, puisque les corpuscules de lumiere passent au travers des vitres, ce que les particules de l'air & de l'eau ne peuvent pas faire.

4. Il est certain que les corpuscules magnétiques, qui s'écoulent de l'aimant, sont plus subtils que les rayons du Soleil : Car enfin la matiére magnétique fait mouvoir une aiguille de Boussole au travers du bois, de l'y-

l'yvoire, & des métaux les plus durs, qui ſont des choſes impénétrables aux atomes lumineux.

5. Peut-être y a-t'il encore des corpuſcules infiniment plus ſubtils que ceux de l'aimant. En effet rien n'empêche, que nous ne jugions que ces petits animaux, qui ne ſont viſibles que par le microſcope, ont un ſang compoſé de particules encore plus minces, que tout ce que nous venons de conſidérer. Ces petits animaux, que l'œil n'avoit jamais vûs avant l'invention du microſcope, ont ſans doute des organes & des conduits, pour prendre, & pour digérer les alimens; ils ont des œufs pour la propagation de leur eſpéce; il y a dans ces œufs d'autres animaux encore plus petits qui s'y nourriſſent. Il faut donc que les ſucs deſtinez à leur nourriture y ſoient d'une étrange ténuité. L'imagination ſe perdroit, s'il falloit conſidérer toute l'économie de la ſanguification dans ces atomes animés, & chercher les eſprits qui ſe diſtribuent à toutes les parties de cet animal, pour les achever de former. Ces choſes que l'on ne conçoit preſque pas, ſont excellentes à paſſer quelquefois en revûe, afin d'acoûtumer l'eſprit à des conſidérations qui ne dépendent point des ſens. Or rien n'eſt plus propre pour cet exercice philoſophique, que l'examen de ce petit animal dans cette premiere ſituation de ſa vie; c'eſt à dire, quand il eſt encore envelopé, & concentré dans le germe de l'œuf, où il ſem-

semble qu'il se dérobe à nôtre imagination, & qu'il échape aux yeux de l'esprit, comme la Nature l'a soustrait aux yeux du corps. *Ideo vix concipi potest, quanta sit exilitas, & subtilitas istius alimenti, quod ductus embrionis pervadit*, dit si bien M. de Stair Anglois, *Explorat. 21. n. 4. pag. 625.*

6. Mais que dirons nous des esprits animaux, qui s'engendrent dans les ventricules du cerveau de l'homme, & qui doivent être des atomes volatils d'une legéreté inconcevable? Car enfin ils sont les organes, dont l'ame se sert pour donner le mouvement au corps par le moyen des nerfs, & des muscles; ils sont les petits messagers qu'elle emploie à porter par tout le corps ses ordres, & ses commandemens; ils sont pour ainsi dire, une substance *moyenne* entre le corps & les facultez de l'ame; ce qui nous doit porter à les imaginer d'une subtilité étonnante.

Chapitre XI.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, ont assez de force, & d'action, pour faire mouvoir, & incliner la Baguette Divinatoire, & pour produire dans Jaques Aymar les symptomes, dont nous avons parlé.

Les symptomes si étranges de Jaques Aymar, & le mouvement si rapide de la Baguette, qui va quelquefois jusqu'à lui blef-

bleſſer les mains, ſont des choſes, ſurquoi ceux mêmes, qui ſe piquent le plus de Phyſique, ne peuvent point paſſer. L'Auteur de la *lettre ſur la Baguette* qui eſt inſerée dans le mercure du mois de Janvier 1693. n'a pas manqué de ſe divertir ſur cet endroit. Comme il penſe, & dit les choſes avec feu; il répréſente la difficulté dans toute ſa force. *Croyez-vous*, dit-il, *Monſieur, qu'il n'y ait point de ridicule à ſupoſer, que d'une petite partie de métail, d'une piece de quatre ſols par exemple, il ſort une aſſez grande quantité de corpuſcules pour tordre une Baguette juſqu'à la rompre, ou à bleſſer les mains de celui qui la tient bien ſerrée? pag.* 32.

Il n'y a point de ridicule à croire que les métaux ſont poreux, & tranſpirables: il ſeroit au contraire ridicule à un Phyſicien de le nier. J'ai montré même combien eſt abondante la matiére ſubtile, qui ſe détache par la tranſpiration, des corps les plus ſolides. Cette tranſpiration n'a point été imaginée, pour expliquer les effets de la Baguette. *Sanctorius*, Boyle, le P. Lana Jéſuite, qui ont écrit avec tant de ſolidité ſur la tranſpiration inſenſible, n'avoient pas en vüe alors la Baguette Divinatoire.

Le peuple eſt prévenu qu'il n'y a que les cauſes, qui agiſſent avec bruit, & fracas, dont on doive attendre de grands effects, ſans ſonger que la Nature a ſes manieres d'agir ſourdes & occultes, dans leſquelles elle emploie l'organe de petits agens ſur quoi les

ſens

sens n'ont aucune prise. Ces operations sont souvent visibles. Nous voyons, par exemple, que les plantes se nourrissent & croissent; mais la Nature nous en cache la maniere. Personne n'a jamais vû comment les sucs de la végétation s'insinuent dans les pores des plantes.

On voit bien la Baguette s'incliner, mais la maniere, dont cela se fait n'est pas sensible. Les corpuscules, qui lui impriment ce mouvement, ne sont ni visibles ni palpables: Et peut-être que l'extréme petitesse que nous leur attribuons, augmentera encore la difficulté de ceux qui ne peuvent pas comprendre, qu'il y ait des agens invisibles si puissans dans la Nature. Cependant tous ceux, qui ont été élevez dans les principes de la veritable Philosophie, soûtiennent que ces corpuscules, ou ces petits coins, dont la nature se sert dans sa mécanique, sont d'autant plus forts, & plus actifs, qu'ils ont plus de ténuité. C'est ce que je démontrerai dans la suite de ce Chapitre; 1. par des expériences très-belles; 2. par des raisons invincibles.

I. Si l'on considere que l'extréme petitesse des corpuscules est compensée par le grand nombre d'atomes dont se forment les vapeurs, & les exhalaisons; & qu'ils agissent conjointement, *per modum unius*, on se récriera peut-être moins sur ce que nous attribuons l'inclinaison rapide de la Baguette à leur force réünie.

Mais

Mais ne se souvient-on plus que ces torrens, & ces inondations qui quelquefois ravagent les campagnes, & submergent les Provinces entieres, ne sont originairement que des vapeurs d'abord imperceptibles, répandües dans l'air, qui se résolvent en gouttes de pluie, & qui lors qu'elles sont réünies, causent ces débordemens effroiables, dont l'on n'a que trop d'exemples?

Ces vapeurs invisibles avant qu'elles forment la pluie, se font assez sentir par la difficulté extraordinaire, que l'on éprouve à ouvrir, & à fermer les portes, & les fenêtres, quoiqu'elles soient d'un bois solide, & compacte. Ce qui est un indice assûré que le tems se dispose à la pluie.

Il n'y a personne qui n'ait oüi parler de ces nouveaux instrumens qu'on nomme, *Hygrometres*, *Barometres*, & *Thermometres*: On sait encore qu'ils font l'ornement des cabinets des Curieux & des Savans, & qu'ils leur servent à connoître les degrez de sécheresse ou d'humidité, de froid ou de chaud, & tous les changemens qui arrivent dans l'air. Mais peut-être tout le monde ne sait-il pas que tout le secret de ces machines roule sur ce qu'on a découvert que les vapeurs & les exhalaisons mêlées dans l'air le rendent froid ou chaud, sec ou humide, plus ou moins pesant: & que cela se connoît par l'action que font ces vapeurs, & ces exhalaisons sur la matiére, dont on fait ces instrumens, que nous devons regarder comme des

argumens perpétuels de l'action & de la force des corpuscules.

Ces petites machines qui sont les délices des gens d'esprit, sont du goût du tems: & d'ailleurs elles sont propres à aider l'imagination de ceux qui ne peuvent pas croire que les vapeurs & les exhalaisons soient capables d'une action aussi forte qu'est l'inclinaison rapide de la Baguette. Ce sont deux titres plus que suffisans, pour parler ici de ces belles curiositez de Physique.

Hygrométres.

I.

Ce qu'on apelle *Hygrométre*, ou *Hygroscope*, est un instrument qui fait connoître la *sécheresse, ou l'humidité de l'air*. Il y en a un qui a été inventé en Angleterre, & dont la déscription & la figure sont dans le Journal des savans de l'an 1677. Il est composé de deux petits ais de sapin fort minces, qui se meuvent dans deux coulisses, suivant que l'humidité, ou la sécheresse de l'air les fait enfler ou se retirer. Par leur mouvement ils font tourner une aiguille qui est au milieu d'un des ais, laquelle marque les dégrez de l'humidité, ou de la sécheresse de l'air.

Second Hygrométre.

Depuis que le P. Emanüel Magnan a trouvé le secret de faire *un Hygrométre* avec un seul brin d'un épy d'avoine sauvage qui soit par-

parfaitement meur, sur lequel on met un stile, ou *index*, chacun a donné dans cette maniere qui est devenüe la plus fameuse.

On met un petit brin de cét épy d'avoine, en la maniere qu'on planteroit un pivot dans le fond d'une petite boëte semblable à celles des cadrans, ou bousſoles de Diépe: on diviſe la circonference de cette boëte en ſoixante degrez: on attache ſur la pointe du brin d'épy un *index* qui touche ſur la diviſion des degrez. Alors le brin de paille en ſe tordant, ou detordant par la ſéchereſſe, ou par l'humidité marque ſur le bord de la boëte de combien de degrez l'air eſt plus ſec, ou plus humide que le jour précédent.

Expériences.

1. Si l'on aproche du feu avec cet *Hygrométre* dans l'eſpace de cinq, ou ſix pas, on voit qu'il ſe meut aſſez lentement, mais quand on n'en eſt plus éloigné que de trois ou quatre pieds, l'*Hygrométre* tourne ſi viſiblement que cela fait plaiſir à obſerver. S'il eſt un peu long, il fera juſqu'à quatre tours entiers.

2. Lorſque la paille eſt arrivée juſqu'au dernier degré de ſéchereſſe, elle ne tourne plus. Elle eſt alors tortſe, & toute courbée: mais ſi on l'humecte avec une goutte d'eau, on la voit auſſi-tôt ſe redreſſer, & revenir ſur ſes pas par des révolutions contraires, & ſe remettre toute droite.

3. Le mouvement qui ſe fait dans la paille

à la présence du feu n'est pas précisément continu : il se fait comme par bonds, & par repriſes.

4. Cette paille par l'humidité tourne d'Orient par le Midi à l'Occident ; & au contraire par la séchereſſe elle va d'Orient par le Septentrion à l'Occident.

5. Si on met de petits bouts de cette paille ſur une platine de fer bien échauffée, on les voit s'agiter, ſe plier, & ſe redreſſer, comme feroient de petits vermiſſeaux, ou comme font des bouts de cordes de luth, qu'on ſeme ſur la viande nouvellement tirée de la broche, qui eſt un petit jeu ; par lequel on fait croire aux ſimples, que les vers groüillent deſſus.

Enfin M. de Monconys raconte dans la page 130. de la premiere partie de ſes Voyages, comme M. Torricelli lui donna quelques pailles d'avoine, pour faire des *Hygrométres*, & il met cela au rang d'une grande faveur. Tant il eſt vrai que la Fortune a accoûtumé les Philoſophes à ſe contenter de peu de choſe.

Troiſiéme Hygrométre.

M. *Sturmius* aiant obſervé que tout ce petit myſtére venoit de la contorſion naturelle qui ſe fait dans les fibres de ces plantes à la préſence du ſec ou de l'humide, comme un bois verd qui ſe tord, & ſe tourmente devant le feu, il a cherché dans l'art ce qu'on n'avoit encore qu'emprunté de la Nature.

Il

HYGROMETRE

Il a fait choix d'une corde de luth, dans la penſée qu'il avoit que rien ne peut être plus ſenſible aux moindres changemens qui arrivent dans l'air : & voici ce qu'il en fait. Il prend une petite boëte de carton de la hauteur de deux pouces, & de trois de diametre. Il colle au fond, à la place où l'on mettroit un pivot, un bout de corde de luth de la longueur d'un peu plus de deux pouces, afin qu'il s'éleve au deſſus de la boëte : il colle à ſon extrémité une petite image de papier qui tient auſſi en ſa main un petit bout de cette corde de luth, laquelle s'étend juſques ſur le bord de la boëte qu'on a diviſée en ſoixante degrez : cela fait, c'eſt un prodige de voir comme cette petite image fait plus d'un tour ſi on deſcend la machine dans une cave, ou dans un autre lieu humide ; & comment elle revient ſur ſes pas, quoiqu'un peu plus lentement, ſi on la raporte dans un cabinet, ou dans un autre lieu ſec. Il faut remarquer que la corde ne ſe tiendroit pas droite, ſi on ne la ſoûtenoit par des cartons au travers deſquels on la fait paſſer. M. *Sturmius* préfére cét *Hygrométre* à tous les autres, tant pour être bien ſubtil, que parce qu'il fait le même effet auſſi exactement après pluſieurs années que s'il venoit d'être fait.

Quatriéme Hygrométre.

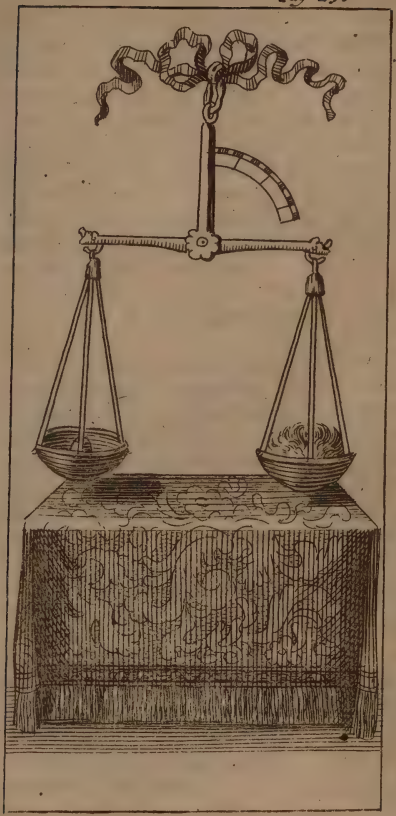
Qui croiroit que l'oreille pût juger des degrez de ſéchereſſe & d'humidité, qui ſont

dans l'air? cela se peut faire pourtant en la maniere qui suit. On monte la corde d'un luth ou d'un autre instrument sur le ton d'une flûte, ou d'un flageollet, qui sont des instrumens très-peu sujets aux changemens de l'air: on les met parfaitement d'accord; & le lendemain ou six heures après, si l'air a changé sensiblement, on voit de combien la corde de l'instrument a monté par la sécheresse, ou descendu par l'humidité. La chose est facile. Si les deux instrumens sont restez tout à fait d'acord, le tems est le même. Si la corde donne un son plus aigu, l'air est plus sec; si le ton baisse, le tems est plus humide.

Cinquiéme Hygrométre.

On fait encore un *Hygroscope* avec une de ces petites balances qui se meuvent facilement: on met dans un des bassins du sel qu'on a extrait de quelque plante d'une nature chaude; ou bien du sel-nitre bien calciné, qui sont des choses qui s'imbibent si abondamment de l'humidité, que pour peu qu'il y en ait dans l'air, le tout se resout aisément en eau, jusqu'à peser trois & quatre fois plus qu'auparavant. Quand on met donc cette matiére dans un des bassins, on met en même tems dans l'autre quelque métail comme du petit plomb, afin de contrebalancer, & de faire l'équilibre. Pour peu que le tems change, on s'en aperçoit aussi-tôt à la balance, qui n'est plus dans l'équilibre; le

bassin



Bassin où sont les sels s'abaissant d'autant plus que l'humidité est abondante, ou bien au contraire remontant à mesure qu'elle diminüe. On peut mettre au haut de la balance un quart de cercle divisé par degrez, & alors la languette de la balance marqueroit dessus cet arc les divers degrez d'humidité, & de sécheresse. Autrefois à la place de ces sels on mettoit de la laine, ou une éponge, ou quelque autre matiére qui prend facilement l'humidité de l'air; mais les sels vallent mieux incomparablement.

Sixiéme Hygrométre.

On dit qu'autrefois à la Cour de Turin pour savoir si l'on pourroit aller à la chasse le lendemain, on exposoit un bois de cerf suspendu à une corde dans quelque salle ouverte, & que par le mouvement qu'il faisoit, on prévoyoit si le beau tems dureroit, ou non. Si le bois de cerf demeuroit dans un état de consistence, on étoit persuadé qu'il n'y auroit point de changement. M. *Sturmius* dit fort agréablement qu'en ce Pays-là on consultoit un oracle brute, *brutum hoc oraculum consulebant*. La chose leur réüssissoit, & selon le côté du ciel, soit d'Orient, du Midi, d'Occident, ou du Septentrion, que les cornes tournoient, ils en auguroient le tems que l'on auroit ce jour-là. L'expérience est facile à qui voudra s'assûrer si la chose est bien vraie.

Septiéme Hygrométre.

On pratiquoit dans la Cour de l'Empereur une autre maniere d'*Hygrométre*, qui eſt bien ſimple, & où il n'y a pas plus de magie qu'au précedent. On fait une eſpéce de grand palet rond de bois, ſemblable à ceux dont on ſe ſert pour joüer aux dames, excepté qu'il faut qu'il ait demi pié de large, & un doigt d'épaiſſeur; on en diviſe le tour en 60. degrez; on le ſuſpend par le milieu avec un filet, en ſorte qu'il ſoit bien horiſontal, c'eſt à dire, que toutes ſes parties ſoient dans un parfait équilibre. Il faut que ce ſoit dans un lieu où il ne ſoit pas agité par le vent. On a vû par des expériences fréquentes que cette petite machine tourne à droit ou à gauche, à meſure que l'air devient ſec ou humide. Si l'on veut ſavoir exactement de combien de degrez ſe font ces changemens, on n'a qu'à mettre tout proche une petite main qui porte un doigt vers ces degrez, & on verra avec plaiſir de combien un jour ſurpaſſe en humidité ou en ſéchereſſe le jour précédent, & on conjecture par là ſi le tems ſera beau ou pluvieux. Pour empêcher que l'air n'agite cet *Hygrométre*, & ne le rende inutile, on le couvre d'une eſpéce de cloche de verre, au haut de laquelle il y a un trou pour laiſſer un paſſage libre à la corde, afin qu'elle ſe puiſſe mouvoir ſans nul empêchement.

La Phyſique de tout cela eſt fondée ſur une

choſe

IIXXXIXIXCII

chose très-constante, à savoir que les vapeurs de l'eau qui sont répandues dans l'air, s'insinüent facilement dans tous les corps par les pores qui y sont. Ce qui fait que ces corps s'étendent & occupent plus d'espace, & ce qui cause conséquemment ces différens mouvemens de l'*Hygrométre*. Tout le monde sait ce qui arrive aux portes, aux fenêtres que l'on a peine à fermer en tems humide; parce que tout ce qui est fait de bois même le plus pur & le plus solide, s'enfle par l'humidité. En ce cas-là on les peut prendre pour des *Hygrométres*. Les cheveux même frisez sont encore des *Hygroscopes* qu'on porte à la tête sans y penser. Ils s'abbattent, quand l'air est humide, & ils annoncent la pluie. Ils sont bouclez & crépez, quand l'air est sec, & c'est alors signe de beau tems. Voilà tout le mystére & toute la Philosophie des *Hygrométres*, qui ne demande qu'un peu d'attention, pour être entendüe, & qui consiste à savoir que plus il y a de parties humides dans l'air, plus il s'en insinüe dans la matiére dont on fait ces oracles du beau & du mauvais tems.

Huitiéme Hygrométre.

Sans y chercher tant de façon, on peut faire un *Hygrométre* avec une corde ordinaire. On l'attache par les deux bouts contre une muraille, en sorte qu'elle soit un peu lâchée. Puis on en attache une autre au milieu, dont une extrémité tombe en bas le long de la muraille où l'on met un petit plomb, afin de la tenir

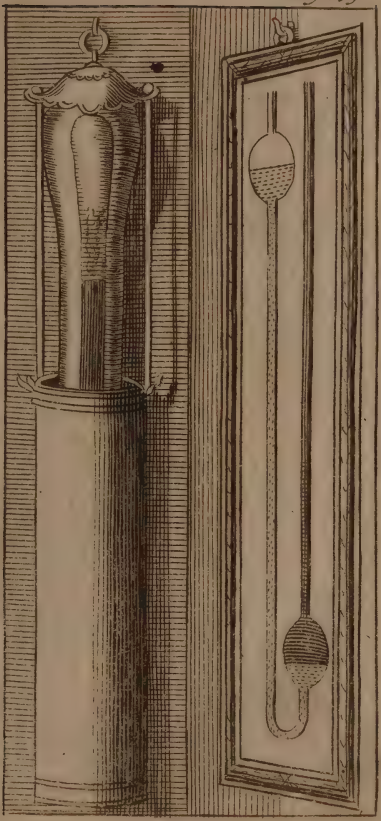
perpendiculaire. Et pour en marquer le mouvement, on trace enſuite des degrez en forme d'échelle le long de cette muraille, & tout l'*Hygrométre* eſt fait. Car enfin on peut compter qu'à meſure que l'air deviendra plus humide, la corde ſe roidira davantage, & le petit plomb montera; & qu'au contraire plus l'air ſera ſec, plus la corde ſera lâche, & plus le plomb deſcendra. Cet *Hygrométre* eſt d'autant plus à eſtimer, qu'il eſt facile à exécuter, & fidelle à marquer les degrez de ſéchereſſe & d'humidité qui ſont dans l'air.

On peut encore emploier des cordes de luth ou de viole, des bandes de parchemin ou de chamois, pour faire l'*Hygrométre* dont nous venons de parler, ou ceux que l'on voudra s'imaginer; & on connoîtra ſemblablement les changemens qui arrivent dans l'air par les diyers mouvemens que ces choſes feront.

Barométre.

Le *Barométre* ou *Baroſcope* eſt une ſuite de la ſuſpenſion du Mercure que Torricelli a inventée en Italie. Mais M. Petit, Paſcal, le P. Merſenne, & M. Huigens ont beaucoup perfectionné cette découverte.

C'eſt un inſtrument de Mécanique, & de Phyſique qui ſert à connoître *la peſanteur ou la légéreté de l'air*. On l'a compoſé d'abord d'un ſimple tuyau de verre, aiant environ 4. pieds de long, & trois lignes de diametre dans ſa cavité. Le bout d'en haut étoit ſéelé hermétiquement, & par celui d'en bas on l'empliſſoit



plissoit de vif-argent. Après cela on enfonçoit ce bout ouvert dans un mercure stagnant exposé à l'air. Le mercure du tuyau tâchant à descendre demeuroit pourtant suspendu à la hauteur d'environ 28. pouces, plus ou moins, suivant que l'air est plus leger, ou plus pesant.

Depuis ce tems-là on a inventé le *Baromètre* double qui est beaucoup meilleur, & moins embarrassant. Il est tel qu'on le voit au côté droit de la figure suivante.

Voici à peu près comme le P. Lamy Prêtre de l'Oratoire le décrit. C'est un canal de verre. Il est fermé hermétiquement par l'une de ses extrémitez. Il est ouvert par l'autre extrémité. Il faut considerer dans ce canal les deux boëtes cylindriques, dont la distance de l'une à l'autre doit être de 27. pouces. Leur capacité avec le reste du canal est ici comme 14. à 1. On verse du vif-argent par l'ouverture dans le canal, plus ou moins, autant qu'il en faut, pour remplir la capacité qui est depuis le milieu de la boëte d'en bas jusques vers le milieu de la boëte d'en haut. Après on remplit le reste du canal de quelqu'autre liqueur qui ne gele point durant l'hyver, & qui ne puisse pas dissoudre le vif-argent. Pour cela on prend de l'eau-forte mêlée avec six fois autant d'eau commune.

Lorsque la pesanteur de l'air fera descendre d'un pouce le vif-argent dans la boëte d'en bas, il fera monter par consequent d'un pouce celui qui est dans la boëte d'enhaut: alors

l'eau qui est dans le reste du canal descendra dans la boëte d'en bas; & puisque la capacité de cette boëte est à celle du canal comme 14. à 1. L'eau qui est dans le canal descendra de 15. pouces.

On voit les degrez de ce mouvement marquez sur une platine de bois, qui porte le *Baromètre*.

Cet instrument a servi aux curieux, pour faire des observations que je veux mettre ici en faveur de plusieurs personnes qui ont des *Baromètres*, & qui, pour n'avoir pas connoissance de ces remarques, regardent ces machines comme de purs ornemens de cabinet.

1. Lorsque le tems est calme, & qu'il semble qu'il va pleuvoir, le mercure descend ordinairement.

2. Quand il fait beau tems, & que l'air est serein, le mercure est ordinairement assez haut.

3. Lorsqu'il fait de grand vents, quoiqu'il ne pleuve pas, le mercure descend plus qu'il ne fait en aucun autre tems, selon le vent qui souffle.

4. Toutes choses égales le mercure est plus élevé, lorsqu'il fait un vent d'Est, ou un vent Nord-Est.

5. Dans un tems de gelée, & qui est calme, il est le plus souvent haut.

6. Après des vents violens, & que le mercure a été fort bas, dés que la premiere tempête cesse, il s'éleve avec beaucoup de force.

7. Le *Baromètre* souffre des changemens beau-

beaucoup plus grands dans les Pays Septentrionaux, que dans les Méridionaux.

8. Entre les Tropiques, & proche de la ligne Equinoctiale, comme M. Halley témoigne dans le Journal d'Angleterre du mois de May 1686. l'avoir éprouvé dans l'Isle de S. Heleine, le mercure souffre peu de changement en quelque saison que ce soit.

Il n'y a rien en tout cela, qu'on puisse prendre pour une degression, car enfin ces Phénoménes, que fait voir le *Barométre*, en montrant l'action des corpuscules de l'air & des vapeurs sur une matiére pesante & insensible comme le mercure, nous doivent faire imaginer qu'ils n'ont pas moins d'action sur tous les corps, & beaucoup davantage sur ceux de certaines personnes plus sensibles & plus délicates, qui ne manquent pas de s'en apercevoir, quand elles y aportent quelque attention. Du moins l'homme *Anémoscope* de M. Otto Guéricke s'en apercevoit bien; comme on le va remarquer dans la description d'un *Barométre* très-plaisant qu'il inventa.

L'homme Anémoscope, ou le Prophete Physique, qui annonce les changemens de tems.

Anémoscope est un nom que Otto Guéricke Bourgemestre de Magdebourg a donné à une machine qui a fait assez de bruit dans le monde, comme on le peut voir dans les Journaux des Savans de Leipsic, & qui sert à faire connoître le changement de l'air & du vent, le

le beau & le mauvais tems, & les tempêtes mêmes, avant qu'elles arrivent.

C'eſt un petit homme de bois qui monte dans un tuyau de verre, à meſure que l'air devient plus peſant, & qui deſcend à proportion que l'air ſe décharge, comme il arrive, lorſqu'il pleut. Ce ſavant Mathematicien a fait toute ſa vie un fort grand myſtére de la conſtruction de ſa machine. Il n'a pas tenu à lui que le ſecret de ſon *homme Anémoſcope* ne fut inconnu. Son fils a même en cela pris l'eſprit de ſon Pere. Otto Guéricke dit franchement ſa penſée la-deſſus. *Que me reviendra-t'il, quand j'aprendrai gratis au public un ſecret que je n'ai trouvé qu'avec beaucoup de dépenſe? Quid mihi inde gratiæ, ſi ego arcanum illud cujus experimenta magno meo ſumptu feci, cuivis gratis communicarem? lib. de vacuo ſpatio.* M. Guéricke le fils, dans une lettre raportée *pag.* 250. *Theatri Cometici*, aſſûre que le ſecret de la conſtruction de ce petit homme artificiel n'a été découvert qu'à M. l'Electeur de Brandebourg, qui en a un dans ſa Bibliothéque; il finit ſa lettre, en diſant par une maniére de défy. *Pourquoi celui là qui s'eſt vanté de pouvoir faire cette ſtatüe qui monte & deſcend, n'en a-t'il point encore fait; & pourquoi n'en fait il point encore à preſent; Quod is qui dixit ſe potuiſſe, imo, & poſſe adhuc ejuſmodi ſtatuam ambulantem invenire; quare verò id non fecit? Et quare etiamnum non facit?*

Certainement cette machine, qui eſt une petite

petite merveille, mérite bien qu'on fasse un peu le renchery sur le secret de sa construction. C'est un spectacle fort curieux de voir un petit homme qui monte ou descend, à mesure que l'air devient plus ou moins pesant, & qui non-seulement indique très-sûrement & par avance les pluies, les sécheresses, les orages, les vents, & les tempêtes, qui se font à cent, & à deux cens lieües de nous, *mais encore*, s'il en falloit croire M. Guéricke, *qui prédit la formation des horribles Cométes dans le Ciel.*

Ce qu'il y a de constant, est qu'en l'année 1660. la pesanteur de l'air diminua si fort à Magdebourg, que tout à coup ce petit homme de bois s'abyma entiérement dans son tuyau pendant deux ou trois heures; & que M. Guéricke dit dans l'assemblée que très-assûrement il se faisoit en quelque part une très-grande & très-furieuse tempête. En quoi il ne se trompoit pas, car enfin deux heures après ce vent vint jusqu'à Magdebourg, mais non pas si furieux qu'il avoit été sur l'Océan.

M. de Montconys dans son voyage d'Allemagne, pag. 232. raconte que le 22. Octobre 1663. étant à Magdebourg il fut voir M. Otto Guéricke qui lui montra son *petit homme de bois. Il est*, dit-il, *dans un tuyau de verre vuide, dont une partie est enfermée dans une boëte qui empêche de voir, s'il y a quelque liqueur dedans. Il m'a dit pourtant qu'il n'y en avoit aucune, & tout consiste en la matiére*

tière qui soûtient cette figure de bois, laquelle glisse librement dans le tuyau, & fait hausser cette figure par dessus un cercle peint au dehors, lorsqu'il doit faire beau tems; & quand il doit pleuvoir, comme il faisoit ce jour-là, la figure ou sa main qui sert d'indice, descend au dessous au bas du cercle, où il y a plusieurs points marquez, & lors qu'il doit faire de grands vents, elle descend jusqu'aux plus bas points. Je tirai à force de l'examiner, que son petit homme étoit dans un tuyau, d'où l'air étoit ôté, & qu'il étoit sur une espéce de piston, qui joignoit si bien, qu'il n'y entroit aucun air; mais que quand celui de dessous s'épaississoit, il faisoit monter la figure, & quand il s'y rarefioit, il la faisoit descendre.

Voilà tout ce qu'on en a pû savoir jusqu'à M. Comiers qui a fait voir que cet homme *Anémoscope* n'étoit autre chose que l'aplication du Barométre. C'est ce qu'il explique dans un discours qu'il a fait sur ce sujet, & qui a été inséré dans le Mercure Galand du mois de Mars 1683. Quoique cette machine ne soit qu'un Barométre simple, elle n'est pas mal nommée, *Anémoscope*, puisque par ses différentes hauteurs on peut connoître quel vent régne dans l'air, d'autant que les vents sont la cause des plus subits & extraordinaires changemens de la pesanteur de l'air, & que par la nature des vents qui soufflent, on peut prédire le tems qu'on aura pendant les deux ou trois jours suivans.

Il

Il établit cette Physique de la pesanteur de l'air par ces paroles de Job, chap. 28. v. 23. *Dieu a donné de la pesanteur aux vents, & a suspendu les eaux dans une certaine élevation dans l'air. Qui fecit ventis pondus, & aquas appendit in mensura.* Ce qui se prouve d'ailleurs par des expériences claires & incontestables.

Il est maintenant, dit-il, *bien facile de comprendre par la figure que j'ai donnée, la construction de ce petit homme, qui monte plus haut, quand l'air devient plus pesant, & s'abbaisse, & descend quand il pleut, & même avant que la pluie commence, parce que les vapeurs diminuent la pesanteur de l'air en descendant. J'ai ajoûté de l'eau seconde sur le mercure, de même qu'au Barométre double, afin que le haussement, & l'abaissement du petit homme fut plus sensible de trente pouces ou environ. Car enfin si l'on n'emploie que du mercure, la différence des hauteurs du petit homme ne pourra être que de deux ou trois pouces au plus.* Voyez la figure pag. 241.

Cet homme *Anémoscope*, est tellement la même chose que ce que M. Guéricke avoit inventé, & dont il faisoit un si grand mystére, que les savans de Leipsic l'ont declaré publiquement dans leur Journal du mois de Janvier 1684. pag. 26. Mr. Comiers, disent-ils, a rélevé aux savans, comment ce petit homme de bois qui annonce les vents, le beau & mauvais tems, se peut faire. Il en a expliqué toute la construction, & démontré

montré que le secret n'en est pas si impénétrable qu'on se l'imaginoit. Ceux mêmes à qui M. Guéricke avoit bien voulu faire part de ce mystére, ont avoué que M. Comiers avoit pénétré tout le secret de cette machine.

Cette machine n'est proprement que le *Baromètre* simple. Ce qu'il y a ici de plus, est le petit homme enfermé dans le tuyau de verre, qui montre avec le doigt en montant, & en descendant la différente pesanteur de l'air; il est sur le bout d'un petit Cylindre de bois dont l'autre bout trempe dans l'eau seconde qui est sur le mercure enfermé partie dans un autre tuyau, & partie dans un petit coffre de fer, qui est à moitié rempli. On double ces deux petits coffres, afin que la pression de l'air soit plus sensible par les grands mouvemens du petit homme.

Comme toutes ces belles expériences outre leur utilité montrent la force des vapeurs sur l'air, & celle de l'air sur les corps fluides, dont on remplit les *Barométres*, il est certain que l'on ne pouvoit trop s'étendre là-dessus.

Il y a trop d'affinité entre le *Baromètre*, & le *Thermomètre* pour ne pas expliquer ici sa construction & son usage, d'autant plus que ce n'est point du tout une digression; puisque le *Thermomètre* sert à nous montrer, comment les corpuscules qui sont dans l'air peuvent tantôt par leur chaleur raréfier l'esprit de vin, & tantôt par leur froideur le condenser, & le réduire sous un plus petit volume.

Ther-

Thermomètre.

Quelques-uns ont donné l'honneur de cette invention à Robert Flud, & d'autres à *Drebellius.*

Cet instrument sert à connoître les degrez du froid & du chaud qui sont dans l'air. On le peut aussi mettre dans un bain, pour juger de sa température, afin de se régler dans la suite sur le degré de chaleur, qu'on lui veut donner.

On ne l'a pas fait d'abord si parfait qu'il est aujourd'hui, quoiqu'il soit plus simple que jamais. Le *Thermomètre* n'est composé que d'une seule viole de verre, laquelle a le cou fort long & menu. Il y a au bout d'enbas une fiole à peu près, comme il y en a une au bas du *Baromètre.* On remplit par le bout d'enhaut la fiole, & même une partie du cou; d'esprit de vin; après quoi on le ferme hermétiquement à la lampe des Emailleurs. On met ce tuyau, comme le *Baromètre*, sur une platine de bois, où il y a des degrez marquez pour voir de combien l'esprit de vin monte & se dilate par la chaleur dans le cou de la fiole, contraignant l'air de se condenser; & d'occuper un moindre volume. Ce que l'air peut fort aisément souffrir, à cause que quand il a été renfermé dans le *Thermomètre*, il étoit extrémement dilaté par la flamme, qui servoit à fondre le verre & à boucher l'ouverture d'enhaut.

Au contraire lorsque le tems se refroidit, l'esprit

l'esprit de vin se resserre, & occupant moins de place, il descend plus bas, & permet à l'air de s'étendre au delà de ses bornes. M. Rohault avoit un *Thermométre* qui marquoit bien sensiblement les degrez de froid, ou de chaud; puisqu'il assûre, que la différence entre la plus grande, & la moindre hauteur de l'esprit de vin étoit de plus de trois pieds.

Il faut finir ce Chapitre par une belle expérience jointe à un raisonnement du célébre M. Boyle, Je veux, dit-il, vous montrer par une expérience éclatante, combien les parties de l'air, & les corpuscules invisibles qui sont mêlez dans l'air ont de puissance pour agir sur les corps, & pour faire même sur les plus solides des changemens très-considerables. Si une verge de fer a quelque tems un de ses bouts tourné vers la terre, ou vers le Nord une fenêtre ou au haut d'une maison, tous ceux qui ont écrit sur l'aimant nous disent que cette verge de fer par cette longue exposition s'imprégne des corpuscules magnétiques qui sont répandus dans l'air, & qu'elle acquiert fortement la vertu de l'aimant. On voit donc par là que cet effet ne peut arriver, que parce qu'il y a dans l'air une atmosphére de petits corps magnétiques qui se sont insinuez dans la verge de fer, qui ont même mis en mouvement les parties intérieures de fer quelque dur, & solide qu'il soit, afin d'y produire un changement qui va à tel point que cette verge de fer devient

un

un parfait aimant. *Boyle de absolut. quiete in corporib. sect.* 5. *pag.* 8.

En voilà plus qu'il ne faut pour prouver que les corpuscules des vapeurs, & des exhalaisons peuvent faire mouvoir, & incliner la Baguette & agiter Jaques Aymar au point que nous l'avons marqué. Cette force est même reconnüe par Basile Valentin, qui assûre que la verge de Coudrier *se remüe, & tremble par le mouvement des fumées aériennes, qui s'introduisent dans l'extrémité de la Baguette.* Il dit encore *que la substance du baton succe naturellement les vapeurs de l'air si fortement qu'il faut que la Baguette s'abaisse, & s'incline vers la terre d'où sortent les vapeurs, si ce n'est que la verge étant trop forte, & trop ferme, ne pût pas se courber.* Testam. liv. 1. chap. 25. & 26.

II. Il y a une infinité de raisons, qui prouvent l'action, & la force des vapeurs, des exhalaisons, & des corpuscules de la transpiration insensible : de maniere que je suis comme accablé par le nombre des preuves qui se présentent, entre lesquelles je choisirai celles qui frapperont, & qui se font sentir davantage.

1. Nous avons vû que les corpuscules, quoique d'une extréme ténuité, ont beaucoup de force, quand ils agissent étant réünis, *per modum unius*, parce qu'alors le nombre remplace ce qui pourroit manquer du côté de la grandeur. Ainsi deux, ou trois petits grains de poudre ne font pas grand effet;

fet ; mais quand il y en a beaucoup, rien ne peut resister à leur force. Il faut que les fortifications cedent, que les murailles s'éboulent, que les pierres se fendent, & que les rochers s'ouvrent, & tombent en pieces.

Ce qui arrive, parce que, quand la poudre à canon s'enflame, les sels acides du souffre se trouvant dégagez, pénétrent, ouvrent, séparent, & écartent les parties volatiles, longues, & roides du salpêtre, qui étoient auparavant embaraſſées dans le mêlange du souffre & du charbon : ainsi les sels acides du souffre venant à entrer de force, comme de petits coins dans les parties dures, & compactes du salpêtre, les écartent fort loin, & leur impriment un mouvement si rapide, qu'elles renversent tout ce qui s'opose à leur violence.

L'or fulminant.

Mais il y a peu de choses dans la Nature qui montrent plus facilement la force surprenante des corpuscules que *l'or fulminant*, qui n'est qu'une poudre d'or imprégnée de quelques esprits, dont 20. grains font plus de bruit, & agissent plus violemment qu'une demi livre de poudre à canon : & deux grains mis sur la pointe d'un couteau, & allumez à la chandelle, fulminent plus fort que ne fait un coup de mousquet.

Elle se fait de la limaille d'or, mise dans une fiole, où l'on met trois fois autant pesant d'eau de régale. Quand la dissolution est

eſt faite, on la verſe dans un verre : l'on y ajoûte ſix fois autant d'eau commune ; on jette enſuite deſſus ce mêlange de l'huile de tartre, ou de l'eſprit volatil de ſel armoniac. La pouſſiere qui ſe précipite en bas étant ſéchée d'elle même, eſt ce qu'on apelle *l'or fulminant*.

La Poudre fulminante.

La *Poudre fulminante*, qui coûte moins à faire, produit à peu près le même effet : on la compoſe de trois parties de nitre, deux parties de ſel de tartre, & d'une partie de ſouffre pilées, & mêlées enſemble. Cette poudre étant échauffée dans une cueilliere au poids de ſoixante grains, fulmine en s'envolant auſſi fort qu'un canon pourroit faire.

Il faut remarquer que cette poudre briſe tout ce qui ſe trouve au deſſus. Car elle fait ſon effet en enbas, au lieu que la poudre à canon le fait en enhaut : ainſi ſi l'on ſe ſert de cueillieres de cuivre, on les trouve percées après le bruit.

Mais à propos de poudre, ne pourrions-nous point dire que ce que la poudre fait ſur le boulet, les feux ſoûterrains, le font ſur les vapeurs, & les exhalaiſons qui ſortent de la terre au deſſus des rameaux d'eau, & des miniéres d'or, & d'argent ? & que comme le boulet va plus loin, quand le canon eſt plus long ; ainſi, plus les corpuſcules des vapeurs & des exhalaiſons viennent d'un lieu

pro-

profond, & plus ils doivent se porter plus haut dans l'air.

Car puisque la longueur du canon sert à augmenter le mouvement du boulet; parce que donnant plus de tems à la poudre de s'enflamer, elle a par conséquent plus de tems de développer sa vertu, & d'agir sur le boulet, avant qu'il soit sorti; n'y a-t'il pas bien de l'aparence, que plus les corpuscules viennent de vers le centre de la terre, plus ils sont poussez, & coignez par les particules des feux soûterrains qui se suivent successivement, & qui revenant, pour ainsi dire toûjours à la charge, les font sortir avec violence dans l'air?

Je donne cette pensée comme une conjecture, qui ne me paroît pas sans fondement, & par laquelle on peut rendre raison d'une tradition commune parmi les Fontainiers, qui disent que les vapeurs qu'on aperçoit sur les lieux, où il y a des sources, s'élevent autant dans l'air; que les rameaux sont cachez avant en terre. Ce que Cassiodore même a connu, comme on le voit dans une de ses lettres, que je citerai en parlant de la meilleure maniere de chercher les eaux.

On peut encore ajoûter que le rétreciſſement des pores de la terre, par où ces corpuscules ont à passer, contribüe encore à leur mouvement rapide: c'est ainsi que le vent souffle plus impétueusement dans un passage étroit; & que l'eau d'une riviere passe

plus

plus vîte sous l'arche d'un pont, quand elle est rétrécie.

Cependant le P. Malebranche dit tout le contraire. On examinera qui de nous deux a raison. Voici comme il parle : *Supposez*, dit-il, *telle vertu qu'il vous plaira dans l'eau, & le bâton fourchu, il me paroît clair que l'eau qui est à découvert, doit agir plus fortement dans la Baguette, que lors qu'elle est cachée sous terre. Mercure de Janvier* 1693. *pag.* 59. Il paroîtra beaucoup plus clair à quiconque y pensera bien, que les vapeurs pouſſées par les feux soûterrains ont plus de force, & d'action, que celles qui s'élevent de dessus l'eau d'un étang ; & qu'elles sont donc par consequent plus capables d'agiter la Baguette. Tant de raisons qui sautent aux yeux le démontrent, qu'il faut laisser à chacun le plaisir de les imaginer.

III. Mais que ne doit on point attendre de la force de l'insinuation ? Il est certain que rien ne peut se soûtenir contre l'action de ces petits coins, c'est à dire, de ces corpuscules imperceptibles, qui s'insinüent dans les pores du Payſan & de la branche de Coudrier. Des machines infiniment plus solides, & d'une plus impénétrable consistence ne pourroient pas resister à ces petits agens quand ils opérent par la voye de l'insinuation, ou pour parler plus intelligiblement, lorsqu'ils se pouſſent ou s'attirent les uns les autres.

1. Voici un fait qui est admirable, pour faire comprendre combien est puissante l'insinuation de l'humidité dans un corps. C'est ce qui se passa à Rome, lorsque Sixte V. fit élever le grand Obélisque du Vatican; car on dit que *Fontana* ce celebre Architecte du Pape, n'aiant pas prévû que le poids d'une masse qui pesoit un million six mille quarante huit livres, feroit allonger les cables, il auroit eu le chagrin de voir son entrepriſe courir risque de manquer, sans une voix inconnüe qui cria de moüiller les cables. Ce qui étant promtement fait, ils s'accourcirent, & portérent ce prodigieux Obélisque sur sa base, & dans la situation où l'on admire aujourd'hui. Le P. Kirker, qui raporte, *Ædip. Ægypt. T. 3. Syntagm. 2. cap. 2.* comme la chose se passa, ne dit rien de cette circonstance des cables relâchez; mais je l'ai lüe ailleurs, sans que je puisse maintenant me souvenir dans quel livre.

2. Mais si ce fait est douteux; en voici un autre incontestable, & qui prouve aussi sensiblement la force de l'insinuation. C'est la maniére dont on sépare les meules de moulin. D'abord on taille un rocher en cylindre; & pour le couper en plusieurs meules, on fait autour du rocher quantité de trous, que l'on remplit de coins de bois de saule séché au four. Ces coins sont placez en rond autour du cylindre suivant l'épaisseur que l'on veut donner à ces meules, & lorsque le tems devient humide, ces coins venant à s'enfler, rom-

rompent & séparent ce rocher en autant de meules, que l'on a fait de cercles : voilà un effet sans doute prodigieux de la force de l'insinuation. Voilà ce que peuvent les corpuscules de la matiére fluide & humide.

3. Consultons M. Boyle. Il dit qu'un jour aiant envie d'expérimenter jusqu'où s'étend la force des vapeurs, quand elles agissent par la voye de l'insinuation, il attacha au bas d'une corde assez longue, mais peu grosse, qui étoit sur une poulie, un poids de plomb pesant cent livres, & que lors que le tems se mit à la pluie, ces vapeurs aqueuses s'étant insinuées dans la corde, l'avoient fait enfler; ce qui par conséquent éleva le poids d'une distance fort sensible.

Ce qu'il dit au sujet de ces féves, qu'on nomme *haricots*, est fort plaisant. Il raconte qu'il en avoit une fois rempli des vases de verre, & des vases de terre, & qu'y aiant mis de l'eau, il s'imagina bien que les corpuscules de l'humidité s'insinuant dans les pores des féves, les feroient enfler. Ce qui arriva effectivement, comme il l'avoit prévû. Car enfin il trouva les vases en piéces, & les cordes rompües, qui servoient à attacher des ais sur leur embouchure. *Boyle de Cosmic. rerum qualitat.*

Après tout, le P. Lana Jésuite qui a examiné ces expériences de M. Boyle, reconnoît qu'il y a une force terrible dans ces écoulemens de corpuscules humides qui sont quelquefois répandus dans l'air. Ils dilatent, ils

enflent, dit-il, les corps les plus durs & les plus compactes, & rompent tout ce qui s'oppose à leur action. Ils levent des poids d'une pesanteur extrême, ou ils rompent les cordes les plus grosses : *Effluvia aquea, vel humida invisibiliter in aëre dispersa ..... efficiunt ut ligna, aliaque corpora solida dilatentur, & intumescant, & sæpe quidem tantâ vi, ut durissima & solidissima corpora, quibus interposita fuerint, disjiciant, & pondera ingentia è loco dimoveant, &c. Lana Tom. 2. de motu respirat. lib. 2. cap. 1. num. 117. pag. 49.*

IV. Il n'y a rien dans la Nature qui démontre mieux la force des corpuscules que la mécanique du mouvement des animaux. Il faut avoüer que la structure du cerveau, des nerfs & des muscles, que l'arrangement & la situation que toutes les parties ont les unes à l'égard des autres, & qu'enfin toute la construction & l'harmonie du corps de l'animal, sont des choses si surprenantes & si admirables, qu'elles ne peuvent être que l'ouvrage d'un ouvrier infiniment sage & puissant. Et certainement il faut être plus brute que les animaux de la campagne, pour s'imaginer qu'une chose si bien entendüe & si ravissante puisse être l'effet du hazard, ou d'une cause aveugle & sans intelligence.

Si la composition des animaux est merveilleuse, on peut dire que leurs mouvemens ne sont pas moins que des miracles. Je ne parle pas tant des mouvemens *nécessaires*, tels que

sont

ſont les mouvemens du cœur & du ſang, qui ne peuvent être interrompus ſans danger de la vie, mais des mouvemens *contingens*, tels que ſont ceux par leſquels les oyſeaux font leurs nids, la poule conduit & éléve des pouſſins; un chien pourſuit un liévre, ou fait un arrêt, quand il ſent une perdrix. Or ces mouvemens dont nous ſommes ſurpris preſque toûjours, ſont produits par ces petits eſprits animaux qui coulent du cerveau tantôt dans l'un des muſcles antagoniſtes, tantôt dans l'autre, qui les gonflent, les tirent ainſi ſucceſſivement, & cauſent tous leurs divers mouvemens: comme nous voyons qu'une corde ſe gonfle & s'accourcit, quand quelque liqueur la pénétre. Mais ce n'eſt pas encore tout. Il faut aller plus loin, & conſiderer ces petits eſprits ſi minces, ſi ſubtils, ſi délicats, qui en s'inſinuant dans les pores des muſcles non-ſeulement remüent des machines d'une grandeur prodigieuſe; comme ſont les Eléphans, mais encore font mouvoir d'autres corps d'une peſanteur énorme qui leur ſont attachez; ce qui arrive, lorſqu'un animal porte quelque gros fardeau, ou le traîne.

Il en faut dire autant de la mécanique du corps humain, où les eſprits animaux font qu'un crocheteur léve quelquefois un faix énorme. Y a-t'il rien en apparence de plus foible? Cependant il n'y a point de poids ni de fardeaux qui ne puiſſent être remuez ou portez par une machine ſi délicate, & dont

toute la force consiste dans un écoulement & une communication d'esprits très-subtils, qu'on ne croiroit jamais capables d'actions si puissantes, si l'expérience ne nous en convainquoit.

Ne quittons point une machine si admirable, que nous n'aions mieux considéré les ressorts qui lui donnent le mouvement & la vie.

Tous les mouvemens volontaires que nous remarquons dans l'homme, sont produits par les muscles, qui sont des parties organiques & dissimulaires, composées de nerfs, de chairs, & de fibres. Ces muscles ont trois parties, la tête, le ventre, & la queüe. Ils tiennent par la tête, & par la queüe aux os qu'ils remuent. Quand le ventre se remplit des esprits animaux que le cerveau y fait couler, & qui s'y insinuent par les fibres, les muscles s'enflent, par conséquent s'accourcissent, & font mouvoir l'os, auquel ils sont attachez.

Ces petits atomes qui rempliſſent les fibres, qui font gonfler les muscles quand le cerveau y en pousse de nouveaux, sont la cause efficiente de ces mouvemens si violens, & si prodigieux que nous voions quelquefois dans certains hommes. En voilà tout le secret, & l'harmonie.

Mais, dira-t'on, une si petite cause peut-elle produire de si grands effets? J'ai déja dit que plus ces petits coins ont de ténuité, & plus leur action est puissante. J'ai marqué

que

que cela eſt d'autant plus vrai l'orſqu'ils agiſſent de concert, & *per modum unius*. J'ai fait obſerver que la force de l'inſinuation eſt ſurprenante; mais je puis bien ajoûter qu'elle va au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Si on attache à une poutre un poids de ſix cens livres, avec une corde qui le puiſſe lever, en ſorte qu'elle ſoit bien tendüe, & qu'on arroſe la corde avec de l'eau, on verra que ces petits corpuſcules humides en s'inſinuant dans la corde, la rompront, ou feront lever le poids de ſix cens livres hors de terre.

Ajoûtons à cela une aſſez plaiſante expérience, que M. *Sturmius* dit qu'il feroit un jour ſi Dieu lui donnoit le moyen & la vie. *Jucundius multo futurum procul dubio ſpectaculum, digniuſque in quod conficiendum, & ſumtûs, & operam aliquando, ſi volet Deus, impendamus, hoc modo præſtituros eſſe nos confidimus. Colleg. experiment. part. 2. tentam. XI. pag.* 191. Voici ce que c'eſt.

Ce Philoſophe voulant porter plus loin l'expérience, qui a été premierement faite en Angleterre, par laquelle on leve un poids attaché à une veſſie de porc enflée de vent, s'eſt propoſé de lever une meule de moulin hors de terre par le ſeul ſouffle: & il ne doute nullement d'y réüſſir, en emploiant des veſſies, & une machine de bois telle qu'on la voit repréſentée dans la figure ſuivante. C'eſt un grand cercle bien ſolide porté ſur quatre pieds ou colomnes capables de ſoûtenir le poids de la meule de moulin. Il y a des anneaux de fer

sellez en plomb dans la meule, pour mettre un crochet qui est attaché au bas de chaque vessie. Et par le bout d'enhaut elles tiennent fortement un grand cercle de bois au travers duquel passent des chalumeaux de cannes où il y a des soûpapes, afin qu'après avoir soufflé dans les vessies, le vent ne sorte pas. Voilà tout l'apareil. On n'a mis dans la figure que représente la machine ; que quatre vessies, qui pourroient suffire pour un assez gros poids, & non pas pour une meule de moulin. Mais on l'a fait exprès de la sorte pour éviter la confusion.

Cette expérience n'est pas de simple curiosité. Elle est admirable, pour expliquer la maniere dont les esprits animaux, & les muscles produisent ces mouvemens si violens dans les animaux & dans les hommes & qui font qu'ils remüent, levent, traînent, portent des poids d'une énorme pesanteur. Car enfin les vessies répresentent assez bien la tunique propre du muscle, laquelle envelope les nerfs, les chaînes, les fibres, les veines, & les artéres dont cette partie organique est composée. Le souffleur répresente le cerveau : & le vent du souffle est l'image des esprits animaux qui enflent les muscles. Il y a pourtant une différence qu'il faut sur tout observer : c'est que la vessie est simple, & qu'un muscle est peut-être composé de plus de quatre mille petites vessies, ce qui multiplie beaucoup la puissance. Et s'il est vrai, comme on l'a reconnu, qu'il y a dans le corps de l'homme

405. muſcles, faut-il s'étonner de la force d'une machine remplie de tant de reſſorts.

Mais ſi une machine auſſi délicate que le corps de l'homme, a tant de force dans la ſanté, quand le ſang circule régulierement, & lors qu'il ſe fait dans les muſcles, & dans les nerfs une juſte diſtribution d'eſprits; que dirons-nous, quand il y a quelque déréglement dans toute cette œconomie, & lorſqu'il arrive qu'une matiére étrangere ſe mêlant dans les eſprits, & dans le ſang, en augmente la fermentation, enfle les nerfs extraordinairement, & cauſe ces mouvemens convulſifs, qu'on ne ſauroit voir ſans horreur, & qui rendent un homme plus fort qu'une vintaine d'autres enſemble? ne faut-il pas reconnoître que la Nature avec des inſtrumens bien petits peut produire des effets qui ne peuvent partir que d'une cauſe extrémement forte, & puiſſante? C'eſt ce que M. Chaſtelain explique très bien dans ſon excellent *Traité des convulſions, & des mouvemens convulſifs*, pages 103. & 104. *Si quelques gouttes d'eau*, dit il, *qu'on jette ſur des cordes, les enflent, & les rendent capables par là de lever des fardeaux d'une peſanteur incroiable, comme l'expérience nous l'aprend, pourquoi s'étonnera t'on que les eſprits, & le ſang qui enflent les fibres motrices, les rendent par là capables de tous ces grands efforts qu'on remarque dans les convulſions, & dans les grands mouvemens convulſifs.*

Nous voyons quelquefois de triſtes images

de la force & de l'impression puissante des esprits animaux sur le corps des enfans, qui sont dans le sein de leurs meres. L'enfant est alors si intimement uni à sa mere, qu'il reçoit tous les sentimens dont elle est frapée. Deux cordes de luth montées à l'unisson, dont on ne peut pincer l'une, que l'autre ne se meuve & ne résonne, n'ont pas tant de raport entre elles, qu'il y en a entre la mere, & l'enfant. Ce qui se fait par l'écoulement des esprits animaux de la mere, qui se communiquent au cerveau de l'enfant, & qui agissent même sur son corps. De là viennent des inclinations, & les aversions secretes que l'on a pour certaines choses, parce que les meres les ont desirées ou ne les ont pû souffrir dans le tems de leur grossesse. De là viennent ces marques de cerises, de fraises, ou de roses que l'on voit aux enfans. De là viennent des effets bien plus terribles; car enfin une mere enceinte aiant vû rompre un criminel, tous les coups que l'on donna à ce malheureux, frapérent par le moyen des esprits animaux de la mere sur le corps tendre & délicat de l'enfant, qui vint au monde rompu aux mêmes endroits, où l'avoit été le criminel; & cette matiére subtile coula avec tant de véhémence du cerveau de la mere émüe par ce spectacle tragique, sur les fibres délicates du cerveau de l'enfant, qu'elles en furent dérangées & qu'il fut toute sa vie destitué de raison. C'est ce que tout Paris a vû durant plusieurs années que cet homme a vécû. Voilà

là jusqu'où s'étend la force de ces corpuscules, qui quoique très-simples & très-foibles en aparence, produisent pourtant des effets qui demandent une force surprenante.

On aura maintenant moins de peine à concevoir d'où viennent les symptômes du Paysan, & le mouvement de la Baguette, sur tout si on se souvient bien de la quantité de corpuscules que nous savons s'élever au dessus des sources, & des miniéres, & se répandre sur la route d'un criminel fugitif, qui dans l'extréme agitation de corps & d'esprit où il est, doit transpirer extraordinairement, & laisser une traînée de sa transpiration continuelle à sa suite; de la maniere qu'une bête laisse la piste, un cerf la voye, & un sanglier les traces, dans le chemin qu'ils ont tenu.

CHAPITRE XII.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, qui font mouvoir la Baguette Divinatoire, ne se mêlent pas facilement, ni promptement dans l'air.

CEux qui soûtiennent qu'on ne peut pas expliquer selon les loix de la Nature la poursuite des meurtriers de Lyon, par Jaques Aymar güidé seulement par sa Baguette Divinatoire, ne manquent jamais à demander; comment il s'est pû faire que les traces de ces scélérats soient restées si long-tems dans un

chemin où tant de monde passe continuellement, & sur une riviere où l'air est extrémement agité. On nous a proposé cent fois cette difficulté, & d'un air tel qu'il a toûjours parû qu'on s'aplaudissoit extrémement, d'avoir découvert une difficulté où l'on prétend qu'il n'y a point de solution.

Il n'y a qu'à lire sur cela ce qui se trouve dans une lettre, qui a été mise au Mercure Galand du mois de Janvier 1693. pag. 27. & 28. On y verra cette objection ménagée avec soin, & avec plaisir. Si l'Auteur n'y paroît pas Philosophe, il aura du moins la satisfaction d'y paroître Rétheur. *J'ai lû*, dit-il, *avec attention les dissertations qu'on nous a envoiées de Lyon ..... la matiére subtile voltige agréablement, les corpuscules y sont d'une agilité, & d'une soupleſſe propre à tout ce qu'on peut desirer ..... Je voudrois de bon cœur pouvoir être content des stations qu'on leur assigne ..... On fait demeurer des mois entiers tout le long d'un chemin de cent lieües ceux qui se sont exhalez du corps d'un scélérat.* Il faut paier ce brillant par quelque chose de solide; & afin de se former des idées justes sur l'érat de ces corpuscules épars dans l'air; il faudroit definir ce que l'on entend proprement par mêlange.

Car 1. si par mêlange on entend une confusion de corps hétérogénes que l'on a brouillez ensemble, sans qu'aucun corps ait perdu pour cela sa Nature propre; je demeure d'acord que selon ce sens, les corpuscules des va-

vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, sont mêlez dans l'air. Ils le sont certainement comme la limaille de fer est mêlée avec celle de l'or, lorsque les orfévres les separent avec une pierre d'aimant. Ils le sont comme les liqueurs, qui représentent les 4. Elemens dans une fiole, sont mêlées lors qu'on secoüe la fiole. Mais en un moment, ils se débroüillent; parce que dans ce mêlange aucune de ces choses n'a rien perdu de sa Nature.

2. Si par ce mêlange on veut signifier une confusion de corps *Homogénes*, c'est à dire, de même nature, que l'on broüille ensemble, comme de l'eau avec de l'eau, qu'on ne peut plus distinguer, & qui n'ont plus qu'une action commune: en ce sens il n'est pas vrai que les corpuscules, ausquels on attribüe la cause du mouvement de la Baguette, soient mêlez, & confondus parmi l'air.

On voit combien cette seule distinction fait entrer de jour dans une matiére qui sembloit obscure & intelligible, en la regardant en gros. Car par le mêlange du premier genre, les atomes ne sont pas tant mêlez que combinez ensemble. Ils ne sont pas absorbez, ni perdus, comme une goutte d'eau qui tombe dans la mer, dont on ne peut plus la démêler, ni la tirer. Ils sont comme les 24. lettres de l'alphabet, qui sont combinées en tant de maniere que leur seul different arrangement compose tous les livres dont les Bibliotéques sont remplies, mais dans cette combinaison, elles

elles conservent toûjours leur puissance. Il en est de même des corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration. Les coups de vent les font peut-être mouvoir localement; mais ils ne les détruisent pas. C'est un essain de mouches qu'un gros vent emporte; mais elles ne cessent pas pour cela de se tenir unies & serrées.

J'ai dit que l'air agité les fait peut-être mouvoir localement. Car je n'en demeure pas d'accord. Les corps n'agissent les uns sur les autres que par le choc; & il y a bien de l'aparence que l'air étant plus grossier que les corpuscules qui font mouvoir la Baguette, il n'a point de prise sur eux. Ils sont plus subtils que les corpuscules des odeurs, qui pénétrent cependant l'air facilement, & qui se portent si loin.

Rien n'empêche que nous ne donnions à ces corpuscules la même ténuité, que nous reconnoissons dans les esprits magnétiques, dont l'air ne peut détourner le cours ni rompre le volume. Car enfin j'ai vû le premier Dimanche de Carême 1693. la Baguette tourner entre les mains de Jaques Aymar sur une pierre d'aimant que je lui présentai, pour m'assûrer par moi-même d'une expérience, dont on m'avoit parlé en plusieurs endroits de Paris.

Or cela étant, il est bien-aisé de se convaincre que le dérangement qu'on croit arriver facilement aux corpuscules épars dans l'air, ne se peut faire qu'avec une extréme

diff.

difficulté ; puisqu'il n'y a qu'à se représenter qu'une aiguille de bousſole qui a été une fois bien aimantée, conserve durant plus de 50. années le petit tourbillon de matiére magnétique qu'on lui a communiqué, en la touchant à l'aimant. J'ai trouvé en Province une bousſole, dont l'aiguille étoit aimantée depuis plus de 60. ans, laquelle, quoiqu'elle ait été presque toûjours exposée à l'air & au vent, se dirige encore aujourd'hui vers les Poles, comme si elle venoit de recevoir la vertu magnétique.

Mais je passe bien plus avant ; au lieu que je viens de dire que ses corpuscules ne se mêlent pas facilement dans l'air, j'ajoûte maintenant qu'il n'est pas possible qu'ils se mêlent absolument avec l'air, quoiqu'il arrive. En voici deux raisons que je tiens invincibles. Je dis donc que ces corpuscules ne peuvent se mêler, & se mettre, comme on dit, sans dessus dessous avec l'air, 1. ni facilement, 2. ni promptement.

I. L'huile & l'eau ne se mêlent pas facilement ensemble, à cause que leurs parties intégrantes sont figurées différemment, & sont de différente pesanteur en pareil volume. L'eau est un amas de corpuscules longs, souples, propres à se plier en tout sens, & dont la surface est très-polie, & au contraire les parties de l'huile sont branchües & plus legéres en pareil volume que celles de l'eau. Suivant les loix de la Nature qui a mis en bas ce qui est pesant, & au dessus ce qui est plus le-

ger ;

ger ; comme le savent tous ceux qui ont fait quelque étude de l'*Hydrostatique*, les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons & de la transpiration doivent nager comme une huile sur le liquide de l'air grossier, & ne le ceder qu'à l'air plus subtil, qui tient le dessus. Et s'il arrive que quelque accident dérange cette subordination de corpuscules de différente figure & pesanteur, ils ne manquent pas de revenir bientôt, & de reprendre leur situation naturelle. Voici une expérience qui éclaircira bien ce que je dis. C'est celle dont les Curieux se servent, pour expliquer comment les quatre élémens qui composent le Monde Elementaire se sont placez l'un sur l'autre selon leur différente pesanteur.

Fiole qui représente le Monde Elementaire.

Tout ceux qui ont parlé de cette curiosité qui a tant de cours, ne donnent pas la même maniere de la faire. J'ai choisi celle-ci. Prenez de l'émail noir grossierement cassé, qui ira au fond du vaisseau de verre, & il représentera la Terre.

Pour l'eau, aiez du tartre calciné, ou des cendres gravelées ; laissez les a l'humidité, & prenez la dissolution qui s'en fera, & sur tout celle qui sera la plus claire : mêlez y un peu d'azur de roche, pour y donner la couleur d'eau de mer.

Pour l'air il faut avoir de l'eau de vie la plus subtile que l'on teindra en bleu céleste avec un peu de tournesol.

Enfin

Feu
Eau
Air
Eau
Terre
Vin
Fiole de l'Eau et du Vin
Fiole des quatres Elemens

Enfin pour répréſenter le Feu, prenez de l'huile de lin, ou de l'huile de térebentine qui ſe fait ainſi. Diſtilez de la térébentine en bain-marie, l'eau & l'huile monteront enſemble également blanches & tranſparentes : cependant l'huile ſurnagera. Il la faut ſéparer avec un entonnoir de verre. Enſuite teignez la en couleur de feu avec de l'orcanette & du ſaffran. Si vous la diſtilez au ſable dans une cornüe, il viendra, de la térébentine reſtée au fond de l'alembic, une huile épaiſſe & rouge, qui eſt un très-excellent baume.

Toutes ces matiéres ſont tellement différentes en poids & en figure, que, quand vous les broüillez par quelque violente agitation, on voit à la vérité pour un peu de tems un vrai cahos & une confuſion telle, qu'on s'imagineroit que tous les petits corps de ces liqueurs ſont pêle-mêle ſans aucun rang. Mais à peine a-t'on ceſſé d'agiter ces ſubſtances qu'on voit chacune retourner en ſon lieu naturel, & tous les corpuſcules d'un même ordre s'unir pour compoſer un volume ſéparé abſolument des autres.

La figure qui répréſente cette fiole des quatre Elémens aidera à entendre ce que je viens de dire.

Expérience.

Mais voici une autre expérience fort agréable qui démontre encore très bien comment les corpuſcules plus légers cédent aux plus pe-

pesans, & passent réciproquement entre les pores les uns des autres ; pour aller prendre leur place naturelle. Il faut avoir deux fioles dont le cou soit bien long, ainsi que la figure précédente le fait voir. On remplit l'une de vin, & l'autre d'eau. On renverse le goulot de celle qui est pleine d'eau sur le goulot de celle qui est pleine de vin. Cela étant fait, on voit avec plaisir le vin se filtrer au travers de l'eau, monter peu à peu pour prendre le dessus de l'eau qui descend dans la fiole de dessous.

Expérience.

La différente figure empêche tellement que les corps que l'on mêle, ne se confondent, & que quelque inséparables qu'ils paroissent les uns des autres dans le mêlange qu'on en fait, ils ne laissent pas de se démêler ; de maniere que si on met de l'eau dans du vin, on en peut retirer l'eau assez facilement. Il ne faut qu'avoir une tasse faite d'un tronc de lierre ; on y verse le vin & l'eau mêlez, à peine sont-ils dedans, que l'eau passe, se filtre au travers des pores de la tasse, & laisse le vin qui ne peut pas passer ; parce que la figure de ces corpuscules n'ont point de proportion avec les interstices qui sont dans le bois de lierre.

Le P. Lana dit fort judicieusement que, puisqu'il y a des fleuves qui conservent leur cours, & même la douceur de leurs eaux durant plusieurs milles, après être entrez dans

la

la mer, il est bien moins surprenant que les écoulemens conservent leur nature determinée, & leur volume dans l'air qui ne leur fait presque aucune résistance, à cause de sa mobilité, & qu'il peut être facilement pénétré par la matiére subtile qui se transpire des corps. Il ne doute point que cette traînée d'atomes volatils ne soit comme un fleuve qui se grossit toûjours par une émission successive & continuelle de corpuscules que le corps d'où ils sortent, n'interrompt jamais. Il ajoûte à tout cela qu'il est certain que ces particules ne manquent point d'en trouver parmi l'air, sur tout dans la même région, une infinité d'autres du même genre, de la même figure, & de la même pesanteur ausquelles elles s'associent: ce qui fortifie non-seulement leur essain, mais ce qui l'étend, & le répand au loin prodigieusement. De sorte que selon lui un homme qui seroit à Beaucaire, pousseroit encore jusqu'à Lyon des corpuscules de sa transpiration, parce que les derniers font avancer les précédens, comme une vague de la mer en pousse une autre. Je renvoie les Curieux au livre même du Pere Lana, où l'on verra cette doctrine démontrée avec beaucoup d'étendüe, & principalement dans la Proposition IV. *de motu transpirat. lib.* 2. *pag.* 5. *&* 6. *tom.* 2. Ce Physicien si curieux prouve par une expérience fort ingénieuse sa Proposition XIII. où il dit que les corpuscules répandus dans l'air ne se détruisent point pour l'ordinaire les uns les autres: la voici.

Expé-

Expérience.

Quoique je ne doutasse point, dit-il, que les écoulemens odoriférans magnétiques, pestiférez, électriques, bien que combinez & mêlez ensemble, conservent tous leur nature propre; j'ai voulu pourtant le reconnoître par une expérience que j'ai faite en faveur de ceux qui se mêlent de philosopher, sans jamais assûrer leurs raisonnemens par des faits certains & évidens.

J'ai donc pris un aimant fort & vigoureux; j'ai brûlé proche de lui des pastilles très-odoriférantes, j'y ai ajoûté un corps électrique; j'ai brûlé encore de l'encens, & sur tout cela je posois à une distance convenable une lame de cuivre ronde, & percée au milieu, afin que tous les divers écoulemens de ces corps pûssent montrer par ce trou. Tout cela étant fait, j'ai vû avec plaisir que tous ces différens corpuscules quoique mêlez à l'entrée du trou, produisoient selon leur genre des effets conformément à leur nature: les pastilles exhaloient une odeur agréable; l'aimant faisoit mouvoir une aiguille de Boussole, l'ambre tenoit suspendu un brin de paille, & vers ce trou j'y voyois un mêlange charmant de diverses couleurs qui brilloient très-sensiblement.

Après tout, faut il aller si loin, pour être persuadé que les corpuscules d'un certain genre n'empêchent point l'action de ceux d'un autre genre? Ne voyons nous pas tous les

les jours que l'air a beau être agité par le son d'une cloche, ou par le bruit d'un canon, cela n'empêche pas les parfums de faire sentir leur odeur, & l'aimant d'attirer le fer; Les corpuscules qui servent à faire voir les objets, ne sauroient empêcher l'effet des corpuscules qui produisent la sensation du son dans l'oreille, ou la sensation des odeurs dans le nerf olfactoire. Il n'y a rien là que de certain, & même d'évident. *Lana de motu transpirat. lib. 2. propos. XIII. pag. 65. tom. 2.*

Nous avons vû comment les corpuscules se dégagent les uns des autres, quand ils sont de différente figure & de différente pesanteur. Voici une expérience pour montrer que les fumées se séparent de l'eau, & que ceux qui assûrent avoir vû des vapeurs s'élever de la terre au travers des eaux de la mer, n'avancent rien dont on puisse raisonnablement douter.

Expérience.

Quoique le tabac soit une des plus puantes herbes du monde; il y a des gens qui ne laissent pas d'en faire un usage continuel. L'Abbé *Nisseno* Espagnol dit dans un livre intitulé, *Politici cœlorum*, que c'est le Diable qui a aporté cette herbe abominable des Indes en Espagne, & dans le reste du monde. Tant il est vrai que ceux qui accusent le Diable de faire tourner la Baguette Divinatoire, ne sont pas les seuls qui le mettent en jeu.

Ta-

Tabaci dæmonis sollicitudine ex Indiis in Hispanias, aliasque mundi superioris oras invecta videtur. Part. 1. lib. 3. cap. 5. Cela sied bien au caractére Espagnol de donner une grande cause à un petit effet, & de faire à un nain un habit de géant. Quoiqu'il en soit: voici dequoi divertir ceux qui prennent du tabac en fumée; & ce qui les divertira, nous servira à démontrer que les corps de différente pesanteur ne peuvent se mêler.

Il faut avoir une fiole de verre de la hauteur d'un pié & demi, fait à peu près comme un vinaigrier, dans laquelle on met de l'eau, après y avoir ajusté une pipe en la maniere que la figure le montre, quand on tire l'air en suçant le goulot, la fumée passe au travers de l'eau, & vient à la bouche de celui qui fait ce petit manége.

Ceux qui portent la chose plus loin, disent qu'au lieu d'eau commune, on peut mettre de l'eau de fleur d'orange, ou quelque autre liqueur odoriférante, dans laquelle la fumée du tabac en déposant quelque chose de son odeur abominable, en emprunteroit une autre plus agréable.

Les Dames en Perse passent la plus grande partie du jour à prendre ainsi du tabac en fumée. Elles sont couchées sur de grands carreaux de riche étoffe, & sur des tapis, & se divertissent à cet exercice.

M. Tavernier décrit fort bien la maniere, dont les Persans fument le tabac, & après avoir dit que l'usage en est aussi ordinaire

aux

aux femmes qu'aux hommes, il ajoûte : *Ils le prennent en fumée par un artifice bien particulier. C'est dans une bouteille de verre avec un cou gros de trois doigts dans laquelle entre un canal de bois, ou d'argent. Ils rempliſſent le cou de la bouteille, où il y a une platine dehors, ſur laquelle ils mettent leur tabac un peu moüillé avec un charbon deſſus. Sous cette platine, il y a un trou, où eſt accommodée une longue canne ; puis en tirant ſon haleine la fumée du tabac vient par force en bas le long du canal, & entre dans l'eau, qu'ils font de toute ſorte de couleurs, cette bouteille en étant à moitié pleine. Cette fumée étant dans l'eau remonte pour venir à la ſurface, lors en tirant elle vient à la bouche de celui qui fume, & ainſi la force du tabac eſt temperée par l'eau, vû qu'autrement ils ne pourroient pas ſubſiſter à en prendre inceſſamment comme ils font.* Voyage de Perſe tom. 1. liv. 5. chap. 17. pag. 580. par M. Tavernier.

Les Siamois prennent auſſi le Tabac en fumée de cette maniere, comme nous le voyons dans ce qu'en a écrit M. de la Loubere au ſecond tome de ſon hiſtoire de Siam pag. 119.

La différence ſeule du mouvement, peut quelquefois empêcher que des corps mêmes *homogénes* ne ſe mêlent pas. Je puis bien ſupoſer, que les corpuſcules de la lumiere ſont tous de même nature, & de pareille configuration, & que les différens effets, qu'ils font ſur la retine, viennent ſeulement de ce

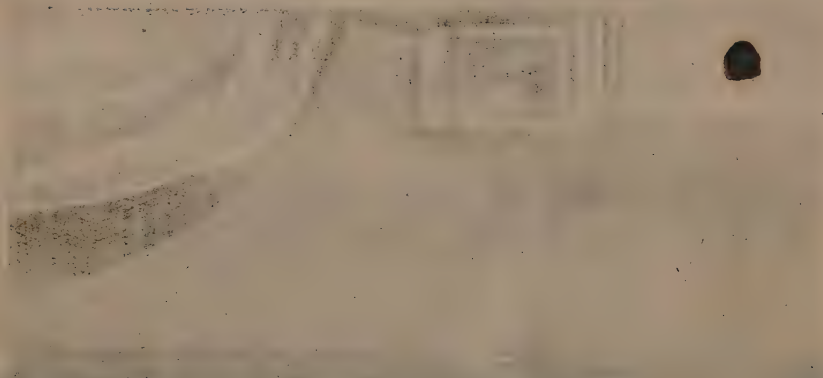
que

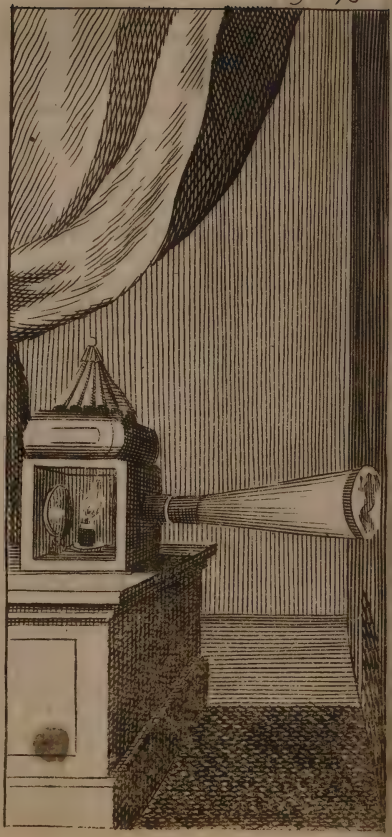
que les corps blancs déterminent ces corpuscules à se mouvoir d'une façon, & de ce que les corps noirs les déterminent d'une autre ; puisque la vision ne se fait que par la reflexion, ou l'émission des petits corps lumineux ou colorez, que l'objet envoie dans les yeux. Or le volume inébranlable de ces petits corps nous représente très-bien l'état de consistence des corpuscules *stagnans* dans l'air, malgré les vents & les tempêtes. Car enfin les atomes lumineux ne reçoivent point d'alteration par les mouvemens de l'air agité, & ces rayons, quelque vent qu'il fasse, ne se rompent, & ne se dissipent point dans l'espace qu'il y a entre l'objet, & les yeux. En effet, si cela arrivoit, nous verrions les objets agitez : ce qui n'arrive pourtant point, puisque nous voyons les objets aussi fixes dans la tempête, que dans le calme.

Ce n'est pas encore tout. Je dis que la différente détermination que les objets impriment à ces petits corps lumineux, qui se portent dans l'œil, fait qu'ils ne peuvent pas se confondre. Car s'ils se confondoient les uns avec les autres, un objet nous paroîtroit toûjours d'une seule couleur quoiqu'il en eût plusieurs.

Nous ne pouvons pas bien examiner ce qui se fait dans l'œil naturel, d'un homme vivant ; mais un œil artificiel peut servir à faire comprendre ce que je viens de dire. Au defaut d'œil artificiel dont M. Rohaut enseigne la construction, je vais donner ici la

Lan-





Lanterne magique, qui est admirable pour démontrer que ces corpuscules lumineux ; par la seule raison qu'ils sont poussez d'une maniere particuliere à chaque couleur de l'objet, ne se mêlent, & ne se confondent point, quoique les rayons & les essains de ces atomes se réünissent, se coupent, se croisent & se pénétrent même les uns & les autres au *foyer* des verres qui sont dans le tube de la *Lanterne magique*. Ils conservent tous si bien leur propre détermination, qu'ils vont peindre sur la muraille blanche le fantôme de l'objet avec toutes ses couleurs.

Lanterne magique.

La *Lanterne magique* est une machine d'Optique, & que l'on nomme *Magique*, sans doute à cause de ses effets prodigieux, & des spectres, & monstres affreux qu'elle fait voir, & que les personnes qui n'en savent pas le secret, attribuent à la magie, *M. Sturmius* l'apelle *mégalo-graphique*, parce qu'elle répréſente en grand des figures très-petites que l'on y met, & qu'elle fait, comme on dit, d'une mouche un éléphant.

Cette invention dont quelques-uns veulent que Salomon ait eu connoissance, est dûe à Roger Bacon Moine Anglois. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que cette machine a bien fait du bruit depuis quelque tems, & que *Sventerus* est le premier qui en a enseigné la construction dans un livre qu'il a donné au

public sous le titre de *Delicie Mathematice part. 6. propoſit.* 31.

Le corps de la Lanterne est de fer blanc. Elle est quarrée de huit pouces & demi de profondeur, & d'un pied & demi de haut. Il y a sur le derriere un miroir ardent de métail de 4. pouces de diametre & de 5. lignes de profondeur, avec une lampe dont le lumignon qui est de coton, doit être fort gros. On y met de l'huile d'olive, ou de l'esprit de vin. Le miroir & la lampe se peuvent avancer ou reculer par le moyen d'une couliſſe qui est au bas de la Lanterne.

Il y a sur le devant une ouverture ronde de trois pouces & demi, où l'on met quand on veut faire joüer la Lanterne, un tube de fer blanc de la même groſſeur, dans lequel il y a deux verres de la grandeur d'un peu plus de trois pouces, & travaillez de maniere à rendre les rayons convergens, & à groſſir beaucoup les objets.

Il y a entre le devant de la Lanterne & le tube, où sont enfermez les verres, une couliſſe, pour paſſer les chaſſis qui portent les petites figures, qu'on veut faire paroître en grand. Elles sont peintes avec des couleurs tranſparentes sur du verre, ou sur des morceaux de talc d'environ trois pouces de diametre. Il y a au haut de la Lanterne des soupiraux, afin que la fumée en sorte, & n'obſcurciſſe pas la lumiere, qui doit être bien vive pour faire un bel effet.

Voilà comme est faite celle que j'ai; & j'en

j'en donne ici la figure, qui la représente ouverte, afin qu'on en puisse remarquer le dedans.

Quand on veut se servir de la *Lanterne magique* on allume la lampe, & on obscurcit la chambre, où l'on veut donner ce spectacle, & vis à vis la Lanterne à 18. ou 20. pieds de distance, on tend sur la muraille un drap blanc, sur lequel les fantômes des objets se trouvent peints avec des couleurs très-belles, & d'une grandeur gigantesque & monstrueuse. Il ne tient pas à M. van Dale qu'on ne croie que la Pythonisse d'Endor n'ait fait voir le Prophete Samuel, au Roi Saul par cette maniere. Je dirai dans la suite quelque chose de cette chimére, que cet Auteur a publiée dans son *Traité des Oracles*.

Je sai bien qu'on peut pousser loin cet artifice, & en abuser aux dépens des personnes ignorantes & crédules, sur tout si ce manége, est conduit par un homme adroit. Un très-habile Mathématicien fit voir par cet art à Rodolphe II. Empereur ceux qui avoient tenu l'Empire Romain depuis Jule César jusqu'à Maurice, & cela se fit d'une maniere si vive, & si naturelle, que tous ceux qui furent présens à ce spectacle crûrent que cela ne s'étoit pû faire, que par le secours de la Magie, & de la Nécromantie.

Je vais démontrer, par des expériences qui coûteront moins à faire que celle de la Lanterne magique, que les rayons du Soleil, ou des autres corps lumineux ne se mêlent point.

Expérience.

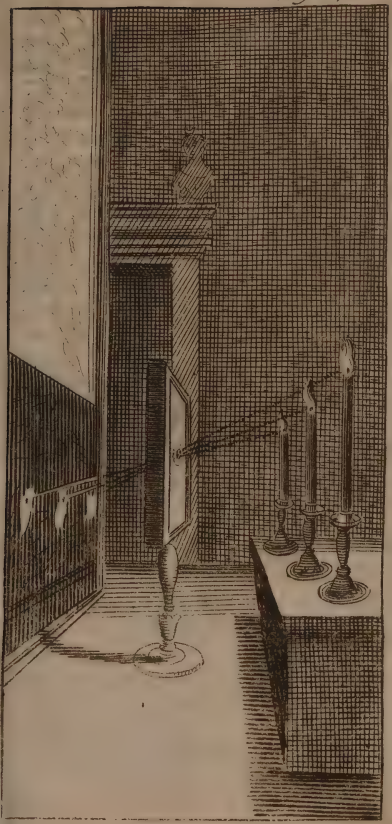
1. Aiez 3. corps lumineux, comme trois bougies allumées qui soient faites de 3. cires de couleur différente, afin que par la diversité des couleurs de la flamme, l'éxperience soit plus belle. Placez ces 3. bougies sur une même ligne en sorte qu'il y ait quelque distance entre elles. Opposez leur un grand quarré de bois ou de carte, au milieu duquel il y ait un petit trou; & ménagez la chose en sorte que derriere ce quarré il y ait une muraille blanche. Les rayons des trois corps passeront en ligne droite par le trou, où ils se réüniront, se couperont, & se croiseront par des angles qu'ils y feront, & s'iront enfin peindre avec leurs couleurs différentes sur la muraille blanche.

Quand les bougies ne seroient pas de couleur différente, pourvû qu'elles différent en grosseur, on ne laissera pas de faire la même expérience, & d'en tirer les mêmes conséquences. Il n'y a qu'à voir la figure, qui achevera de faire comprendre ce que je pourrois n'avoir pas expliqué suffisamment.

Il faut observer que cette expérience ne se fait que dans une chambre obscure, aussi bien que l'expérience suivante qui en a pris même le nom de *Chambre obscure*.

La Chambre obscure.

2. Si cette expérience se fait dans une chambre, qui donne sur un beau parterre, ou



ou dans une place publique, où il y ait beaucoup de gens, elle a quelque chose de ravissant, & qui tient de l'enchantement.

On fait donc un trou dans une muraille, qui ait vüe sur un jardin, ou sur un marché : on met dans ce trou une lentille de verre ; on peut se contenter d'un des verres de la lunette d'un vieillard : ensuite on obscurcit la chambre : après cela si on aproche du trou, où est ce verre une grande carte blanche, on voit tous les objets qui sont dans la place venir se peindre, & se placer sur cette carte ; & ces petits fantômes imitent tous les mêmes mouvemens qui sont dans les objets. On voit les oyseaux voler, & passer, les hommes aller, & venir, les fleurs avec tout l'émail de leurs couleurs, & tout cela est si proprement répréſenté, que si on avoit le tems de dessiner ce qu'on aperçoit sur la carte, on auroit des copies d'après nature tracées par la Nature même. Cette expérience se fait en plein jour.

Il ne faut pas tellement s'abandonner au plaisir de ce spectacle, qu'on ne se souvienne en même tems que tous ces rayons lumineux si distincts sur la carte se sont réünis, coupez, croisez, & pénétrez en passant au *foyer* de la lentille de verre, ce qui ne leur a point fait perdre leurs couleurs ni la détermination du mouvement que les objets leur avoient imprimée. Car enfin nos expériences tendent à instruire en divertissant.

Miroir ardent fait avec un glaçon.

3. Dans l'Histoire sacrée il est dit que Néhémie convertit une eau bourbeuse en feu. 2. Mach. 1. vers. 23. Et selon la Fable Prométhée déroba le feu du ciel, & l'aporta sur la terre. Mais voici une expérience où l'on fait quelque chose qui paroît aussi prodigieux. On tire du sein de la glace un feu qui brûle, & qui enflamme même de la poudre à canon. M. Mariorte de l'Académie Roiale des Sciences en a fait une épreuve qui lui a fort bien réüssi.

Il fit boüillir sur le feu de l'eau nette environ l'espace d'une demi heure, pour en faire évaporer la matiere aërienne, afin que la glace en fut plus transparente. Il exposa cette eau à un air très-froid. Elle gela: & la glace n'avoit aucunes bulles. Il mit cette glace dans un vaisseau concave sphérique; & aiant aproché du feu ce vaisseau, il fit fondre peu à peu la glace, jusqu'à ce qu'elle eût pris une figure convéxe-sphérique. Il en fit autant de l'autre côté; ce qui rendit le glaçon d'une figure convéxe assez uniforme; & par conséquent un *Miroir ardent* de glace. Il prit ce petit miroir par les deux bords avec un gand, afin que la chaleur de la main ne fit pas fondre ce glaçon si tôt; il l'exposa au soleil, & en fort peu de tems il fit brûler de la poudre fine qu'il avoit mise au foyer de ce miroir merveilleux.

Voilà

Voilà une expérience d'hyver ; mais en voici une d'été.

4. Si on expose au Soleil, quand il est bien chaud, comme en été depuis 9. heures du matin jusqu'à 3. heures après midi, une fiole de verre bien ronde, & pleine d'eau, elle mettra le feu à de la poudre fine qu'on aura placée au foyer de ce miroir ardent fait d'eau.

Ces deux derniéres expériences font voir bien clairement que les rayons du Soleil ne perdent rien de leur nature, en pénétrant & passant à travers les pores de l'eau & de la glace, & que les corpuscules ne se mêlent pas facilement avec l'air, ni même avec d'autres corps. Montrons présentement que si ce mêlange se fait, ce ne peut être qu'après un long-tems.

II. Ceux qui nous objectent que le déplacement des corpuscules qui sont stagnans dans l'air, à la maniére que l'huile surnage sur l'eau, est très-facile, n'ont jamais bien entendu ce qu'ils disent. Il n'y a qu'à les obliger de s'expliquer nettement, pour leur faire reconnoître leur erreur. En effet, si l'on a égard aux loix de l'*Hydrostatique*, on ne comprendra pas comment ces petits corps puissent jamais se mêler, ainsi qu'une goute d'eau se mêle avec une autre ; tant qu'on n'aura pas prouvé qu'ils sont de même pesanteur en pareil volume, que les particules de l'air.

Objection.

Mais, dit-on, si la piste du lievre s'efface si facilement sur le lieu où il a passé; pourquoi ne jugera-t'on pas la même chose des traces des voleurs, & des meurtriers fugitifs?

Réponse.

1. La piste du lievre ne se dissipe point si facilement qu'on se l'imagine ordinairement. Il est même surprenant que la piste d'un animal qui court si legérement, & qui foule si peu de tems l'herbe & la terre où il met le pié, y laisse un écoulement que les bons chiens de chasse sentiront quelquesfois deux jours après. *Siquidem*, dit le P. Lana, *canes illi etiam elapsa die integrâ à transitu feræ, ab effluvis illis afficiuntur, quæ terræ, vel gramini adhæsere tam brevi tempore, quàm erat illud, quo illa fera per transibat. De motu transpirat. lib. 2. cap. 2. Propos. 3. pag. 55.*

2. Quoique les chiens ne puissent pas démêler la bête, il ne s'ensuit pas que les corpuscules transpirez du lievre soient tout à fait dissipez. Il est bien vrai que ces écoulemens sont moins chauds, moins vifs & moins nombreux, à cause que les parties plus subtiles se sont envolées dans l'air supérieur; & que le chien qui agit machinalement, en est moins touché & moins émû. Mais un homme qui joint la reflexion à ses sensations, & qui s'est proposé de suivre un homme à la

piste,

piſte, ménage ce que ſes ſens lui découvrent, ſe dirige deſſus, & fait par raiſon, ſans ſe rebuter, ce que le chien ceſſe de faire dés lors que les écoulemens ne lui préſentent pas aſſez vivement l'odeur de la bête.

3. Quand ces écoulemens du lievre ſe diſſiperoient facilement, cela ne concluroit rien ſur le fait des écoulemens qui ſe font du corps d'un meurtrier fugitif. Car il y a bien à dire entre la grandeur du lievre, à celle du corps d'un homme. Mais outre cette diſproportion, il eſt encore certain que de tous les animaux l'homme eſt celui dont le ſang contient plus de ſels, & que *les bêtes ont peu d'eſprits animaux*, même par raport au volume de leur corps, comme l'a fort bien rémarqué M. Regis dans ſa Phyſique, liv. 7. part. 2. chap. 11. pag. 18. Et je puis encore ajoûter à cela, que de tous les hommes, ceux qui tranſpirent le plus; & chez qu'il ſe fait un plus grand dépériſſement d'eſprits animaux, eſt un ſcélérat fugitif, dont le cerveau furieuſement ébranlé par l'image de ſon crime & du ſupplice qu'il travaille à éviter, fait couler alors un flux abondant d'eſprits animaux dans tous les muſcles qui ſont deſtinez par l'inſtitution de la Nature à faire les mouvemens néceſſaires à ſa fuite.

4. Mais M. Boyle qui a étudié la Nature avec tant de ſoin & de travail, ne doute point que ſi une bête qui eſt bleſſée, laiſſe dans l'air une matiére dont il demeure imprégné durant pluſieurs heures, lors même qu'elle

court avec beaucoup de viteſſe enſorte que cela ſuffiſe aux chiens de chaſſe pour la trouver en quelque lieu qu'elle ſoit allée : il ne faut point non plus douter que d'autres écoulemens, quoique ſenſibles à peu de gens, ne puiſſent demeurer dans l'air, non-ſeulement une année, mais même deux ans. *Ac pauci, opinor, ſibi perſuaſiſſent ; quod fera vulnerata : dum ſubitò per gramina fertur curſu, iis adeò determinata, quanquam inviſibilia effluvia, imprimere poſſit, quæ ad multas horas ita aërem impregnant, ut eorum beneficio una aliqua celerrima & non viſa fera indagari poſſit, niſi canes eſſent venatici, in quorum odoratus organa peculiariter ita diſpoſita operari apta eſſent. Mirabile profectò eſt longo tempore (integro forte anno, vel biennio remanere in aëre poſſe talia effluvia ..... Boyle ſuſpicion. Coſmic. circa rerum qualit. pag. 2.*

On aura beau dire cela, il ſe trouvera des gens qui n'en croiront rien, & qui traiteront de viſion & de chimére ce que M. Boyle n'a pourtant avancé qu'après un très-ſerieux examen. Mais il faut forcer ces incrédules de ſe rendre à la vérité ; c'eſt ce que je vais faire par les faits ſuivans, où l'on verra que les corpuſcules répandus dans l'air ſe conſervent très long-tems.

1. *Foreſtus* raconte que des atomes peſtiférez ſe conſerverent long-tems dans une toile d'araignée *lib. 6. obſervat. 22.*

2. *Alexander Benedictus* écrit qu'un matelas aiant malheureuſement gardé une vapeur de

de peſte, pour avoir été remué aſſez légérement, empeſta & fit mourir ceux qui ſe trouverent preſens.

3. Sennert raporte qu'étant en 1642. à Breſlaw ville de Bohéme & Capitale de la Siléſie, dans le tems que la peſte y tua ſix mille perſonnes en près de ſix mois, il arriva que quatorze ans après un linge plié où la peſte étoit reſtée enfermée, aiant été porté de cette ville là dans une autre, y excita une peſte ſi furieuſe, qu'elle s'étendit même dans les villages voiſins, où beaucoup de perſonnes moururent. *lib. 4. de febrib. cap. 3.*

4. *Trincavellus* récite un exemple terrible de la force avec laquelle les corpuſcules contagieux ſe défendent contre les mouvemens de l'air. Il dit qu'une peſte qui fit mourir dix mille perſonnes, prit ſon origine dans des cordes dont on s'étoit ſervi autrefois à deſcendre les corps morts des peſtiférez dans leurs ſépulcres. *lib. 3. conſ. 17.*

Ces exemples ont fait conjecturer à M. Boyle que 20. jours ſont trop peu, pour diſſiper l'air de la peſte, quoique les Médecins aient coûtume de n'en pas marquer davantage. Cela peut pourtant quelquefois ſuffire pour purifier des choſes qui ſont expoſées à un grand air. Cependant il cite un exemple qui prouve que ce n'eſt pas toûjours aſſez.

5. Il nous dit après Diemerbroeck que ce ſavant homme aiant touché du pié à un peu de paille qui étoit dans ſon jardin, & ſur laquelle il y avoit plus de huit mois qu'un valet

malade de la peste étoit resté quelques heures, il aperçût aussi-tôt les vapeurs de la peste s'attacher à son pié, & y former une pustule très-douloureuse, qui devint un charbon pestilentiel: quoique, ajoûte-t'il, cette paille eût été durant 8. mois exposée à l'air, au vent, à la pluie, à la neige & à la gelée. *Mirum tamen est hoc contagium tantopere in prædicto stramine potuisse subsistinere, utpote quòd totâ hyeme, ventis & pluviis; nivibus & frigori expositum fuisset. lib. 4. de peste.* Et raporté par M. Boyle à la fin de son Traité, *de mira subtil. effluv. pag. 20.*

6. Et M. Boyle ajoûte à cela que, quoique ceux qui parfument les gands y mettent peu de matiére odoriférante, cependant il a gardé une paire de gands d'Espagne durant 29. ans, dont il s'étoit même servi souvent, qui parfumoient tout ce qu'il touchoit, & qui pourtant au bout de ce tems-là exhaloient une odeur si vive, qu'il n'y a point de doute qu'elle ne puisse encore durer plusieurs années; tant il est vrai que, lors que la matiére subtile est une fois inhérente en un lieu, elle ne s'en détache pas facilement.

Tout ce que j'ai dit jusques ici sur ces corpuscules qui nagent dans le liquide de l'air, ne regarde que les voleurs & les meurtriers fugitifs: car enfin on n'aura pas de peine à se figurer qu'il y a toûjours des vapeurs sur les sources d'eau, & des exhalaisons sur les miniéres, puisqu'elles en exhalent incessamment. Ainsi je croi qu'on aura moins de difficulté

culté à comprendre comment Jaques Aymar peut suivre un meurtrier ou un voleur longtems après sa fuite.

Difficulté.

On demande comment les corpuscules des meurtriers de Lyon ont pû demeurer sur la riviére & sur la mer, où rien ne paroît propre à les tenir arrêtez.

Réponse.

Il ne faut pas s'imaginer que ces corpuscules qui nagent dans l'air aient besoin d'un *sujet d'inhérence* pour s'y attacher, afin que le vent ne les emporte pas. C'est par les loix inviolables de la Nature qu'ils sont *stagnans* dans la basse région de l'air. Ils ne peuvent ni s'élever, ni s'abaisser; tant qu'il ne seront pas ou plus légers, ou plus pesans en pareil volume que l'air, dans lequel ils roulent. Ils nagent, & se balancent comme l'air sur l'eau; sans qu'il soit nécessaire que quelque chose les retienne dans la région où ils sont; puisque la qualité de leur nature, particuliere les y retient, & qu'il faut qu'ils en changent, avant qu'ils puissent changer de demeure. Je finis ce Chapitre, de peur qu'on ne se plaigne que je ne veux rien laisser à faire à l'esprit de ceux qui liront ce Traité. Mais comme un savant m'a proposé cette difficulté de la part d'une personne très-illustre par son bel esprit, par sa vertu & par son rang, j'ai crû qu'elle pourroit bien faire encore plus d'embarras à d'autres,

tres, & que je devois par conséquent l'éclaircir.

Chapitre XIII.

Pourquoi la Baguette Divinatoire ne tourne pas entre les mains de tout le monde. A quoi sert la Baguette, si la vertu vient de celui qui la tient?

Ceux qui ne peuvent croire que le mouvement de la Baguette soit une chose naturelle & qui font entrer le démon sur la scene pour lui faire joüer son rôle, s'imaginent bien avoir ici cause gagnée. C'est ici où ils enflent leur stile, & où ils paroissent tout triomfans. On auroit peine à soûtenir contre leurs déclamations, & à ne se pas laisser emporter à la rapidité de leurs mouvemens, si l'on ne savoit pas distinguer une figure de rethorique d'avec un raisonnement. Le P. Malebranche qui est bien plus modéré, raisonne, & s'exprime en ces termes: *Il me paroit clair*, dit-il, *que, qui que ce soit qui tienne la Baguette, de quelque maniere qu'on la tienne, quand même on la tiendroit avec des tenailles, elle devroit se pancher également, de même que l'aimant agit également sur le fer, qui que ce soit qui le tienne, & qui s'en aproche. Que si on prétend que le tempérament contribue à l'action de la Baguette (car les deffenseurs de ces folies croient avoir droit de dire tout ce qu'il leur plaît) qu'ils expliquent eux-mêmes ce qu'ils veu-*

veulent dire par le mot de tempérament; qu'ils faſſent une objection intelligible, & on tâchera de leur répondre. Lettre du P. Malebranche inſérée dans le Mercure Galant du mois de Janvier 1693. pag. 50. & 60.

I. Il eſt bien facile de ſatisfaire à ce que le P. Malebranche ſouhaite, & de s'expliquer clairement.

1. Il eſt vrai que l'aimant agit également ſur le fer, qui que ce ſoit qui le tienne; parce que l'aimant eſt la cauſe totale de cette action. Mais il n'en eſt pas ainſi du mouvement de la Baguette. Il eſt produit en partie par les corpuſcules qui s'élevent des ſources, & des miniéres, & en partie par la diſpoſition de la perſonne qui la tient. Il n'y a point de doute que ſi les ſeules vapeurs qui s'élevent de la terre faiſoient mouvoir la Baguette, elle devroit tourner également entre les mains de qui que ce ſoit. Voilà qui eſt *intelligible.*

2. Il eſt encore *intelligible* que ces vapeurs de la terre, agiront ſur certaines perſonnes, qui y ſeront fort ſenſibles; pendant qu'il y en aura d'autres qui n'en ſeront nullement émües; parce que la contexture de leurs fibres eſt telle, qu'elle ne laiſſe point de pores proportionnez au volume, & à la figure de ces atomes volatils qui ſe tranſpirent des ſources, des miniéres, & même du corps des voleurs, & des meurtriers.

C'eſt ainſi qu'après avoir apris de Gilbert Anglois qu'il y a une atmoſphére de matiére magnétique qui envelope la terre, & qui coule

le du septentrion au midi, & du midi au septentrion, nous avons découvert que cette matiére ne s'imprégnoit pas également dans toutes sortes de corps. En effet, si on forge deux verges, l'une de fer & l'autre d'argent, & qu'on les laisse refroidir, de maniere que leurs extrémitez répondent au septentrion & au midi; on trouvera que cette matiére subtile n'a point agi sur la verge d'argent, pendant qu'elle a tellement imprégné la verge de fer, que si on la suspend sur un pivot, ou avec un filet, elle se remettra toûjours dans la même situation, où elle étoit, quand elle s'est refroidie.

3. Il y a des dispositions dans certains animaux qui les rendent sensibles au choc de certains petits corps par lesquels d'autres animaux ne sont nullement touchez ni émûs. N'est-ce pas pourquoi les corpuscules du lievre restez sur sa piste frapent extrémement un chien de chasse, & l'animent, lors qu'ils ne font rien de semblable sur un chien d'une autre espéce. Il y a des chiens qui ne chassent qu'au loup. Il y en a de particuliers pour le sanglier, pour le cerf, pour les renards, & pour le menu gibier. Il y a pareillement des gens que l'odeur du musc entête; & il y en a qui bien loin d'en être nullement incommodez, le flairent avec plaisir. Pourquoi le P. Malebranche veut-il que ce qui produit un certain effet entre les mains d'une personne doive faire également la même chose entre les mains de qui que ce soit? A propos de l'ai-

l'aimant, ce célébre Philosophe seroit bien étonné, si on lui faisoit voir qu'une pierre d'aimant ne fait pas également la même chose entre les mains de tout le monde ? si cela est ainsi ; que déviendra cette riche comparaison de l'aimant & de la Baguette par laquelle il croyoit si solidement acabler les *defenseurs de ces folies*. Cependant il est certain que, quand on tient l'aimant avec des mains bien chaudes, on expérimente qu'il a plus de peine à porter le poids dont on a coûtume de le charger : d'où naissent ces bizarreries dans les expériences, qui surprennent, & chagrinent quelquefois, & qui sembleroient persuader que l'aimant n'est pas le même, parce qu'on lui trouve moins de vertu, quoi que peu de tems après quand les mains sont plus temperées, il fasse son effet ordinaire.

Cette espéce de syncope, ou de défaillance qui arrive à l'aimant dans des mains trop chaudes vient de la dissipation de ses esprits magnétiques qui sont dérangez, & écartez par les corpuscules les plus subtils de la transpiration insensible des mains. Car enfin il faut observer que cette émission de matiére transpirée se fait, dit M. Boyle, avec autant de violence que le petit plomb qui sort d'un fusil, & qui va percer un oyseau.

C'est ainsi que les corpuscules froids, & humides du sérein, qui tombent lorsque le Soleil se retire, sont fort sensibles aux personnes délicates, & âgées. Il y a des gens qui ne peuvent souffrir le choc de ces petits

corps.

corps. Il leur semble que ce sont de petits marteaux qui frappent leur tête & leur corps. Au contraire les jeunes gens, & ceux qui sont d'un tempérament fort ne s'en aperçoivent presque pas. Car, dit M. Digby, le boüillonnement de leur sang, & la chaleur de leur complexion pouſſent hors d'eux abondance d'esprits, lesquels étant plus forts que les corpuscules du sérein, les repouſſent & les empêchent d'agir avec un si grand effet sur les jeunes gens, qu'ils sont sur ceux qui étant refroidis par l'âge n'en sont pas garantis par l'émanation des esprits qui sortent d'eux; parce qu'encore que cette émiſſion soit abondante, elle ne se fait pas d'une maniére si forte, & si vigoureuse. C'est la même raison pourquoi il y a bien des gens qui ne prennent pas les maladies contagieuses, & qui s'en garantiſſent par le moyen d'une transpiration forte & abondante.

Il me semble que voilà déja beaucoup de chemin fait; & qu'en montrant, comme il y a des gens qui sont sensibles aux impreſſions des corpuscules répandus dans l'air; & comme il y en a d'autres d'une contexture de fibres telle qu'ils n'en sont nullement touchez ni pénétrez, j'ai donné en même tems la raison pourquoi la Baguette Divinatoire ne tourne pas également entre les mains de tout le monde. Cela n'a pas presque besoin d'aplication. Je dis donc que ceux chez qui il se fait une transpiration de matiére groſſiére, roide, & abondante, ne peuvent voir

tour-

tourner la Baguette entre leurs mains, parce que ces corpuscules de la transpiration, étant poussez, selon l'expression de M. Boyle, *avec autant de violence que le petit plomb qui sort d'un fusil, & qui va percer un oyseau*, rompent, écartent le volume, ou la colonne de vapeurs, d'exhalaisons, & de fumées qu'exhalent les sources, les miniéres, & les criminels fugitifs.

Et si ces vapeurs avoient déja pénétré la Baguette, elles en seroient repoussées, & chassées par les corpuscules de la transpiration des mains; parce qu'ils sont supérieurs par leur quantité, & par leur mouvement.

Je veux à mon tour expliquer cet effet par un autre effet tout semblable, qui fortifie tout à fait mon systéme. Si une verge de fer suspendüe par le milieu avec un filet vient à toucher de sa pointe le pole d'un bon aimant; quoiqu'elle ait été aimantée déja d'un autre sens, elle perd sa premiere impression, & en prend une nouvelle, & toute contraire. Pourquoi cela? c'est que la grande quantité de matiére magnétique, qui sort avec impétuosité de la Pierre, contraint celle qui ne passe qu'en petite quantité par les pores de la verge de fer, de rebrousser chemin, & de se mouvoir à contre-sens de ce qu'elle se mouvoit auparavant, *à quoi contribüe la soupleſſe des parties du fer, qui se plient assez aisément, pour ne se pas opposer à la nouvelle détermination de la matiére Magnétique. Rohaut Physiq. 3. part. chap. 8. nom.*

nom. 53. *pag.* 215. La transpiration forte & abondante de la main produit le même effet sur la verge de Coudrier : elle en chasse les corpuscules des fumées qui s'étoient insinuez entre les fibres, & dans les pores du bois. M. de Saint Romain Médecin avoit bien compris cela. Il dit en effet que *la difficulté est touchant la main qui tient la Baguette, car toute main n'y est pas bonne ..... Au regard de la main, il est certain que les mains étant aussi différentes que les personnes, les esprits qui en sortent, sont aussi différens que les mains. Ainsi il ne faut pas s'étonner, s'il y a des esprits qui retiennent la Baguette, & empêchent ce mouvement, & qui sortent des mains de l'un, & ne sortent pas des mains de l'autre.* Science naturelle 1. part. chap. 8. pag. 43.

Ce que l'on dit ici sur la rapidité de ces corpuscules de la transpiration, qui rompent le volume des fumées surquoi la Baguette tourneroit, n'est point une imagination : puisque M. Boyle après avoir comparé ces corpuscules à des grains de plomb qui sortent d'un fusil, il dit encore qu'il s'en faut imaginer ce que nous voyons de ce vent vaporeux, qui sort d'une Æolipile dans le tems qu'elle est plus échauffée ; & qu'elle pousse ce vent avec tant de force, qu'une grosse buche de bois même le plus solide, est toute embrasée & détruite en moins de rien.

Aparemment que le P. Kirker transpiroit ainsi rudement, & abondamment ; lui qui dé-

déclare qu'il a plusieurs fois fait essay de cette Baguette sur de l'or, & de l'argent; mais qu'il a toûjours remarqué qu'il n'avoit aucun talent pour cette opération : *Certe ego sæpius hujus rei supra metallica corpora auri, & argenti, experimentum sumens, semper spe meâ frustratus sum. Mund. subterran. lib.* x. *sect.* 2. *cap.* 7. *pag.* 200. Ce savant homme avoit vû des gens qui avoient ce don de la nature. Le P. Déchales Jésuite nous assûre qu'il en a vû faire l'expérience à un Gentilhomme, qui en sa présence avoit trouvé de l'argent caché exprès, & qui par le moyen de la même Baguette trouvoit à coup sûr des sources d'eau : *semel enim pecunias in terram abscondi de industriâ quæ ab aliquo Nobili me præsente ramo coryli inventæ sunt. Mund. Mathematic. tract. xv. de fontib. propositi. pag.* 100.

Tout cela est assez intelligible, & donne raison pourquoi la Baguette ne tourne pas également dans les mains de tout le monde: & c'est ce que le P. Malebranche souhaitoit qu'on expliquât intelligiblement.

II. Mais il n'est pas si aisé de dire précisement de quel tempérament il faut être, pour avoir une disposition telle que celle de Jaques Aymar. On peut bien connoître que telle & telle chose ne produisent pas un certain effet, mais il est bien difficile d'en spécifier la cause prochaine & immédiate. C'est beaucoup dans une matiére si obscure d'avoir trouvé les causes moyennes. *Fracastorius* dit positivement

vement qu'il ne faut pas se hazarder à démontrer ses causes très-prochaines & les analogies propres & particuliéres de certains effets merveilleux avec leurs causes : *Particulares autem & proprias analogias ..... non prudentis est inquirere. De contag. lib. 1. cap. 8.* Je ne m'embarquerois pas dans une explication si pénible, si nous n'étions pas dans un tems où chacun s'interesse à perfectionner la science naturelle à quelque prix que ce soit ; & si je ne savois qu'on est prévenu en faveur de ceux qui font quelques efforts, pour développer les causes que l'on n'a point connües jusques ici.

J'ai remarqué que tous ceux qui ont la faculté de se servir de la Baguette Divinatoire, sont gens d'une assez bonne complexion, ni gras, ni maigres, dont la peau est douce, & les chers assez fermes. Leur sang est loüable, la fermentation s'en fait d'une maniére tranquille, & il se porte dans les parties par une juste distribution & par une circulation toûjours égale & très-naturelle. Or comme l'effet des souffres volatils est d'envelopper les sels acres & acides du sang qui le feroient aigrir, fermenter & circuler avec trop de violence, je conclus que le sang de ces personnes là doit contenir plus de souffres volatils, que de sels acres & acides.

Ce n'est pas tout : je dis que si le sang, lorsqu'il est loüable, est la cause prochaine & immédiate du mouvement reglé du pouls. Il faut que le même sang soit la cause du dére-

réglement qu'on y remarque dans les symptômes dont Jaques Aymar est agité, quand sa Baguette s'incline sur quelque chose. On fait que son pouls s'éléve alors comme dans une grosse fiévre, & j'aprens tous les jours de cent endroits que ceux qui sont sensibles au choc des corpuscules dont se forment les vapeurs & les exhalaisons métalliques, sont pris subitement d'une espéce de fiévre, du moment qu'ils se trouvent dans des lieux où il y a des métaux.

Il faut donc que ces vapeurs des sources, ces exhalaisons des métaux, & ces fumées de la transpiration soient des espéces de sels acres & acides qui se mêlant par la respiration dans le sang, le font fermenter excessivement, & causent une circulation violente, par laquelle Jaques Aymar tombe dans ces affoiblissemens & ces maux de cœur dont il se ressent même long-tems.

Cette effervescence qui se fait si subitement dans le sang, cause non-seulement les mêmes symptômes que la fiévre, mais elle est encore une véritable fiévre. En effet, Willis dit que la fiévre n'est autre chose qu'une fermentation & une effervescence excessive qui se fait dans le sang & dans les humeurs: *Febris est fermentatio seu effervescentia immodica sanguini & humoribus inducta. De febrib. cap. 1. pag. 65. Tom. 1.* Ainsi, quand Jaques Aymar suit un voleur ou un meurtrier, il a le pouls élevé, il ressent un feu dans ses entrailles, il souffre des maux de

tête,

tête, & en un mot il éprouve tout ce qui se passe durant un accés de fiévre; & il expérimente ensuite l'épuisement, la lassitude; & tout ce qui suit un accés de fiévre très-violent.

Cette fiévre accidentelle dure presque tout le reste du jour, c'est à dire, jusqu'à ce que les corpuscules acres qui se sont insinuez dans le sang par la respiration insensible, en soient chassez par cette *explosion* que produit la transpiration insensible: ce qui se fait facilement, parce que la source de ce ferment étant extérieure & dans l'air, il suffit de sortir de cette atmosphére, & de respirer un air plus pur, afin que le sang se décharge de cette matiére acide par les mêmes pores qui l'ont introduite dans les veines & dans les artéres.

C'est ce subit changement qui se fait si violemment au dedans de lui-même, qui l'avertit qu'il est dans l'atmosphére des vapeurs, des exhalaisons & des fumées. Quand ce dérangement intérieur est grand & bien sensible, il dirige suffisamment Jaques Aymar, & alors il n'a pas besoin de la Baguette, qui ne lui sert que quand il n'est émû intérieurement que d'une maniére foible & équivoque.

Cette circulation précipitée du sang est si violente dans quelques-uns, que, quand ils sont une fois dans cette émotion qui dure assez long-tems, ils ne peuvent point passer à une seconde expérience; parce que le nouveau volume de corpuscules qu'ils rencontreroient,

roient, n'ajoûtant rien à la fermentation de leur sang, ne leur deviendroit pas sensible.

On peut voir par là pourquoi la Baguette Divinatoire ne tourne pas quelquefois entre les mains de la même personne qui l'a employée souvent avec succés. Car il peut arriver qu'il se dérangera quelque chose dans sa constitution, & que son sang se fermentera avec plus de violence ; soit parce qu'il sera survenu des sels acres & acides par les alimens ou par la respiration de l'air ; soit peut être à cause que les souffres volatils qui y dominoient auparavant, & qui envelopoient & reprimoient l'action de ces sels, ont été dissipez par un travail trop violeut, par des veilles, par l'étude ou autrement ; en sorte que ces sels acides étant dévelopez aigrissent le sang, & le font circuler avec précipitation. D'où il arrive qu'il se fait alors une transpiration par les pores d'une matiére grossiére, acre, roide, qui passant des mains dans les interstices du Coudrier, y fait rebrousser chemin aux vapeurs & aux exhalaisons des eaux & des métaux, & l'empêchent de se mouvoir. Voilà pourquoi il peut arriver quelquefois que la Baguette demeurera immobile sur les eaux & sur les métaux dans les mains d'un homme, à qui elle tournoit cinq ou six heures auparavant. Voilà encore pourquoi il y a des gens entre les mains de qui la Baguette ne peut jamais tourner.

Ainsi Jaques Aymar est d'un bon temperament. Il transpire & respire beaucoup. La

contexture des fibres de son corps doit avoir laissé des pores fort propres à l'insinuation des corpuscules étrangers qui se mêlent avec son sang, lorsque, de loüable qu'il étoit, il vient à se fermenter & à s'enflammer. Durant cette fermentation si violente il se transpire de ses mains sur la Baguette une partie des vapeurs métalliques, ou d'un autre genre qu'il avoit respirées; de maniére que cette Baguette étant pénétrée de cette matiére fluide, devient disposée à se laisser attirer, & à s'imbiber plus facilement des corpuscules qui sont restés dans l'air sur les eaux, sur les métaux, & sur les traces des criminels. C'est ainsi qu'une bougie qui est nouvellement éteinte, attire par les petites particules du feu restez au lumignon, la flamme d'une autre bougie allumée que l'on en aproche.

Peut on nier cette analogie & cette convenance qui se trouve entre certains corpuscules & certains pores? N'est-ce pas ce qui fait que certaines maladies répandües dans l'air n'attaquent quelquefois que les petits enfans, ne tombent que sur certains bestiaux, & ne frapent même que certaines parties du corps? C'est pourquoi *Fracastorius* dit que chaque agent ne peut pas déploier sa vertu indifféremment sur toutes sortes de sujets, & qu'il ne peut se faire sentir que sur ce qui conserve quelque analogie avec lui. *Non omnia agunt in omnia, sed certa in certa solùm quæ analoga dicuntur. Lib. 1. de contag. cap. 8.*

N'y

N'y a t'il pas, dit M. Boyle, des hommes d'un *certain tempérament particulier*, qui après avoir été une fois frapez & pénétrez des corpuscules de la peste, en contractent une extréme facilité à s'en laisser imprégner de nouveau? Tant il est donc vrai qu'il y a un tempérament qui rend beaucoup plus susceptible des impressions que font les petits corps répandus dans l'air: *Tunc tamen cum incidunt in homines peculiaris alicujus temperamenti, qui peste quondam correpti singularem quandam dispositionem nacti sint, quæ pestiferorum effluviorum operationibus facit obnoxios..... Suspicion. cosmic. circa rerum qualit. pag.* 2.

Mais pourquoi ne veut-on pas qu'il y ait des gens qui ont les organes du toucher plus subtils qu'on ne les a ordinairement; puisqu'il y a des hommes qui voient plus loin, & qui entendent mieux que d'autres? Certainement il faut avoüer que cela est très-possible, & qu'on en trouveroit sans doute plusieurs exemples, si on les cherchoit avec soin. Les chiens de chasse n'ont-ils pas le nez beaucoup plus fin que la plûpart des autres chiens?

Suétone témoigne que Tibére voyoit de nuit comme les chats.

Aulu-Gelle parle de peuples qui voyoient mieux de nuit que du jour. *lib.* 9. *cap.* 4.

Pline raporte après Varron & Ciceron qu'un certain Strabon avoit la vüe si prodigieusement forte, que du tems de la guerre de Carthage d'un Cap de Sicile qu'on nomme

aujourd'hui *il Capo Boco*, il voyoit & comptoit les Navires qui composoient l'armée navale des Carthaginois dans un Cap d'Afrique distant de 135. milles, & selon M. Baudrand, de 160. milles, c'est à dire, de 54. lieües de France. Pline *lib. 7. cap. 91.*

Il en est de même des autres sens. Il y a de certaines gens qui les ont plus subtils & plus délicats que le reste des hommes. *Levinus Lemnius* parle d'un Payſan d'Anvers qui fut entêté par les odeurs qu'il respira dans la boutique d'un Droguiſte, & cela alla si loin qu'il tomba en foibleſſe, & fut privé de toute connoiſſance. *De occult. natural. miraculis lib. 2. cap. 9. pag. 167.*

Et nous avons déja vû ce que M. Boyle nous aprend d'un Médecin de ſes amis, qui étant pris de la fiévre devint d'une oüie ſi délicate, qu'il entendoit très-diſtinctement ce qui ſe diſoit aſſez loin de lui, quoique ceux qui étoient préſens, n'y entendiſſent rien.

Il y a donc des gens qui ont la vüe, l'oüie & l'odorat d'une vivacité extraordinaire: il ſemble même que la fiévre contribüe à rendre les ſens plus vifs & plus propres pour une exacte ſenſation. Pourquoi donc ne dirons nous pas qu'il peut auſſi ſe trouver des perſonnes qui ont le ſentiment du toucher beaucoup plus fin & plus exact qu'on ne l'a ordinairement? Pourquoi Jaques Aymar ne peut-il pas avoir pour la ſenſation qui ſe fait par l'organe du toucher, ce que tant d'autres ont pour la ſenſation que produiſent les

objets

objets sur la retine, le son sur le tympan, & les odeurs sur les nerfs *olfactoires*? Il n'y a rien d'incroiable dans tout cela.

Pourquoi les vapeurs, & les exhalaisons qui sont répandües dans l'air ne feront-elles pas sur le corps de certaines gens ce qu'elles font sur les diverses substances dont on fait les *Hygrométres*, les *Barométres*, & les *Thermométres*, & sur tant d'autres matiéres dures, & compactes, que l'air humide pénétre, & enfle très-sensiblement? Pourquoi ne veut-on pas qu'il y ait des corps d'une constitution extraordinaire; puisque dans tous les tems on a vû des hommes qui avoient quelque chose de singulier par dessus les autres? S. Augustin dit: *Moi-même j'ai vû un homme qui suoit quand il vouloit: tout le monde sçait qu'il y en a qui pleurent quand ils veulent, & autant qu'ils veulent. Mais voici*, ajoûte S. Augustin, *une chose bien plus incroiable qui s'est passée depuis peu, & dont la plûpart de nos Freres sont témoins. Il y avoit un Prêtre de l'Eglise de Calame nommé Restitut, qui toutes les fois qu'il vouloit, s'alienoit tellement l'esprit, quand on contrefaisoit devant lui la voix d'une personne qui se plaint, qu'il demeuroit étendu par terre comme mort, & non-seulement ne sentoit pas quand on le pinçoit, ou qu'on le piquoit, mais non pas même quand on le brûloit. Or pour montrer que son corps ne demeuroit ainsi immobile, que, parce qu'il étoit privé de tout sentiment, c'est qu'il n'avoit plus du tout de respiration non plus*

qu'un mort. Il disoit néanmoins que, quand on parloit fort haut, il entendoit comme des voix qui venoient de loin. Tant il est vrai qu'il y en a qui accoûtument leurs corps à des choses extraordinaires. De Civitate Dei libr. 14. cap. 24.

Rien peut-être n'est plus admirable que le caprice de ceux qui se mêlent d'expliquer défavorablement les dons de la Nature que l'expérience a découvert dans le Payſan du Dauphiné. Ils se gendarment, ils se récrient, & en l'accusant de sortilege ils tombent dans des mouvemens plus convulsifs, que ceux qu'il expérimente sur le lieu d'un assassinat. C'est véritablement une merveille de voir l'inquiétude & le chagrin qu'on a si bien répréſentez sur ce sujet dans la *Lettre sur le Devin de Lyon*, insérée au Mercure Galand de Janvier 1693. pag. 275. &c. Ils s'y rangent, disent-ils, par une sage précaution du côté du soupçon. Ils aiment mieux accuſer Aymar de magie, que de le croire homme de bien. Ils prétendent même que cela importe à la religion. Ils ne peuvent pas se figurer qu'il ait pû sans diablerie suivre, & démêler la piste d'un scélérat fugitif. Plus ils y pensent, & plus ils se confirment dans la penſée, qu'ils ont, que cela n'est pas naturel. Et ils ont même assûré, qu'ils n'en reviendront jamais. Voilà qui est fait. Et je croi qu'ils s'en tiendront en effet à leur parole, quelque éclairciſſement qu'on leur puiſſe donner; & dans la préparation d'esprit

d'esprit où ils témoignent être, on leur parleroit raison fort inutilement. Il faut que l'Etoile d'Aymar, comme on dit, soit bien malheureuse; puisqu'on lui fait un crime d'un discernement qui lui est commun avec la plûpart de Negres, & sur quoi on ne les a jamais accusez de s'entendre avec le diable.

Après tout, ce n'est pas une chose si nouvelle, que certains hommes soient d'un temperament propre à avoir des sensations plus vives qu'on ne les a ordinairement. Chacun peut voir dans l'histoire des Antilles que les Negres ont l'odorat si subtil, qu'ils distinguent les vestiges d'un Negre, d'un Espagnol, ou d'un François, en sentant seulement la place, où ils ont marché. Et M. de la Mothe le Vayer dit que les guides dont on se sert pour passer les mers de sable, & les deserts d'Afrique, *trouvent les chemins en flairant le terrein. Physique du Prince chap. 26. pag. 998.*

III. Il nous reste à dire à quoi sert la Baguette, si la vertu vient toute de l'homme. Il est certain que si l'impression des vapeurs étoit toûjours également forte, & sensible, on pourroit se passer de Baguette, & juger par la seule sensation du toucher, si l'on suit bien le meurtrier, ou si l'on s'écarte de la route. Je connois un homme qui trouve sans Baguette l'argent qu'on a caché dans terre. Les seuls écoulemens métalliques l'imprégnent si fort, qu'il sent son pouls s'élever, & son cœur s'affoiblir jusqu'à le faire vomir avec des violences terribles.

Mais quand l'impreſſion eſt foible, & qu'on ſe ſent peu ému ; on a recours à la Baguette, qui eſt dirigée par ces corpuſcules inviſibles, & qui fait ſentir par ſon mouvement, ce que l'on ne découvriroit point par la ſeule voye de ſa ſenſation du toucher. Ceſt ainſi qu'un Microſcope fait voir, en aidant la Nature ce que jamais l'œil humain n'avoit vû. C'eſt ainſi qu'une lunette d'aproche découvre dans le Ciel des Etoiles qu'on n'auroit jamais vües ſans le ſecours de ce merveilleux inſtrument.

La Baguette eſt donc un ſecours, pour aſſûrer ce que la ſenſation indique confuſement. Il en eſt comme d'un homme qui en pleine campagne ne ſait pas de quel côté du monde le vent vient. Par une ſenſation confuſe il augure qu'il vient de devant lui, mais parce que le vent eſt foible, il n'en a qu'une legére préſomption. Il attache au bout de ſa canne un petit morceau de papier en forme de giroüette, il l'expoſa au vent, & connoît par là certainement d'où le vent vient.

Expérience.

On s'en peut encore aſſûrer par une autre maniére. On tient un moment le doigt du milieu dans ſa bouche ; enſuite on l'expoſe à l'air. Et alors on ſent le long de ſon doigt, dont la chaleur ouvre les pores, une petite colomne d'air froid, qui le choque du côté d'où le vent vient. Il en eſt ainſi de la Baguette. Quand l'on n'expérimente qu'un ſentiment

leger,

leger, & confus de la présence des vapeurs, & des exhalaisons, la Baguette est une aide pour s'en assûrer, & pour se diriger.

Mais cela est si bien expliqué dans la lettre écrite de Lyon à M. l'Abbé Bignon, qu'on se fera sans doute un plaisir de voir, comment on en a raisonné dans le lieu, où la chose a parû avec tant d'éclat. *La Baguette dont on se sert, est faite ordinairement en fourchette; que l'on tient par les deux bouts: on peut cependant se servir d'une simple, & la tenir dans ses mains un peu ployée en arc, afin qu'elle tourne plus promptement: Quand elle ne seroit pas ployée, ou que même on ne la tiendroit que dans une main, elle ne laisseroit pas de tourner, mais plus insensiblement .... Dans le cas où les mouvemens sont vifs, par exemple, dans les assassinats, on peut se passer de Baguette, pour suivre les meurtriers, & l'on se sent assez averti par le mouvement, & l'agitation intérieure; mais dans les cas, où cette agitation intérieure n'est pas assez sensible, comme quand on veut trouver de l'argent, la Baguette est nécessaire, pour manifester ce qui n'est pas assez connu; & à parler proprement c'est elle qui sonne l'heure. Il faut néanmoins encore remarquer, qu'il y a des personnes qui s'en passent plûtôt que d'autres, c'est à dire, ceux en qui l'impression des esprits étrangers est plus forte. Car ceux sur lesquels elle est moins forte, ne sentent pas assez de mouvement & d'agitation pour être déterminez intérieurement, & ils ont besoin de ce signe extérieur, qui les détermine.*

Ainsi la Baguette Divinatoire n'est que l'organe, le véhicule, & l'instrument par lesquels on s'assûre de la présence des corpuscules qui s'élevent des sources d'eau, des miniéres, & de dessus les pas des criminels fugitifs. Elle n'a nulle vertu en elle même. Tout ce qu'elle peut contribuer, c'est qu'elle est capable de se laisser pénétrer, & imprégner par la matiére, que les mains exhalent; & d'attirer à soi par analogie, & par convenance les corpuscules des vapeurs, & des exhalaisons qui s'y portent, comme fait la flamme d'une bougie allumée au lumignon fumant d'une bougie nouvellement éteinte. Elle fait à l'égard du toucher ce que la Trompette parlante fait à l'égard de l'oreille. Elle reçoit par un bout les raïons des paroles qu'on y prononce pour les porter par l'autre à l'oreille de celui vers qui on dirige cette machine.

Il nous reste une difficulté à laquelle il faut répondre.

Difficulté.

On demande si Jaques Aymar a divers genres de pores pour respirer les différentes sortes des corpuscules qui sortent des rameaux d'eau, des miniéres, des trésors cachez, & du corps des scélérats qu'il cherche.

Réponse.

Joannes Matthæus a proposé cette même difficulté sur le sujet de la Baguette de Coudrier, & j'y ai répondu dans la page 135. il faut

faut donc avoir le même égard pour les personnes, qui l'ont apliquée à l'homme à la Baguette.

J'ai montré dans le Chapitre VIII. que le corps de l'homme est tout criblé de pores d'interstices ; & de petits espaces vuides, par où il transpire, & respire d'une maniere insensible, & dans la page 138. j'ait fait voir que ces pores ne sont pas tous de même genre ; puisqu'il y en a que l'on voit à l'œil, d'autres que l'on ne découvre qu'avec le Microscope, & qu'il y en a encore sans doute de plus petits que l'œil armé même du Microscope ne sauroit apercevoir. Voilà qui devroit suffire.

Cependant je dis que, quand la peau paroîtroit aussi égale que l'eau semble l'être en sa superficie, il ne faudroit pas nier qu'elle ne pût être remplie d'une infinité de pores de différente grandeur, & de différente figure ; puisque l'eau est elle même percée par des pores infinis, dont la configuration, & la grandeur sont très-différentes. Je le prouve par une des plus belles experiences, qui se puisse faire.

Expérience.

On sait que les sels ont tous une figure différente. Le sel commun paroît toûjours en cubes à faces quarrées. Le sel nitre est figuré comme des colomnes à six faces. Le sel armoniac est exagone. L'alun est octogone. Le sel d'urine est pentagone. La neige est sexangu-

laire. Cependant si on met ces sels, & plusieurs autres tout différens successivement dans de l'eau commune, ils se dissoudront tous jusqu'à une certaine quantité; c'est à dire, jusqu'à ce que tous les pores qu'elle a de figure pentagone, par exemple, soient remplis des corpuscules de sels d'urine. Cette expérience, qui est parfaitement belle, fait voir qu'un corps aussi *homogéne* que l'eau est pourtant percé d'un grand nombre de pores, qui ont des figures bien différentes.

Voici comme M. de Monconys la fit au mois de Février 1647. & comme elle est raportée dans son voyage d'Egypte pag. 166.

1. On prit 2. onces d'eau distillée dans une fiole de verre : on mit dans cette eau peu à peu, & à diverses fois 9. deniers de sel décrépité, qui fut tout ce que l'eau en pût dissoudre. Il faut remarquer qu'on avoit pesé la fiole auparavant. On filtra cette eau, & puis l'aiant mise dans une autre fiole qu'on avoit aussi pesée, on trouva en tout 2. onces, 8. deniers; & 9. grains d'eau imprégnée de sel.

2. Dans cette eau on mit du salpêtre jusqu'à seize deniers en diverses fois à mesure qu'on voyoit qu'il achevoit de se dissoudre. Comme on en voulût mettre davantage, on aperçût qu'il s'en fit une dépositon de 4. deniers qui étoient déja dissous. On filtra cette eau de la même maniere qu'on avoit déja fait, & on eût deux onces 20. deniers, & six grains de liqueur.

3. Dans

3. Dans cette eau on mit du sel armoniac jusqu'à 2. deniers qui fut tout ce qui s'y pût dissoudre. Des trois premiers deniers la dissolution s'en fit très-promptement : puis le tout fut filtré, & on eût 3. onces, 3. deniers, & 21. grains de liqueur.

4. On mit encore dans cette eau 3. deniers d'alun, qui se sont dissous, mais qui ne se sont point incorporez avec l'eau, demeurant en boüe au fond du vaisseau en même poids qu'on les y avoit mis. Et dans le tems que l'on attendoit que la dissolution s'en fit, on remarquoit des végétations qui s'y faisoient & qui s'y détruisoient continuellement. Ces végétations sembloient être comme de petits champignons, ou choux pommez. Quand on eût observé que cette eau ne pouvoit s'imprégner de l'alun, on la filtra, & on ne trouva que trois onces, 4. deniers, & neuf grains de liqueur ; le reste étant demeuré avec la boüe de l'alun.

5. On mit dans la même eau un morceau de vitriol de Chypre pesant 3. deniers, dont l'eau ne fit autre dissolution que ce qu'il lui en fallut pour se teindre verte ; & sur le morceau de vitriol il se précipita 20. grains de sel blanc de diverses figures que l'eau déposa : on la filtra ensuite & on eût trois onces, deux deniers, & trois grains de liqueur.

6. Enfin on mit dissoudre à diverses fois dans cette liqueur, du sucre candi. L'eau fit la dissolution du sucre durant deux mois ; après lesquels on cessa l'opération ; parce que la

la liqueur étoit devenüe trop épaisse, aiant dissous trois onces 19. deniers, & 15. grains de sucre candi. Elle fond le sucre six mois durant. On ne poussa pas l'expérience plus loin, & il y a aparence que les corpuscules de l'eau étant chargez & revêtus de ceux de ces différents sels, ils n'étoient plus dans ce mouvement, & n'avoient plus cette figure propre à faire de nouvelles dissolutions. Cette eau aiant la pointe de ses petits corps émoussée ou envelopée, comme celle d'un fleuret, ne pouvoit plus s'insinuer dans les parties des sels pour les séparer, les écarter & les dissoudre, comme elle faisoit auparavant, lorsque la pointe de ses corpuscules étoit, pour ainsi dire, comme la pointe d'une épée.

Monsieur Gassendi eût aussi la curiosité de faire cette expérience. Il témoigne qu'il y aporta toute l'aplication possible : *id cum demiraver ; & tacitus causam perpenderem.* Et après avoir recherché la cause pourquoi une même eau s'imprégné de corpuscules de tant de différentes figures, il conclut, qu'il faut que l'eau ait nécessairement des pores, & des interstices configurez comme ces sels. De nécessité, dit-il, il y a dans l'eau des espaces vuides, qui sont comme de petits logemens proportionnez à la figure, & à la grandeur de ces corpuscules, ou petits hôtes ; quoique les yeux n'en puissent rien apercevoir : *ut paucis dicam, ostendit quàm varia insensibilia licet, loculamenta contineret aqua. Physic. sect. 1. lib. 2. c. 3. pag. 150.*

Quand

Quand on a donc d'ailleurs toutes les dispositions naturelles que j'ai expliquées, & qui rendent une personne extrémement sensible aux impressions des corpuscules répandus dans l'air; rien n'empêche du côté des pores, de la peau, qu'on ne puisse être imprégné par des atomes d'aussi différente figure que le sont ceux qui s'élevent des sources d'eau, des minières, des trésors cachez, & des traces des voleurs & des meurtriers fugitifs.

Chapitre XIV.

Entre les différentes maniéres de découvrir les rameaux d'eau, celle de la Baguette Divinatoire est la meilleure.

L'Eau ne contribüe pas seulement à l'embellissement des Jardins, des Palais, & des Villes; elle est encore une de ces choses dont on ne sauroit absolument se passer dans la vie. Les Romains les plus grands, & les plus sages politiques, qui aient jamais été, ne faisoient camper leurs armées, & ne fondoient jamais de villes que dans les lieux où il y avoit des eaux. Ils examinoient même auparavant avec beaucoup de soin les entrailles des animaux du Pays; & quand ils les trouvoient livides & marquées de quelques taches, ils concluoient de là que les eaux du lieu n'étoient pas bonnes pour la santé, & se retiroient ailleurs.

Voilà pourquoi les savans n'ont pas crû ren-

rendre un petit service aux Etats, & aux Empires, en s'apliquant quelquefois à chercher les moyens de trouver les sources d'eau.

1. Vitruve qui travailloit pour la gloire d'Auguste, en montrant dans ses dix Livres d'Architecture, la perfection où les arts & les sciences se trouvoient sous le régne de cet Empereur, n'oublie pas de marquer les divers moyens dont on se servoit alors pour deviner où il y avoit des eaux. Et voici ce qu'il en dit. *Pour connoître les lieux où il y a de l'eau, il faut un peu avant le lever du Soleil se coucher sur le ventre, aiant le menton appuié sur la terre où l'on cherche de l'eau, & regarder le long de la campagne; car le menton étant ainsi affermi, la vûe ne s'élevera point plus haut qu'il est nécessaire; mais assûrement elle s'étendra au niveau: & si l'on voit en quelque endroit une vapeur humide s'élever en ondoyant, il y faudra foüiller car cela n'arrive point aux lieux qui sont sans eau.*

Deplus quand on cherche de l'eau, il faut examiner la qualité de la terre, parce qu'il y a certains lieux, où elle se trouve plus en abondance: car l'eau que l'on trouve parmi la craye, n'est jamais abondant ni de bon goût, parmi le sable mouvant elle est en petite quantité même bourbeuse & desagréable, si on la trouve, après avoir foüillé profondement; dans la terre noire elle est meilleure, quand il s'y amasse des pluies qui tombent pendant l'hyver, & qui aiant traversé la terre, s'arrêtent aux lieux solides, & non spongieux. Celle qui naît dans une terre sablon-

sablonneuse, pareille à celle qui est au bord des rivières, est aussi fort bonne; mais la quantité est médiocre, & les veines n'en sont pas certaines. Elles sont plus certaines & assez bonnes dans le sablon mâle, dans le gravier, & dans le carboncle. Dans la pierre rouge elles sont bonnes aussi, & abondantes, pourvû qu'elles ne s'échapent point par les jointures des pierres. Au pié des montagnes parmi les rochers & les cailloux elles sont plus abondantes, plus froides & plus saines. Dans les vallées elles sont salées, pesantes, tiédes & peu agréables, si ce n'est qu'elles viennent des montagnes, & qu'elles soient conduites sous terre jusque dans ces lieux, où que l'ombre des arbres leur donne la douceur agréable que l'on rémarque en celles qui sortent du pié des montagnes.

Outre ce qui a été dit, il y a d'autres marques, pour connoître les lieux où l'on peut trouver des eaux, savoir lorsqu'il y a de petits joncs, des saules qui sont venus d'eux-mêmes, des aunes, du vitex, des roseaux, du lierre, & de toutes les autres Plantes qui ne naissent & ne se nourrissent qu'aux lieux où il y a de l'eau. Il ne faut pourtant pas se fier à ces Plantes, si on les voit dans les marais, qui étant des lieux plus bas que le reste de la campagne, reçoivent & amassent les eaux de la pluie qui tombe dans les champs d'alentour durant l'hyver, & la conservent assez long-tems: mais si dans les lieux qui ne sont point des marais, ces Plantes se trouvent naturellement, & sans y avoir été mises, on peut y chercher de l'eau.

Que

Que si ces marques défaillent, on pourra faire cette épreuve. Aiant creusé la terre de la largeur de trois pieds & de la profondeur de cinq au moins, on posera au fond, lorsque le Soleil se couche, un vase d'airain ou de plomb, ou un bassin, car il n'importe: ce vase étant frotté d'huile par dedans, & renversé on couvrira la fosse avec des cannes & des feüilles, & ensuite avec de la terre. Si le lendemain on trouve des gouttes d'eau attachées au dedans du vase, cela signifie que ce lieu a de l'eau.

Ou bien on mettra un vase de terre non cuitte dans cette fosse, que l'on couvrira, comme il a été dit: s'il y a de l'eau en ce lieu-là, le vase sera moite & détrempé par l'humidité. Si on laisse aussi dans cette fosse de la laine, & que le lendemain, lorsqu'on l'exprimera, il en coule de l'eau, ce sera une marque que ce lieu en a beaucoup.

Si l'on enferme une lampe pleine d'huile & allumée, & que le lendemain on ne la trouve pas tout à fait épuisée, & que l'huile & la méche ne soient pas entiérement consumées, ou même que la lampe soit moüillée, cela signifiera qu'il y a de l'eau sous ce lieu, parce que la chaleur douce attire à soi l'humidité.

On peut faire aussi une autre épreuve en allumant du feu en ce lieu; car si après avoir beaucoup échauffé la terre, il s'éleve une vapeur épaisse, c'est signe qu'il y a de l'eau.

Quand on aura fait toutes ces épreuves, & que les signes que nous venons de dire, se rencontrent

contrent en quelque lieu, il le faudra creuſer en maniere de puits : Si l'on y trouve une ſource, il faudra faire pluſieurs autres puits tout à l'entour, & les joindre enſemble par des conduits ſous terre, mais il faut ſavoir que c'eſt principalement à la pente des montagnes qui regardent le Séptentrion, qu'il faut chercher les eaux, & que c'eſt là qu'elles ſe trouvent & meilleures & plus ſaines, & plus abondantes ; parce que ces lieux-là ne ſont pas expoſez au Soleil, étant couverts d'arbres fort épais, & la deſcente de la montagne ſe faiſant ombre à elle-même ; ce qui fait que les rayons du Soleil qu'elle reçoit obliquement, ne ſont pas capables de deſſécher la terre.

C'eſt auſſi dans les lieux creux qui ſont au haut des montagnes, que l'eau des pluies s'amaſſe, & que les arbres qui croiſſent en grand nombre, y conſervent la neige fort long-tems, laquelle ſe fondant peu à peu, s'écoule inſenſiblement par les veines de la terre : & c'eſt cette eau qui étant parvenüe au pié des montagnes y produit des Fontaines. Mais celles qui ſortent du fond des vallées ne peuvent pas avoir beaucoup d'eau, & quand même il y en auroit en abondance, elle ne ſauroit être bonne ; parce que le Soleil qui échauffe les plaines, ſans qu'aucun ombrage l'en empêche, conſume & épuiſe toute l'humeur, ou du moins, en tire ce qui eſt de plus leger, de plus pur, & de plus ſalubre, qui ſe diſſipe dans la vaſte étenduë de l'air, & ne laiſſe que les parties les plus peſantes, les plus crües, & les plus

deſa-

desagréables pour les Fontaines des campagnes Vitruve Livre VIII. chap. 1. pag. 252. & 253. de la traduction de M. Perrault de l'Académie Roiale des Sciences.

2. Pline connoissoit trop combien il importe à la commodité de la vie d'avoir de bonnes eaux, pour qu'il eût négligé de donner les moyens d'en trouver dans des lieux arides. Aussi n'a-t'il pas manqué d'en parler dans son Histoire naturelle. Il y abrége ce que Vitruve qui l'avoit précédé, en avoit écrit plus au long. Voici comme il parle: Il y a, dit-il, des signes qui indiquent les ruisseaux d'eau qui sont cachez dans les entrailles de la terre. Tels sont les joncs, le roseaux, & les grenoüilles, quand elles semblent couver, tant elles pressent la terre pour en tirer l'humidité. Il y a encore le saule, le virex, l'aune, le lierre, sur tout ces plantes viennent d'elle-mêmes. Car on les avoit plantées, & que le lieu n'eût des eaux que par l'amas qui s'y en fait de celles de la pluie, *ce signe seroit peu asûré, on pourroit s'y méprendre.* Mais la marque que se tire des vapeurs humides qu'on voit de loin avant le Soleil levé, s'élever en de certains endroits, est un signe sur quoi on doit beaucoup plus compter. Cependant il faut avoüer que cette maniére de chercher les sources est très-pénible, parce qu'il faut regarder avec tant d'aplication, que les yeux mêmes en souffrent de la douleur: *Certè multò nebulosa exhalatio est, ante ortum So-*
le

ongiùs intuentibus ..... sed tantâ intentione culorum opus est, ut indoleſcant. Plinius Hiſt. Natural. lib. 31. cap. 3.

3. Caſſiodore dans une Lettre de Théodoric Roi des Oſtrogots, dit que c'eſt un ſigne infaillible, qu'il y a des rameaux d'eau en un lieu, quand on voit s'en élever *des vapeurs ſubtiles qui forment une eſpéce de colonne dans l'air*; & que les Fontainiers jugent combien l'eau eſt avant dans terre par la hauteur *à laquelle cette maniere de fumée s'éleve. Addunt etiam in columnæ ſpeciem conſpici quemdam tenuiſſimum fumum, qui quantâ fuerit altitudine erectus ad ſummum, tantò in imum latices terræ cognoſcunt.* Cette obſervation eſt belle, digne du grand Caſſiodore, qui paroît bien dans ſes belles & ſavantes Lettres n'avoir rien ignoré de ce qu'il y a de plus fort & de plus fin dans les beaux arts. Il eſt ſurprenant qu'un homme ſi emploié dans les affaires de l'Etat ait pû avoir des connoiſſances ſi diſtinctes de toutes les ſciences. Car dans cette Lettre il marque avec combien de ſoin on doit ménager ce *Chercheur d'eaux*, que l'on avoit fait venir exprès d'Afrique à Rome, & que ſon art n'a pas été inconnu aux Romains, & n'eſt pas maintenant à rejetter. Enſuite il raporte la plûpart des ſignes ſur leſquels les Fontainiers ſe réglent, pour s'aſſurer s'il y a de l'eau dans un lieu, & il fait ce détail avec tant de diligence & d'érudition, qu'il en met dont Vitruve, qui étoit, pour ainſi dire, du métier, n'a pas eu de connoiſ-

ſance.

sance. Tel est le signe que Cassiodore dit être tenu pour infaillible par les Fontainiers. *Lorsque le matin ils voient, après le Soleil levé comme des nuées de petites mouches qui volent contre terre toûjours à certain endroit*, ils concluent de là qu'il y a certainement de l'eau au dessous : *Sole autem declarato intuentur etiam magistri loca solliciti, & ubi supra terram minutissimarum volitare spissitudinem conspexerint omninò muscarum, tunc promittunt læti facilè quod quæritur inveniri.* Cassiodore nous aprend que l'art de chercher des eaux a été cultivé chez les Grecs, comme chez les Latins, & qu'un certain *Marcellus* avoit composé un Ouvrage touchant les sources & les eaux soûterraines. Enfin il finit par recommander ce *Chercheur d'eaux* au Magistrat qui lui en avoit écrit ; *si vous voiez*, dit-il, *que cet homme ait autant d'expérience qu'on le dit ; aiez soin de sa subsistence, & l'assurez qu'on lui paiera bien son secret, s'il veut le confier à quelqu'un. Car enfin quoique Rome ait autant d'eaux, & de Fontaines qu'on en puisse souhaiter, il n'en est pas de même de quelques fauxbourgs, où l'on a besoin de la science de cet homme ; puisque le bon sens veut que nous nous conservions ce qui nous est utile par quelque endroit. Il faudroit encore joindre à cet homme quelqu'un qui sût la mécanique pour élever les eaux, que celui là auroit trouvées. Que l'on traite donc ce Chercheur d'eaux avec la même distinction, que l'on a pour les personnes, qui possedent les arts utiles au*

blic, afin qu'on ne puisse pas jamais dire, que durant nôtre régne, on ait negligé quoique ce soit de tout ce que Rome a pû souhaiter pour sa commodité; & pour son embellissement. Habeatur ergo iste inter reliquarum artium magistros: ne quid desiderabile putetur fuisse, quod sub nobis non potuerit Romana civitas continere. Theodoric. Epist. 53. Cassiodor. variar. lib. 3. pag. 51.

4. *Palladius* qui raporte la premiere maniere que Vitruve donne pour découvrir les lieux, où il y a des sources, avertit qu'il faut bien prendre garde que le lieu où l'on voit élever la vapeur, ne soit pas humide en sa superficie, afin que cette vapeur ne puisse être attribuée qu'à l'eau de source qui coule sous terre. Il ajoûte que cette expérience se doit faire au mois d'Août, où les pores de la terre étant ouverts, donnent un plus libre passage aux vapeurs.

5. Les Egyptiens le 17. Juin, & les jours suivans, où la rosée a coûtume de tomber, prennent une motte de terre, qu'ils pesent bien exactement, & la mettent en leur maison. Ensuite ils la repesent tous les matins; & s'ils trouvent que sa pesanteur augmente toûjours, ils concluent que l'air est purifié, & que le Nil se débordera par une heureuse & abondante inondation.

Expérience.

6. Le P. Jean François Jésuite dit que pour tirer de l'eau de l'air même, il faut calciner du

du tartre, le broyer, le paîtrir en petites boules, le sécher ensuite dans un fourneau de briques avec un feu de flammes, & que cela fait, si on expose ces petites boules à l'air, dans une cucurbite, & la chappe dessus, elles attirent tant d'humidité, qu'en mettant le feu sous la cucurbite, on en tirera tous les jours de l'eau. Ce qui se peut même, dit-il, exécuter avec toutes sortes de sel bien sec, quoique le tartre bien calciné y soit incomparablement plus propre.

Ce même Pere conseille pour découvrir des sources, de percer la terre, avec de longues terieres, parce qu'elles raportent des corps de diverse nature, par lesquels on conjecture, s'il y a de l'eau cachée sous cette terre. Il ajoûte qu'on fait des terieres qui percent les pierres qu'elles rencontrent, & que si elles n'étoient pas assez longues, il faudroit avant que de les emploier, creuser de quatre ou cinq pieds la terre au lieu en question. *L'art & la conduite des eaux pag.* 8.

7. Le P. Kirker nous donne une métode, pour discerner les rameaux d'eau soûterrains, dont il a fait lui-même plusieurs fois l'expérience avec beaucoup de succez. Elle est en effet admirable, non pas pour chercher les lieux où il y a de l'eau, mais pour s'assurer s'il y en a veritablement dans quelque lieu, où l'on soupçonne, qu'il y en ait. L'exécution en est du moins tout à fait facile.

Il faut faire une aiguille de bois longue de deux, ou trois pieds, semblable à l'aiguille d'une

d'une Bouſſole. Le P. Kirker nomme cette aiguille *Baguette Divinatoire.* Il eſt neceſſaire qu'une de ſes extrémitez ſoit d'un bois ajoûté, qui s'imbibe facilement de l'humidité, tel qu'eſt le bois d'aune. On ſuſpend cette aiguille en équilibre, ſur un pivot, ou ſur un eſſieu, ou avec un filet dans un endroit, où l'on conjecture qu'il y a de l'eau. S'il y en a effectivement, les vapeurs qui s'en élevent pénétrent facilement, & promtement le bout de l'aiguille de bois d'aune, & font que l'aiguille perd ſon équilibre, & s'incline de ce bout-là vers la terre.

Il ſouhaite que cette épreuve ne ſe faſſe que le matin, lorſque la vapeur eſt très-abondante, parce qu'elle n'a pas été conſumée par la chaleur du Soleil : *ante meridiem..... dum vapor eſt copioſor. Kirker lib. 3. de Magnetiſm. cap. 7. pag. 728.*

8. Il faut enfin obſerver ſoigneuſement, 1. que les ſources d'eau ſe trouvent plûtôt aux côtez des montagnes, & des collines, qui ſont expoſez aux vents humides & pluvieux, comme eſt en France le vent d'Occident. 2. Que les montagnes les plus rapides ont moins de ſources. 3. Que celles qui ſont couvertes de beaucoup de verdure, ont pour l'ordinaire toûjours des rameaux d'eau dans leur ſein.

Voilà, ſi je ne me trompe, les manieres de chercher de l'eau les plus uſitées & les meilleures, que l'on ait jamais connües. Cependant il faut avoüer que, quelques belles,

& curieuſes qu'elles ſoient, elles ſont pour la plûpart peu certaines, & beaucoup difficiles; ſi on en excepte celle du P. Kirker, qui paroît avoir moins d'inconveniens; mais auſſi n'eſt-elle pas ſi propre à indiquer le lieu de la ſource, qu'à juger s'il y a de l'eau à un endroit marqué. Car enfin il faudroit deux cens de ces aiguilles, pour pouvoir découvrir en peu de tems, ſi un certain eſpace de pays renferme de l'eau.

Pline dit que la métode de chercher des ſources par l'inſpection de certains arbres qui ne viennent que dans des lieux humides, eſt peu aſſurée, & qu'on peut s'y méprendre. Il apelle cette marque, *un augure trompeur*; *augurium fallax. Hiſtor. natur. lib.* XXVI. *cap.* 3.

Palladius par la même raiſon ne veut pas que l'on compte trop ſur les vapeurs qui s'élevent en ondoyant, parce que cela arrive à tous les lieux bas, où les eaux par le penchant des montagnes deſcendent, & s'aſſemblent.

Je conclus de là que la maniere de ſe conduire dans cette recherche des eaux par la Baguette Divinatoire, eſt une découverte qu'on ne ſauroit trop eſtimer; puiſqu'elle eſt plus ſûre, & plus promte, que toutes les autres que l'on a pratiquées juſques à preſent. Il faut être bien ennemi de l'utilité publique, pour décrier une pratique ſi belle, ſi naturelle, & dont la ſociété humaine peut tirer de ſi grands avantages. Il faudroit ſonger à cultiver ce don; & à ménager ceux que la Nature

en a favorisez, plûtôt que de s'apliquer à embaraſſer les eſprits, & à broüiller une matiére, que le mécaniſme ſecret, & occulte de la nature rend déja aſſez difficile à expliquer.

Par la Baguette de Coudrier non-ſeulement on trouvera de l'eau, mais même on pourra dire, combien elle eſt avant dans terre; en ſorte que l'on pourra ſuputer à peu de choſe près la dépenſe qu'il faut faire pour avoir cette eau. Nous avons déja vû que Caſſiodore dit que de ſon tems c'étoit une choſe reconnüe par les Fontainiers, que les vapeurs qui s'élevent en volume ſur les eaux ſoûterraines, ſe portent dans l'air viſiblement le matin auſſi haut, que les ſources ſont avant en terre. Et aujourd'hui ceux qui cherchent l'eau avec la Baguette, diſent à un pied, ou demi près à quelle profondeur de la terre elle eſt. Ils opérent ainſi. Quand ils trouvent un endroit, où la Baguette s'incline, & indique de l'eau. Ils marquent le point où le mouvement eſt le plus fort, & le plus violent; & puis de là ils avancent juſqu'à ce qu'ils ne reſſentent plus aucune force mouvante ſur la Baguette, & marquent encore cet endroit là. Enfin ils meſurent la diſtance d'un point à l'autre, & diſent que c'eſt la meſure de la profondeur du lieu où coule le rameau d'eau. Y a-t'il rien au monde de plus curieux, & qui mérite davantage d'être examiné, & perfectionné?

Cette pratique de nos chercheurs d'eau de ce tems-ci me fait comprendre, qu'on a fait

dans cette Physique occulte une découverte qui étoit ignorée par les Fontainiers dont parle Cassiodore. On savoit alors que le volume des vapeurs s'élevoit autant dans l'air que la source étoit avant dans terre ; & aujourd'hui on sait que ce volume a horisontalement, & dans son diametre le double de ce qu'il a de hauteur. Ce qui a bien de l'apparence ; puisque les vapeurs humides tenant de la nature de l'eau, doivent s'étendre sur la surface de la terre, plus qu'elles ne s'élevent dans l'air. On étudie bien des choses, qui ne sont ni si importantes, ni même si curieuses.

On juge encore de la grosseur, & de l'abondance de la source par le mouvement plus ou moins violent de la Baguette : car plus elle s'incline rapidement, & plus il y a d'eau. C'est ce que l'Auteur du livre intitulé *la Restitution de Pluton* a très-bien reconnu. Si l'on a déja, dit-il, quelques indices qui montrent qu'il y a de l'eau en quelque endroit, *pour n'y être point trompé, il faut apliquer en ces lieux la verge de Mercure, qui démontre la quantité de l'eau, & si on s'y doit arrêter, ou non.* Il ajoûte ensuite que, si en pareil cas, *vous apliquez la verge Lunaire, ou la Mercuriale dessus, & qu'elle incline moitié vers l'Orient, l'Occident, Septentrion, ou Midi, il est très-certain qu'il y a de l'eau du côté, où elle s'incline. Et si elle ne baisse à moitié, c'est signe de peu d'eau* pag. 120. 122.

Mais enfin nous avons le P. Déchales Jésuite si renommé par son vaste ouvrage intitulé,

tulé, *Mundus Mathematicus*, qui déclare que nulle mérode n'eſt comparable à celle de la Baguette Divinatoire, pour la découverte des eaux. Il dit que de tous les moyens que l'on a ſuivis juſqu'à preſent c'eſt le plus facile & le plus certain. Après avoir raporté quelques-uns de ces moyens, & les avoir examinez, il ajoûte : il y a bien une autre méthode, pour chercher les ſources, & qui ſeroit inconteſtablement tout à fait merveilleuſe, ſi chacun avoit la faculté de la pratiquer. Tout le myſtere conſiſte à prendre une branche fourchüe de Coudrier, ou d'Amandier, & à la porter en ſes mains dans des lieux où l'on veut trouver de l'eau ; car du moment qu'on eſt ſur une ſource, la Baguette tourne dans les mains, & s'incline. *Eſt etiam alia methodus quæ haud dubiè, ſi omnibus ſuccederet, eſſet mirabilis. Mund. Mathemat. Tom. 2. de fontib. natur. propoſit.* 16. *pag.* 190.

CHAPITRE XV.

Entre les differentes manieres, dont on ſe ſert pour découvrir les miniéres, celle de la Baguette Divinatoire eſt la meilleure. La France a beaucoup de miniéres très-riches. Differentes Baguettes, ſelon les differens métaux. Trois belles expériences, en faveur de la Baguette.

LA vie des hommes auroit été bien innocente, & bien tranquille, s'ils avoient

voulu se contenter des richesses que la Nature étalle à nos yeux avec tant de pompe & d'éclat; mais ils ont mieux aimé se creuser des abymes dans les entrailles de la terre, pour y chercher avec mille peines, & mille hazards des métaux, dont ils auroient pû se passer, & que le Créateur leur avoit même cachez fort sagement. Ainsi ne pouvant se satisfaire des biens qui étoient autour d'eux, ils sont descendus dans les entrailles de la terre, & ont inventé l'art si bas & si pénible de percer les rochers, d'ouvrir les montagnes, afin de ramasser quelques minéraux dans ces veines profondes, où ils sont ensevelis quelquefois tout vifs. *Quàm innocens*, dit Pline, *quàm grata, imo verò & delicata esset vita, si nihil aliud quàm supra terras concupisceret, breviterque nisi quod secum est! Histor. nat. lib. 33. in Præmio.*

I. Quand le hazard se mêle de la découverte des miniéres, il n'en coûte rien à l'industrie, & au travail des hommes. Et cela arrive quelquefois en plusieurs maniéres.

1. Quand les pluies abondantes forment des torrents, qui par leur impétuosité emportent la terre dont les miniéres sont couvertes; alors on voit avec une agréable surprise les richesses que la nature y receloit; comme il arriva autrefois aux miniéres d'argent de Fribourg ville d'Allemagne dans la haute Saxe, qui furent découvertes par des torrens que la pluie avoit formez.

2. On découvre quelquefois des miniéres, lors-

lorsque des vents impétueux arrachent les arbres qui croissent immédiatement sur des veines d'or, ou d'argent.

3. Quand des vents violens, des torrens d'eau de pluie, un éboulement de neige, la foudre, ou des tremblemens de terre détachent des rochers du haut des montagnes, il se découvre quelquefois des minières très-précieuses.

4. Justin raconte que la Galice est riche en airain, en plomb, & sur tout en or, qu'il est souvent arrivé, que les laboureurs ont coupé des morceaux de mines d'or avec le soc de leur charrüe ; *auro quoque ditissima, adeo ut etiam aratro frequenter glebas aureas exscindant. Histor. lib.* 44. *cap.* 3.

On a trouvé quelquefois des minières en creusant des puits.

5. Diodore de Sicile dit que le feu que des Bergers mirent à des forêts de l'Espagne, découvrit des minières. Athénée raconte aussi que le feu prit par accident à des forêts de la Gaule, & que l'argent fondu qui couloit par ruisseaux, fit connoître qu'il y avoit des minières d'argent très-riches & très-abondantes. *In Gallia cum sylva casu conflagrasset, liquatum argentum profluxit. lib.* 6. *pag.* 28.

6. Il y a des gens qui assurent qu'à Goslar ville d'Allemagne dans la basse Saxe un cheval en frapant du pié découvrit une minière de plomb. Cela est aussi arrivé quelquefois par des pourceaux qui cherchoient du gland, & qui foüilloient la terre. *Glauber oper. miner. part.* 2.

II. Voilà des coups du hazard, sur quoi on ne doit pas toûjours compter. Il ne se fait pas tous les jours des prodiges semblables. Il faut mieux s'en raporter aux régles qu'une longue expérience a aprises aux hommes, & selon lesquelles on se conduit d'ordinaire pour la découverte des miniéres.

1. Quand on trouve sur la terre des morceaux des mines, ou du métail tout pur qui sort de la terre, on est bien assuré qu'il y a là une miniére. C'est ainsi que la miniére si riche de Kurtemberg en Bohéme fut découverte par un Religieux; lequel se promenant dans un bois rencontra comme un petit chalumeau d'argent qui s'élevoit de la terre. Il y laissa fort sagement son froc pour marque, & courût en avertir son Couvent. *Glauber part. 2. operis mineralis pag.* 28.

2. Lorsqu'il y a de la gelée blanche sur la terre, il n'y en a point sur les veines des métaux, parce qu'il s'en exhale des vapeurs séches & chaudes qui empêchent qu'il n'y géle. C'est par la même raison que la neige n'y dure pas non plus long-tems. Il y a des Minéralistes qui comptent beaucoup sur cet indice.

3. C'est un signe assez certain qu'il y a des miniéres aux endroits où l'on remarque sur la fin du Printems que les plantes & les arbres d'alentour ont peu de vigueur, & que leurs feüilles sont marquetées de différentes taches, & ne sont pas d'un vert bien vif.

4. Les montagnes dont le pié regarde le Septentrion, & dont le coupeau est au Midi, en-

enferment souvent des miniéres d'argent qui ont coûtume d'aller d'Orient vers l'Occident.

5. On examine les montagnes ; & par l'inspection de la couleur de la terre & des pierres, non-seulement on conjecture qu'il y a des miniéres, mais même on discerne par là de quelle nature sont les métaux. La terre verte indique du cuivre. La noire promet de l'or & de l'argent. La grise ne fait esperer que du fer, & du plomb.

6. Les montagnes arides, brûlées de sécheresse, & stériles contiennent toutes quelques métaux, parce que les mauvaises exhalaisons qui sortent des miniéres, font mourir les plantes. C'est peut-être dans cette vûe que Job dit que les oyseaux n'habitent point la terre où l'or & les pierres précieuses croissent, & que le vautour ne tourne point de ce côté là. *Semitam ignoravit avis, Job.* 28.

7. Quand on trouve que les pierres où la terre de quelque lieu sont plus pesantes qu'elles ne le sont ordinairement, on augure qu'il y a là des métaux.

8. Les Fontaines qui coulent au pié des montagnes servent à faire connoître s'il y a des métaux. Car non-seulement la couleur & l'odeur de l'eau aident à décider la chose, mais même le lit de ces eaux porte toûjours quelques paillettes & autres vestiges des métaux qui y sont. Agricola dit que les habitans de la Navarre tiroient du fond de leurs

puits une terre toute chargée d'or : ce qui lui fait croire que cette partie de la France a certainement des minières d'or très-riches. *Agricola de re metallic. lib.* 2.

9. Il y a des plantes, quoiqu'en petit nombre, qui aiant de la sympathie & de la convenance avec les métaux, croissent ordinairement au dessus des minières, & indiquent par conséquent les lieux où il y a des métaux. Telles sont le genièvre, le lierre, le figuier sauvage, le pin sauvage, & la plûpart des plantes qui portent des pointes & des épines.

10. Quand une montagne exhale d'ordinaire des fumées & des vapeurs sur tout vers la cime, c'est un témoignage qu'elle renferme des métaux.

Voilà les indications sur lesquelles les Minéralistes se conduisent dans la recherche des minières. Elles sont tirées d'Agricola, de Cardan, de Glauber, & du P. Kirker qui en compte jusqu'à 17. Mais après les avoir bien examinées, j'ai trouvé que celles que je ne mets pas ici, ne fondent que de legéres conjectures, ou se raportent aux dix que je viens de donner.

Je ne puis mieux prouver l'incertitude de toutes ces différentes indications, que par ce qu'en dit le P. *Joannes Roberti* Jésuite dans un livre intitulé, *Goclenius Heautontimorumenos*, qu'il a composé avec beaucoup de chaleur contre *Goclenius* au sujet des *Guérisons Magnétiques*. Quand Lucien représente Mercure disant aux Dieux que les deux Philosophes qui

qui disputoient sur la Providence dans le Portique d'Athenes, n'en étoient encore qu'aux injures, il n'a pas eu tort de supposer que les Philosophes en venoient quelquefois aux grosses paroles, & qu'ils étoient même bien capables de passer *de verbis ad verbera*. On le va voir.

Le P. *Roberti* qui n'épargne nullement la Baguette Divinatoire, & qui met tout en usage pour la décrier, reconnoît pourtant parmi la chaleur du combat une chose qu'il est important de bien remarquer; à savoir que les indications sur quoi se réglent les hommes les plus sages qui travaillent à la découverte des minières, sont toutes peu sûres, & qu'ils s'y trompent sans que l'on puisse compter sur aucune. Quoi! dit ce Pere, on attribüera plus de connoissance & plus de discernement à un bois brute & muet, qu'on n'en trouve en des centaines d'hommes très-éclairez? ils parcourent les champs, les montagnes & les vallées avec une aplication prodigieuse sur tout ce qui se presente à leurs yeux: ils n'y reconnoissent aucuns vestiges de métaux: & s'ils viennent à soupçonner qu'il y en pourroit bien avoir en tel endroit, *ils confessent que rien n'est moins assûré que leur conjecture; & qu'ils éprouvent tous les jours avec douleur, & après beaucoup de travail & de dépense que leurs indications sont tout à fait trompeuses*: Cependant *Goclenius* armé de sa fourche viendra rouler sur les mêmes lieux; & conduit par cet Instrument plus

clair-voiant que les hommes les plus sages, il s'arrêtera infailliblement sur les tresors que la terre cache. Il les indiquera. On foüillera à l'endroit qu'il marque, & on les découvrira. *Mon cher Lecteur, veux-tu que je parle sincérement ? C'est le diable qui conduit Goclenius.* Voilà une figure de Réthorique un peu fortement poussée. Mais enfin en négligeant ce qu'elle a d'outré, nous ne laisserons pas d'y remarquer que jusques à présent les hommes les plus savans & les plus expérimentez dans la recherche des minières, n'ont aucunes marques certaines, pour reconnoître les veines métalliques que la Nature a cachées dans les entrailles de la terre. *Quis tandem bruto & muto ligno tantam scientiam attribuit, quantam nec in centenis sapientibus viris reperias ? Obibunt hi agros, montes, valles, sollicitè considerantes omnia. Nusquam metalla latere agnoscent. Et si quid suspicentur, fatentur ipsi incertam esse conjecturam, idemque sæpè eventus ostendit, quo non raro frustrantur, labore sumptuque inaniter profusis ..... Obibit Rodolphus Goclenius ..... fodiet ille, & thesauros reperiet, quod Divinitati suæ virgulæ ascribet .... Si clarè dicendum est, factus est miser Rhabdolatra & Demonolatra, &c. Theat. sympath. pag.* 382.

Ainsi à travers toute cette déclamation on voit bien que la Baguette Divinatoire doit être regardée comme une invention bien précieuse, & qu'il est de la derniere importance d'en

d'en bien cultiver l'usage, puisqu'elle est le seul guide sûr que nous aions au monde, pour nous conduire sur les trésors où la Nature engendre les métaux.

En effet il faut demeurer d'accord que les lumieres que l'on peut avoir pour la découverte des miniéres par les dix indices précedens sont très-foibles, & que du moins on n'en peut tirer aucune conjecture raisonnable, pour discerner quel minéral est contenu dans la miniére : puisque ces différens signes sont fort équivoques, & qu'ils conviennent également pour la plûpart aux miniéres de souffre, d'antimoine, de sel, de mercure, de plomb, de fer, de cuivre, d'étain, d'argent, d'or & d'azur.

Mais avec la Baguette Divinatoire on peut discerner quel métail contient la miniére, sur laquelle elle baisse; car si on met dans ses deux mains deux pieces d'or, elle ne tournera que sur l'or, parce qu'elle est imprégnée des corpuscules de l'or. Si l'on y met de l'argent, elle ne s'inclinera que sur l'argent. C'est du moins ainsi qu'en parlent ceux qui se piquent de savoir bien se servir de la Baguette Divinatoire. D'ailleurs on peut encore connoître à peu près la profondeur de la miniére, en opérant, comme j'ai dit qu'il falloit faire, pour savoir combien une source d'eau est avant en terre.

C'est cette incertitude qui fait que, quoique nous aions en France peut-être autant

de

de richeſſes ſoûterraines, qu'il y en a dans des Indes, on n'oſe pas ſe riſquer à faire les grandes dépenſes où il faut de neceſſité s'engager, pour ouvrir les montagnes, & pour percer les rochers, afin d'arriver aux veines métalliques, qui ſont ordinairement très-profondes; car enfin on eſt toûjours raiſonnablement retenu par la crainte de ne rien rencontrer, après avoir beaucoup travaillé.

La France eſt ſans contredit par deſſus les autres Roiaumes de l'Europe, ce que l'Europe même eſt par deſſus les autres parties de la terre: & ſi les François ne cédent en rien aux autres nations pour les Sciences & les Arts, pour les grands Capitaines & les ſages Magiſtrats; ſes campagnes ſont auſſi fertiles & auſſi abondantes en bleds, en vins, & en toutes les autres choſes néceſſaires pour la commodité de la vie, qu'aucun Pays du monde. S'il y a des montagnes ſéches, brûlées & ſteriles, cela vient des richeſſes immenſes qui ſont renfermées dans leurs entrailles; puiſque ce ſont les exhalaiſons chaudes qui s'élevent des matiéres métalliques à la ſuperficie de la terre, qui font mourir les plantes.

Si l'on s'apliquoit une fois en France à cultiver les miniéres qui y ſont, on y trouveroit les richeſſes que les Eſpagnols ont découvertes en 1544. dans les miniéres de Potozi ville du Perou. Je paſſe plus loin, & je dis que la France ſeule contient dans ſes terres

res toutes les sortes de miniéres, dont chaque Etat se glorifie d'en avoir une ou deux espéces.

La France a d'aussi bon acier que l'Espagne, & d'aussi bon fer que l'Allemagne & la Suéde.

La France a plus de miniéres d'étain & de plomb que l'Angleterre. La France a de bonnes miniéres d'or & d'argent, aussi bien que la Hongrie, la Dalmatie & la basse Saxe. La France a des marbres de toutes sortes de couleurs, du porphire, du jaspe, & de l'albâtre, comme l'Italie. La France a du cristal comme Venise; du salpêtre, du vitriol blanc, vert & bleu & des orpimens comme la haute Hongrie; de la calamine, du bitume, de la poix, aussi bien que Liége. Enfin la France a de l'azur, & même des pierreries fines comme les amétistes, les agathes, les émeraudes, les hyacintes, les rubis, les grenats, les saphirs, les turquoises & les diamans, sans parler des fontaines & des ruisseaux qui charient des perles fines & des paillettes d'or.

Afin de confirmer ce que je viens de dire, quoique j'aie vû quelques-unes de ces miniéres par moi-même, je veux donner ici un Catalogue tout à fait curieux de la plus grande partie des miniéres qui sont dans le Roiaume, & qui ont été découvertes avec des soins, des frais & des travaux infinis durant l'espace de dix ans, par un Alleman que M. le Cardinal de Richelieu avoit fait

venir

venir en France pour cet effet. Ce Cataloge quicoûta plus de trois cens mille francs à cet habile Minéraliſte eſt trop précieux pour le laiſſer perir. Il eſt du moins devenu ſi rare, que le petit livre où il eſt contenu, qui porte pour titre : *La reſtitution de Pluton à ſon Eminence*, ne ſe peut preſque plus trouver. Ceux qui ont à cœur le bien public me ſauront gré d'avoir donné ce Catalogue, & je ſuis d'autant plus obligé de l'inſerer ici, que toutes ces miniéres ont été découvertes par le moyen de la Baguette Divinatoire.

CATALOGUE

De plusieurs miniéres découvertes en France, par le moyen de la Baguette Divinatoire.

Aux monts Pyrénées.

Près de St. Béat, une bonne miniere qui a quantité d'or.

A la montagne de Saul, une miniere d'or.

A une lieüe de Lorde, une bonne miniere d'argent.

A demi-lieüe de S. Bertrand, une grande miniere de cryſtal, & deux de cuivre, qui contiennent beaucoup d'argent.

Dans la Comté de Foix.

Au lieu de Riviere, une miniere d'or.

A la montagne de Montrouſtaud, une miniere d'argent, & une de cuivre qui tient d'argent.

A la montagne de Cardazet, une miniere d'argent.

Au lieu apellé les Minieres de l'Aſpie, une miniere de plomb chargé d'argent.

Proche du village Pech, & Chateau Verdun, trois minieres de plomb, une de cuivre, & une autre de fer.

Près

Près du lieu apellé Alſen, une miniere d'argent.

Au lieu de Signier, vingt-deux minieres de fer.

Au lieu des Cabanes, trois minieres d'argent, trois de fer, & une de cryſtal.

Au lieu de Lourdat, une miniere d'or, & une d'argent à demi lieüe de là.

Au lieu nommé Deſaſtie, une miniere d'argent.

Au lieu de Couſou, une miniere d'argent qui tient d'or.

En Languedoc.

Au lieu apellé la Baſtide Delpeyrac, cinq minieres de jayet, auſquelles 400. hommes travaillent tous les jours.

Au même terroir, une miniere de vitriol.

Proche de Tournon, ſix minieres d'un vernis qui contient du plomb, & de l'argent.

Dans la Comté d'Alez, ſix minieres de fer, & quatre de charbon.

Dans le Marquiſat de Portes, trois minieres de fer, & deux de charbon.

Au lieu de Malbois, une miniere d'antimoine, & une de zain.

Au lieu de Bouſque proche du Rône, une carriere de pierres à feu d'une très-belle couleur d'or.

Proche de la Vaouſte, une miniere de vernis, qui tient de plomb, & argent.

A Lodéve, une miniere de cuivre, qui tient d'argent, une de cryſtal, & une de ſoufre.

Dans la Baronie de Regues près de Narbonne, une miniere d'or.

Au village de S. Jean proche de la ville des vents, une miniere de cuivre.

A une lieüe du Vigan une miniere de pierre d'azur, une miniere de vert de terre, & cinq mineres de charbon.

Dans le Roüergue, & le Quercy.

Au lieu de S. Felix de Sorgues une bonne miniere de cuivre.

Au même lieu, Diocéſe de Vabres, une autre miniere de cuivre.

Proche de la ville du Meux de Barres, dans la vallée de Combellon, une miniere d'argent.

Au lieu de Torſſac, une miniere de cuivre.

Proche de la ville neuve d'Agenois une miniere de cuivre.

Au lieu de Najéat, une miniere de cuivre: au deſſus, une miniere d'azur ſous l'Egliſe Paroiſſiale du même endroit.

Au lieu de Crémeaux, huit minieres de charbon.

A Rhodez proche du Château de Corbieres, une miniere de cuivre.

Dans le Condomois en la terre de Meſzin, une miniere d'or.

Dans le Vellay, & Gévaudan une miniere

niere de saphirs blancs, & bleus très-bons.

Proche du Puy au terroir de S. Germain, à Espailly dans un ruisseau apellé selon le langage du Pays *lou Riou Pegouliou*, se trouvent des grenats, des rubis, des hyacintes, & des opales bonnes, & fines. Il y a aussi autour du Puy beaucoup de Plâtrieres de gyp, & de talc, & quantité de meules de moulin; comme au terroir de Blavaugy.

A Aussonne, une miniere de jayet.

Proche du village Do à la montagne d'Equierre, une miniere d'argent.

Au lieu de Samatan trois minieres de turquoises.

Au lieu de Dizan, quatre minieres de fer.

Proche de Bigorre, une bonne miniere de plomb.

En Auvergne.

Au lieu de Pegu, une bonne miniere d'Amétistes.

Sous le Château d'Usson dans la vigne d'Antoine du Vert, une miniere d'azur.

A l'Abbaye de Menar, des marcasites, des pierres à feu, & une miniere de souffre.

Au village de Rouripces, près de Pongibaut, & de la montagne du Puy, une bonne miniere d'argent.

A Sins-Andon proche de S. Aman, une miniere de cuivre.

Pro-

Proche de la Ville de Brioude, une carriere de marbre.

Proche de Langeat, & de Brioude, une miniere d'antimoine.

Le long de la riviere de Langeat, quantité de pierres à meules, pour aiguiſer les lancettes, raſoirs, &c.

Au lieu apellé Prunet, quatre minieres d'ardoiſes groſſiéres, apellées ardoiſes de Matre, bonnes pour couvrir les maiſons au lieu de tuilles.

Au lieu de Murat, pluſieurs carrieres de ſemblables ardoiſes.

En Provence.

Au terroir du Luc, Diocéſe de Fréjus, une miniere d'argent; & à demi lieüe de là une de plomb.

A la montagne de Mondrieu une miniere de vernis.

Au terroir de Siſteron, une miniere de cuivre.

Au terroir de Verdaches près de Digne, une miniere de cuivre, qui tient d'or, & d'argent.

Au lieu de Barles, une miniere de fer.

Au lieu de Beau-jeu, une miniere de plomb.

Au lieu de Pierre Fent, une miniere d'argent.

Au terroir de S. Trepet, une miniere de plomb.

Sous la montagne de Callas, une miniere de plomb.

Au

Au terroir d'Yeres, une miniere de cuivre, contenant or, & argent.

Au terroir de la Molle, une miniere de souffre rouge, une d'orpiment, & une d'alun.

Proche de la Chartreuse, une miniere de plomb mêlée d'autres métaux.

Au terroir de la Roque, une miniere de jayet, une de fer, & une de cuivre.

Au terroir de Ramaticelle, une miniere de vernis.

Au terroir d'Aix, une miniere de cuivre.

Au terroir de Colombieres, une miniere de vernis.

Au terroir de Barjous, une miniere d'or, & une d'argent.

En Dauphiné.

A la montagne d'Auriau, une miniere d'or.

Proche de la Ville de Dies, des pierres, & diamans semblables à ceux d'Alençon.

En Bourbonnois

Au village d'Uris, une miniere de plomb.

En Normandie.

Proche de Pont-eau de mer, une miniere d'azur.

Au Maine.

En la Forêt du Talla de la Ferté-Bernard, une miniere de cuivre avec quantité d'ardoise.

Dans le Foreſt.

A Saint Julien, une miniere de vernis.

En Bretagne.

Proche de la ville de Lavion, une miniere d'Ametiſtes, & une d'argent.

En Picardie.

Proche de Laon, une miniere d'ambre jaune.

Voilà plus de 150. minieres découvertes dans le Roiaume par les ſoins de l'Alleman dont j'ai parlé, & qui ajoûte, qu'il en a encore trouvé quantité d'autres. De ma part je puis aſſurer, que j'en ai vû plus de 50. dont il ne fait aucune mention.

Mais je ne puis ici m'empêcher de parler d'une miniere d'or découverte proche de Toulon, qui eſt ſans doute plus riche que toutes celles du Potozi. Cette hiſtoire eſt belle, importante, & très-propre pour montrer que la France ne cede en rien à tous les avantages dont les autres Roiaumes de la terre ſe glorifient. Ce recit eſt tiré du livre intitulé. *La vraye anatomie ſpagyrique des eaux minérales*, par Henri du Rochas. Cet

Au-

Auteur qui étoit actuellement sur les lieux, raconte ainsi la chose.

En Provence proche de Toulon, il y a une montagne nommée *Carquairené* où demeuroit un potier, lequel étant descendu dans une caverne, pour en tirer un chevreau qui y étoit tombé, remarqua à l'entour de lui plusieurs caves. Dans la principale il trouva une grande quantité de pierres entassées les unes sur les autres, & d'une matière jaune comme du léton : il y avoit même une espéce de branche qui s'étoit élevée en forme d'un bras d'homme : le potier en prit un morceau d'environ cinq livres : le lendemain il le porta à Toulon, où un orfévre l'acheta 30. écus ; cet orfévre en aiant tiré quatre livres d'un or très-bon, & très-pur, s'adressa au Sieur de Scaravaque alors Gouverneur du lieu, auquel il découvrit combien il étoit important de poursuivre cette affaire. Pendant ces entrefaites le potier amorcé par les 30. écus, retourne à la caverne, où il ména sa femme ; & ils en emportérent cette branche qui avoit végété de la hauteur du bras d'un homme, & qui pésoit 80. livres : il boucha l'entrée de la caverne, & y planta des buissons pour la cacher. Le Sieur de Scaravaque fit venir le potier, dont il ne pût rien tirer touchant la verité du fait ; soûtenant qu'il avoit ramassé cette pierre jaune au bord de la mer. On le retint enfermé dans une chambre, où on le trouva mort sur le point du jour. Sa veuve

fut

fut appellée ; mais elle n'a jamais pû reconnoître le lieu, se souvenant seulement que l'on entendoit de dedans la caverne les flots de la mer. Le Pere du S. de Rochas alors Général des miniéres en Provence, se transporta en cette montagne, mais une maladie, qui lui survint le détourna de cette importante recherche. Enfin le S. du Rochas aiant consideré cette riche montagne, il rémarqua que le coupeau étoit presque tout d'azur, ce qui est une marque assûrée qu'il y a au dessous, une mine d'or, & d'argent, & qu'on pourroit avec une permission du Roi trouver en peu de tems du moins un filon qui conduiroit au centre où reposent tous ces trésors immenses. pag. 34. jusques à 51.

Mathieu Paris dans son histoire de France parle d'une riche miniere d'or qui fut trouvée en 1602. dans le Lyonnois proche du village de S. Martin la Plaine, au milieu de la vigne d'un Payſan. Et il raconte comment l'on présenta à Henri le Grand un morceau d'or de cette miniere, qui s'étoit formé comme une branche d'arbre. *Tom. 2. lib. 5. 1. part. m.* 209.

Voilà ce que j'ai crû devoir dire sur la multitude, & la richesse des minieres qu'on a trouvée en France, qui font que ce Roiaume est le plus riche, comme il est aujourd'hui le plus puissant, qui soit sous le Ciel. Mais Ciceron a fort bien dit que la Nature auroit formé en vain l'Or, l'Argent, & les autres minéraux qui sont dans les entrailles de la

terre, si elle n'avoit donné aux hommes des moyens sûrs pour faire la découverte de leurs veines : *aurum, & argentum, æs, ferrum frustra Natura divina genuisset, nisi eadem docuisset, quemadmodum ad eorum venas perveniretur. De Divinat. lib. 1. num. 116.* Or puisque les moyens que l'on prend ordinairement ne sont ni faciles, ni certains, il semble que le secret que la Nature a destiné à cet effet, est l'usage de la Baguette Divinatoire.

III. L'Auteur du petit Livre intitulé *la Restitution de Pluton à son Eminence*, raporte quatre maniéres de rechercher les miniéres qui sont dans un pays; puis il en ajoûte une cinquiéme sur laquelle il compte beaucoup, & qu'il nomme *la verge métallique*. La connoissance & la pratique de cette verge sont, dit il, très-necessaires, & nos anciens s'en sont servis, pour découvrir de la superficie de la terre les métaux qui sont dedans & leur profondeur, & même pour savoir si les miniéres sont pauvres ou riches. Ils ont aussi emploié cette verge à la recherche des sources d'eau, avant que d'ouvrir la terre. pag. 12. & 13.

Je ne sai ce qu'il entend par les *Anciens*, qu'il dit s'être servis de la Baguette de Coudrier dans la recherche des miniéres & des sources d'eau : car il me semble que ce que cet Allemán en dit, est tiré des Chapitres 22. 23. 24. 25 26 27. & 28. du 2. Livre du Testament de Basile Valentin, Religieux Benedi-

nedictin ; car enfin nous voyons avec étendüe dans ce bon Religieux Chymiſte ce que l'Alleman a abregé dans ſa *Reſtitution de Pluton*. La Baguette Divinatoire a les mêmes noms chez ces deux Auteurs, avec cette différence qu'ils ſont Latins dans Baſile Valentin, & Italiens chez l'Alleman. Et il y a bien de l'apparence que ſes noms Italiens viennent des miniéres de Trente & de Tyrol, où la langue Italienne eſt en uſage.

Comme il y a ſept ſortes de métaux, on nous répréſente 7. ſortes de Baguettes différentes, & qui doivent être coupées toutes ſous divers aſpects du Ciel.

Il y aura beaucoup de gens qui regarderont comme une choſe aſſez inutile de couper le bois de la Baguette en un tems, plûtôt qu'en un autre. Il ſeroit même aſſez difficile de dire ſi ces aſpects du Ciel y font quelque choſe. Certainement ce point ne ſe peut décider par la raiſon. Quant à l'expérience, il me ſemble qu'il s'en faudroit raporter à ces Minéraliſtes, qui ont fait métier toute leur vie de ſe ſervir de la Baguette Divinatoire. Or ces gens-là prétendent qu'elle doit être coupée plûtôt dans les mois de Juillet, Août & Septembre, que dans tous les autres.

Ils ont ſans doute quelque raiſon, pour en uſer ainſi. Mais ne ſeroit ce point, parce que dans les autres ſaiſons de l'année les arbres ſont pleins de cette humidité huileuſe, ou, ſi l'on veut, de ſes ſucs deſtinez à leur

nourriture ; & que cette matiére qui ne s'évapore pas facilement, boucheroit les pores & les conduits par où doivent couler les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration ? Et au contraire ces sucs aiant été consumez & emploiez en feüilles, en fruits, & en semences, & desséchez même par les chaleurs de l'Eté, ne bouchent plus les interstices des plantes, & donnent un passage libre aux corpuscules qui font mouvoir la Baguette. Vitruve n'a-t'il pas marqué le tems où il veut que l'on coupe le bois pour bâtir ? *lib. 2. chap. 9.* Tant il est vrai qu'il y a des tems où il faut couper le bois par rapport aux usages ausquels on le destine.

Enfin, si nous en croions l'Alleman Auteur de la *Restitution de Pluton*, il n'y a personne qui ne puisse espérer d'avoir la vertu de faire incliner la Baguette Divinatoire sur les eaux & sur les métaux. Car il dit que pour y pouvoir réüssir, quand on n'en auroit pas le don, il n'y a qu'à préparer la verge pour l'or ou pour l'argent sous des aspects du Ciel semblables à ceux qu'il a remarquez dans le Ciel en l'an 1578. Voici les propres paroles de l'Auteur. *Les Anciens se sont pratiquez & exercez à la science des eaux, & à rechercher tous les secrets, pour trouver des sources, des puits & des fontaines : comme aussi quelques soldats, pour trouver les caches & les lieux où étoit l'or, l'argent & autres métaux que leurs ennemis avoient cachez dans la terre,*

dans

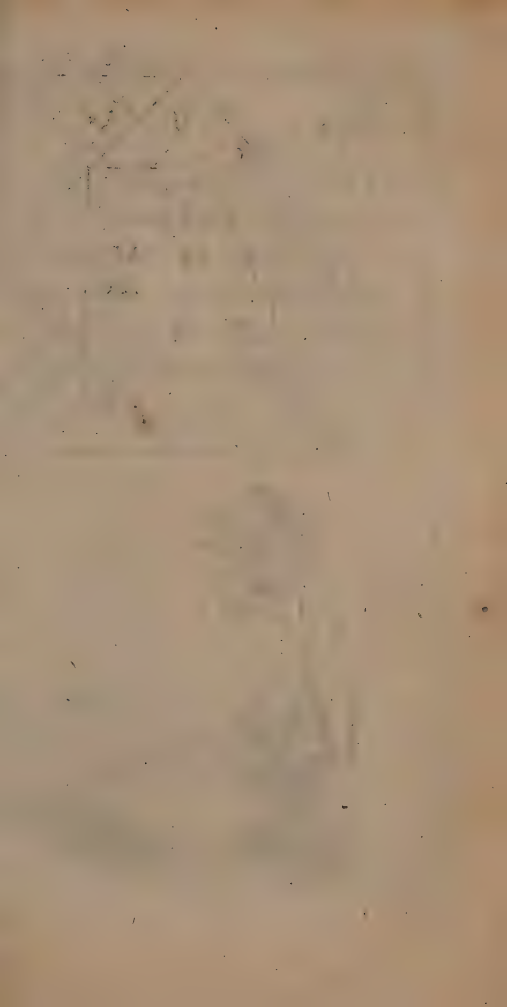
dans les puits, ou dans les rivières, se sont servis du premier rejetton fourchu du bois de coudrier ou noisettier, lequel par une vertu occulte s'incline & s'abaisse sur les lieux où sont les sources des eaux, & sur les métaux qui sont dans la terre & dans les eaux; ce que fait aussi la premiere branche dextre du palmier, prises sous leur propre constellation, sans laquelle observation ils sont de peu d'effet, voire même ils sont inutiles à ceux qui sont nez oppositez à leur constellation, & qui ont leur ascendant pour ennemis. C'est pourquoi toutes sortes d'hommes ne s'en peuvent pas servir: ce qui oblige ceux qui veulent être capables de trouver promptement & sans dépense les sources des eaux, les veines & les matrices des métaux, d'avoir la connoissance des seize instrumens & des sept voyages dont nous avons parlé. pag. 110. & 111.

Basile Valentin appelle *mains malheureuses* celles entre lesquelles la Baguette Divinatoire ne tourne point. C'est pour leur concilier ce précieux don, qu'il veut qu'on ait recours aux aspects benins & favorables des astres, sous lesquels il enseigne de couper la Baguette.

Comme cette observation du tems où il faut couper la Baguette, se peut expliquer & soûtenir par quelque endroit, je vais donner ici les sept sortes d'aspects, sous lesquels il veut que l'on coupe, autant qu'il est possible, les sept Baguettes pour les sept métaux. Chacun y aura autant d'égard qu'il voudra.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'Alleman tenoit ferme ſur la néceſſité d'obſerver certains aſpects, pour réüſſir dans la recherche des métaux.

Il n'y a pas plus de ſuperſtition à couper la Baguette pour les ſources, & les minéraux dans les mois de Juillet, Août & Septembre, qu'il y en a de couper le bois pour bâtir en un tems plûtôt qu'en un autre. Ce ſont des obſervations faites par les anciens fondez ſur de longues expériences.



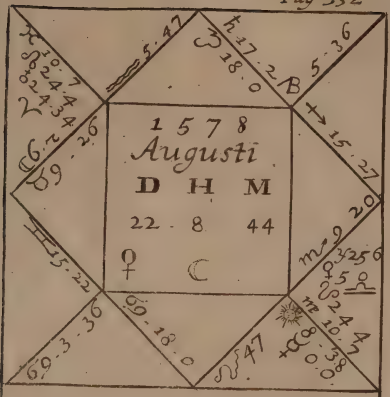
1578
July
D H M
27 4 40
♈ 10.9
☾ 17.33
♃ ℞ 16.45
♅ 25.41
♓ 3.30
♐ 13.4
♐ 13.4
♍ 3.30
♎ 13.4
♏ 23.4
♑ 17.42
♏ 27.0
♐ 8.7
♎ 10.9
♍ 25.47
♌ 25.30

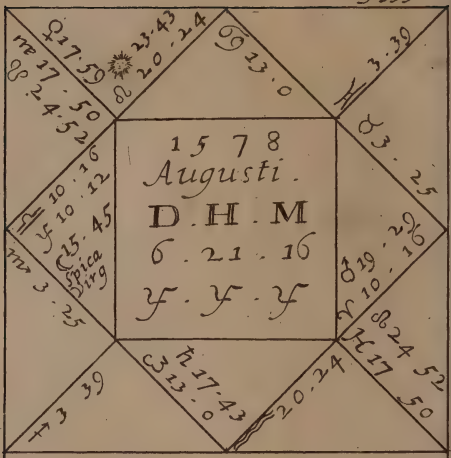
1. VERGA LUCENTE.

Face du Ciel, sous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher l'or, les miniéres d'or, les marcasites, la pierre d'azur, les talcs dorez, la pierre solaire, & les autres choses qui sont sous l'influence du Soleil.

2. VERGA CANDENTE, Ô FOCOSA.

Face du Ciel, sous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher l'argent, les miniéres d'argent, les marcasites, le cristal de roche, les diamans, les pierres lunaires, & les autres choses qui sont sous l'influence de la Lune.


1578
Augusti
D H M
22 8 44

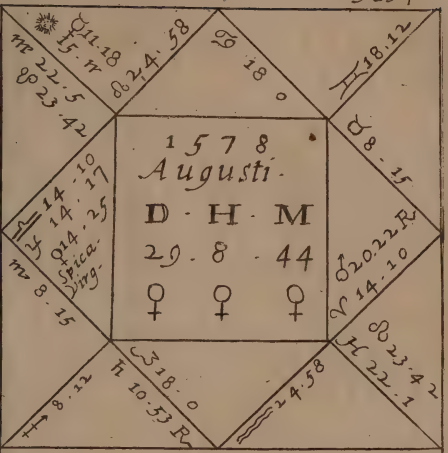

1578
Augusti.
D. H. M
6. 21. 16
Pica Virg
♀ 17.59
♍ 17.50
☽ 24.52
☉ 23.43
☌ 20.24
♂ 13.0
♎ 3.39
♂ 3.25
♃ 10.16
♆ 10.12
♄ 25.45
♏ 3.25
♂ 29.26
♆ 10.16
♃ 24.52
♓ 17.50
♄ 17.43
♑ 13.0
♑ 3.39
☌ 20.24

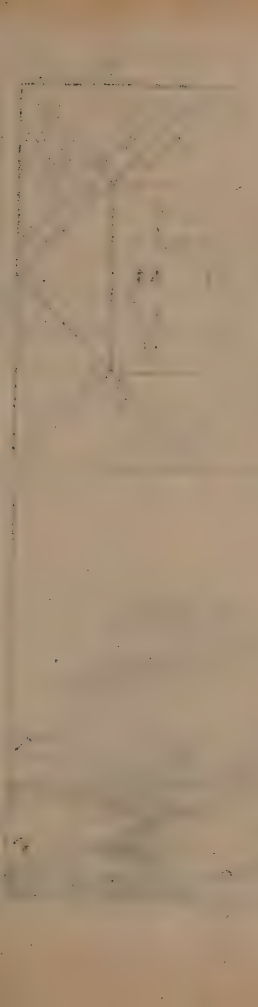
3. VERGA SALIENTE, Ô SALTANTE.

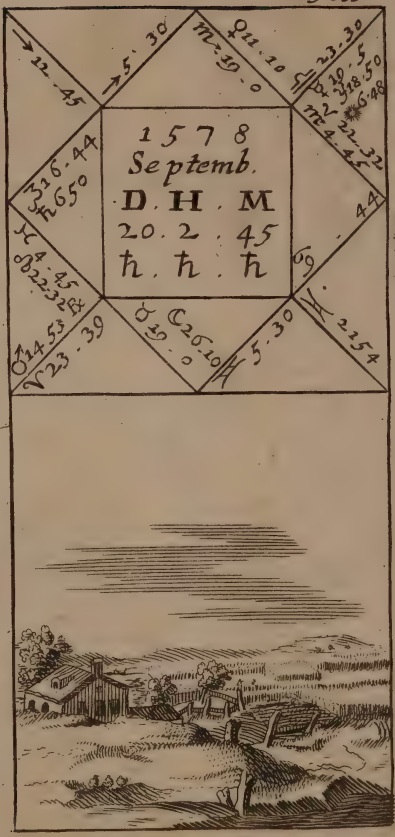
Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le cuivre, les marcaſites, les émeraudes, les pierres, & les autres choſes qui ſont ſous les influences de Venus.

4. VERGA BATTENTE, Ô FURCILLA.

Face du Ciel, sous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher l'etain, les miniéres d'étain, le zaïn, les pierres, les minéraux, & toutes les choses qui sont sous l'influence de Jupiter.


1578
Augusti.
D · H · M
29 · 8 · 44
♀ ♀ ♀
♀ 11.18
♏ 15. ♈
♂ 24. 58
♈ 22. 5
♀ 23. 42
♀ 18 0
♎ 18. 12
♂ 8 . 15
♂ 20. 22 R
♈ 14. 10
♂ 23. 42
♓ 22. 1
♃ 24. 58
♄ 18. 0
♄ 10. 53 R
♎ 8. 12
☿ 14. 10
☿ 14. 17
☿ 14. 25
Spica Virg.
♈ 8. 15



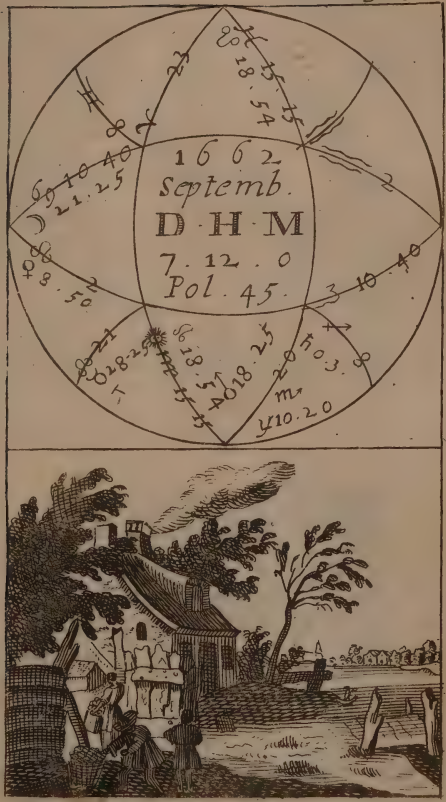

1578
Septemb.
D. H. M
20. 2. 45
♄. ♄. ♄

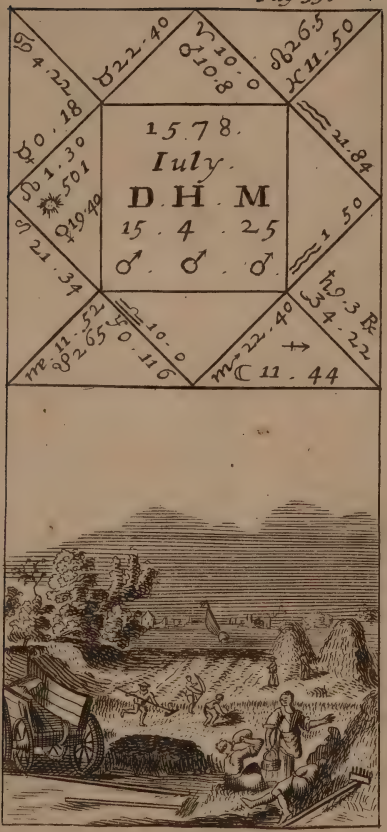
5. VERGA TREPIDANTE, Ô TREMANTE.

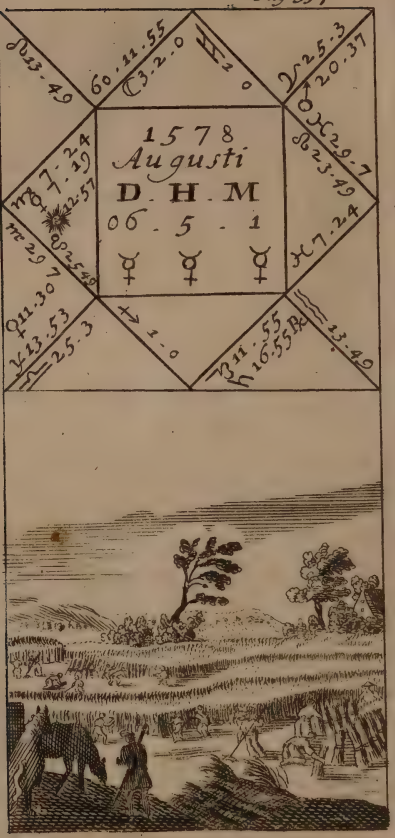
Face du Ciel, sous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le plomb, les miniéres de plomb, l'antimoine, les pierres, & les autres choses qui sont sous l'influence de Saturne.

6. VERGA CADENTE, Ô INFERIORE.

Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le fer, les miniéres de fer, & tout ce qui eſt ſous l'influence de Mars.


1662
Septemb.
D H M
7.12.0
Pol. 45.


1578.
July.
D H M
15 4 25
♂ ♂ ♂
♑ 4.22
♉22.40
♌10.0
♌10.8.0
♊26.5
♓11.50
♒21.84
♈0.18
♉1.30
♉5.0.1
♋19.49
♍1.50
♍21.34
♏22.40
♐11.44
♐34.22
♑11.52
♊26.5
♎10.0
♎0.11.6


1578
Augusti
D. H. M
06. 5. 1
♀ ♀ ♀
♑ 3.49
60.11.55
☾ 3.20
♓ 1 0
♈ 25.3
♉ 20.37
♌ 29.7
♑ 23.49
♎ 7.24
♐ 7.39
♏ 22.57
♏ 29.7
♐ 11.30
♑ 23.53
♒ 25.3
♈ 1.0
♉ 11.55
♓ 16.55R
♊ 13.49

7. VERGA OBVIA, Ô SUPERIORE.

Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le mercure, le cinabre minéral, les pierres, les minéraux, & tout ce qui eſt ſous l'influence de Mercure.

Je dirai ici que tous ces noms Italiens ne renferment rien de myſtérieux, autant que je le puis comprendre par le teſtament de Baſile Valentin, que je n'ai lû que dans une traduction Françoiſe ancienne, & aſſez obſcure. J'ai conſideré que tous ces noms différens ne viennent que des divers phénomenes qui ſe remarquent dans le mouvement de la Baguette Divinatoire. Car enfin on voit quelquefois un petit mouvement de trépidation; tantôt elle s'incline, & tantôt elle s'éleve, ſur tout quand les métaux, que l'on cherche ſont au deſſus de la perſonne qui la tient. Lorſque les fumées des miniéres ſont fortes, on voit quelquefois à ſa pointe un petit volume de corpuſcules en mouvement, qui a quelque raport tantôt avec le feu, & tantôt avec la lumiere. Ordinairement elle fait de petits ſauts ſur les miniéres de mercure: ſelon ces divers mouvemens on l'a nommée différemment. Enfin Baſile Valentin, & l'Alleman ſemblent préferer le bois de coudrier à tous les autres, pour en faire la Baguette Divinatoire.

IV. Le P. Kirker qui croit que l'inclinaiſon

son de la Baguette vient de l'adresse, ou plûtôt de la fourberie de celui qui s'en sert, lui substitüe une autre sorte de Baguette Divinatoire qu'on n'accusera pas de n'être point naturelle. Il nous aprend à nous en servir par trois expériences qu'il décrit, qui sont curieuses, & qui dans le fond ne different pas beaucoup de la Baguette ordinaire, comme on l'a bien-tôt reconnu, en les comparant, un peu exactement.

Premiere Expérience.

Il faut faire une espéce de petit bâton de quelque sel minéral, de la longueur de 3. ou 4. pouces; & l'aiant joint au bout d'une Baguette de quelque bois que ce soit, on le suspend en équilibre avec un filet, en sorte qu'il se puisse mouvoir facilement, ou bien on le pose sur un pivot comme on fait une aiguille de Bousole. Si ce bâton est mis en équilibre sur un pot plein d'eau salée, ou d'eau de mer, sous lequel il y ait du feu, il est certain que les esprits volatils du sel s'éleveront en fumée; & s'attachant à la partie du bâton qui est d'un sel minéral, la feront incliner par leur pesanteur vers la terre.

Il y a tout lieu de croire que le même effet s'ensuivroit, si on pratiquoit la même chose sur une miniére de sel.

Secon-

Seconde Expérience.

Si on fait une Baguette comme nous venons de dire excepté qu'à la place du petit bâton de sel minéral, on en mettra un autre d'or: si on le suspend pareillement en équilibre sur un pot, où il y ait du vif-argent, il est constant que le feu fera aussi-tôt exhaler le mercure, lequel s'attachera infailliblement au bout de la Baguette qui est d'or; en sorte que cette partie se trouvant chargée du poids du vif-argent ne manquera pas de s'incliner aussi-tôt

Cette Baguette s'inclineroit de même si on la posoit sur une miniére de mercure.

Il est encore très vrai semblable, qu'en faisant la même expérience avec une baguette où il y auroit de l'argent à une extrémité, sur un pot dans lequel on auroit mis de la mine d'argent bien reduite en poudre; les corpuscules d'argent, qui s'évaporeroient de cette mine par le moyen du feu, s'iroient attacher à la partie de cette baguette de même métail, & lui donneroient la même inclinaison par leur pesanteur, & lui feroient perdre son équilibre.

Tout cela se passeroit de la même maniére sur une miniére d'argent. On doit étendre la même expérience à toutes sortes d'autres méraux. On voit suffisamment que c'est l'*homogénéité*, ou la convenance des parties, qui fait que ces corpuscules métalliques s'attachent à l'extrémité de la baguette qui est d'un même métail.

Cet-

Cette expérience si belle se pratique encore pour trouver les eaux soûterraines, en faisant des baguettes d'aune, ou d'autre bois leger, & poreux. Ce qui réüssit le mieux du monde. *Et je ne le dirois pas*, ajoûte le P. Kirker, *si ne le savois par ma propre expérience. Quod non dicerem; nisi experimento a me sumpto, id certum cognovissem. pag.* 201. C'est la Nature même qui nous a apris cette expérience si agréable. Car enfin ceux qui ont vû des miniéres, ont pû observer que les branches des arbres qu'on voit à l'entour, se courbent vers la terre extraordinairement par le poids des vapeurs minérales dont les feüilles sont chargées, comme d'une espéce de petite croûte très-delicate. Et après tout, chacun a pû mille fois remarquer que les plantes & les arbres qui croissent au bord des fontaines, & des rivieres, baissent d'une maniére surprenante l'extrémité de leurs branches vers la surface de l'eau, parce qu'elles sont toutes imprégnées, & surchargées des vapeurs aqueuses qui s'élevent continuellement. A peine peut-on faire un pas sur la terre qu'on n'y trouve des sujets d'admiration, & dignes de l'attention des plus vastes génies, s'il étoit vrai qu'on fit souvent usage de sa raison.

Troisiéme Expérience.

Il est certain qu'il y a une sympathie toute singuliere entre le fer & le vitriol, qui fuit tous les autres métaux, & s'attache avec avidité au fer.

Ainsi

Ainſi en faiſant une baguette de bois, dont un bout ſoit de fer, & en la ſuſpendant ſur un vaſe dans lequel on ait mis du vitriol : on verra avec étonnement, dés que le feu mettra en mouvement les parties du vitriol, que le fer perdra ſa couleur ferrugineuſe, pour prendre celle du cuivre ſi exactement, qu'on croira qu'il ſe fait là une tranſmutation métallique. Et de plus la partie du fer devient tellement chargée des corpuſcules du vitriol, que la Baguette ſort de ſon équilibre, & s'incline avec précipitation dans le vaſe.

Si l'on vouloit comparer exactement ces expériences avec ce que fait la Baguette Divinatoire, on n'y trouveroit peut-être pas tant de différence que beaucoup de gens ſe l'imaginent. Le mécaniſme eſt au fond tout le même. Et c'eſt les mêmes mains de la Nature qui agiſſent par tout là. En effet les vapeurs chaudes & ſéches qui ſortent des miniéres de la terre, ne pénétrent-elles pas facilement la Baguette Divinatoire, & ne la chargent-elles pas d'aſſez de corpuſcules minéraux pour la faire baiſſer? Et pourquoi cela n'arrivera-t'il pas entre les mains d'un homme, comme cela arrive effectivement à l'égard des plantes, & des arbres qui ſont au bord des rivieres, ou à l'entour des miniéres dont les branches ſe courbent ſous le poids des vapeurs minérales, ou aqueuſes? au contraire ne ſemble-t'il pas que cette inclinaiſon ſe doit plûtôt opérer entre les mains d'un homme? Car la chaleur

leur des mains pénétrant la Baguette, & mettant déja toutes ſes parties intérieures en mouvement, lui donne une diſpoſition plus prochaine à ſe mouvoir, à ſe tordre, à s'imbiber des corpuſcules qui s'exhalent de la miniére, & à s'incliner ſous leurs poids.

Et ſi la Baguette n'eſt pas fourchüe, & qu'on la porte en équilibre, comme quelques-uns font; n'eſt-il pas viſible, que l'inclinaiſon ſe fera encore beaucoup plus facilement? Le P. Kirker ſemble en demeurer même d'acord, lorſqu'il dit qu'il ne peut pas concevoir, comment une Baguette qui n'eſt pas portée en équilibre, puiſſe recevoir ſi promtement l'impreſſion des vapeurs métalliques: *Siquidem fieri non poſſe puto, ut virga non æquilibrata, ſed violenter torſæ latentia metalla tantam, & tam ſubitaneam vim imprimant. Mundus ſubterran. lib. 10. ſect. 2. cap. 7. pag. 200.*

Je ne ſai comment il s'eſt pû faire, que le P. Kirker qui a aporté une ſi grande, & ſi loüable diligence à s'informer de tout ce qui concerne l'uſage de la Baguette, ait ignoré que beaucoup de perſonnes ne s'en ſervent, qu'en la tenant en équilibre ſur le dos de la main. Mais ſi on comprend bien une fois qu'elle peut être müe par les exhalaiſons des miniéres, quand on la tient ſuſpendüe en équilibre, il ne ſera pas difficile avec un peu d'attention, de comprendre qu'elle le peut auſſi être, lors qu'elle eſt fourchüe, & qu'on en tient les deux branches dans ſes mains.

Car

Car enfin il paroît très-intelligible que les parties intérieures de la Baguette étant mises en mouvement par les corpuscules de la transpiration insensible, le moindre choc des vapeurs métalliques sur la Baguette y doit produire un mouvement très-sensible. Ainsi les trois expériences précédentes sont fort propres pour nous conduire à la découverte du mécanisme de la Nature dans ce qu'il y a de plus secret, & de plus merveilleux dans les effets de la *Baguette Divinatoire.*

Puisqu'on prétend que la Baguette Divinatoire est utile pour la découverte des trésors cachez en terre, il faut dire pourquoi elle s'incline dessus si sensiblement. On sait qu'il s'éleve du globe terrestre des vapeurs, & des exhalaisons : nous avons vû dans la page 131. comme M. Browne dit qu'il se trouve des vapeurs, & des fumées très grossiéres sur les *puits*, & sur les *fosses* creusées perpendiculairement en terre : mais voici pourquoi il y en a plus là qu'ailleurs.

Si nous considérons un puits comme un cylindre, dont le fond est la base, & dont la hauteur également ronde est la longueur, il est aisé de suputer combien un puits profond de vingt pieds, & qui a quatre pieds de diametre, doit exhaler plus de matiére subtile qu'un espace circulaire à rase terre de quatre pieds de diametre. Car ce cercle de quatre pieds de diametre n'aura que 12. pieds $\frac{4}{7}$ d'étendüe en sa surface ; & le puits tant en sa base, qu'en sa hauteur ronde contiendra une

étendüe de 264. pieds en sa surface: c'est à dire, 252. pieds plus que l'espace circulaire qui n'est qu'à rase terre. De maniere qu'il doit sortir d'un puits de vingt pieds de profondeur, & de quatre de largeur un volume de vapeurs qui aura 252. parties: pendant que la surface circulaire n'exhalera que 12. parties. $\frac{4}{7}$ Ainsi plus la fosse que l'on a creusée, pour mettre un trésor, est profonde, & plus il s'en éleve de vapeurs, car quoi qu'on ait remis la terre, il faut plusieurs siécles avant qu'elle soit dans le même arrangement où elle étoit auparavant par l'institution de la Nature. Je ne compte point ce qui se peut exhaler des métaux qui sont d'une matiére fort transpirable.

Chapitre XVI.

L'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les eaux, sur les métaux, & sur les pas des criminels, ne vient point du démon. Cette divination, n'a nul rapport avec la Rabdomancie.

Il faut commencer ce chapitre par un avertissement de la derniere importance, & qui ôtera à nos scrupuleux un voile sous lequel ils se cachent avec une extréme complaisance, parce qu'ils croient qu'il leur fait beaucoup d'honneur. Ils témoignent même avec affectation qu'ils ne sont point du parti des *naturalistes*, & qu'ils se tiennent de celui des

Scru-

scrupuleux, & cette distinction paroit dans leur lettre insérée au Mercure, pour les caractéres différens dont ils ont fait imprimer ces deux mots, comme s'il y avoit un grand mérite à être *scrupuleux*, & de la honte à être *naturaliste*, & comme s'ils rendoient un grand service à la Religion d'attribüer au démon & à la magie criminelle, l'inclinaison de la Baguette Divinatoire.

Il faut leur aprendre que ce n'est pas moins travailler à la gloire de la Religion de raporter cet effet au ministére de la Nature : & ils en conviendront, pourvû qu'ils regardent la Nature, non point en Philosophes Payens, mais comme j'ai déclaré, qu'il la falloit considérer, *pag.* 41. c'est à dire, en la prenant pour *les loix générales du mouvement que le Createur a établies, & selon lesquelles il gouverne tout l'univers.* En ce sens la Nature est assez bien nommée par quelques-uns, *la fille de Dieu, le bras de Dieu, la force de Dieu, la voix de Dieu*, THEOÏ PHONI. La Nature en ce sens peut être bien apellée par Sénéque, *Dieu, ou la raison de Dieu qui soûtient le monde, & qui le retient dans l'ordre & l'harmonie que nous y admirons. Quid est enim aliud Natura, quàm Deus & Divina ratio toti mundo, & partibus ejus inserta ? lib. 4. de Benef. cap. 6.* La Nature selon ce sens est ce que M. Gassendi nomme bien la Providence générale de Dieu, qui veille & qui preside dans le monde, comme un Pilote dans son navire ; comme un Maître

de

de musique dans un concert ; comme un Pere dans sa famille ; comme un Général dans une armée, & comme un Roi dans un Etat. *lib. 4. Physic. sect. 1. cap. 6. pag. 323. tom. 1.* Enfin selon ce sens, quoique les noms de parti & de secte soient toûjours odieux, j'ose me promettre que les Physiciens de Lyon qui ont expliqué par les loix de la Nature les Phénoménes de la Baguette, se verront imposer le nom de *Naturalistes* sans beaucoup de chagrin. Et comme ils sont sages ; ils se garderont bien de nommer *Démonistes* ceux qui perchent le démon sur la Baguette, pour la faire tourner.

I. Je croi qu'un Philosophe Chrétien doit dans l'explication des Phénoménes surprenans de la Nature, imiter ce que font les Théologiens dans l'explication des endroits obscurs de l'Ecriture Sainte. Or comme ils ne recourent jamais au sens *mystique* ; tant qu'ils peuvent s'en tenir au sens *litteral*, sans rien supposer qui blesse les notions ordinaires des hommes ; je voudrois de même que les Philosophes ne raportassent jamais à des voyes surnaturelles tout ce qui se peut démontrer par les loix de la Physique.

Dans le cas de la Baguette, il n'y a nulle nécessité, pour expliquer son mouvement sur les sources, sur les miniéres, sur les trésors cachez, & sur la trace des criminels, de faire paroître le démon sur la scéne. Si l'on veut apeller *esprits* les petits corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpi-

ration

ration, à l'exemple de plusieurs Physiciens qui les nomment ainsi à raison de leur extrême ténuité, je consens qu'on accuse les *esprits* d'avoir part au mouvement de la Baguette. Si à l'exemple de quelques autres ils veulent apeller la Nature *démon*, nous consentirons qu'ils publient que le *démon* s'en mêle.

Mais si par *démon* ils entendent cet esprit ennemi de Dieu & des hommes, précipité dans l'abyme avec les Anges rebelles, je ne sai comment ils l'entendent : mais je dirai franchement que leur système est infiniment plus composé, & moins intelligible, que celui qui explique par les loix générales du mouvement l'inclinaison de la Baguette. C'est bien-tôt fait de dire que c'est le démon ; mais ils ne le peuvent jamais prouver clairement. Ainsi ils nous disent certainement des choses qu'on ne peut croire sans se faire violence.

Ils nous allégueront peut-être qu'ils ne peuvent pas concevoir comment cette inclinaison se pourroit faire naturellement. Je suis persuadé qu'ils ne comprennent pas cela effectivement. Je les en croi sur leur parole : & je ne conseille à personne d'en douter un moment. Mais pourquoi s'imaginent-ils qu'il n'y aura point d'homme au monde qui puisse expliquer un effet qu'ils ne comprennent pas. En vérité cela est admirable. Un bon Philosophe ne décidera pas si brusquement : il ne dira que ce dont il a une idée clai-

claire & distincte ; de sorte que tout au plus, s'il ne comprend pas que la Nature puisse produire un tel effet, il n'en dira pas davantage : & comme je suis bien assuré qu'il n'aura jamais une idée claire & distincte, qui lui représente le démon agitant la Baguette, il ne se portera jamais à soûtenir qu'il y a de la diablerie. Il ne dira pas, comme on a dit depuis quelques jours : *Pour moi je crois tous ces moyens diaboliques, non-seulement par raport à la découverte des voleurs, des choses dérobées, des bornes d'un champ, mais encore à celles des eaux & des métaux. Je prétens ..... que la cause ne peut être que le démon. pag. 49. du Mercure de Janvier* 1693.

Le P. Malebranche qui nous a dit ailleurs que la vérité ne se trouve presque jamais qu'avec l'évidence, & que l'évidence ne consiste que *dans la vûe claire & distincte de toutes les parties & de tous les raports de l'objet qui sont nécessaires, pour porter un jugement assuré*, nous défend en même tems consequemment de croire que l'inclinaison de la Baguette sur les eaux, sur les métaux, & sur la trace des criminels, soit *diabolique*, & non pas *naturelle*. Il n'y a rien de plus beau que cette excellente régle qu'il donne, pour éviter l'erreur. Je souhaiterois non-seulement que tous les hommes la sussent, mais encore qu'ils réglassent par elle tous leurs jugemens. La voici comme elle est dans le chap. 2. du premier Livre de la *recherche de*

la

la vérité, pag. 17. *On ne doit jamais*, dit-il, *donner de consentement entier qu'aux propositions qui paroissent si évidemment vraies, qu'on ne puisse le leur refuser, sans sentir une peine intérieure, & des reproches secrets de sa raison.*

Certainement à s'en tenir à cette admirable régle, on ne croira point que le mouvement de la Baguette soit *diabolique*, & non *naturel*. Pourquoi cela? Parce qu'il faut auparavant avoir connu clairement & distinctement toutes les causes naturelles qui peuvent avoir quelque raport à cet effet; & il faut être assuré par l'examen qu'on en a fait, qu'aucune de celles qu'on a passées en revüe, n'y ont point du tout contribué. Franchement j'avoüe qu'après ce travail & cette étude qui ne demande pas un esprit médiocre, un homme s'est aquis un droit incontestable de décider si le mouvement de la Baguette est, ou n'est pas un effet naturel. Quoique les ténébres de nôtre esprit, & la majesté, pour parler comme Pline, sous laquelle la Nature a voilé ses mystéres, nous doivent toûjours empêcher de prononcer jamais si décisivement sur bien des choses.

Nous ne devons pas mesurer l'étendüe du pouvoir de la Nature par les bornes étroites de nôtre intelligence. Ce seroit sans doute une mauvaise conséquence de dire: Je ne conçois pas comment cela se peut faire; donc cela n'est point naturel; donc il y a de la diablerie. Il y a même beaucoup à dire à ce rai-

sonnement ; puisqu'on y suposé pour principe, que l'on comprend tout ce qui est naturel : en quoi certainement on se trompe fort ; car il y a, dit Pline, beaucoup de choses cachées dans le sein de la Nature, qu'il ne nous est pas possible de pénétrer. *Naturæ vero rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret. hist. nat. lib. 7 cap. 1.*

Les Philosophes ont-ils jamais bien expliqué les raisons du flux & reflux de la mer ? Ont-ils démêlé comment un enfant devient marqué des fleurs & des fruits que sa mere a desirez d'avoir, durant qu'elle le portoit dans son sein ? Conçoivent ils pourquoi l'aimant & l'aiguille de boussole déclinent du Septentrion tantôt vers l'Orient, & tantôt vers l'Occident ? Ont-ils une idée bien claire & bien distincte pourquoi l'aimant repousse par un pole le fer qu'il avoit attiré par l'autre ? Savent-ils pourquoi certaines fontaines se tarissent en tems de disette ; & pourquoi d'autres coulent plus que de coûtume en tems de fertilité & d'abondance ? Pourquoi, quand un pere ou une mere de famille meurent, les abeilles meurent aussi, ou bien quittent leurs ruches & la maison ? Pourquoi il s'éléve des vents & des tempêtes, quand il arrive qu'un malheureux desesperé se sert de bourreau à lui-même ? Pourquoi les fleurs dont on orne les fenêtres & les cheminées, se flétrissent, & meurent à la mort du maître de la maison ? Pourquoi les plaies d'un homme empirent, &

de-

deviennent plus douloureuses par l'approche d'une personne qui a été mordüe d'un chien, ou de quelque serpent? Pourquoi les plaies d'un homme assassiné se rouvrent à la présence du meurtrier? S'il est vrai que tous ces effets & une infinité de semblables soient aussi réels que *Camerarius*, Fromann, Gaspar Arejes & Pline le disent.

Quoiqu'entre plusieurs de ces effets merveilleux qui sont raportez par les Physiciens, il y en ait quelques-uns de fabuleux, & qui ne se soûtiennent que par la sotte crédulité des esprits simples, lesquels n'examinent jamais rien; on ne laissera pas de demeurer d'accord qu'il y a un très-grand nombre d'effets purement naturels, que ceux qui ont le plus étudié la Nature, n'ont jamais pû expliquer, & qu'on seroit pourtant ridicule d'attribuer au démon. *Quam plurimi*, dit Gaspar Arejes..... *naturæ adyta & abdita investigare conati sunt: quorum causas nulli quamtumvis assiduo studio occupati invenire potuerunt. Campus Elys. Quæst. jucundar. quæst. 53. pag.* 394.

C'est donc une injustice d'attribuer à la magie des effets dont on ne comprend pas le mécanisme. Accusons la foiblesse de nôtre esprit, plûtôt que de nous en prendre à la Nature? Croyons nous qu'elle n'agisse jamais qu'à découvert & sensiblement? Faudra-t'il qu'elle emploie toûjours des agens visibles & palpables, pour que nous lui conservions l'honneur d'un prodige? Dés

qu'elle se dérobera à nos sens, faut-il qu'elle soit exposée à la censure de nôtre esprit ? Tout ce qui ne se fera point sous nos yeux, sera-t'il toûjours fait par le diable ? N'y a-t'il que le démon qui soit un agent invisible ? N'y a-t'il point aussi de petits corpuscules qui peuvent se porter invisiblement de l'agent sur le patient, & joindre par un contact physique deux corps qui paroissent desunis aux yeux, & éloignez l'un de l'autre ? Combien les Machinistes font-ils de choses par leur art, qui nous paroissent des enchantemens, & que nous ne comprenons point ? Combien à plus forte raison la Nature fera-t'elle des choses qui nous surpassent infiniment davantage ; puisqu'elle est, comme dit si bien Galien, *le plus habile ouvrier qui soit dans le monde* ὁ Ἄριστος Δημιουργὸς Φύσις.

La Nature, selon Bartholin, *de natur. mirabilib. pag.* 72. est un abîme qu'il ne faut pas sonder seulement par le ministére des sens ; ce sont des Juges subalternes dont la jurisdiction est trop bornée, pour juger de l'étenduë de son pouvoir. Quand nous donnons l'esprit pour guide à nos sens combien nous arrive-t'il encore souvent de demeurer court sur quantité d'effets qui se présentent tous les jours ? Et après beaucoup de travail & d'aplication d'esprit, il faut bien quelquefois nous contenter d'expliquer par analogie plusieurs effets que nous ne saurions développer précisement par eux-mêmes. Le grand Scaliger n'avoit pas tort, quand il se recrioit,

je

je croi que c'est contre Cardan ; Toi, qui fais le savant, dis-moi bien clairement ce que c'est qu'une de ces pierres dont tu trouves tant sous tes pas ? *Dic mihi formam lapidis, qui tamen quotidie tuis observatur oculis, & Phillida solus habeto.*

Je dirai à ceux qui attribüent au Diable la cause du mouvement de la Baguette, ce que Van Helmont disoit sur un sujet à peu près semblable. Vous avez beau déclamer, & vous armer du spécieux prétexte de combattre la superstition, vous ne sauriez rendre cette pratique suspecte auprès des personnes qui raisonnent. Comment voulez vous qu'il y ait de la superstition dans un usage où l'on n'emploie ni paroles, ni cérémonies, ni figures, ni caractéres, ni vaines observations ; où l'on ne prend point d'heures affectées, où l'on ne prophane point les choses saintes, enfin où l'on n'exige ni tour d'imagination, ni foi, ni confiance, ni intention, ni consentement, ni circonstances, ni rien autre chose qui puisse marquer qu'on invoque le secours du démon ?

Mais, dit-on, il y a un *pacte tacite* avec cet ennemi du genre humain ? voilà, dit Van Helmont, le dernier retranchement des ignorans. Voilà l'ancre qu'ils embrassent fortement ; parce qu'ils ne croyent pas qu'on les puisse retirer de là aisément. Ils n'oseroient dire que tant de personnes d'honneur, & de piété même, à qui la Baguette tourne sur les eaux, & sur les métaux, soient assez

misérables pour renoncer aux vœux de leur batême, & pour s'engager au démon par un contract exprès, & formel; on ne les en croiroit pas; la calomnie seroit trop grossiere, mais il est bien plus doux d'insinuer, que c'est une invention de vieille date passée par quelque scélérat avec le démon qui s'est engagé que, quand il le trouveroit bon, il se percheroit sur la Baguette, & la feroit servir à indiquer les eaux, & les métaux. C'est en effet quand il le trouve bon, car après tout la Baguette tourne à peu de gens; à si peu, qu'il paroît bien que le diable ne prend pas grand plaisir à ce petit manége là, ou qu'il n'est plus si avide de la perte des hommes; puisqu'il n'en est guéres qui ne vouluſſent avoir cette faculté. Et tel peut-être la décrie, qui a reconnu avec chagrin après plusieurs essais, qu'il en est malheureusement privé. Ce sont là en effet des pauvretez, qu'il ne faut pas refuter serieusement.

Disons pourtant encore à ces gens-là, qui se glorifient de leurs *scrupules*, de prendre garde en condamnant si précipitamment comme diabolique un effet si rare & si surprenant, de ne point tout à la fois faire honneur au démon, & injure à la nature; ce qui ne feroit pas un égarement si petit qu'on le pourroit juger. Cet esprit de superbe voit avec plaisir brûler sur ses autels un encens qu'une main brute, & sacrilege enleve de dessus les autels du Dieu vivant. Ne donnons donc point au démon la gloire des miracles, que

Dieu

Dieu opére par le ministére de la Nature, c'est à dire, par *les loix générales du mouvement qu'il a établies, & selon lesquelles il gouverne tout l'Univers.*

Mais pour les *bonnes ames*, dont ont parle dans la lettre, & qu'on veut intimider, nous leur dirons, que Dieu n'a pas voulu nous laisser incertains le sur-parti que nous avons à prendre dans ces sortes d'occasions. Les Théologiens en expliquant les sentimens de l'Eglise, nous ont donné des regles, qui nous mettent en sûreté, & qui nous rendent inébranlables aux criailleries des ignorans. Voici les marques qu'ils nous ont laissées pour reconnoître s'il y a de la superstition, ou quelque pacte implicite dans une pratique.

Il y a, disent les Théologiens, *un pacte & de la superstition, toutes les fois qu'on est bien assuré que l'effet qui paroît surprenant, passe les forces de la Nature, & qu'on n'en peut démêler le mécanisme en aucune maniere; sur tout si pour produire cet effet on a recité des paroles inconnües, barbares, fausses, apocryphes, absurdes, ou tirées de la sainte Ecriture, & des prieres de l'Eglise: si on a gardé certaines cérémonies ou observations superflües, indifférentes, & qui n'ont nul raport avec l'effet que l'on en attend; si on choisit certains jours de Fêtes, ou certaines personnes, à l'exclusion de toute autre, S. Thomas 22. quæst. 96. art. 1. & 2.* Alors il n'y a point de doute qu'il n'y ait pacte, & superstition.

Il est donc certain, qu'il n'y a rien dans l'usage de la Baguette Divinatoire, qui ressente le moins du monde le pacte ou la superstition ; puisque loin d'y mêler des paroles, des cérémonies, des figures, & des observations vaines, inutiles, & qui n'ont visiblement nul raport physique avec ses effets ; on a la derniere horreur de tout ce qui en peut avoir le moindre air ; & on declare que tous ceux qui se mêlent de tels actes meritent de perir avec Jannés, Jambrés, & Simon le Magicien.

II. Mais nous ne sommes pas encore hors d'affaire : nos gens aux *scrupules*, disent que l'usage de la Baguette pour chercher les eaux, & les métaux, est la même chose que la *Rabdomancie* condamnée par l'Ecriture, & par les Péres de l'Eglise. Quoiqu'il n'y ait aucun bon sens dans cette prétention, il ne faut pas laisser de l'examiner, & d'y répondre.

Nous voyons dans le chapitre xxi. d'Ezéchiel une superstition du Roi de Babylone, qui se trouvant à l'entrée de deux chemins dont l'un alloit à Jérusalem Métropole de la Judée, & l'autre vers Rabbath Métropole des Ammonites ; & ne sachant lequel il devoit prendre, il voulut que le sort décidât la chose. C'est pourquoi il mêla ses fléches, les jetta en l'air, afin de voir de quel côté elles tomberoient. S. Jérôme ajoûte que ce Roi n'osoit de lui-même entreprendre le siége de Jérusalem, parce qu'il savoit bien que 185000. Assyriens qui l'assiégeoient, y avoient

voient été tuez en une nuit. Enfin la Providence de Dieu permit que les fléches déterminerent à aller contre Jérusalem, après s'en être encore assuré par deux autres sortes de devinations : *Stetit Rex Babylonis in bivio, in capite duarum viarum, divinationem quærens, commiscens sagittas ..... Ad dextram ejus facta est divinatio super Jerusalem. vers.* 21. 22.

Il faut avoir l'imagination bien vive, pour trouver là ce qui se pratique dans la recherche des sources, & des minières avec la Baguette de Coudrier. On la trouve encore dans ces paroles du Prophéte Osée : *Populus meus in ligno suo interrogavit, & baculus ejus annuntiavit ei. cap.* IV. *vers.* 12. Je sai bien que cette devination des Payens est condamnable, je sai bien que S. Jérome l'apelle ῥαβδομαντείαν, je sai bien que Theophilacte décrit autrement que S. Jérôme cette maniere de deviner, & que les Interprétes ne conviennent gueres en quoi precisément consistoit cette divination ; mais je sai bien encore que cela n'a nul raport ni de près ni de loin avec la Baguette dont j'ai parlé jusques ici. Et toute l'érudition que l'Auteur de la 2. lettre mise au Mercure de Janvier 1693. a fait paroître sur les verges, est une chose de pur ornement. Que fait tout cela ? Les Magiciens d'Egypte, & plusieurs autres avoient des bâtons quand ils s'occupoient à leurs mystéres diaboliques : ils avoient sans doute aussi des bonnets : donc il ne sera plus permis de porter ni de bâtons,

ni de bonnets ? Cette conséquence est outrée. Si je voulois à mon tour, je raporterois en combien de façons différentes les Interprétes nous disent que les Orientaux se servoient de bâtons pour la Rabdomancie. Mais que feroit tout cela à la question présente ?

Cette Rabdomancie étoit pratiquée à la verité par les Germains, comme le raporte Tacite : *Ils sont*, dit-il, *fort addonnez aux augures, & au sort, & n'y observent pas grande cérémonie. Ils coupent une branche de quelque arbre fruitier en plusieurs pieces, & les marquent de certains caracteres, puis les jettent à l'avanture sur un drap blanc : alors le Prêtre, ou le Pere de famille leve chaque brin trois fois après avoir prié les Dieux ; & les interprête selon les marques qu'il y a faites. Tacit. de Germania.*

Voilà une *Rabdomancie* qui n'est en rien semblable à celle de Nabuchodonosor. Strabon *lib.* 15. représente encore autrement celle que les Perses pratiquoient. *Paulus Venetus lib.* 1. 43. Nous en raporte une autre toute différente qui est en usage parmi les Tartares. Les Algériens dans la Barbarie en ont une autre qui ne convient pas plus avec celle des Babyloniens.

Mais quand tous ces peuples aveugles & superstitieux conviendroient dans la maniere de deviner par le bois, quel raport cela auroit il avec la recherche des lieux, où il y a des sources d'eau ou des métaux. La *Rabdomancie*

mancie est proprement un sort que l'on consulte, pour connoître à laquelle de deux entreprises on se déterminera. Nabuchodonosor avoit dessein d'attaquer Jérusalem & Rabbath; mais il ne savoit pas par laquelle des deux il devoit commencer. Il jetta au sort, qui décida qu'il falloit attaquer Jérusalem. C'est même le sens de l'Hébreu, קסם קסם qui signifie *chercher en devinant par sort*, comme ceux qui devinent par leurs boutons, s'ils feront, on ne feront pas une chose. Mais il n'y a rien de semblable dans l'usage de la Baguette de Coudrier: on conjecture par son mouvement qu'il y a de l'eau en un endroit sous terre; comme on juge par le mouvement d'un *Hygrométre*, qu'il y a des vapeurs aqueuses dans l'air, & que consequemment il y aura de la pluie.

Ammien Marcellin donne encore un tour tout autre à la Rabdomancie des Alains: *Ils devinent*, dit-il, *l'avenir d'une maniere merveilleuse: les femmes coupent des verges bien droites; ce qu'ils font avec des enchantemens secrets, & à certains tems marquez bien exactement. Ils connoissent par ces verges ce qui doit arriver. L.* 31.

Or à l'égard de la Baguette on a déja dit qu'on la peut faire de toute sorte de bois la couper en tout tems; sans bénédiction ni enchantement; & que si quelques miserables pratiquent quelque chose de semblable, on en a toute l'horreur possible, & on consent de bon cœur qu'on leur fasse sentir tous les

châtimens dont les Juges Ecclesiastiques, & seculiers ont coûtume de punir ces sortes d'impiétez.

L'Auteur de la deuxiéme lettre insérée au Mercure ne paroit pas meilleur Historien que Philosophe. Il dit que les Allemans n'avoient pas connoissance de la Baguette métallique avant que les Suedois vinssent en Allemagne sous la conduite de Gustave Adolphe Roi de Suede, qui vers l'an 1630. passa en Allemagne, dont il conquit les deux tiers en deux ans & demi, depuis la Vistule jusqu'au Danube & au Rhin. *Ce furent les Suedois*, dit-il, *qui apprirent aux Allemans vers le commencement de ce siécle-ci l'usage des verges dans les divinations, ou plûtôt qui leur en rafraichirent la memoire, car Tacite nous assure que leurs Péres qui en savoien bien d'autres, avoient déja été faits depuis long-tems à ce petit jeu des Baguettes pag.* 254. Il y a là deux choses fausses.

1. Il n'est pas vrai que les *Suedois aient apris l'usage de la Baguette Divinatoire aux Allemans vers l'an* 1630. puisque Basile Valentin Bénédictin Alleman qui vivoit vers l'an 1490. a emploié sept chapitres de son Testament à expliquer l'usage de cette admirable Baguette, dont il parle comme d'une chose très-publique parmi les Mineralistes de l'Allemagne.

2. Il n'est pas vrai non plus *qu'ils en aient rafraichi la memoire alors*; puisqu'on verra dans tout cet ouvrage plusieurs Auteurs Allemans

mans qui ont parlé, & philosophé sur cette Baguette dés le commencement du siécle passé ; c'est à dire, un siécle avant que le grand Gustave vint ravager l'Empire. Je citerois bien une trentaine de Philosophes Allemans qui ont parlé de la Baguette longtems même avant que le Roi de Suéde fut au monde. Le seul *Georgius Agricola* si connu par son grand ouvrage, *de Re Metallicâ*, qui fut publié l'an 1550. en traite comme d'une pratique assez ordinaire parmi les Allemans.

III. Quand je dis qu'il n'y a nulle superstition dans l'usage de la Baguette Divinatoire, telle que je l'ai répréſentée, je ne nie pas pour cela que des scélérats, & des impies n'y puissent mêler quelquefois des circonstances très-mauvaises. Il n'y a que trop de superstitieux dans le monde ; & il me seroit facile de prouver que la Baguette a eu des corrupteurs qui en faisoient un usage très-criminel, en y mêlant des cérémonies, & des paroles saintes : C'est une impiété dont elle ne tire nulle vertu ; mais il y a des gens si corrompus, qu'ils gâtent tout ce qu'ils touchent.

Selon M. l'Abbé Furetiere les sorciers font grand cas d'une branche de coudrier : je n'en sai rien : mais je sai certainement qu'il n'y a nul sortilege à s'en servir dans les bornes de la Nature, où j'ai renfermé son usage.

Je ne doute pas pour cela, qu'il n'y ait des sorciers ; quoique je sois persuadé qu'ils sont fort

fort rares, si on entend par sorciers, ceux qui ont renoncé leur bâtême pour s'engager par contract avec le démon. Ils sont rares encore une fois : mais cependant il y en a. Et l'hypotése de ceux qui n'en veulent point reconnoître, & qui nient que les diables se communiquent sensiblement aux hommes, jette dans des embarras, dont on ne sauroit se tirer de bonne grace M. van Dale dans son traité des Oracles est passé dans un tel excés, qu'il soûtient que le démon n'a jamais parlé par les Oracles. Il accuse tous les Peres de l'Eglise de ne s'être pas voulu donner la peine de raisonner exactement ; d'avoir trop facilement accordé aux payens qu'il y avoit des démons dans les Oracles, & de n'avoir pas bien connu les vrays interêts de la Religion Chrêtienne. Voilà qui est bien cavalier, pour ne pas dire, bien impie. Doit-on parler ainsi des plus grandes lumieres du Christianisme, & des savans maîtres de tout le monde Chrêtien ? par le même tour d'esprit, M. van Dale dit : *nous n'accordons pas que tout ce que pratiqua la Pythonisse d'Endor en faveur de Saul fut au dessus de la Nature, & une opération de la magie, & du démon.* Tous les Peres de l'Eglise ont pourtant crû que c'étoit un effet de la science noire de la nécromancie. Et il n'y a là-dessus dans l'Eglise de Dieu que deux partis. L'un soûtient que c'étoit véritablement l'ame de Samuël ; & l'autre dit que c'étoit un démon qui contrefaisoit le saint Proféte. Mais on n'a jamais dou-

douté qu'il n'y eût là dedans de la diablerie : si on en excepte quelques rêveurs de Rabbins, & entr'autres le Rabbin David Kimhi, à qui M. van Dale est redevable de son système, qu'aucun Chrétien, que je sache, n'avoit jamais suivi. Ce Rabbin s'est imaginé que la Pythonisse avoit fait là une mascarade, où elle avoit habillé un homme en Prophéte. Mais il faudroit qu'elle lui eût aussi donné l'esprit prophétique, car cet homme masqué prophétisa dans la derniere précision la ruïne de Saul & de sa famille. Voici la prophétie : *Pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque le Seigneur vous a abandonné .....? Le Seigneur vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part. Il déchirera vôtre Roiaume, il l'arrachera d'entre vos mains, pour le donner à David ..... Il livrera même Israël entre les mains des Philistins. Demain vous serez avec moi vous & vos fils.* 1. *Livre des Rois, chapitre* 28.

Il falloit que la Pythonisse fut aussi prophétesse, pour reconnoître Saul, qui venoit, comme on dit, *incognito*. Il falloit bien qu'elle le fut, pour deviner qu'il demanderoit justement à voir Samuël, & pour tenir un homme tout prêt à soûtenir son personnage. Elle avoit même prévû que Saul qui avoit fait toute sa vie une guerre implacable aux Devins, changeroit de sentiment cette nuit-là tout d'un coup, & qu'il viendroit subitement chez elle. Voilà le ridicule où se jettent ceux qui ne

yeu-

veulent pas reconnoître qu'il y a des sorciers.

Comme c'est visiblement une impiété de nier qu'il y ait des sorciers, & des magiciens : c'est aussi une bêtise de les placer par tout, & de se les figurer si communs. Il y a souvent plus de malignité que de vérité dans ces sortes d'accusations de sortilége. M. de la Mothe le Vayer dit fort bien, *Nous savons qu'aux Pays tels que la Lorraine, quand les Seigneurs confisquoient le corps & les biens de ceux qui étoient condamnez pour sortilége, on y en voyoit alors plus qu'en tout le reste de l'Europe. Ce n'est donc pas sans sujet que le Parlement de Paris procéde avec grande retenüe toutes les fois qu'il connoit de ce crime, vû qu'outre les fausses accusations on voit encore souvent de pauvres idiots, & de simples femmes qui avoüent des choses qui ne furent jamais. De l'instruct. de Monseig. le Dauphin. pag.* 146.

Chapitre XVII.

Témoignages de plusieurs Savans, qui parlent en faveur de la Baguette Divinatoire.

Voici une nuée de témoins, qui ont régardé la Baguette Divinatoire, comme une chose dont on pouvoit se servir sans superstition dans la recherche des rameaux d'eau & des métaux. Quelques-uns même en relévent l'utilité avec des termes magnifiques.

ques, & tiennent qu'il n'y a rien dans la Nature de plus merveilleux, & qui mérite mieux l'attention des Philosophes.

En raportant les témoignages de ces Savans qui ont attribué à la Nature le mouvement de la Baguette, je ne suivrai ni l'ordre cronologique, ni la qualité de ces témoins. On n'a rien réglé pour le pas parmi les Gens de Lettres; ils composent une République, où l'on se conduit sans façon, & où l'on n'est pas, comme on dit, sur le *qui vive*.

1. Basile Valentin qui étoit un bon Réligieux Bénédictin fort savant dans les choses naturelles, n'a point fait scrupule d'enseigner comme il se faut servir de la Baguette de Coudrier, puisqu'il en a composé sept Chapitres entiers du second livre de son Testament. Il en croyoit l'usage si naturel, qu'il commence même par dire, que celui qui se veut mêler de ces sortes de Baguettes, ne doit pas se conduire par son caprice & par ses propres lumiéres, ni rien innover dans la maniere de s'en servir pour la recherche des miniéres; *parce que*, ajoûte-t'il, *la Nature ne souffre point qu'on la déranze, & qu'on lui prescrive de nouvelles loix*. Basil. Valent. Testam. liv. 2. chap. 22.

2. *Michaël Mayerus* dans son livre intitulé *Verum inventum*, hoc est, *Munera Germaniæ*, chapitre IV. pag. 84. où il prétend que le monde est redevable à l'Allemagne de l'invention de la poudre à canon, dit que le premier charbon que l'on a mêlé avec le souffre

&

& le salpêtre, pour la composition de cette poudre, étoit du charbon de coudrier : d'où il prend occasion de parler de la sympathie que le coudrier a avec les métaux, & il dit que c'est pour ce sujet qu'on en fait une Baguette Divinatoire, qui est très-propre pour chercher les minières d'or & d'argent. Et il la compare à une sage femme dont l'adresse aide aux montagnes à enfanter les matières métalliques qu'elles contiennent dans leur sein. *Præsertim Corylus, quæ dat Virgulam Divinatoriam, metallorum sub terra latentium indicem : Dicunt enim in montibus metalliferis hanc plerumque in vertice crescere, atque inde vim illam occultam & per astra imprimi, quâ metallis assultet, ea latentia prodat, inque lucem proferenda, velut obstetrix, moveat.*

3. Philippe Mélanchton si savant dans la Physique & dans les Mathématiques, a composé un discours sur la *sympathie*, dont il établit six degrez dans la Nature, & il a reduit au second degré la sympathie qui se trouve entre les plantes & les minéraux. Il en donne pour exemple la branche de coudrier fourchüe dont se servent ceux qui travaillent aux minières, afin de chercher les veines d'or & d'argent, & des autres métaux. Il attribüe la cause du mouvement de cette Baguette aux sucs minéraux, dont le coudrier se nourrit dans la terre. Un homme qui range cet effet au nombre de ceux que la Nature produit par la convenance & la sympathie, est bien persuadé qu'il n'y a rien que de pure-

ment

ment naturel : voici ſes paroles : *Alter gradus συμπαθείας eſt inter plantas & metalla, ſicuti quidam ferunt de furculo biſido ex corylo deciſo, quo metallarii venas auri & argenti explorant, atque adeò virgulam Divinam vocant : cujus furculi vires augent roborantque ſucci minerales, &c.*

4. Peucer gendre de Melanchthon, & ſi célébre par ſon grand ouvrage de la Divination, qui mêle le démon en beaucoup de choſes où il n'a guéres de part, ne s'aviſe nullement de l'intriguer ici, & il parle de la Baguette Divinatoire comme d'une choſe toute naturelle. *Cette Baguette*, dit-il, *n'eſt qu'une branche de coudrier fourchüe, avec quoi on découvre les veines d'or & d'argent, parce qu'elle s'incline ſur les lieux où ces veines ſont cachées ſous terre. On ne peut guéres expliquer, pourquoi les ſeules branches de coudrier ont cette vertu ..... Pour moi je n'en puis dire autre choſe, ſinon que j'eſtime que le coudrier a quelque ſympathie naturelle & ſecrette avec les métaux. Peucer de la Divinat. lib. 13. chap. 10.*

5. *Keckermannus* cite tout le texte de Melanchthon, & ſe ſert de ſon autorité qu'il reconnoît volontiers, pour établir ce qu'il enſeigne ſur ces admirables ſympathies qui ſe trouvent entre certains corps naturels. Et ce ſavant homme enſeigne en même tems la maniére dont il faut tenir la branche de coudrier. *Les ouvriers*, dit-il, *la portent ſur le bout des doits, & ils concluent que là où elle s'incline, il y a des veines de quelques métaux.*

Quel-

Quelques-uns d'entre les Physiciens disent que cette vertu n'est point dans le Coudrier ; mais il y en a beaucoup qui assurent fortement le contraire. Negant quidem hanc vim in corylo Physici nonnulli, sed multi constanter asserunt. Keckerman. systemat. Physic. lib. 1. cap. 8. column. 1388.

6. Simon Maiole Evêque de Volturara dans le Roiaume de Naples, dit que la Divination pratiquée par ceux qui travaillent aux miniéres avec la Baguette de Coudrier, est très-naturelle. Il la range parmi les prédictions qui sont fondées sur la Physique, & qui naissent de la sympathie : voici comme il s'en exprime. Cette Baguette Divinatoire est faite d'une branche fourchüe de coudrier, avec laquelle les ouvriers des miniéres cherchent les veines d'or, & d'argent qui sont sous terre ; parce que cette Baguette tourne, quand ils passent par-dessus les endroits où il y a des métaux. Je ne saurois dire pourquoi le coudrier produit cet effet plûtôt que les autres arbres : si ce n'est qu'il y a une sympathie naturelle & secrette entre le coudrier, & les métaux. *Virgula divina est ex corylo decisus bifidus furculus, quo venas illi aurt, argentive feraces explorant, inclinante sese eò virgula quâ sub terra venæ feruntur atque incedunt. Quâ vi id soli corylorum præstent furculi ..... obscurum est : nisi quòd conjicio, συμπαθειαν habere corylos ad metalla connatam & occultam. Dierum Canicular. part. 2. colloq. 4. pag. 380.*

7. Neu-

7. *Neubeusius* parmi les prodiges qu'il raconte au sujet des plantes n'a pas oublié la Baguette de Coudrier, dont il parle comme d'une merveille que nous tenons des mains liberales de la Nature, & qu'il nous exhorte d'emploier afin de tirer les richesses métalliques que la terre nous cache; enfin tout charmé de la vertu de ce petit instrument, il se récrie: Que dirai-je donc maintenant de la Baguette Divine, qui n'est qu'une simple branche de coudrier, & qui a pourtant la vertu de la Divination pour découvrir les métaux: soit que cela vienne d'une naturelle sympathie qu'elle ait avec les métaux; ou de quelque secrette influence des astres, ou de quelque autre cause encore plus forte? Courage donc! servons nous de cette verge salutaire, afin qu'aiant tiré du séjour des morts les métaux, nous cherchions s'il y a aussi en eux-mêmes quelque faculté pour la Divination, comme nous en observons dans le coudrier: *Quid verò de* VIRGULA DIVINA *dicam: quæ ex corylo secta indagandis metallis divinatricem facultatem obtinet ..... Age verò utamur tam salutaris baculi opera ..... Odo. Nubus. sacror. fatidic. lib. 2. cap. 21. pag.* 383. & 384.

8. Pierre Belon du Mans apelle la Baguette Divinatoire *Caducée*, par l'allusion qu'il fait à celle que l'on représente dans la main de Mercure: il paroît étonné de ce que les Turcs ne s'en servent point, pour travailler aux minières du Grand Seigneur; il ne croit donc

donc pas que cet usage soit une chose fabuleuse, ou mauvaise. Voici ses paroles. *Les ouvriers qui béchent la mine dedans terre, & qui tirent à mont, n'ont point l'usage du Caducée qui en latin est nommé* VIRGA DIVINA, *dont les Allemans usent en espiant les veines. Observat. liv. 1. chap. 50. pag. 16.*

9. Rodolphe Glauber avoit trop fait d'expériences de la Baguette Divinatoire, pour n'être pas consulté sur la maniere de s'en servir dans la précieuse découverte des miniéres. Voici comme il en parle. On peut aussi découvrir les miniéres métalliques par la vertu d'une verge de coudrier. On s'en sert de la sorte, & j'en parle après en avoir souvent fait expérience. Fondez les métaux sous certaine constellation, & en faites une boule percée par le milieu; fichez dans le trou un rejetton de coudrier de l'année, & qui n'ait point de branches. Portez cette verge étendue droit devant vous sur les lieux, où l'on croit qu'il y a des métaux: & lorsque la verge s'incline, & que la boule s'abaisse vers la terre, vous devez être persuadé qu'il y a quelque métail dessous. *Et comme cette métode est fondée sur la Physique, on la doit sans doute préferer à toutes les autres manieres métalliques.* Non seulement Glauber avoit une expérience de soixante années, quand il a publié l'ouvrage dont je tire ce témoignage; mais ce qu'il faut bien remarquer; c'est qu'il s'est servi de cette Baguette pour découvrir les métaux; c'est qu'il la croit fondée sur les loix de la Nature; c'est qu'il

qu'il la préfére à toutes les autres métodes, dont on se sert d'ordinaire : *hoc judicium ex naturali, & infallibili Philosophiæ fundamento profectum aliis omnibus de metallorum inventione artibus meritò est præferendum. Glauber. de Oper. Mineral. part. 3. pag. 29.*

10. *Camerarius* faisant un dénombrement de plusieurs phénoménes naturels dont on ne peut pas rendre facilement raison, dit que la Baguette de Coudrier que les Mineralistes emploient pour trouver des miniéres d'or, & d'argent, est un de ces miracles de la Nature, qu'il n'est pas aisé d'expliquer. *Ideo non absque causa mirum nonnullis videtur, quod multa passim occurrant, de quibus quantumvis* NATURALIA *habeantur, solida ratio reddi nequeat. Sic non absque ratione quæri potest, quare à solis Corylorum surculis bifidis, & non idem ab aliis arboribus, vel fruticibus quæ in iisdem proveniunt locis, venæ auri argentive feraces detegantur, inclinante sese eò virgula, quâ sub terra venæ feruntur atque latent. Meditat. historic. cap 78. pag. 335.*

11. *Matthias Willenus* a composé en Alleman un écrit touchant la Baguette Divinatoire, qui porte pour tître ; *de vera Virgulæ Mercurialis Relatione* ; & qui fut imprimé à Jena ville d'Allemagne vers l'an 1672. Il défend l'honneur de cette Baguette de toutes ses forces. Il prouve que son inclinaison sur les méraux est une chose purement naturelle. Il prétend que cet effet ne vient point précisément du bois, puisque quand on la suspendroit

droit avec un filet, elle ne se porteroit ni sur l'or ni sur l'argent. Il dit au contraire que cela vient des astres, qui ont présidé à la naissance de la personne, & qui exaltent, ou affoiblissent le temperament à cet égard. Et pour établir cela, il a recours à l'harmonie toute divine, que les Astrologues disent être entre le ciel, & la terre, & qui lie toutes les parties de l'Uuivers, afin d'en faire un corps parfaitement organisé. *Quæst.* 3.

12. *Sylvester Rattray* Docteur en Médecine dans un petit ouvrage qu'il a composé sur les choses naturelles tant par lui, que par d'autres Physiciens, fait une section en particulier de la sympathie des minéraux avec les végétaux, où il dit: Que la verge de coudrier figurée comme une aiguille de Boussole sert à découvrir les veines d'argent; qu'une Baguette faite de pin sauvage indique les minières de plomb; & que l'olivier, & le palmier demontrent l'or, & l'argent; comme l'assurent ceux qui font profession de chercher des trésors. *Coryli virga eodem modo continuata quo acus nautica venas argenteas monstrat. Aurum, & argentum attrahunt, olivas & palmas, ut testantur thesaurorum occultorum investigatores. Theatrum sympathetic. pag.* 24. Un homme qui raporte ces effets à la Nature, & aux causes occultes de la sympathie, n'a garde de croire que le démon en soit l'auteur.

13. L'Auteur du livre intitulé *la Revelation de la Divine Majesté*, ou אדני employe l'on-

l'onziéme chapitre de son V. livre à examiner cette question : *si l'on peut se servir sans peché des verges de coudrier dans la recherche des miniéres.* Cet Auteur qui aparemment est un Frere de la Rose-Croix, & qu'on nomme *Egidius Guetman*, paroît l'homme du monde le plus chrêtien, & le plus déclaré contre les pratiques qu'on pourroit le moins du monde soupçonner de contenir quelque superstition, & décide qu'on peut très-chrêtiennement emploier la Baguette de coudrier à chercher les fontaines, & les miniéres d'or & d'argent, pourvû qu'on n'y mêle ni paroles, ni cérémonies, ni enchantement, & que le tout se fasse avec la crainte, & sous les yeux de Dieu.

14. *Joannes Christianus Frommann* Docteur en Médecine est peut-être de tous ceux, qui ont parlé de la Baguette Divinatoire, celui au jugement de qui je m'en raporterois volontiers davantage. Il s'est appliqué durant plusieurs années à examiner avec un soin très-particulier toutes les pratiques qu'on attribüe à tort, ou avec justice à la magie criminelle. Il est entré dans des détails tout à fait curieux. Sa diligence est allée si loin que je ne croi pas que rien de considérable lui ait échapé & particulierement sur tout ce qui regarde le *charme*, la *sorcellerie*, ou l'*enchantement*. Il en a composé ce grand ouvrage si curieux qui a pour titre : *De fascinatione*. Dans le livre III. part. V. chap. 1. Il passe en revüe la Baguette Divinatoire à son

tour. Il représente les différentes opinions où l'on est à cet égard. Il les examine & les balance avec beaucoup de jugement. Il se rit de la simplicité de ceux qui croient que le démon la fait mouvoir sur les métaux. Il mépriſe la penſée de certaines gens, qui, pour faire les fins, tiennent que ce mouvement de la Baguette n'eſt qu'un jeu de main joüé par un fourbe adroit. Enfin il ſe déclare pour le parti des Phyſiciens, qui ſont perſuadez que ce mouvement eſt un effet purement naturel ; mais cependant il avoüe que c'eſt de ces merveilles de la Nature ; qu'il n'eſt pas facile à l'eſprit humain de pénétrer, & de développer. Après tout je croi que je ne ſaurois mieux faire, que de le faire parler ici lui-même. Il eſt juſte que chacun connoiſſe par ſes propres lumieres le ſentiment d'un ſi grand Philoſophe. Cet Auteur en ſe joüant d'abord ſur les mots de *Virga*, & de *Virgo*, dit, cette *Verge*, ou cette *Vierge*, *dont la vertu ſi belle, & ſi renommée a enchanté tant de gens, s'eſt faite des envieux & des médiſans auſſi bien que des admirateurs. Les uns pour qui elle n'a que de l'inſenſibilité, & dont elle ſemble avoir en horreur les embraſſemens, l'accuſent par dépit d'être un organe & un ſupoſt de Satan, & d'avoir fait du moins un pacte implicite avec ce malin eſprit. D'autres diſent que c'eſt une fourbe & une hypocrite, qui par ſes artifices impoſe aux yeux du monde. Et il y en a qui lui rendant plus de juſtice, publient que ſa vertu eſt ſans fard, & toute naturelle.*

Deu-

„ *Deusingius* est un de ces hommes chagrins „ de ce que la Baguette ne se meut pas entre „ les mains de tout le monde. Après en a- „ voir fait l'essay avec deux de ses amis aus- „ quels elle tournoit fort heureusement, il „ s'est emporté, parce qu'elle ne lui tour- „ noit pas, à dire que ce mouvement venoit „ du démon; comme il tâche de le prouver „ dans son *Exam. Pulver. sympath. pag.* 57.

„ Je reconnois sincérement que les prie- „ res, & certaines cérémonies superstitieuses „ que quelques-uns pratiquent en coupant „ la Baguette, m'ont quelquefois embar- „ rassé; mais je ne l'ai cependant jamais été „ assez, pour donner dans la vision de ceux, „ qui y croyent de la magie.

„ Je n'ai jamais rien trouvé, qui puisse „ donner lieu à un tel jugement. Mais disent „ quelques-uns, on ne sauroit démontrer „ pourquoi cette Baguette s'incline sur les „ métaux? Pitoiable raisonnement! je sai „ bien qu'il est difficile d'expliquer ce mouve- „ ment, & cette inclinaison. Mais dans la „ Philosophie de l'Ecole connoissons nous „ mieux, comment les qualitez viennent des „ formes substantielles? comment de la ma- „ tiére d'un animal il se peut produire une „ autre matiére arrangée, & organisée, d'où „ il se formera un autre animal? Schaliger, „ disoit autrefois: Tu trouves en ton che- „ min sans cesse des pierres: dis-moi donc, „ de grace, en quoi consiste la forme d'une „ pierre? Il ne faut pas nier un effet, par la

„ raison qu'on ne le comprend pas. Il y a „ des choses Physiques, dont on ne sauroit „ démêler la Physique.

„ Je ne voudrois pas nier qu'il n'y pût „ avoir quelquefois de la tromperie du dé- „ mon. Il aime à se mêler parmi les choses „ naturelles. Il entre dans les passions des „ hommes perdus, & profite de la mauvaise „ disposition, où il trouve des personnes „ remplies de cupiditez, afin de les porter à „ la superstition, & à des observances vaines „ & criminelles.

„ Mais il n'y a point du tout, de mal à se „ servir de la Baguette de Coudrier pour „ chercher des métaux; pourvû qu'on ne se „ propose point une mauvaise fin, & qu'on „ ne pratique rien de ces céremonies inutiles „ & superstitieuses, dont des miserables ont „ voulu corrompre cet usage si naturel & si „ innocent de la Baguette Divinatoire. *At metalla virgæ è corylo detractæ beneficio, sepositis superstitionum & observantiarum inutilium inceptiis, scutari nec illicitum est, nec illicito sanæ rationi repugnante fit medio.* pag. 688. 689. 600. 601.

15. *Libavius* que Frommann appelle un homme illustre & par sa pieté, & par sa doctrine, & qui étoit effectivement ennemi déclaré de toute superstition, déclare que l'usage de la Baguette Divinatoire ne contient en soi rien de mauvais; qu'il en a fait l'expérience lui-même pour la recherche des métaux; qu'il est bien vrai que les Physiciens

ne

ne voyent pas fort clair dans ces effets merveilleux, & sur tout pourquoi elle ne tourne pas entre les mains de tout le monde : mais qu'il faut prendre de là occasion d'admirer la puissance souveraine de Dieu. Voici comme il s'en explique. „Il n'y a point dû tout „de mal à se servir de la Baguette Divina„toire. On la fait d'une branche fourchûe „de coudrier, ou de chêne qui soit de l'an„née, & il y en a qui croyent qu'il la faut „couper avant le lever du Soleil, & durant „le croissant de la Lune, & vers l'Annon„ciation de la Vierge : c'est à dire, vers „l'Equinoxe du Printems. Pour moi je n'ob„serve rien de tout cela. On la porte entre „ses mains..... Et si celui, qui tient la „Baguette, a des boutons d'argent à son „juste-au-corps, elle lui tournera vers l'esto„mach. Et s'il n'a point d'argent du tout „sur lui, & qu'on en cache dans la terre, „elle s'inclinera dessus, quelque effort qu'il „fasse avec ses mains, afin de l'empêcher. „Les Physiciens ne savent point, pourquoi „cela arrive de la sorte. C'est une de ces sym„pathies de la Nature qu'il faut admirer. „J'en ai fait quelquefois l'essay moi-même, „& j'ai toûjours trouvé que la Baguette „tournoit juste sur les métaux cachez. J'ai „vû faire la même chose à plusieurs person„nes avec le même succés. Que si chacun n'a „pas la disposition telle qu'il la faut pour „cette opération qui ne voit qu'il en faut „rejetter la cause sur la puissance de Dieu.

Omni vitio rem carere ex usu ostendemus. . . . . Pars virgulæ cæsa extrorsum verget, donec validissimo indicio, & motu metallum percutiat. Quæ sit hujus rei ratio Physicos latet : adeo miranda est naturæ sympathia : tamen, & ipse verum esse reipsa expertus sum, & in aliis identidem vidi. Quod si non cuivis movetur in manu, sanè in Dei potentia & hoc reservari quis non videt ? Libavius in appendic. syntagmat. arcan. chimic. pag. 269.

16. Le Pere Schott Jésuite semble avoir pris un parti contraire ; cependant lorsqu'il composoit ce qu'il a mis touchant la Baguette de Coudrier, dans la quatriéme partie de sa Magie Naturelle, *lib.* 4. *syntag.* 4. *cap.* 1. *pag.* 420. il reçût une lettre d'un homme qu'il dit être considerable pour sa vertu, & pour sa doctrine, *cujusdam viri probi, ac docti*, qu'il avoit consulté, pour savoir de lui ce qu'il pensoit de la *Baguette Divinatoire*, il lui avoit démandé comment il la falloit choisir, en quel tems, avec quelles circonstances, & s'il n'y avoit point un peu de tromperie de la part de ceux qui font mêtier de ce petit manége. Voici la réponse que lui fit cet homme dont il paroit estimer si fort le jugement, qu'il nous a donné sa lettre toute entiere dans sa *Magie sympathique pag.* 430. „Vôtre Ré-„verence me demande une chose qui n'est pas „la plus aisée du monde ; non pas que je „trouve beaucoup de travail à vous expliquer „les vertus que j'ai remarquées dans le cou-„drier ; mais c'est que je sai qu'il n'y a pas

„peu

„ peu de savans qui prennent ouvertement „ parti contre moi. Les uns prétendent que „ la Baguette de Coudrier tourne par l'effet „ d'une imagination gâtée. Il y en a qui font „ les esprits forts, & qui décident assez brus- „ quement que c'est un jeu de main exécuté „ par un fourbe adroit qui donne le mouve- „ ment à la Baguette métallique. Il s'en est „ même trouvé qui n'ont point hésité à dire „ qu'il y avoit au moins un pacte implicite „ avec le démon, c'est pourquoi ils ne vou- „ loient pas souffrir que je me servisse de cette „ Baguette que je n'eusse auparavant renon- „ cé à tout pacte; qu'ils n'eussent attaché de „ la cire bénite aux extrémitez de la Baguet- „ te, & prononcé même des exorcismes du- „ rant qu'elle tournoit entre mes mains. Ces „ crieries des ignorans non-seulement m'ont „ degoûté de l'usage que j'en faisois; mais „ même ont fait que je n'en ai plus voulu „ parler à personne. Mais comme vôtre Ré- „ verence y va bonnement dans les questions „ qu'elle me propose, je lui répondrai de „ même, & lui dirai franchement ce que „ plusieurs expériences très-certaines m'en „ ont apris. Il n'importe nullement de quelle „ grosseur, & grandeur soit la Baguette; & „ comme je nie absolument qu'il faille ob- „ server ni le tems, ni l'année, ni l'heure du „ jour pour la couper, je me suis toûjours „ moqué de ceux qui y aportent des cérémo- „ nies superstitieuses. J'ai pourtant remarqué „ que le coudrier coupé en pleine Lune avoit

„plus de force. Au reste cette Baguette est „fourchüe, & on l'estime meilleure, quand „on la trouve qui sort fourchüe presque dés „la racine. C'est pour cela que les ouvriers „qui travaillent aux miniéres les appellent, „*ein grund ruhten*. Cette Baguette indique „non-seulement toutes sortes de métaux, „mais il y en a même qui tiennent qu'elle „sert à découvrir les sources d'eau qui cou„lent dans la terre. C'est ce que je n'ai pas „eu occasion d'éprouver.

„Or pour connoître ce qu'il y a de caché „sous terre, dans les murailles, ou en quel„ques autres lieux, il n'y a qu'à mettre un „morceau de métail à l'extrémité de la Ba„guette, & si elle s'incline elle indiquera par „son mouvement que ce qui est caché dans „la terre est un métail semblable. Et un hom„me qui voudroit pousser l'expérience plus „loin, viendra jusqu'à découvrir la quantité „& la qualité du trésor. Pour moi ce que je „ferois en cas pareil, ce seroit de mettre de „l'or ou de l'argent dans les mains, dont je „tiendrois la Baguette, car il la faut tenir à „deux mains. Après cela je m'aprocherois „du lieu: & s'il y a du fer caché, il est cer„tain que si je n'ai que du cuivre dans mes „mains, la Baguette ne fera aucun mouve„ment; mais si le métail du trésor, & celui „qui est dans mes mains sont semblables, la „Baguette tournera avec violence sur le lieu. „C'est par une expérience toute pareille, „que je connoîtrai la quantité du trésor, &

„mê-

„ même combien un homme aura d'argent
„ dans sa poche. Car si j'ai dans mes mains
„ plus d'argent qu'il n'y en a dans ce trésor,
„ ou dans la bourse, jamais la Baguette ne
„ tournera. Et quand la somme que je cher-
„ che à connoître sera la plus grande, la Ba-
„ guette s'y portera aussi-tôt. Ce sont là des
„ secrets que tout le monde ne sait pas, &
„ qui sont cependant si certains, que si je
„ me mettois à vous reciter toutes les expé-
„ riences que j'en ai faites, je pourrois en
„ remplir plusieurs feüilles de papier. De
„ plus, il faut que vous sachiez que le cou-
„ drier se porte vers le coudrier, & que si
„ l'on prenoit, de la maniere qu'il le faut,
„ deux petites Baguettes de ce bois là, on
„ les verroit se porter l'une vers l'autre. Or
„ pour l'âge du bois de coudrier, je vous
„ dirai que j'ai toûjours eu soin d'en avoir
„ qui ne fut que d'une année. Ce qui se con-
„ noît facilement par les divers nœuds qu'on
„ y remarque. Quant à la maniere de la te-
„ nir dans ses mains, la figure que je vous
„ envoie, vous l'enseigne. Que ne me par-
„ liez-vous le Carême dernier des difficultez
„ qui vous embarrassent sur ce sujet, je
„ vous les aurois levées toutes avec plaisir,
„ & je vous aurois démontré très-évidem-
„ ment que l'effet de la Baguette est très-na-
„ turel. Cependant je ne voudrois pas assurer
„ qu'on ne se peut jamais tromper avec cet
„ instrument si simple. Est ce que le démon
„ transporte ailleurs les trésors ? cela pour-

„ roit bien être. Je dirai que c'eſt que la ſym-
„ pathie de coudrier ne nous eſt pas encore
„ tout à fait connüe. Après tout, vôtre
„ Réverence trouvera beaucoup de ſavans qui
„ développeront tout cela infinement mieux
„ que je ne le pourrois faire. Je vous dirois
„ beaucoup plus aiſément la raiſon pourquoi
„ cette Baguette tourne dans les mains des
„ uns ; & reſte immobile dans celles des au-
„ tres. Car enfin rien n'empêche qu'on ne
„ puiſſe bien raporter ces différens effets à la
„ diverſité du temperament qui ſe trouve
„ dans le ſang, & dans les mains de ces per-
„ ſonnes. Il n'y a point d'objection qui ſe
„ puiſſe ſoûtenir contre cette réponſe. En
„ voilà aſſez pour cette fois ſur le coudrier, ſi
„ vous deſirez vous informer encore plus
„ pleinement de ce qui concerne la Baguette,
„ ordonnez, je ſuis tout à vous..... *Utinam mihi in Quadrageſima præterita vobis præſenti, verbulo ſaltem inſinuaſſet, difficultates tunc pleraſque enodaſſem, & naturalem eſſe virgæ metallicæ effectum clarè oſtendiſſem*..... Ce jugement eſt d'autant plus conſidérable qu'il vient d'un homme qui eſt ſans doute Philoſophe, comme on le peut remarquer par ſa lettre ; & que le P. Schott Jeſuite déclare être un homme de ſcience, de vertu, & de plus très-expérimenté dans l'uſage de la Baguette Divinatoire ainſi qu'il l'aſſure lui-même. Je ne ſai même ſi on ne pourroit pas dire que c'étoit un Jeſuite. Car il paroît que le P. Schott & lui avoient paſſé le dernier

Ca-

Carême ensemble. Et ce qui semble autoriser ma conjecture ; c'est que le P. Schott depuis cette lettre a changé de sentiment sur la Baguette ; Car il avoit soupçonné son mouvement d'être l'ouvrage du démon, du hazard, ou de la supercherie de ceux qui la font tourner : *audaciter pronuntio illam conversionem contingere casu, vel fraude virgulam tractantis, vel ope diaboli. Mag. Sympath. lib. 2. syntag. 4. cap. 1. pag. 425.* Et depuis il a dit dans sa Physique curieuse, qu'il n'oseroit généralement assurer que le mouvement de la Baguette soit un œuvre du diable, *parce que*, ajoûte-t'il, *je sai de science certaine que des Religieux d'une très-grande pieté s'en servent avec un succés tout à fait merveilleux, & qui soûtiennent de toutes leurs forces que ce mouvement est très-naturel, & qu'il ne procede point de l'adresse, ou de la force de l'imagination de celui qui la tient. Universaliter autem asserere non ausim, dæmonem illum effectum præstare, quoniam certò mihi constat, viros Religiosos ac probissimos, experimentum non semel, & infallibili cum successu tentasse : Qui quidem mordicus defendunt, naturalem esse nec fraudem ullam, phantasiæ emphasin intervenire. Physic. curios. lib. 12. cap. 4. annotat. ad coroll. 1. pag. 1289.* Voilà ce qui me porteroit à croire que celui de qui est la lettre, pourroit bien être un de ces Religieux d'une très grande piété.

Après tout, il ne faut pas perdre de vûe ce que Schott dit ici, sans que nous remar-

quions qu'il en rabbat beaucoup de ce qu'il avoit écrit dans ses ouvrages précédens sur la Baguette de Coudrier; car enfin il déclare à présent qu'il n'oseroit plus assurer que le démon y ait part. Et ce qui doit nous rendre cette correction plus considérable; c'est que ce Jesuite, à la tête de ce douziéme livre, après avoir demandé quelque grace pour ce qui lui a pû échaper par un feu de jeunesse dans ses prémiers livres; avertit que les *annotations*, qu'il y a ajoûtées sont le fruit d'une longue étude qui lui a fait corriger ses prémiers sentimens pour en prendre de plus sûrs, & de plus raisonnables, *sunt enim*, dit-il, *posteriores curæ prioribus saniores. pag. 1276.*

17. Le Sieur de S. Romain Docteur en Médecine dans un système en Physique qu'il a composé; & qu'il nomme: *La science naturelle dégagée des chicanes de l'Ecole*: explique par le mouvement des atomes, qui s'élevent de dessus les fourches, & les miniéres l'inclinaison de la Baguette Divinatoire. Il en parle en bon Physicien, & aproche de fort près du mécanisme que la Nature suit dans cet effet surprenant. *Je tire*, dit-il, *la cause naturelle du mouvement de la verge d'Aron, des esprits minéraux, ou aquatiques, qui sortent des lieux où se trouvent des mines & des eaux, qui venant à rencontrer la Baguette, dont les pores sont proportionnez à leurs agraffes, l'attirent en s'en retournant par le mouvement perpendiculaire qui leur est naturel, & la font courber, comme

comme si c'étoit des filets de soye, ou des chainettes d'argent. 1. part. chap. 8. pag. 42.

18. Le Pere Déchales Jesuite aiant examiné avec quelque soin le mouvement de la Baguette Divinatoire qui tournoit entre les mains d'un Gentilhomme de ses amis sur les sources d'eau, & sur les métaux; en parle de la sorte: *Il y a*, dit-il, *deux choses qui m'étonnent dans cette expérience.* 1. *Pourquoi cette Baguette ne tourne qu'à certaines gens?* & *secondement comment cette Baguette peut également servir, à découvrir, les sources & les minières; car enfin aiant un jour caché exprés de l'argent dans la terre, je fus surpris de voir qu'un Gentilhomme armé de cette Baguette de Coudrier n'hésita nullement à le trouver. Il trouvoit les sources d'eau avec la même facilité, & avec tant de certitude qu'il tragoit sur la terre le cours du ruisseau qui étoit dessous. Il avoit encore quelques indices selon lesquels il conjecturoit qu'il y avoit de l'eau en un endroit. Quand il avoit découvert le lieu du ruisseau, comme il avoit la vûe fort bonne, il remarquoit les vapeurs qui s'élevent au dessus des sources, & par là il alloit jusqu'à la tête du Rameau qu'il marquoit toûjours exactement. J'avoüe que je fus d'abord si fort frapé d'un tel spectacle, que je crûs que cela n'arrivoit qu'en vertu d'un pacte fait avec le démon. Mais après avoir considéré la chose, aiant vû que l'on ne se sert d'aucunes paroles & qu'il n'y a rien de semblable à ce que je m'imaginois, & que d'ailleurs la Baguette de Coudrier montre en tout tems les sources*

ces, j'aime bien mieux n'en porter aucun jugement. Il y a dans la Nature tant d'effets, dont nous ignorons les causes, que si nous voulions avoir pour suspect tout ce que nous ne comprenons pas, il nous faudroit demeurer immobiles; puisqu'à peine pouvons-nous remüer le pied, que nous ne rencontrions aussi-tôt quelque chose qui passe la portée de nôtre esprit. Dechales Mund. Mathemat. de Fontib. natural. pag. 190. & 191.

Voici les témoignages de deux illustres Docteurs de Sorbonne approbateurs des Lettres de M. Garnier & de M. Chauvin Medecins de Lyon, qui expliquent d'une maniere Physique tout ce qu'a fait Aymar avec sa Baguette.

19. Monsieur Cohade premier Custode de Sainte Croix de Lyon, l'un des approbateurs qui a enseigné durant si long-tems, & avec tant de réputation la Philosophie à Paris, dit dans son approbation, qui est à la fin de la lettre de Chauvin: *Je sai bon gré à l'Auteur de n'avoir pas eu recours pour l'explication d'un fait si singulier au pacte implicite avec le démon, à l'étoile du villageois, aux qualitez occultes, & d'avoir fait valoir les corpuscules ..... ce qui m'engage à donner avec éloge mon approbation.* Et dans celle qu'il a donnée à la lettre de M. Garnier, il dit: *Il y a dans la Nature trois sortes de veritez cachées ..... Les troisiémes sont cachées de leur Nature, mais que l'étude éclaircit comme dans l'aiman ..... L'Histoire de la Baguette est de*

cette

cette derniere qualité. Elle a ses embarras, ses ténébres, & ses difficultez qu'on peut lever & dissiper ..... Je dois même ajoûter que les Curez & les devots, qui n'ont autre vûe que la correction des mœurs, & généralement tous ceux qui vivent dans la société civile; seront bien aises d'aprendre, qu'on a trouvé un art innocent & non suspect *d'empêcher, ou d'arrêter les voleurs, & les meurtriers: c'est ce qui m'oblige d'approuver cette lettre, en qualité d'ancien Philosophe, & Theologien. A Lyon ce 17. Novembre 1693.*

20. Monsieur Basset Obédiencier de Saint Just de Lyon, dans son Approbation pour la lettre de M. Garnier, dit: *Elle dévelope une question également curieuse, & importante sur les talens particuliers de Jaques Aymar, non par des mots de qualitez en général ..... mais par des raisonnemens naturels & sensibles avec beaucoup de fidelité & de discernement. Cet ouvrage est très-utile pour achever de détromper ceux que le defaut de connoissance, ou l'opiniâtreté à soûtenir de vieilles prétentions vûïnées, auroient pû engager à décrier ce qu'ils ignorent, ou ce qui leur fait ombrage, sans suivre aucunes régles. A Lyon ce 8. Novembre 1692.*

21. Monsieur Geoffroy le fils a composé une dissertation très-curieuse sur tout ce que Jaques Aymar a fait à Lyon par sa Baguette pour la découverte du meurtrier. Il a fait voir parce qu'il emprunte de la Physique, & des Matematiques, qu'il a extrémement profité

fité de la belle & savante éducation que M. Geoffroy ancien Echevin de Paris son pere lui a donnée. Son système est, 1. *Que les écoulemens des corpuscules, qui sortent des corps, s'insinuent facilement dans les fibres de la Baguette, & commencent à y donner la détermination pour la faire incliner.* 2. *Que ces écoulemens en sortant de la Baguette avec rapidité écartent un peu les parties d'air qui sont dessous la baguette; d'où il s'ensuit que l'effort que font les autres parties d'air sur le dessus de la baguette, la doivent nécessairement faire incliner. Ce qui se doit exécuter*, dit-il, *avec d'autant plus de force, que la baguette sera longue.*

22. Monsieur Lamy Médecin de Paris, & grand Physicien fut consulté en 1670. par M. Fortin Docteur en Médecine demeurant à Helleville proche de Cherbourg, sur la Baguette qui faisoit alors quelque bruit à l'occasion de M. de Contrepont à qui elle tournoit sur les eaux. On voit par la réponse de M. Lamy qu'il étoit bien éloigné de croire que le diable s'en mêlat. Il raille ceux qui ont consulté les Théologiens sur cette matiére, qui est, dit il, tout à fait de la Juridiction des Philosophes, & il assure même que ces effets de la Baguette, dont il a tant de fois souhaité d'être témoin, se peuvent facilement expliquer par les principes de sa Physique où il renvoie son ami.

23. Monsieur de S. André Médecin de Coûtances dans une lettre qu'il a écrite à

M. Fortin Professeur du College d'Harcour, & frere du Docteur en Médecine à l'occasion des lettres de M. Lamy, donne son sentiment sur le mouvement, & l'inclinaison de la Baguette, & explique l'affaire de Lyon très-nettement par les corpuscules & par la comparaison de ce que fait un chien, lorsqu'il chasse : *Il n'est pas surprenant*, dit-il, *que les parties insensibles qui se sont détachées du corps d'un voleur, ou d'un meurtrier, venant à fraper d'une certaine maniere l'organe de l'odorat, ou si vous voulez, d'un autre sens du chien ou de l'homme, donnent aux nerfs & aux esprits une certaine agitation, qui se communiquant au cerveau, & à l'ame sensitive, y excitent une commotion particuliere, qui porte le chien, ou l'homme du côté que le malfaiteur est allé..... A l'égard des sources, des minieres, & des trésors, les particules qui en exhalent incessamment, agissent aussi sur les organes de ceux qui les cherchent, & sur les pores, & les fibres de la baguette.*

Après avoir raporté les sentimens de ceux qui favorisent nôtre opinion, il est de la bonne foi de reconnoître qu'il y a de très-habiles gens qui tiennent un parti contraire, & auſquels l'opération de la Baguette Divinatoire ne paroît point du tout naturelle. Nous mettons dans ce rang le célébre Pere Kirker, le Pere Schott (quoique ce dernier ait bien adouci son opinion, comme nous avons vû) & plusieurs autres personnes très-doctes ; mais à la verité il faut aussi savoir

qu'ils

qu'ils se sont un peu laissé prévenir par la déclamation de Georgius Agricola. Car ces savans Philosophes posent tous des principes, & admettent des expériences qui ont tant d'analogie avec celles de la Baguette Divinatoire, qu'il est surprenant qu'ils n'aient pas vû que c'est toute la même chose, & comment ils aient pû donner dans la vision d'Agricola; qui, quoique très-expérimenté d'ailleurs dans tout ce qui concerne les minéraux, s'est laissé bonnement persuader que la Baguette ne tourne que par la force des vers magiques qu'on a emploiez pour l'enchanter avant que de s'en servir. C'est pourquoi il l'apelle *Baguette enchantée* : *Virgula incantata lib. 2. de re metallica. pag. 27. & 28.* Je ne sai si ceux qu'il a vûs, se servoient, comme il le dit, d'enchantemens. S'ils le faisoient, c'étoit inutilement, & sans doute pour cacher leur secret de peur qu'on ne reconnût la facilité de faire la même chose, comme il arrive souvent à ceux qui font de grands mystéres de choses qui sont très-simples en elles-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les vers de l'Iliade, & de l'Odissée d'Homere ne feroient pas tourner la Baguette entre les mains d'un homme qui n'a pas le temperament qu'il faut à cet effet. Il est fâcheux que de si habiles gens aient pû donner ainsi tête baissée dans la narration d'Agricola, qui est incroiable.

24. M. Gassendi n'a pas fait difficulté de se

se moquer de ce prétendu enchantement de la Baguette, comme d'une imagination puerile, & indigne d'un Phycisien. Il faut finir ce Chapitre par les paroles de ce grand Philosophe qui, la balance à la main, pese avec un discernement prodigieux le poids de chaque opinion. Il parle ici comme un homme qui n'a pas fait des épreuves, & qui s'en rapporte à ce qui s'en publie. „Si la Baguette du bois d'aulne suspendüe en équilibre „s'incline sur les endroits où il y a des ra„meaux d'eau cachez; cela vient de ce que „ce bois, qui aime beaucoup les eaux, s'est „chargé du poids des vapeurs qui s'élevent „des sources. S'il arrive le même à l'égard „de la Baguette de Coudrier, qu'on apelle „*Baguette Divinatoire*, entre les mains de „ceux qui cherchent des sources, & des mi„niéres, cela paroit avec raison douteux.... „Mais en tout cas, si tel effet arrive; je „trouve Agricola tout à fait plaisant, d'en „attribüer la cause à l'enchantement de quel„ques vers. *Quò minus est mirum, si Agricola eventum, si quis fuerit, referendum censuerit ad carminum incantamenta. Gassend. Tom. 2. Physic. sect. 3. membr. 1. lib. 3. cap. 3. pag. 167. de Plantis.*

Agricola dit qu'il n'y a que les petits ouvriers des miniéres, gens sans Religion, qui se servent de la Baguette Divinatoire pour chercher les métaux, & que ceux qui ont un peu plus d'éducation, & de Christianisme ont recours aux indications que l'on a toûjours

jours considerées en cas pareil. C'est un em-
portement d'Agricola, car il est certain
comme nous le dit même le Pere Schott Je-
suite, que non-seulement les plus vils ou-
vriers des miniéres, mais encore beaucoup
de personnes d'une vie très irréprochable se
servent de cette Baguette pour découvrir les
veines des métaux, & même pour trouver
les trésors, & toute sorte d'argent caché : ce
qu'ils pratiquent, ajoûte t'il, avec assez de
succez. Car étant armez de cette Baguette,
ils roulent par les maisons, par les écuries,
par les jardins, & autres lieux, & trouvent
des choses à quoi l'on ne se seroit jamais at-
tendu. *Hac porrò Virgula Metallici, aliique
non pauci etiam inculpatæ vitæ homines, non
solùm utuntur ad metallicas venas, sed etiam
ad thesauros ..... & sæpe quidem non sine
effectu. Thaumaturgus Physic. lib. 4. cap. 1.
pag. 422.*

25. Je ne puis mieux finir ce Chapitre,
que par le témoignage de M. l'Abbé Gallet
Grand Penitencier de l'Eglise de Carpentras.
Le rang qu'il tient dans l'Eglise, & celui
qu'une grande connoissance de la Physique,
& des Mathématiques lui a aquis parmi les
savans, doivent rendre son sentiment sur la
Baguette d'un très-grand poids. Mais ce qui
relève encore le mérite de son suffrage : c'est
que la Baguette tourne entre ses mains; com-
me je l'ai apris d'une personne qui en avoit
vû l'expérience. Cela me donna envie d'a-
voir le jugement de ce savant, sur la question
pré-

réſente ; ſavoir, *ſi l'inclinaiſon de la Baguette n'eſt point un tour de main, ou une choſe laquelle le demon puiſſe avoir part.* Un de ſes mis lui en écrivit, & il a eu la bonté de ous envoyer un excellent diſcours latin, ue je mets ici tout entier, afin qu'un morceau ſi curieux ne ſe perde pas.

Monſieur l'Abbé Gallet déclare dans ſon rit que la Baguette lui tourne ſur les eaux, ſur les métaux ; qu'il s'en eſt ſervi pluſieurs is avec des ſuccés admirables pour trouver s rameaux d'eau, & de l'argent caché ; & 'il eſt bien éloigné du ſentiment de ceux ui diſent qu'il y a de la fourberie ou du dé- ion.

Quant à la cauſe de ce mouvement, il l'atibüe aux vapeurs qui s'exhalent des eaux, que la Baguette ſuce, comme elle faiſoit ins la terre pour ſa végétation. Il eſt perſadé que c'eſt le poids de ces vapeurs qui la it incliner.

Il dit que les ſanguins, & les flegmatiues, auſquels les aſtres ont donné dans leur iſſance beaucoup d'humidité, ſont plus ropres pour les opérations de la Baguette, ue les hommes d'un tempérament colériue, & melancolique, parce qu'ils ſont trop ics. C'eſt par là que M. l'Abbé Gallet, ant calculé l'horoſcope de Jaques Aymar, ernai, conjecture qu'il eſt d'un tempéraent flegmatique : parce que ſon Aſcendant qui eſt un ſigne aqueux où la Lune ſe trou dans ſa propre Maiſon de nuit, eſt ré-

gardé

gardé favorablement par un trine aſpect pa
tiagé de ♃. De plus ☿ qui eſt encore un
gne aqueux, occupoit le milieu du Ciel
moment de la naiſſance d'Aymar. Ce q
doit faire dominer l'humidité dans ſon ter
pérament, & lui donner une chair moll
des pores larges & ouverts, & par con
quent une conſtitution propre à être tr
ſenſible aux impreſſions des corpuſcules q
ſont répandus dans l'air.

Il remarque encore que ſelon les reg
des Aſtrologues, Aymar aiant le ☉ dans
IV. Maiſon, où ſe trouve ♏ Domicile,
exaltation de Mercurius, il doit avoir p
de facilité que perſonne à trouver les cho
cachées.

Enfin Monſieur l'Abbé Gallet, après av
ſoûmis tout ce qu'il dit là-deſſus aux de
ſions de l'Egliſe, donne la figure *Horo*
paire de Jaques Aymar, que l'on trouv
ici à la ſuite de ſon diſcours latin, afin q
le Public ne me puiſſe pas reprocher d'av
voulu profiter ſeul de l'étude de ce ſav
homme.

DE EFFECTU.

Prorsus admirabili Virgulæ Divinæ, cujus ope Jacobus Eimarius Verna, Delphinas homicidam longè distantem invenit.

Licet effectum Virgulæ Divinatoriæ summopere fuerim admiratus cujus ope homicida Lugdunensis fuit à quodam viro Jacobo Eimario Vernai San-Verranensi Delphinate quæsitus & detectus, & eò maximè quòd ex relatione Clarissimi Domini mei Panthot Decani Collegii Medicorum Lugdunensium, morales effectus cum Physicis mixtos animadverterim; attamen nec impostura, nec incantationi effectum illum auderem adscribere, ut Agricola de re metal. lib. 2. Robertus in Goclenii Heautontimorumenos, sect. 16. fol. 380. Theatri sympathetici, & alii plures quos recensere superfluum esset: sed potiùs causæ Physicæ huc usque ignotæ cujus dilucidatio litteratis hujusce nostri temporis reservata fuisse videtur.

Authores suprà dicti naturalium rerum parum instructi, de suprà-dicta virgula metalloscopia & hydroscopia quam de hac antroposcopia idem sentiebant.

Certissimum autem est quod corylli ramus bisulcus ut hic in margine delineatur, tam venas metallicas quàm subterraneas aquas indicat, motu

motu quoque tremulo, qui sensibiliter percipitur ab his qui illum quasi in æquilibrio positum manibus ambabus gestant.

Hujus rami vim pluries in aquis inveniendis cum successu optato expertus fui, & semel aut iterum illius ope latens argentum casu fortuito deprehendi; non sine magno astantium stupore. Et non solùm usus fui ramo corylaceo, sed ex quacunque alia arbore, ut ex ulmo, alno, moro, olivastro, & aliis obviis, ubi aquas inquisivere volebam: verum quidem est quòd corylus & alnus motum sensibiliorem excitabant ob fibras magis in longum compositas, & ideò aptiores ad recipiendos vapores aqueos qui motum supradictum imprimunt.

Ut verò causam motus illius Physicis rationibus explicem, eo quo illam concepi modo; quædam supponere quæ sunt evidentissima necesse est.

1. *E locis ubi subterranei fontes includuntur, vapores continuò sursum elevantur, aut à pressione aëris incumbentis, aut ab ignibus subterraneis, aut ab utriusque simul, qui vapores oriente præsertim sole sub sensum cadunt, ut videre est apud Vitruvium, lib. 8. Architect. cap. 1. de modo inveniendi aquæ latentes, & hi vapores lineâ rectâ tendunt sursum juxta dispositionem fibrarum globi terrestris.*

2. *Ramus iste bisulcus ex parte A, qua trunco arboris propius adhæret, transmittit nutritionem receptam, ad partes superiores B, C, attractione succi à radicibus emissi, quæ terraqueos illes vapores sursum elevatos in*

pro-

proprium succum nativa dispositione transformant.

3. *Cortex rami A, vice radicum vapores illos è terra manantes, quibus circumdatur quando defertur in locis à quibus copiosè oriuntur, appetentiâ naturali fugit & attrahit ad sui conservationem, & ita intra corticem ingrediuntur vapores illi attracti, & affluunt præcipitanter, & ex eo continuo affluxu pars A rami quæ contra situm naturalem manibus ambabus furculos comprimentibus elevata in quodam æquilibrio reperitur, vi directiva vaporum deorsùm se inclinare cogitur, & tunc manus motum illum tremulum sensibiliter apprehendentes, partem A superiorem ad ima vergentem sentiunt, accessione cujusdam gravitatis introductæ, ut explicat Kirker. de art. magnet. lib. 3. part. 5. cap. 3. sect. de magnetismo virgulæ auriferæ.*

Ratio cur non omnes homines talem motum percipiunt, petitur ex diversitate temperaturæ corporis, è situ stellarum tempore nativitatis proveniente: sanguinei & phlegmatici quò magis humiditate abundant, eò melius motum illum percipiunt; colerici autem & melancolici ob eorum siccitatem nimiam vapores illos circumstantes emanatione contrariâ videlicet siccâ discutiunt, & motum illorum perpendiculariter ascendentium interrumpunt, & inde vis illa vaporum directiva fracta, non potest illum imprimere motum ramo bisulco, nec vapores attracti affluere in ramum valent.

Eadem ratione qua in experimento inven-

tionis aquarum virgula hæc hydroscopia ab omni suspicione magiæ vindicatur, potest quoque in experimento Lugdunensi eadem virgula anthroposcopia à simili calumnia prorsùs eximi.

Certum enim est quòd sicut ex aquis subterraneis oriuntur vapores terraquei, sic à corpore humano effluvia quædam corporea tenuissima continuò emanant, & eò plura quando corpus passionibus aut motu vehementi agitatur.

Hæc effluvia copiosissimè exeuntia à sanguine occisi, meatus corporis occisoris ingrediuntur, & cum illius sanguine & spiritibus quasi concatenata, refluunt quoque sic mixta ab occisore, & ad locum unde prodierunt motu reciproco & continuo revertuntur per eamdem viam, qua progressus fuit occisor, & vice versa effluvia occisoris quibus cadaver aut sanguis ejus fuit impregnatus mixta cum effluviis occisi redeunt ad occisorem.

Ex his redditur ratio effectûs pulveris sympatetici, & cur sanguis occisi effluat præsente occisore; vicinitate enim occisoris & occisi effluviorum sic permixtorum fit motus vehementior, ex quo sanguis licet coagulatus dissolvitur & commotus effluit. Reddi quoque potest ratio, cur spiritus sanguinis humani in vitro servatus, monstrat sanitatem aut morbos ejus à quo fuit detractus, licet longè absentis, & ipso mortuo vitrum effringitur.

Hoc posito verisimile est, quod Virga Divinatoria quæ detexit Lugdunensem homicidam, ad locum effusionis ex homicidio sanguinis asportata,

tata, imbuta fuit corpusculis illis è sanguine fluxis, mixtis cum effluviis occiforis, & fibræ illius aptatæ fuerunt ad receptionem & fuctionem partium homogenearum, & sic homo ille gestans præ manibus Virgam cum ipsa fugebat effluvia supradicta, motum illius ex eorum introductione proveuientem sentiebat, & viam sequebatur in qua ejusmodi motu, sensibiliter manus illius afficiebantur.

Cum autem ex relatione supradicta Domini Panthot constet, hominem istum plurima animi pathemata usque ad deliquium passum fuisse; in loco præsertim homicidii; signum est ipsum esse corporis temperaturæ aptissimæ ad emissionem & receptionem copiosam effluviorum prædictorum, quod absque passione fieri nequit.

Si liceat conjecturam elicere de temperamento dicti Vernai ex ætate annorum 30. & die nativitatis illius relatis à Domino Panthot, die videlicet 7. Septembris nocte ad 8. accedente seu ex dispositione cæli in ejusdem nativitate, excerpta quantum ad horum ex majori convenientia cæli cum qualitatibus nati; probabile est temperamentum illius esse prorsus pblegmaticum: ascendens enim signum aqueum, Luna in eo posita cum dignitate, & Jupiter in signo quoque aqueo, horoscopum illustrans aspectu trigono partili, medium cæli etiam signum aqueum, excessivam humiditatem prævalere denotant in temperatura corporis illius, ideo poros laxiores habens, aptitudine mirabili donatur ad emittenda & recipienda effluvia de quibus suprâ.

Hæc addi potest salva submissione decretis Ecclesiæ, quæ profiteor observare, quod situs stellarum in domo quarta, & in domicilio Mercurii mutuo receptus, propensionem & prosperos eventus, ad thesauros seu res abstrusiores inveniendas, maximè influit; plura alia deduci possent, sed hæc sufficient intelligentibus, si pertetium licuisset variis quæ possunt objici dubiis respondissem. Sperò interim fore quod ævo nostro in quo scientiæ naturales sub Regis nostri protectionem, profundissimè coluntur & apprimè cum indefessa solertia perpenduntur, abstrusa & abscondita, qualitatibus occultis, seu sympathiæ huc usque adscripta, comprobabuntur tandem esse prorsus naturalia & Physica, utpote quæ aplicatione activorum passivis eveniant absque eo quod dici possit, dari actionem in distans, nec similes effectus esse superstitiosos, magicos, & ex pactis cum dæmonibus elicitos; talia enim subterfugia asylus ignorantiæ dicì possunt.

Et ita salvis Ecclesiæ placitis, quibus hæc omnia submissa vult, & salvo probabiliori seu saniori judicio, censet subsignatus, Carpentoracti hac die Januarii quinta 1693.

GALLET.

Quiconque aura lû cet ouvrage avec quelque attention, sera, si je ne me trompe, convaincu de cinq choses.

1. Que, quoique le nombre de ceux à qui

qui la Baguette tourne soit petit, il y a pourtant certainement plusieurs personnes qu'on doit croire avoir cette faculté; puisqu'il y auroit une espéce de folie à s'inscrire en faux contre ce que déposent des gens d'honneur, sur tout quand ils n'ont nul interêt à nous dire qu'ils ont ce don.

2. Que le mouvement & l'inclinaison de la Baguette se font aussi naturellement que le mouvement & l'inclinaison de la verge de fer aimantée.

3. Que quand mon système ne répondroit pas à toutes les difficultez, ce qui ne se trouvera point, comme je l'espere, on n'a pas droit pour cela d'attribüer au démon cet effet plûtôt que tant d'autres, dont les Philosophes ne sauroient rendre raison.

4 Que puisqu'on n'emploie dans l'usage de la Baguette, ni caracteres, ni figures, ni paroles, ni cérémonies, ni vaines observations, il n'y peut avoir, selon tous les Théologiens, ni superstition, ni pacte explicite, ou implicite: quoique la sensibilité délicate, qu'on doit avoir, pour être émû par les impressions des corpuscules repandus dans l'air, & l'attention extréme qu'il faut aporter, pour s'écouter, pour se sentir, pour reconnoître son émotion, & pour se régler sur ce *Criterium*, suffisent pour faire l'apologie de ceux qui se servent de la Baguette. Car il ne faut jamais oublier que, comme elle tourne sur tous les lieux, où il y a beaucoup de vapeurs répandües, & qui forment

un volume, & une atmosphére, on ne peut pas dire, si elle tourne précisement pour ce que l'on cherche. Et c'est cela même qui prouve invinciblement, qu'il n'y a point de pacte, & de convention avec le démon dans cette pratique : en effet plus de gens auroient ce talent, & ceux qui l'ont, seroient plus assurez qu'ils ne le sont, de ne se pas tromper.

5. Enfin, qu'il faudroit ménager ceux qui ont un temperament propre à cette Divination, à l'exemple du Grand Cassiodore, lequel honora de sa protection un *Chercheur d'eaux*, qu'on avoit fait venir exprés d'Afrique à Rome, comme je l'ai dit page 317. puisqu'on ne peut nier, que ces sortes de gens ne soient très-utiles à la societé des hommes.

TRAITÉ

De la Connoiſſance des Cauſes

MAGNETIQUES,

DES CURES

SYMPATHIQUES,

DES TRANSPLANTATIONS

Et comment agiſſent les

PHILTRES.

Avec pluſieurs expériences qui prouvent ce que l'on avance.

Par un Curieux de la Nature.

AU LECTEUR.

VOici, Ami Lecteur, le petit Traité dont on vous a parlé au commencement de la Physique Occulte. Cet ouvrage ne vous aiant pas déplû, j'espére que celui-ci ne vous donnera pas moins de satisfaction, étant presque de la même Nature que la Baguette Divi-

natoire, & quoique d'un Auteur différent, il semble neanmoins, qu'ils soient d'un même sentiment, touchant les choses Occultes dans la Nature. C'est pourquoi l'on a crû de ne vous pas déplaire en vous présentant ce petit Ouvrage.

TRAITÉ
DES CAUSES
MAGNETIQUES.

AYant dessein de traiter des causes magnétiques, des cures sympatiques, des transplantations reciproques & autres secrets Naturels, il est necessaire avant toutes choses de considerer cette étroite liaison qui est entre toutes les creatures, qui comme habitans d'une même cité, sont sujetes à mêmes loix, vivent & trafiquent ensemble, & dans ce commerce mutuel font des alliances qui ne se peuvent dissoudre. Cette intelligence n'est pas seulement entre les trois regnes, vegetable, mineral, & animal, mais entre les trois mondes (archetipe ou intellectuel, celeste & élementaire) vû qu'il n'y a point de bornes qui les separent, étant seulement comme de différentes rües encloses dans une même muraille, crées d'une même main, & enfermées dans une même boule: de la même maniere qu'on remarque en un œuf où toutes les parties (quoi que différentes entr'elles & toutes encloses dans un même espace) ne concourent ensemble que pour éclore un poulet, tout de même ces trois ensemble sont si unies pour leur

generation, que si par hazard le concours de l'un y manque, il se remarque sur le tout ici bas ; aussi sont ils bâtis avec cet artifice que chacun se meut au branle de l'autre, & on ne peut rien faire ici bas que le coup n'en rejailliſſe là haut, de même rien n'arrive là haut qu'on ne le ressente ici. N'est-il pas vrai que tous les agens tant intellectuels que matériels sont peints & gravés dans leurs ouvrages, puis qu'il faut qu'ils suivent les idées de leurs formes ; c'est ce que Hermes enseigne par cette merveilleuse circulation, & que Pytagore a caché sous le voile de sa metempsycose ; où nous voyons que les élemens passent l'un dans l'autre, ou plûtôt qu'ils ne sont qu'un sous quatre habits divers (c'est Virginaire au traité du feu & du sel) ainsi toutes les creatures, & l'homme même qui les embrasse toutes ont mêmes allées & pareils retours, l'homme dis-je, nous le fait toucher car il ne fait pas passer seulement le végétable & tous les regnes dans l'animal, mais il les éléve dans l'intellectuel, & les unit si bien avec celui-ci qu'ils ne paroissent qu'un, puis que tous quatre ensemble ne sont qu'un homme raisonnable lequel neantmoins, s'en dépoüille puis après dans le lit du tombeau, cependant qu'il passe selon nôtre créance dans le sejour des Anges, pour sur la fin des tems, y reprendre avec plus d'éclat une nouvelle parure. Il ne faut pas revoquer en doute que les intelligences n'aient aussi bien leurs feux sans flammes & sans fumée,

mée, mêlés avec les nôtres, que nous le sommes par ensemble, car s'ils sont nos Anges tutelaires, ne faut-il pas qu'ils soient avec leurs pupilles? s'ils sont nos guides, ne faut-il pas qu'ils soient dans nos routes? Si bien que s'ils sont attachés avec nous & nous au corps de l'univers, ne faut-il pas qu'ils subissent le même joug que nous? Le poisson de Tobie, l'essence d'hypericon, & même son herbe l'herbe apellée seau de Salomon & autres qui chassent les esprits qui causent les dépravations empêchant l'effet de leur pouvoir, nous témoignent cette vérité, nous prouvant par la raison des contraires (s'il y en a) que s'il y a quelques choses qui les font absenter, qu'il y en a aussi qui les obligent à se manifester. Ce n'est pas pourtant, que j'établisse un corps materiel aux anges, car les Anciens Péres, ont decidé cette question, qui les ont déclarez purement Spirituels; mais cela n'empêche pas (selon mon sens) qu'étant dans le rang des créatures, ils ne soient soûmis aux ordres que Dieu leur a donnez, comme ministres & serviteurs dont ils portent le nom dans les livres sacrés, ainsi leur servitude est démontrée, Dieu seul se peut dispenser de leurs regles, puis qu'il en est le dispensateur & le maître & que seul, il occupe des espaces infinis au delà de leurs bornes, tout le reste de l'univers étant sujet à cette œconomie, bien que cet Auteur ne se dispense que rarement de cette ordonnance qu'il a instituée & commise aux causes

secondes, vû qu'agissant selon leurs dispositions, il ne corrige pas les avortons & les monstres qu'elles mettent au jour ; puisqu'il permet l'exécution de leur dessein plûtôt que de rompre l'ordre qu'il a établi en elles par l'autorité de maître qu'il possede. Cela étant ainsi il n'y a pas apparence que les Anges facent bande à part, & qu'ils fuïent cette societé qui regne en toutes autres choses ; pensés vous que leur communication qui étoit ordinaire avec les hommes rares des siécles passés ne le soit encore aujourd'hui à des esprits rares où ces yeux subtils voient des esprits là où les grossiers ne voient que de la boüe ? Il est vrai que l'homme a sa liberté enfermée en lui-même qui n'est que pour les passions & non pas pour changer & disposer à sa volonté cette belle politique du monde, car il n'a pas plus de pouvoir que les autres créatures ses compagnons. Et s'il opére quelque chose d'étrange ce n'est le plus souvent que par leur ministére ; & comme tous les talens & les graces sont distribuées à plusieurs & non pas qu'un seul les possede toutes, tout de même les qualitez sont esparses en toutes les créatures & nous ne les avons, que par le commerce & intelligence, que nous avons avec elles, puis que nous vivons, nous voyons, nous subsistons par elles, mais aussi nous leur rendons le change en les mettant à l'abry des hivers, les arrosans dans leurs sechereſſes, les nourissans par l'engrais dans les sterilitez, les émon-

dans,

dans, les provignans, enfin les conservans par un mutuel office.

La générale raison de cette communication reciproque des créatures est tirée de leur foiblesse, car ne pouvans subsister d'elles mêmes, elle leur fait rechercher un secours qu'elles ne peuvent donner, elles ont toutes ame, esprit, & corps & sont composées des quatre élemens, & des trois principes, elles sont bâties de tant de légions d'atomes différens, ou de tant de nombres & binaires divers qu'elles ne se peuvent passer du secours de plusieurs; il n'y a que Dieu seul qui est un acte très-pur, très-simple, & très-un, tout le reste est mêlé, étant dans le rang des Etres dépendans; par ainsi il faut qu'il emprunte d'autrui ce qu'il a, n'aiant de son patrimoine que le non être qui avoit précedé sa naissance, laquelle ce premier agent leur aiant donnée en même tems qu'il a fait l'être aux choses; il ne l'a pas fait sans leur communiquer aussi en même tems l'amour, puis que l'amour ne naît que du bon qui est son seul objet, or cet amour étant né avec elles il ne peut qu'il ne les ait unies, n'aiant pas beaucoup trouvé de resistance à joindre des enfans sortis d'un même pere, produits d'une même parole, & animez d'un même esprit: car ce qu'on qualifie même de ce tître de contraire, au lieu d'en rompre les accords, contribüe à ce bel amour. Le plus haut ton de la musique & le plus bas qui semblent opposez, s'ajustent si bien que sans eux nos con-

concerts seroient sans harmonie, le sec avec l'humide, le chaud avec le froid semblent bien se vouloir aneantir, mais ils établissent un certain tempérament sans lequel tout periroit ici bas, ils font force bruit, ils se pourchassent l'un l'autre, mais c'est de la même façon qu'Apollon couroit après Daphné, & les chasseurs après leur venaison, ce qui est cause que les demi sçavans ont pris pour un effet de haine une marque d'amour.

Les mouvemens antipatiques qui font la source des aversions qu'on observe ici bas, n'arrivent pas parce que les parties sont ennemies entr'elles, mais c'est que chaque chose aiant reçû de la nature une qualité propre qui est née dans une certaine position différente de l'autre, elle s'y veut tenir pour ne pas abandonner le poste où elle est logée, & de là vient qu'elle fuit la rencontre de celle qui la voudroit débaucher, ne voyons nous pas dans un même aimant, qu'il y a une partie qui attire le fer & l'autre qui le repousse ? les greffes que l'on ente s'unissent rarement avec les sauvageaux, si on ne les joint par la partie la plus basse, qui a plus de raport que la partie haute avec l'incision, & on tient pour certain que si le greffe se joint par la partie haute, la Nature se change de sorte que si c'est d'un fruit à noyeau, celui qui en provient en est du tout dépoüillé, montrant par là la violence qu'on a fait à leur inclination naturelle sans avoir aversion de la façon qu'on les a logés pour en rechercher des nou-

nouvelles, au préjudice de l'alliance qu'elles ont contractées avec leurs anciens amis. Il est vrai neanmoins que les sçavans leur sçavent faire prendre des nouvelles amours en choisissant leurs heures, & mêler leurs esprits avec tant d'artifice, qu'ils leur font perdre toute leur repugnance, ne voyons nous pas que les arbres en changeant de païs perdent leurs venins ? les poisons qu'on estime être nos ennemis originellement ne se réconcilient-ils pas par l'art ? qui a-t'il plus éloigné de nous que les astres, cependant il n'y a rien qui nous soit plus présent, car nous ressentons, leurs élévations & leurs chûtes, leurs aspects trigones, sextils, leurs carrés conjonctions & oppositions, & comme eux nous sentons du déchet, ou croissons en vertu, l'or & l'argent perdent de leur éclat s'ils sont fondus pendant l'éclipse de leur Planéte, les arbres meurent par leur éloignement ressuscitent à leurs douces aproches, les animaux sentent leur présence jusques dans leurs moëles, la carline toute séche qu'elle est ne nous prédit elle pas le tems moite ou serein par l'épanoüissement de ses fleurs, ou cloture tous les jours ? n'observe-t'on pas leurs mouvemens dans la coupe des bois, dans les sémailles, dans les lessives, & habits, &c. & aux saignées bains & médicamens, que nous expérimentons, souvent être venteux, vomitifs, laxatifs, ou astringens selon leurs aspects directs ou rétrogradez ? Si on lie le nombril d'un enfant, qui

ne

ne fait que de naître avec un fil fait le jour de Saturne & à son heure, il perdroit sa vie avec son sang par là, & au jour du Soleil, si on cordonne du chanvre à rebours & qu'on le mette à l'entour du col d'une bête qui groüillât, de vers, ils tomberont tous, & elle sera délivrée sans faute. ce mouvement étant conforme à celui du Soleil, qui est opposé à celui du premier mobile. La verge de Coudrier cüeillie sous son astre n'a elle pas de l'amour pour les métaux? la Rose du Soleil, que nous apellons communement Rose de Jerice, mise dans l'eau quand une femme acouche ne s'épanoüit elle pas quand la matrice s'ouvre? Même si la femme a bû de l'eau de plantain où elle a été trempée, & qu'elle s'en aille dans une autre maison éloignée loin d'elle, lorsqu'elle enfantera elle ne manquera pas d'étendre ses feüilles quoique séches. Le Martagon cüeilli sous le signe du Taureau, chasse les illusions, la verbene ou herbe sacrée préserve des disgraces, l'ortie mise dans l'urine d'un malade se séche ou se conserve selon qu'il doit vivre ou mourir, il faut prendre celle qui fleurit rouge pour l'homme & la blanche pour la femme, si l'oriol nous regarde il nous guérit de la jauniſſe, la bate-queüe nous préserve des Philtres & enchantemens, les yeux ou pierres d'Ecrevisses pendus au col reçoivent nos chûtes en chargeant nos coups sur eux, se mettant en poussiére pour nous garantir (selon le raport de Nestus, qui dit l'avoir vû par expé-

expérience) or cette façon d'agir des astres est assez connüe, il ne reste que cette différence qui est que ceux-là ont leurs aspects, plus forts & plus puissans, que les nôtres pour être plus directs, & ne s'entrere-gardent pas comme nous faisons par des rayons obliques, & de là vient que la plûpart des mixtes se trouvent languissans dans leurs operations, & nous font recourir à de nouveaux secrets, pour r'animer leur vertu qui paroissoit éteinte, comme on fait celle du fer par celle de l'aimant, & c'est ici la source des effets magnétiques & des transplantations; mais il faut sçavoir que la matiére n'opére rien si elle est trop lourde (selon Aristote) pour avoir quelque action d'elle-même, c'est donc l'esprit qui est la forme lequel est épandu par tout, puisque par tout il y découvre sa présence par la vie qu'il y donne, car jamais il n'abandonne entierement les corps où il est, quelque division qu'on y face, mais il conserve toûjours les mêmes habitudes, qu'il avoit avec eux, & on l'y voit par tout comme en autant de fragmens d'une glace cassée qui se voit en mille pieces. Dans une pierre d'aimant, on voit que chaque piéce a les mêmes poles qu'elle avoit en son tout, & même raport avec tous les cercles & parties de la terre, une voix répandüe en l'air n'est-elle pas reçüe toute entiere, & sans diminution par un millier de personnes, sans qu'elle perde rien dans cette division ? les plantes séparées de

leur

leur tige, les fruits de leurs branches, les racines arrachées de leur sol, les membres & chairs des bêtes, des poissons, des oyseaux, ne conservent-elles par les mêmes qualitez, qu'elles avoient dans leur tout quoique séparées? & si l'esprit de vie n'étoit pas dedans qu'en pourrions nous tirer tant dans la nourriture, que dans la médecine que celui de la mort? ne le remarquons nous pas par les distilations des herbes, où leur calcination ne change rien de leur vertu, & que cet expugnateur, sçavoir le feu qui vient à bout de toutes choses & qui consume leur corps n'a pas cette puissance de chasser cet esprit. Il faut lire de suite l'estomac d'une nourrice, &c.

L'estomac d'une nourrice qui aura pris quelque chose qui lâche le ventre empêchera-il, quelque digestion qu'il y ait, que son lait ne purge l'enfant qu'elle allaite? mais bien loin de s'envoler, il est si fort attaché à sa premiere espéce, que quoiqu'il semble par une transsubstantiation passer dans une autre, à la premiere occasion se rencontrant dans des matiéres propres, il reprend sa premiére livrée, comme cela se remarque tous les jours en la corruption du canard, mêmes étant cuit & enfermé entre deux plats & mis en une cave, de cette corruption se forme des crapeaux & grenoüilles qui ont été la nourriture de cet oyseau, ou de la cigogne, & ainsi passé dans leurs substances. Si on jette un heron mort dans une eau où il

n'y

n'y ait jamais eu de poisson, par la corruption d'icelui elle en fourmillera dans peu de tems par la faveur de cet esprit qui s'étoit conservé dans les corps, qui lui avoient servi de pasture; c'est ce qui nous a obligé à dire que les prémieres amours sont toûjours les meilleures, autrement les espéces se perdroient ici bas, & le monde demeureroit imparfait & même auroit déja peri.

Comme il ne se perd pas un grain de matiére, il ne perit point aussi un atome d'esprit, & si celle là qui se corrompt si aisément ne se diminüe point par les alterations, voulons nous que celui-ci qui n'est que vie & forme puisse recevoir du déchet quel agent peut agir contre lui qui ne soit pas lui même? De sorte que quelques changemens qui paroissent en lui neanmoins il ne change jamais d'essence & de nature quoiqu'il change d'espéce, il est semblable à un grand Acteur qui dans toutes les Scenes prend de nouveaux habits & est toûjours le même, car tantôt il paroît en Prince & tantôt en Berger: Cet esprit est de même car il est tantôt revêtu d'or avec le Soleil des métaux, tantôt de pourpre, avec les grenades & les roses, de verdure avec les herbes & de chair avec les animaux; & lorsqu'il cesse de paroître sous un habillement, ce n'est pas qu'il n'y soit plus, ou qu'il y ait peri, mais c'est qu'il en a pris un autre; & comme nous voyons que le pauvre ne laisse pas d'être tout entier sous les haillons rompus & déchirez,

aussi

aussi bien que lorsqu'ils étoient neufs ; de même cet esprit est encore tout entier quoique méconnoissable, sous les lambeaux décousus de cette belle robe dont il s'étoit paré. Mais il faut remarquer que cet esprit agit autrement dans la matiére vivante que dans celle qui est morte, car dans la vivante il agit du centre à la circonference, & dans la morte & séparée de son corps, de la circonference au centre. La raison en est nette si on considere que l'effet de la chaleur est de se dilater, & étendre, & le froid au contraire de se comprimer & reserrer ; or l'esprit qui est dans les corps vivans étant chaud & actif, se répand bien loin de son domicile où il est enfermé, & semble par maniere de dire épandre ses rayons bien loin de sa sphére à la mode des astres, mais étant dans un corps mort où le sang séparé de sa veine est froid & glacé, il s'y tient serré comme dans un tombeau jusques à ce que réchauffé par l'esprit de la matiere où est posé ce corps, il sort de ce centre comme de son sépulchre & cherche son semblable dans l'homme vivant par cette communication de rayons ou atomes qui se fait de l'un à l'autre. Ainsi l'esprit de la semence qui étoit garotté dans son grain & où il semble mort, étant jetté dedans la terre, comme dans sa matrice se réveille d'abord & par sa végétation fait voir sa présence. L'expérience que Tagliacoffa fit voir avec admiration à toute l'Italie, sert de demonstration & d'hypotése à ce raisonne-

nement. Un Gentilhomme Neapolitain aiant perdu en un combat une partie de son nez, il lui en forma un de la chair qu'il prit d'un des membres de son valet, & qui dura autant que celui-ci vêcût, mais après qu'il fut mort quoique bien loin de-là, il commença à sécher étant privé de l'irradiation vive qui se faisoit du valet à ce morceau de chair, aussi cette partie n'étoit pas différente du tout dont elle avoit été tirée, & par cette raison aiant les mêmes causes de corruption, qui le firent perir, elle devoit pareillement ressentir la même alteration, car l'union qu'elle avoit avec le corps vivant n'étoit pas assez forte pour se pouvoir parer contre ce defaut, étant devenüe différente par la mort du valet d'avec le maître qui étoit vivant. D'ici ont tiré les sçavans les lampes de vie à la lueur desquelles se connoit la santé de ceux dont elles ont été tirées, l'union de cet esprit ne se manifeste-t'il pas par tout, les caves pour profondes qu'elles soient peuvent elles empêcher que quand la vigne est en fleur, que les vins bien fermez dans leurs vaisseaux n'en ressentent quelque chose? Les chiens bien qu'on les ait bien enfermez ne courent ils pas après les pas de leur maîtres, & ne les sçavent ils pas trouver? Les Pigeons & les Irondeles qui ont des petits en quelque lieu éloigné qu'on les porte rétournent dans leurs nids, & qui les y peut ramener & conduire s'ils n'en ont jamais vû les chemins, que cet aimant sé-

cret

cret de l'esprit, qui les attire vers le lieu où ils ont laissé leur meilleure, & plus chere partie? On peut encore remarquer que ce esprit qui a autant de noms qu'il y a de choses dans le monde, puisqu'on les trouve en toutes, habite dans leur sel, central qui est diffus en toutes leurs parties, l'incorruptibilité d'icelui nous fait voir la présence de ce baume vital qui a pris corps en lui après l'avoir formé, comme l'expérience journaliere nous le fait voir. En épuisant entiérement une terre à quelques mois de la bien qu'elle soit bien ferrée à la clef, elle ne laissera pas de produire selon le germe de semence qui tenoit cet esprit enclos, formant cet embrion dans elle comme dans sa matrice. Je dirai que la seule ignorance de ce premier agent a porté les Philosophes vulgaires de se servir de la seule présence immobile des mixtes, & d'apliquer toûjours leurs remedes dessus, ne considerant pas que la trop grande proximité suffoque la vertu qui dans une distance raisonnable agiroit avec plus d'efficace, les espéces qu'ils soûtiennent être immaterielles peuvent elles agir sans quelque éloignement, puis que par leurs dogmes mêmes le sensible appliqué sur les sens empêche leur action? Je sçai bien qu'il y a des agens si mols & si pesans qu'il faut qu'ils s'approchent de prés, mais on voit bien aussi que cette necessité, est une marque de leur vertu plus foible, & que s'ils sont déchargez de la matiere qui les tient en-

engourdis, leur force s'éveille & agissent extraordinairement, puisqu'étant reduits en sels ou en extraits ils operent beaucoup plus avec un seul grain, qu'avec leur masse entiere, & si on suivoit cette belle gradation que ne feroient ils pas avec leurs esprits? Il ne faut donc pas ériger en vertu leurs deffauts en faire une régle générale, & vouloir que ceux qui sont plus actifs n'agissent pas autrement que ces paralitiques; n'observe on pas que la seule vüe d'un objet ravissant r'anime des amours, éteintes & en donne bien souvent des nouvelles? la Bélete ne se peut sauver de celle du Crapaut, le pêcher attire la fiévre de celui qui dort à l'ombre de ses branches, & la redonne puis après à celui qui n'en est pas atteint: Marius par son regard donna de la frayeur à ses assassins; on pleure & on rit souvent sans sçavoir le sujet en voyant rire ou pleurer; cela nous arrive ordinairement qu'on ouvre la bouche avec ceux qui bâillent sans qu'on nous frappe ou qu'on nous chatoüille, il y en a qui vomissent au seul nom de l'antimoine. Nous n'advoüerons donc jamais la Philosophie de ceux qui veulent tout palper. Que si cet esprit n'abandonne jamais entierement le corps; bien qu'il soit mort, d'où il a été tiré, voulons-nous que celui d'un corps vivant soit entierement mort & ne s'arreste point au drap, aux gans, à la chair qui sont beaucoup plus susceptibles de cette action? la nourrice absente connoit au bout de ses ma-

melles quand l'enfant se réveille, l'enfant qu'elle allaite: Ce qui témoigne que leurs esprits se sont si bien mêlez, qu'ils sont sensibles aux mêmes mouvemens, & que ceux-ci se remüent à la cadance des autres, qui étant attractifs dans la bouche de l'enfant, démandant du lait attiré en même tems par ceux qui sont au bout du tetin. C'est ce qui rameine les Irondelles, tous les ans dans leurs prémiers logis, les Rossignols dans les mêmes espaliers, où ils furent éclos, c'est ce qui fait enfin qu'on s'apprivoise, avec des femmes laides & qu'on les aime: Un aimant qui a perdu sa force qu'on frotte contre un plus fort souvent finalement réprend une nouvelle vigueur.

La connoissance que les Anciens avoient de ces transplantations qui se font naturellement sur ce qui nous approche ou nous touche, & fait principalement une partie de nous mêmes, les fit passer pour des hommes divins, mais les siécles suivans ignorans des causes si subtiles, ont rendu cette science suspecte par l'abus de ceux qui s'y adonnoient: La Thessalie sur tout a été décriée pour les bruvages, caracteres, philtres, images, sucs d'herbes, animaux dont les habitans de cette Région se servoient, & que les ignorans ont pris pour des enchantemens & œuvres du Diable, comme s'il étoit par dessus la Nature, car s'il opere quelque chose de rare par l'application de l'agent au patiçnt, il lui faut (comme on void chez

Appu-

Appulée & Theocrite) des cheveux, des ongles, du sang, du linge qu'on a porté ou quelque autre chose, qui soit remplie des esprits qui s'épandent ordinairement hors de nous mêmes.

J'estime que tout ce discours susdit est suffisant pour donner la connoissance des causes magnétiques, des cures sympatiques, des transplantations, & comment agissent les philtres. Reste maintenant après le raisonnement de bailler quelques expériences, ce qui sera la pierre de touche.

1.

On a expérimenté que la chair de bœuf crüe & humectée avec de bon vin, & appliquée sur un membre gouteux la renouvellant de tems en tems, attire une grande abondance d'humeurs pourriés & puantes, & donne du soulagement au malade, & si les chiens mangent de cette chair, ils boiteront & seront frappez du même mal.

2.

Si on met sous la plante des pieds l'herbe apellée Iberis & qu'on marche dessus, jusques à ce qu'elle s'échauffe, vous verrez qu'elle attirera grande quantité de matiére sereuse, guerira les fiévres par ce moyen, mais il faut prendre garde de ne la pas jetter après sur un chemin, car l'homme ou la bête

qui y passera dessus prendra le mal. Il est vrai que la guerison en seroit plus assurée.

3.

On dit que le même se fait par l'herbe appellée en France Toute-bonne appliquée sur l'artére des bras.

4.

Si vous prenez en cachette de l'urine de mulet, & la cuisez avec de la cire & du litarge & en emplastrez le pied du gouteux il en guérira, & le mulet recevra la douleur. Le même arrivera à une femme si on prend l'urine d'une mule.

5.

Le pied d'un lievre suspendu autour du mal au nom du malade guerit toutes les douleurs artritiques, pourvû que le pied droit soit suspendu au droit, & le gauche au gauche.

6.

Ernesius assure que l'herbe appellée Cameleon niger attire la vigueur des autres chevaux qui marchent en compagnie de celui qui l'a mâchée, & tous les autres se relachent, & celui-ci prend force; Il le raporte d'un

d'un certain soldat Espagnol qui s'en servoit lui même travaillant avec ses compagnons qui s'affoiblissoient à veüe d'œil, lors qu'il se renforçoit. Mais il la faut cüeillir à son heure propre ou l'herbe ou la racine, & si on pouvoit la mettre sur quelqu'un un peu de tems, & la retirer, son effet en seroit plus merveilleux, car si vôtre voisin en portoit, la vôtre n'agiroit pas sur lui, parce que simile non agit in simile.

7.

Pour la jauniſſe il a été cent fois expérimenté qu'on la guerit dans quelque distance qu'on soit du malade, pourvû qu'on ait de son urine, & qu'on en détrempe des cendres de frêne & qu'on en face 3. 5. 7. ou 9. petites boules, qu'on enfoncera puis après en quelque endroit, pour mettre dans ce creux de l'urine qu'on aura reservée, avec un filet de saffran à chacune des boules.

8.

La rate d'une chevre appliquée sur celle d'un rateleus, & puis suspendüe à la cheminée, comme elle séchera l'autre desenflera.

9.

Pour guerir toutes les maladies Croniques & principales, prenez du sang de la

veine mediane du bras droit du malade, emplissées en 6. 8. 10. ou 12. œufs dont vous aurez tiré le blanc par un petit trou, puis achevez de l'emplir avec le susdit sang, fermez bien le trou avec de la cire en sorte que rien n'en puisse sortir, puis mettez les à couvert sous une poule durant sept ou huit jours, après faites les manger à un pourceau, ou autre animal lequel prendra le mal, & le malade guérira, que si l'animal ne meurt pas, il le faut tuer & faire le semblable une autre fois.

10.

Pour un membre sec ou paralitique, prenez des poils, la rognure des ongles & les raclures de la peau même, la Lune étant nouvelle, & dans un signe fecond & regardé des Planétes benevoles: Faites un trou dans un arbre proche de la racine avec un gros vibrequin qui aille jusques à la moëlle, fichez tous ces excremens jusques au fonds, la poussiere qui sort avec le vibrequin mettez la dans un petit sachet de toile & l'appliquez sur la partie affectée, trois jours devant la Lune nouvelle, & incontinent après l'avoir ôté l'enfermez dedans le trou de l'arbre avec ce qui est dit, fermez bien ledit trou avec une cheville du même arbre, & rejoignez bien les jointures avec de la cire ou de la fiente de Vache, & recouvrez avec de la terre, & vous verrez qu'à mesure que l'arbre

bre croîtra vous reçûrez le contentement que vous souhaitez.

11.

Par cette même métode sont gueris les gouteux, en y mettant les poils de toute la partie malade, & suivant le même ordre.

12.

Par cette voye ou presque semblable sont gueries les hernies, en prenant un œuf frais pondu & étant tout chaud frottez en le lieu malade, & reïterez souvent, aiant auparavant doucement élevé la peau d'un ormeau, d'un tremble, d'un chêne ou autre. & troüé le tronc pour y faire entrer vôtre œuf, & par dessus vous remettrez vôtre escorce que vous fermerez bien en toutes les jointures afin qu'il ne prenne point d'air, car alors elle se reprendra & se rejoindra avec l'arbre, & tout de même se rejoindra l'hernie. Que si dans un mois le mal n'est guéri, il faut à un autre arbre faire le semblable, mais il faut appliquer sur le mal la poudre du bois dans un sachet que vous mettrez dans le trou avec un œuf, comme dessus, il y faut aussi mettre des ongles des pieds & mains, & les poils des parties honteuses.

13.

On assure très-veritable de faire passer un hernieux au travers d'un jeune noyer qu'on aura fendu, lequel on rejoint afin de le faire reprendre, ce que ce faisant le malade guérit.

14.

Si vous prenez les ongles des pieds & des mains d'un hydropique, & les attachez sur le dos d'un escrevice d'eau douce, & que vous la remetiez en vie dans la riviere, le malade guerira.

15.

Pour guérir le mal de dents, il faut ficher une dent de la forme semblable à celle qui fait la douleur dans un poirier, comme si c'est une grosse, faut ficher une grosse, si une canine une canine &c.

16.

Et pour preuve qu'il y a une vertu vitale & balzamique, on n'a qu'à recevoir par l'alambic la fumée des ongles, des poids, de la raclure de la peau & autres pour retirer une huile & une eau jaune, atractive, dessechant, qui guerira les playes : Et on doit remarquer

&

& se souvenir, pour ne pas trouver cela étrange, que la Nature spirituelle de ces parties rend toûjours (par une inclination qui leur est naturelle) vers cette unité & conformation qui leur a été premiérement donnée de Dieu & de la Nature, encore qu'elles soient divisées, ne laissant pas d'être une même chose comme en esprit. Mais continuons nos remarques.

17.

Si on attache avec un cordon de soye Cramoisi un serpent que les Italiens appellent giffia (qui est de nos couleuvres grises) & qu'on le laisse mourir suspendu en l'air, ce cordon mis au col d'un homme qui aura l'ésquinancie le guerira infailliblement.

18.

Si on passe trois fois de reculons dessous une ronce qui a jetté racine des deux bouts, on guerira des ulceres.

19.

Pour empêcher qu'une nourrice ne conçoive pendant qu'elle allaite prends la semence de la cigüe; ou au moins des feüilles; pile les bien & mêle avec du lait de cavale, & de cela faits une petite boule percée tout à travers pour mettre dans son trou des che-

veux de sa tête, & puis la pendre à son cou pour le mieux, ou au bras droit, que si tu en veux faire la preuve tu n'as qu'à la pendre au col d'une poule qui pond & dans peu de tems tu verras qu'elle ne pondra plus.

20.

Celui qui aura été piqué par un Scorpion, s'il monte tout nud sur un asne il guerira, & l'asne prendra le mal.

21.

Si vous arrachez doucement du Coriandre qui ne fait que de naître avec toutes les racines, & le suspendez sur une femme qui ne peut faire l'enfant, ou bien l'arriere faix, d'abord elle guerîra, mais l'aiant fait il faut tout aussi-tôt l'ôter de peur qu'elle ne meure.

22.

Coupez la gorge à un crapaut, & après une heure vous trouverez qu'il aura un œil ouvert & l'autre fermé, prend celui qui est ouvert & le mets dans le chatton d'une bague, & si tu veux, y fais enchasser une pierre, & celui qui est fermé dans une autre bague, si tu mets au doigt la bague de l'œil ouvert tu veilleras toûjours, que si tu veux dormir mets au doigt la bague de l'œil fermé,

mé, tant que tu la porteras tu ne pourras pas te réveiller.

Mais venons au dernier effet qui est le plus propre & le plus souhaité des hommes, & qui n'est pas moins merveilleux que les autres, dans lequel vous remarquerez pourtant toûjours quelque chose du nôtre pour le determiner & le rendre magnétique pour nous. Vous sçavez que l'esprit universel est de soi indifférent à tout, & que la specification dépend des sujets auxquels on l'attache, ou bien où lui-même s'unit & dans lequel il agit après selon la nature & les qualitez qu'ils ont: Nous voyons qu'un même aliment se change en chair avec la chair, devient os avec les os, nerf avec les nerfs, & que chaque partie avec laquelle il s'allie la couvre de sa robe, le même arrive dans les opérations, car l'aimant qu'on lui applique en le recevant renforce sa vertu, & lui n'a pas plus de pouvoir que celui avec lequel il a été agregé, & par cette Société qu'ils ont liée ensemble, travaillent pour le profit ou plaisir commun de ce corps dont l'un est membre naturel, & l'autre adoptif lequel suit toûjours fort volontiers les inclinations du premier, & par reconnoissance & parce qu'elles sont plus actives & vives que les siennes par la communication qu'il a par préciput & plus specialement que lui avec un corps vivant.

Vous remarquerez fort aisément cecy dans les expériences qui suivent. (C'est dans celles de Nostradamus) où la Salive determi-

ne & rend magnétique, le reſte qui a bien grande vertu de ſoi mais qui s'emploie ſelon qu'on le commande,

Il dit donc qu'il faut prendre trois pommes de Mandragore, & les cüeillir juſtement au Soleil levant, & les enveloper dans des feüilles de verbene, & la racine de moly juſques au lendemain, aiant demeuré au ſerein juſques à ce tems-là, puis prendre la pierre d'aimant du côté qui chaſſe le fer, le poids de ſix grains & pulveriſé ſubtilement ſur le marbre, l'arroſant peu à peu du ſuc de la pomme de Mandragore; puis prendrez du ſang de ſept paſſereaux ſaignez par l'aile gauche, d'ambre gris le poids de cinquante ſept grains, de muſc ſept grains, le dedans de la meilleure canelle une dragme deux ſcrupules & demi, qui eſt le poids de deux écus d'or moins douze grains, geroſle & bois d'aloës une dragme, du pourpre poiſſon de chaque branche un peu, œüillet confit au miel, macier vingt un grain, Calamus Aromaticus cinquante grains, de la racine de l'Iris illirica dix dragmes & demie, ou le poids de dix écus d'or, racine dapii riſus demie dragme, vin de Malvoiſie le double du poids du tout, ſucre fin dix dragmes & demie, pulveriſez le tout enſemble dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, puis mettez le tout dans un vaiſſeau de verre pour le faire boüillir en forme de Sirop, après exprimez bien le tout & le ſerrez dans un vaiſſeau bien clos.

Quand

Quand vous voudrez vous en servir, vous en mettrez dans la bouche environ le poids de demi écu, & tâcherez en baisant une femme de lui en mettre avec la salive dans la bouche, car ainsi il fera l'effet que vous desirez, que si vous l'avalés il ne vous nuira point pourvû que ce jour-là vous couchiez avec femme, car il augmente la semence & échauffe extraordinairement le cerveau. Mais si l'aimant & lapis risus n'y étoient point ce seroit un rémede très excellent pour fortifier & réjoüir une personne.

AUTRE.

Laissez mourir des Irondelles sous un tamis, & prendrez celles qui ont le bec en bas & en prendrez les cœurs que fairés secher, & les pulverisez & y ajoûterez la poudre d'une noix muscade qu'il faut avoir avalé toute entiere & la retirer de la fiente, & lavée, puis mettre le tout en poudre pour en faire prendre en viande ou bruvage. En voilà assez Ami Lecteur pour le present, en attendant quelque chose pour achever de satisfaire ta curiosité dans peu de tems, adieu.

Voici encore un present que l'on fait à la fin de ce Livre, qui ressemblera un effet presque impossible, quoique c'est un secret fort Curieux & expérimenté, il y a déja du tems, par des Amateurs de la Physique & autres habiles gens & Naturalistes qui ordinairement ont gardé de tels secrets, pour leur propre Curiosité, se contentant

tentant de les avoir découvert, sans se mettre beaucoup en peine de les communiquer qu'à leurs Amis, qui travailloient de même à découvrir de semblables merveilles de la Nature, qui seroient regardées par beaucoup de monde pour des effets impossibles, & par d'autres qui donnent au Diable un pouvoir presque absolu, comme un effet de la Magie & où il n'y ait de Naturel. Comme si cet Esprit malin peut faire quelque chose de plus que Dieu, qui est le seul Maître de la Nature & de l'esprit de l'homme, pour nous faire concevoir & découvrir les misteres les plus cachés.

Voici dont il s'agit,

Cadran ou Boussole Sympatique, par lequel on pourra écrire à un Ami éloigné, & lui faire connoître nôtre intention, en même tems, ou un moment après, qu'on l'aura écrit.

FAites faire deux Boëtes de fin Acier, (semblables aux Boëtes Ordinaires de Boussole de Mer) qui soyent d'un même poids, grandeur & Figure, avec un bord assez grand pour y mettre tout à l'entour les lettres Alphabetiques, qu'il y ait un pivot au fond pour y poser une éguille, comme à un Cadran commun : il faut prendre garde que vos Boëtes soient bien polies & bien net-

tes,

tes ; puis chercher entre plusieurs Pierres d'Aimant fin & bon, une qui ait du côté qui tend au Midy des veines blanches, & celle que vous trouverez la plus longue & la plus droite, vous la ferez sçier en deux Parties les plus justes que pourrez pour en faire deux éguilles, pour vos deux Boëres ; il faut qu'elles soyent d'une même épaisseur, & d'un même poids avec un petit trou, pour les poser sur le Pivot en équilibre. Cela ainsi préparé, vous donnerez une de ces Boëtes à vôtre Ami avec qui vous voulez lier Correspondance, & lui marquerez une heure de quelque jour de la semaine, même une heure de chaque jour si on le souhaite & davantage si l'on veut, mais cela ressembleroit un peu ennuyant, car il faut lorsqu'on veut parler l'un à l'autre être dans son Cabinet, un quart d'heure ou une demie heure, une heure même avant celle que vous aurez assignée à vôtre Ami, & aussi-tôt poser vôtre éguille sur le Pivot de la boëte & la regarder pendant ce tems. Il faut qu'il y ait une Croix, ou quelque autre marque au commencement de l'Alphabet, afin de voir, quand l'éguille sera sur cette marque, que vous avez intention l'un & l'autre de parler ; car il faut qu'elle se tourne d'elle même, après que l'Ami qui sera éloigné l'aura mise toûjours avant que de commencer sur cette marque ; ainsi l'Ami pour faire connoître son intention à l'autre tournera son aiguille sur une lettre, & en même tems l'autre se tournera d'elle

d'elle même sur la lettre semblable, par le raport qu'elles ont ensemble. Quand vous ferez réponse, il faut faire la même chose, & lors que l'on aura achevé on remettra l'éguille sur la même marque. Notez qu'après avoir parlé il faut avoir bien soin de serrer la Boëte & l'éguille séparément en du Coton, dans une Boëte de bois, & les garder sur tout de la Roüille.

FIN.

TA-

TABLE
DES CHAPITRES,

Et des Matieres plus importantes.

CHAP. I. *Il y a une Baguette Divinatoire : ce que c'eſt ; & comment on s'en ſert.* Page 1. Hiſtoire de la dent d'or, 3. Pluſieurs doutent de la Baguette Divinatoire, 6. Quatre regles pous diſcerner la verité dans les faits, 8. Noms différens donnez à la Baguette, 9. Ciceron & Varron ont parlé de la Baguette, 11. 12. Premiere maniere de tenir la Baguette, 16. Seconde maniere, 16. Troiſiéme maniere, 17. Quatriéme maniere, 17.

CHAP. II. *Hiſtoire ſurprenante d'un Payſan qui guidé par la Baguette Divinatoire a pourſuivi un meurtrier durant plus de 45. lieües ſur terre, & plus de 30. lieües ſur mer*, 22. Aymar va juſqu'à Beaucaire, où il trouve un meurtrier, 26. Le Boſſu avoüe ſon crime, 28. Lettres écrites à M. l'Abbé Bignon, 30. Aymar retourné à Beaucaire, & va par mer juſqu'à la vüe de Genes, 34. Exemple de la Société Roiale d'Angleterre à l'égard de la créance en matiére de fait, 35.

CHAP. III. *La nature n'a qu'un ſeul meca-*

canisme dans toutes ses opérations, & la Philosophie des corpuscules est la seule, qui puisse rendre raison des merveilles de la sympathie & du mouvement de la Baguette Divinatoire, 40. La nature agit par la voye la plus simple, 41. Qualitez occultes de l'école, 42. Contact Mathematique, 46. Contact Physique, 47. Sympathie, 48. Pourquoi les playes d'un homme assassiné se rouvrent à la presence du meurtrier, 52. Pourquoi le coq chante à l'aube du jour, 53. Pourquoi l'heliotrope suit le Soleil, 53. Difference des corps magnétiques, & des corps électriques, 55. On doit quelquefois renouveller l'air de la chambre d'un malade, 59.

CHAP. IV. *Nous connoissons assez la nature des corpuscules, pour nous en servir à expliquer les Phénoménes de la Baguette Divinatoire*, 60. Exhalaisons, vapeurs, 61. Proprietez des écoulemens de la matiére subtile, 63. Expériences, 64. Utilité du microscope, 67. Le toucher découvre quelquefois ce que les yeux ne peuvent découvrir, 68. Différentes espéces de corpuscules, 71. Les écoulemens font quelquefois le même effet que feroit le corps, d'où ils se separent, 77.

CHAP. V. *Systéme du mouvement & de l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les sources d'eau, sur les minières, sur les trésors & sur la Piste des voleurs & des meurtriers*

triers fugitifs, 81. L'inclinaiſon de la Baguette eſt la même choſe que l'inclinaiſon de l'aiguille de Bouſſole, 82. Inclinaiſon de l'aimant, 85. Expérience, 88. La matiére ſubtile eſt l'agent inviſible de la Nature, 93.

CHAP. VI. *Il s'éleve des vapeurs ſur les rameaux d'eau qui font incliner la Baguette Divinatoire*, 96. Pluſieurs opinions différentes ſur l'origine des Fontaines, 96. Opinion d'Ariſtote, 96. De Monſieur Mariotte, 97. Autre opinion, 98. Opinion du Pere Caſanati, 99. Il s'éleve des vapeurs ſous les eaux ſoûterraines, 101. Comment les vapeurs entrent dans la Baguette pour la faire incliner, 112.

CHAP. VII. *Il s'éleve des exhalaiſons ou fumées ſur toutes ſortes de minières & ſur les tréſors cachez dans la terre qui font incliner la Baguette Divinatoire*, 115. Feux ſoûterrains, 118. Feu central, 119. Les feux ſoûterrains pouſſent les fumées & les exhalaiſons dans l'air, 124. Indice que ſuivent les ſoldats, pour trouver les tréſors cachez, 131. Pourquoi la Baguette s'incline avec tant d'effort ſur les métaux, 133.

CHAP. VIII. *Il s'exhale par la tranſpiration inſenſible du corps des voleurs & des meurtriers fugitifs beaucoup de corpuſcules qui demeurent ſur leur piſte, & qui font incliner la Baguette*, 137. Les corps ſont po-

poreux, 139. Les métaux ont des pores, 140. Les plantes ont des pores, 145. Les animaux transpirent, 145. Aphorismes de *Sanctorius* sur la transpiration, 148. Atmosphére de corpuscules qui transpirent du corps d'un scélerat, 154. Branche de romarin qui a végeté dans les mains d'un mort, 156. Plusieurs difficultez formées sur ce sujet, 160. & suiv.

CHAP. IX. *Les corpuscules de la transpiration insensible des meurtriers de Lyon répandus dans l'air ont pû facilement s'insinuer dans l'homme à la Baguette par la transpiration insensible. Combien cette observation peut contribuer à perfectionner la Medecine. Guerisons magnetiques*, 167. Les corps respirent d'une maniere insensible, 168. Les Medecins devroient plûtôt faire transpirer que saigner, 173. Effets de la contagion dans Jaques Aymar, 175. L'organe du toucher est aussi delicat que celui des autres sens, 177. De la transplantation des maladies, 183. De la poudre de sympathie, 195. *Unguentum armarium*, 199.

CHAP. X. *Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible ont assez de ténuité, ou de subtilité, pour s'insinuer dans la Baguette*, 205. Divisibilité surprenante de la matiére reconnüe dans la cochenille, 207. Subtilité des vapeurs demontrée par l'argent vif, 209. Ancre de sympathie, 212. Animaux venimeux qui font voir l'étrange sub-

subtilité des écoulemens, 218. Expériences qui demontrent la ténuité des corpuscules, 220.

CHAP. XI. *Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible ont assez de force & d'action pour faire mouvoir & incliner la Baguette Divinatoire, & pour produire dans Jaques Aymar les symptômes dont nous avons parlé*, 222. Action puissante des atomes, 224. Hygrometres, 226. Observation sur les Barometres, 234. L'homme Anemoscope ou le Prophéte Physique, qui annonce les changemens du tems, 237. Thermometre, 243. Or fulminant, 246. Poudre fulminante, 247. La force de l'insinuation, 249. Mecanique des animaux, 252.

CHAP. XII. *Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons & de la transpiration insensible, qui font mouvoir la Baguette Divinatoire ne se mêlent pas facilement dans l'air*, 259. Fiole qui représente le monde élementaire, 264. Filtration du vin au travers de l'eau, 266. Expérience sur le tabac pris en fumée, 269. Lanterne magique, 273. Expérience sur les rayons de la lumiere, 276. Chambre obscure, 276. Miroir ardent fait avec un glaçon, 278.

CHAP. XIII. *Pourquoi la Baguette Divinatoire ne tourne pas entre les mains de tout le monde. A quoi sert la Baguette, si la vertu*

tu vient de celui qui la tient, 286. De quel tempérament il faut être pour avoir la faculté de Jaques Aymar, 293. Emotion de Jaques Aymar, 295. Pourquoi la Baguette ne tourne pas quelquefois dans les mains d'une personne qui l'a souvent employée avec succez, 297. Il y a des gens qui voient & entendent de plus loin que d'autres, 299. Ce qui fait la Baguette, 303.

CHAP. XIV. *Entre les differentes maniéres de découvrir les rameaux d'eau, celle de la Baguette Divinatoire eſt la meilleure*, 311.

CHAP. XV. *Entre les differentes maniéres dont on ſe ſert pour découvrir les miniéres celle de la Baguette Divinatoire eſt la meilleure. La France a beaucoup de miniéres trés-riches. Différentes Baguettes, ſelon les différens métaux. Trois belles expériences en faveur de la Baguette*, 325. Dix maniéres de chercher les miniéres, 328. La meilleure maniére eſt par la Baguette 333. Grandeur de la France, 334. Catalogue de plus de 150. miniéres qui ſont en France, 337. Sept Baguettes pour les ſept métaux, 347. Trois expériences, 358.

CHAP. XVI. *L'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire, ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les pas des criminels, ne vient point du démon. Cette divination n'a nul rapport avec la Rabdomancie*, 364. De la Rab-

do-

domancie, 376. Les Allemans se servent de la Baguette avant l'an 1630. que Gustave passa en Allemagne, 380. Il y a eu des impies qui ont corrompu l'usage legitime de la Baguette, 381. Il y a des sorcier, 381. Mr. van Dale refuté, 382.

CHAP. XVII. *Témoignages de plusieurs Savans, qui parlent en faveur de la Baguette Divinatoire*, 384.

FIN.